







HISTOIRE

DE LA DERNIERE

REVOLUTION

DES ETATS

DU GRAND MOGOL.



Le desir de voir le Monde m'ayant fait passer dans la Palestine & dans l'Égypte, ne me permit pas d'en demeurer là : je fis dessein de voir la Mer rouge d'un bout à l'autre. Je partis du grand Caire, après y avoir demeuré plus d'un an, & en 32. heures de chemin de Caravane, je me rendis à Suez, où je m'embarquai sur une galere, qui en dix-sept jours me porta terre à terre au port de Gidda à une demie journée de la Mecque. Je fus là contraint, contre mon esperance, & contre la promesse que le Beig de la Mer rouge m'avoit

fait , de débarquer dans cette prétendue terre sainte de Mahomet, où un Chrétien qui n'est pas esclave n'oseroit mettre le pied : j'y demeurai trente-quatre jours, & puis je m'embarquai sur un petit bâtiment , qui en quinze jours me porta, le long de la côte de l'Arabie heureuse, à Moca proche du détroit de Bab-el-mandel. Je faisois état de passer de-là à l'Isle de Masovva & Arkiwo , pour donner jusques à Gonder ville capitale du pais de l'Habech , ou Royaume d'Ehiopie ; mais on m'assura que depuis que les Portugais y avoient été tuez par l'intrigue de la Reine mere , ou chassés avec le Patriarche Jesuite qu'ils y avoient amené de Goa, les Catholiques n'y étoient point en seureté, jusques là qu'un pauvre Capucin avoit laissé sa tête à Suaken , pour avoir voulu entrer dans le Royaume, que véritablement en me disant Grec ou Armenien je ne courrois pas tant de risque , & que même quand le Roi auroit reconnu que je lui pourrois servir en quelque chose, il me donneroit des terres, que je ferois cultiver par des esclaves que j'acheterois si j'avois de l'argent , mais qu'infailiblement on m'obligeroit incontinent de me marier, comme l'on avoit fait depuis peu

à un certain Religieux qui y avoit passé sous le nom de Medecin Grec, & que jamais on ne me laisseroit sortir du pais. Ces considerations, & quelques autres encore que je pourrai dire ailleurs, me firent changer de dessein : Je m'embarquai sur un vaisseau Indien, je passai le Détroit, & en vingt-deux jours j'arrivai au Port de Sourate dans l'Hindoustan Empire du grand Mogol. Je trouvai là que celui qui regnoit pour lors s'apelloit Chah-Jehan, c'est à dire Roi du Monde, qui selon les Histoires du Pais étoit fils de Jehan-Guire, qui signifie preneur de monde, petit fils d'Ekbar, que nous dirions le Grand, & qu'ainsi en remontant par Mournayons ou le Fortuné pere d'Ekbar & ses autres predecesseurs, il étoit le dixième des decendans de ce Timur-Lengue, qui veut dire Seigneur ou Prince boiteux, & que par corruption de nom nous apellons communement Tamerlan, si celebre par ses conquêtes, qui épousa sa proche parente la fille unique du Prince des peuples de la grande Tartarie appelez Mogols, qui ont laissé & communiqué leur nom aux Etrangers qui gouvernent à present l'Indoustan, le pais des Indous ou Indiens ; quoi que ceux qui entrent dans les Charges &

Dignitez, & même dans la Milice, ne soient pas tous de la race des Mogols, mais que ce soient des Etrangers & gens ramassez de tous Pais, la plûpart étant Pe-sans, quelques-uns Arabes, & d'autres Turcs; car il suffit à présent pour être estimé Mogol, d'être Etranger blanc de visage, & Mahumetan, à la distinction des Indous, qui sont bruns & Gentils, & des Chrétiens de l'Europe qui sont appelez Franguis.

Je trouvai encore à mon arrivée que ce Roi du Monde Chah-Jehan, âgé de plus de soixante & dix ans, avoit quatre fils & deux filles, que quelques années auparavant il avoit fait ses quatre fils Vice-Rois ou Gouverneurs de ses quatre plus considerables Provinces, ou Royaumes: Qu'il y avoit près d'une année qu'il étoit tombé dans une grande maladie dont on ne croyoit pas qu'il dût jamais relever, ce qui avoit mis de la division entre ces quatre freres qui pretendoient tous à l'Empire, & avoit allumé entre eux une guerre qui a duré environ cinq ans, & que j'entreprends d'écrire, m'étant trouvé à quelques-unes des plus considerables occasions, & ayant été huit ans à la Cour où la fortune & le peu d'argent qui me restoit de diverses rencontres de voleurs,

& de la dépense d'un si long voyage, après quarante six jours de chemin qu'il y a depuis Sourate jusqu'à Agra & Dehli villes capitales de l'Empire, m'avoient obligé de m'engager à la soide du grand Mogol en qualité de Medecin, & peu de tems après, par une autre aventure, sous Danchimend-kan le plus sçavant homme de l'Asie, qui avoit été Baxenis ou grand Maître de la Cavalerie, & qui étoit un des plus puissans & des plus confiderez Omrahs, ou Seigneurs de la Cour.

L'ainé de ces quatre fils de Chah-Jehan s'appelloit Dara, c'est à dire Darius. Le second se nommoit Sultran Sujah, qui veut dire le Prince ou le Seigneur courageux. Le troisiéme étoit Aurang-Zebe, qui signifie l'ornement du Trône. Le dernier s'appelloit Morad-Bekhe, comme qui diroit, desir accompli. Des deux filles l'ainée s'appelloit Begum-Saheb, c'est à dire, la Princesse Maitresse, & la cadette, Ranchenara-Begum, qui vaut autant que la Princesse lumineuse ou la lumière des Princeses. C'est la coûtume du Pais de donner de semblables noms aux Princes & aux Princeses. Ainsi la femme de Chah-Jehan, si renommée pour sa beauté & pour avoir un tóbeau qui meritoit

mieux d'être mis au nombre des Merveilles du monde que ces masses informes & ces monceaux de pierres d'Egypte, se nommoit Tage-Mehalle, c'est-à-dire la Couronne du Serrail, & celle de Jehan-Guire, qui a si long-tems gouverné l'Etat, pendant que son mari ne s'amusoit qu'à boire & à se divertir, s'appelloit premierement Nour-Mehalle, & depuis Nour-Jehan-Begum, la lumière du Serrail, la lumière du Monde. La raison pour laquelle on donne ces sortes de noms aux Princes & aux Princesses, & non pas des noms de terres & de seigneuries comme l'on fait dans l'Europe, est que toute la terre du Royaume étant en propre au Roi, il n'y a point de Marquisats, de Comtés & de Duchés dont les Grands puissent porter le nom, il n'y a que des pensions, ou en terre, ou en argent contant, que le Roi donne, augmente, retranche & ôte comme bon lui semble; & c'est pour cela même que les Ounrahs n'ont aussi que ces sortes de noms; l'un (par exemple) s'appellant Raz-Andaze-Kan; l'autre Safe-Cheken-Kan, un autre Barc-Andaze-Kan, & d'autres Dianet-Kan, ou Danechimend-Kan, ou Fazel-Kan, ce qui veut dire, Lanceur de tonnerre,

Briseur de rangs , Lanceur de foudre , le Seigneur fidele , le Sçavant , le Parfait , & ainsi des autres.

Dara ne manquoit pas de bonnes qualitez. Il étoit galant dans la conversation , subtil en rencontres , très-civil & extrêmement liberal ; mais il avoit trop bonne opinion de lui-même , se croyant seul capable de tout , & ne se pouvant qu'à peine imaginer qu'il y eût personne qui lui pût donner conseil ; il nommoit même assez indiscretement ceux qui lui donnoient des avis , de sorte que les plus affectionnez avoient de la peine à se hasarder à lui découvrir les secretes intrigues de ses freres. De plus il s'emportoit facilement , menaçoit , injurioit , & faisoit des affronts , même aux plus grands Omrahs ou Seigneurs , & puis tout cela passoit comme un feu de paille. Quoi qu'il fût Mahumetan , & qu'en public dans les exercices ordinaires de la Religion il témoignât de l'être , néanmoins en particulier il étoit Gentil avec les Gentils , & Chrétien avec les Chrétiens. Il avoit toujours auprès de lui de ces Pendets ou Docteurs Gentils , à qui il donnoit des pensions très-considerables , & qui l'avoient (à ce

qu'on dit Jimbû d'opinions contraires à la Religion du pais, desquelles je toucherai quelque chose ailleurs en parlant de la Religion des Indous, ou Gentils. Il écoutoit aussi très-volontiers depuis quelque tems le Reverend Pere Buzée Jesuite, & commençoit fort à goûter ce qu'il lui disoit; il y en a néanmoins qui disent qu'au fonds il n'avoit point de Religion, & que ce qu'il en faisoit n'étoit que par curiosité & pour se divertir, ou comme d'autres disent, par politique, pour se faire aimer des Chrétiens, qui étoient en assez grand nombre dans son Artillerie & sur tout pour gagner l'affection des Rajas ou Souverains Gentils tributaires de l'Empire & les avoir à son parti dans l'occasion. Quoi qu'il en soit, cela n'a pas beaucoup avancé ses affaires, au contraire on verra dans la suite de cette Histoire que le pretexte dont se servit Aureng-Zebe pour lui faire couper la tête, fut qu'il s'étoit fait Kafer, comme qui diroit, infidelle, sans Religion, idolatre.

Sultan Sujah étoit à peu près de l'humeur de Dara, mais il étoit plus secret & plus ferme, & avoit plus de conduite & d'adresse, il étoit assez propre à conduire une intrigue, & se faisoit sous main

des amis à force de présens qu'il donnoit aux grands Omrahs, & sur tout aux plus puillans Rajas, comme Jessomseigne & quelques autres; mais il se laissoit un peu trop aller à ses plaisirs avec ce nombre extraordinaire de femmes qu'il avoit, & quand il étoit une fois parmi elles, les jours & les nuits se passoient à boire, à chanter, & à danser; il leur faisoit des présens de riches vestemens, il leur augmentoit ou retranchoit leurs pensions selon que la fantaisie lui en venoit, & ce n'étoit pas bien faire sa Cour que de le vouloir retirer de là, si bien que quelquefois les affaires languissoient & beaucoup de gens se rebatoient.

Il se jeta dans la Religion des Persans, encore que Chah-Jehan & tous ses freres fussent de celle des Turcs: car le Mahumetisme est partagé en plusieurs Sectes, ce qui a fait dire en deux vers à ce fameux Cheik-Sady l'auteur du Goulistan: Je suis un Derviche bûveur; je semble être sans Religion; je suis connu des soixante & douze Sectes: Mais entre toutes ces Sectes il y en a deux principales dont les Partisans sont ennemis mortels les uns des autres. La premiere est celle des Turcs que les Persans appellent Osmanlous,

comme qui diroit Partisans d'Osman, parce qu'ils croient que c'est lui qui étoit le vrai & legitime successeur de Mahomet, le grand Calife, ou souverain Pontife, à qui seul appartenoit d'interpreter l'Alcoran & de decider des difficultez qui se rencontrent dans la Loi. La seconde est celle des Persans, que les Turcs appellent Chias, Rafezys, Aly-Merdans; sectaires, heretiques, Partisans d'Aly; parce qu'ils croient au contraire des Turcs que cette succession & autorité pontificale que je viens de dire n'étoit due qu'à Aly gendre de Mahomet. C'étoit par raison d'Etat que Sultan Sujah avoit embrassé cette derniere secte, car comme tous les Persans sont Chias, & que ce sont eux-la plûpart ou leurs enfans qui sont les plus puissans à la Cour du Mogol, & qui occupent les places les plus importantes du Royaume, il esperoit que dans l'occasion ils se jetteroient tous de son parti.

Aureng Zebe n'avoit pas cette galanterie d'esprit, ny cet abord surprenant qu'avoit Dara, il paroissoit plus judicieux, sçachant sur tout bien connoître son monde & choisir ceux dont il se vouloit servir, & appliquer fort à propos &

de bonne grace ses liberalitez. Il étoit secret , rusé & dissimulé au possible, jusques-là qu'il fit long tems comme profession d'être Fakire , c'est à dire pauvre , Derviche , ou Devot , qui a renoncé au mondé , seignant de n'avoir aucune pretention à la Couronne , mais seulement de vouloir doucement passer sa vie dans la priere & dans la devotion. Cependant il ne laissoit pas de faire ses brîgues à la Cour , principalement lors qu'il se vit Vice-Roi du Decan , mais il les faisoit avec tant d'adresse & de secret , qu'à peine s'en pouvoit on appercevoir. Il sçavoit même encore s'entretenir dans l'amitié de Chah-Jehan son pere , qui, bien qu'il eût beaucoup d'affection pour Dara , ne pouvoit néanmoins s'empêcher de témoigner qu'il estimoit Aureng-Zebe, & qu'il le croyoit capable de regner , ce qui donnoit assez de jalousie à Dara qui s'en apperceut, & qui même ne pût s'empêcher de dire quelquefois en particulier à ses amis: De tous mes freres je n'apprehende que ce Nemazi, comme qui diroit ce Bigot , ce grand faiseur d'oraison.

Morad-Bakche , qui étoit le plus jeune de tous , étoit aussi le moins adroit

& le moins judicieux. Il ne songeoit qu'à se rejouir & à passer le tems à boire, à chasser & à tirer de l'arc ; néanmoins il avoit quelques bonnes qualitez. Il étoit très-civil & très-liberal. Il faisoit gloire de ne rien tenir de caché ; il méprisoit les intrigues du cabinet, & il se vantoit tout haut qu'il n'avoit espérance que dans son bras & dans son épée. En effet, il étoit très-brave, & si cette valeur eût été accompagnée d'un peu plus de conduite, il l'eût emporté sur tous ses freres, & eût été Roi de l'Hindoustan, comme l'on verra dans la suite.

Pour ce qui est des filles, Begum-Saheb étoit très-belle, avoit beaucoup d'esprit, & son pere l'aimoit passionnement : Le bruit couroit même qu'il l'aimoit jusques à un point qu'on a de la peine à s'imaginer, & qu'il disoit pour excuse, que selon la decision de ses Mullahs, ou Docteurs de sa Loi, il seroit bien permis à un homme de manger le fruit d'un arbre qu'il auroit planté : il avoit si grande confiance en elle, qu'il l'avoit preposée pour veiller à sa seurété, & pour avoir l'œil sur ce que l'on servoit à sa table, aussi sçavoit elle parfaitement bien ménager l'esprit de son pere, & dans les plus grandes affai-

res-même , le faire pancher du côté que bon lui sembloit. Elle étoit extrêmement riche des grandes pensions qu'elle avoit; & des grands presens qu'elle recevoit de toutes parts pour les affaires où elle s'employoit, & faisoit beaucoup de dépense, étant très-libérale & très-generouse. Elle s'attacha entierement à Dara , s'interessa dans son parti & se déclara ouvertement pour lui ; ce qui ne contribuoit pas peu à faire réussir les affaires de Dara , & à le maintenir dans l'amitié de son pere; car elle le suportoit en tout & l'avertissoit de tout ; néanmoins ce n'étoit pas tant à cause qu'il étoit l'ainé, & elle l'ainée, comme disoit le peuple, que parce qu'il lui promettoit que si tôt qu'il seroit Roi, il la marieroit, ce qui est tout à fait extraordinaire & ne se voit presque jamais dans l'Hindoustan , parce que le mari d'une Princesse ne pouvant être que très-puissant , seroit toujours soupçonné d'avoir quelque pretension à la Couronne, outre que les Rois estiment si fort leur sang, qu'ils ne croient pas qu'il se puisse trouver un parti digne de leurs filles.

Je ne craindrai pas de dire ici un mot en passant de quelques intrigues d'amour

de cette Princesse, quoi qu'enfermée dans un Serrail & bien gardée comme les autres femmes, & je n'apprehenderai pas qu'on dise que je prépare de la matiere pour quelque faiseur de Romans, car ce ne sont pas des amourettes comme les nôtres, qui n'ont que des aventures galantes & comiques, elles sont toujours suivies de quelque chose d'horrible & de funeste. On dit donc que cette Princesse trouva moyen de faire entrer dans le Serrail un jeune homme, qui n'étoit pas de grande condition, mais bien fait & de bonne mine. Elle ne pût parmi tant de jalouses & d'envieuses conduire son affaire si secrètement qu'elle ne fût découverte. Chah-Jehan en fut bien-tôt averti, & résolut de la surprendre, sous prétexte de l'aller visiter. La Princesse voyant inopinément arriver Chah-Jehan n'eût le tems que de cacher le malheureux dans une de ces grandes chaudières de bain; ce qui ne se pût faire que Chah-Jehan ne s'en doutât, néanmoins il ne la querela ni ne la menaça, il s'entretint même assez long-tems avec elle comme à l'ordinaire, & enfin il lui dit qu'il la trouvoit toute mal propre & toute negligée, qu'il falloit qu'elle se lavât & qu'elle prît le

bain plus souvent, il commanda fort severement qu'on mît le feu à l'heure même sous la chaudiere, & ne voulut point partir de là que les Eunuques ne lui eussent fait comprendre que le miserable étoit expédié. Quelque tems après elle prit d'autres mesures. Elle fit son Kane-Saman, qui est ce que nous dirions Homme d'affaires ou Maître d'hôtel, un Persan nommé Nazerkan ; c'étoit un jeune Omrah le mieux fait & le plus accompli de toute la Cour, qui avoit du cœur & de l'ambition, mais qui ne laissoit pas de se faire aimer de tout le monde, jusques là que Chah-Hestkan qui étoit oncle d'Aureng-Zebe proposa de le marier avec la Princesse, mais Chah-Jehan receut fort mal cette proposition, & même, comme on lui découvrit une partie des intrigues secretes qui s'étoient faites, il résolut & ne tarda guere de se défaire de Nazerkan ; il lui presenta, comme par honneur, un Betlai, qu'il fut honêtement obligé de macher à l'heure même, selon la coutume du pais. Betlai est un petit paquet composé de feuilles fort delicates, & de quelques autres choses avec un peu de chaux de coquilles de mer, ce qui rend la bouche & les levres vermeilles, & rend

l'haleine douce & agreable; ce jeune Seigneur ne songeoit en rien moins que d'être empoisonné, il sortit de l'Assemblée fort joyeux & fort content, & monta en son Paléx; mais la drogue étoit si puissante qu'avant qu'il fût arrivé en son logis il n'étoit plus en vie.

Rauchenara-Begum n'a jamais passé pour être ni si belle ni si spirituelle que Begum-Saheb, mais elle n'étoit pas moins gaye & moins enjouée, & ne haïssoit pas le plaisir non plus que Begum-Saheb. Elle s'attacha entierement à Aureng-Zebe, & par conséquent se declara ennemie de Begum-Saheb & de Dara; cela étoit cause qu'elle n'avoit pas beaucoup de bien ni beaucoup de part aux affaires; néanmoins comme elle étoit dans le Serrail & qu'elle ne manquoit pas d'esprit & d'espions, elle ne laissoit pas de découvrir beaucoup de choses d'importance, dont elle donnoit secrettement avis à Aureng-Zebe.

Chah-Jehan quelques années devant ses troubles se voyant chargé de ces quatre Princes; tous âgez, tous mariez, tous pretendans au Royaume, tous ennemis les uns des autres, & chacun faisant ses brîgues secretes, se trouvoit assez enbarassé de ce qu'il avoit à faire, craignant pour
la

sa propre personne, & comme prevoyant ce qui lui eût depuis arrivé; car de les res-
 ferrer dans Goualeor, qui est une Forte-
 resse où l'on enferme ordinairement les
 Princes, & qui passe pour imprenable, par-
 ce qu'elle est située sur une roche inacces-
 sible, & qu'elle a dans son enclos de bon-
 ne eau & assez de quoi nourrir sa garni-
 son; ce n'étoit pas une chose facile. Ils
 étoient déjà trop puissans, chacun ayant
 un train de Prince; & d'ailleurs il ne pou-
 voit honnêtement les éloigner d'auprès
 de lui sans leur donner quelque gouver-
 nement convenable à leur naissance, où il
 avoit peur qu'ils ne se cantonnassent & ne
 fissent les petits Rois independans, com-
 me ils firent effectivement après. Neau-
 moins craignant qu'ils ne vinssent à s'é-
 gorger devant ses yeux, s'il les retenoit
 toujours à la Cour, il se résolut enfin de
 les éloigner. Il envoya Sultan Sujah dans
 le Roïaume de Bengale, Aureng-Zebe dans
 le Decan, Marad-Bakche en Guzarate, &
 donna à Dara Caboul & Maltan. Les trois
 premiers s'en allerent très-contens dans
 leur gouvernement, & là faisoient les Sou-
 verains, & retenoient tous les revenus du
 pais, entretenans force troupes, sous pre-
 texte de tenir en bride les sujets & les voi-

lins. Pour ce qui est de Dara, parce qu'il étoit le fils aîné, & comme destiné à la Couronne, il ne s'écarta jamais de la Cour, aussi sembloit-il que c'étoit l'intention de Chah-Jehan, qui l'entretenoit dans l'espérance qu'après sa mort il lui succéderoit. Il permettoit même déjà qu'on reçût les ordres de lui, & qu'il eût une espece de Trône au bas du sien entre les Omrahs, de sorte que c'étoit presque deux Roys ensemble : Mais comme il est très-difficile que deux puissances Souveraines s'accordent, Chah-Jehan, quoi que Dara lui témoignât beaucoup d'affection & eût beaucoup de respect pour lui, avoit néanmoins toujours quelque défiance, craignant sur tout le Boucon; & même parce qu'il connoissoit les qualitez d'Aureng-Zebe, & qu'il le croyoit plus capable de regner qu'aucun des autres, il avoit, dit-on, toujours quelque correspondance particulière avec lui. Voilà ce que j'ai cru devoir dire dans ce commencement touchant ces quatre Princes & leur pere Chah-Jehan, parce que cela est nécessaire pour l'intelligence de tout ce qui suivra. J'ai crû même ne devoir pas oublier ces deux Princesses, parce qu'elles ont été des plus importans personnages de la Tra-

gedie ; les femmes dans les Indes ayant fort souvent, aussi bien qu'à Constantinople & en beaucoup d'autres endroits, la meilleure part dans ce qui se passe de plus grand, quoi que bien souvent on n'y prenne pas garde & qu'on se rompe la tête à en chercher d'autres causes ; mais pour expliquer nettement cette Histoire, il faut reprendre les choses de plus haut, & parler de ce qui se passa quelque tems avant les troubles entre Aureng-Zebe, le Roi de Golkonda & son Visir l'Emir-Jemla, parce que cela fera connoître le caractère & le genie d'Aureng-Zebe, qui doit être le Heros de la piece & le Roi des Indes. Voyons de quelle maniere l'Emir-Jemla se prit à jeter les premiers fondemens de la Royauté d'Aureng-Zebe.

Dans le tems qu'Aureng-Zebe étoit dans le Decan, le Roi de Golkonda avoit pour Visir & pour General de ses armées cet Emir-Jemla que j'ai dit, Persan de nation & très-fameux dans les Indes. Ce n'étoit pas un homme de grande naissance, mais il étoit rompu aux affaires, homme de grand esprit & grand Capitaine ; il avoit su amasser de grands tre-sors, non seulement dans le maniment des affaires de ce riche Royaume, mais

encore par le trafic des Vailleaux qu'il envoyoit de tous costez, & par le moyen des mines de Diamans qu'il tenoit routes à ferme luy seul sous des noms empruntez, y faisant travailler avec une diligence extraordinaire; desorte qu'on ne parloit que des richesses de l'Emir-Jemla, & de la quantité de ses Diamans que l'on ne contoit que par sacs : il avoit encore seu se rendre fort puissant & fort considerable, entretenant outre l'armée du Roi, de très-bonnes troupes en son particulier, & sur tout une fort bonne artillerie avec force Franguis, ou Chrétiens, pour la conduire. En un mot il devint si riche & si puissant, principalement après qu'il eut trouvé moyen d'entrer dans le Royaume de Karnates & piller tous les anciens Temples d'Idoles de ce pays-là, que le Roi de Golkonda en prit jalousie & se preparoit à lui jouer un mauvais tour, d'autant plus qu'il ne pouvoit souffrir ce qu'on luy rapportoit de luy, qu'il avoit eu trop de familiarité avec la Reine sa mere qui estoit encore belle, néanmoins il ne donnoit rien à connoistre à personne de son dessein, prenant patience & attendant que l'Emir fût à la Cour, car il étoit encore alors dans le Karnates

tes avec son armée. Mais un jour qu'on lui donnoit de plus particulieres nouvelles de ce qui s'étoit passé entre sa mere & lui, il n'eut pas la force de dissimuler davantage, & se laissa emporter à la colere, aux injures, & aux menaces; de-quoi l'Emir fut bien-tôt averti, d'autant qu'il avoit à la Cour quantité de parens du côté de sa femme, que tous ses parens & amis étoient dans les premieres charges, & que la mere du Roi, qui ne le haïssoit pas, en eut bien-tôt des nouvelles: ce qui obligea l'Emir d'écrire promptement à son fils unique Mahmet Emir-kan, qui étoit pour lors auprès du Roi, & de lui mander qu'il fit tous ses efforts pour se retirer au plutôt de la Cour sous quelque pretexte de chasse ou autrement, & ensuite l'aller joindre; Mahmet Emir-kan ne manqua pas de tenter plusieurs moyens, mais comme le Roi le faisoit observer de près, pas un ne pût réussir: ce qui embarrassa fort l'Emir, & lui fit prendre une resolution tout-à-fait étrange, laquelle mit le Roi en grand danger de perdre sa Couronne & sa vie; tant il est vrai que qui ne sçait pas dissimuler ne sçait pas regner. Il écrit à Aureng Zebe qui étoit pour lors dans Dau-

let-Abad la Capitale du Decan à quelques quinze ou seize journées de Golkonda , lui faisant entendre que le Roi de Golkonda le vouloit perdre lui & sa famille , nonobstant les grands services, qu'il lui avoit rendus , comme tout le monde sçavoit , ce qui étoit une injustice & une ingratitude inouïe ; que cela l'obligeoit d'avoir-recours à lui & de le prier de le vouloir recevoir sous sa protection ; qu'au reste s'il vouloit suivre son conseil & se fier en lui , il disposeroit les affaires de telle sorte qu'il lui mettroit tout d'un coup entre les mains & le Roi & le Royaume ; il faisoit la chose facile. Vous n'avez, disoit-il, qu'à prendre quatre à cinq mille chevaux de l'élite de votre Armée & avancer à grands journées vers Golkonda , faisant courir le bruit par le chemin que c'est un Ambassadeur de Chah-Jehan qui s'en va en diligence pour des affaires considérables trouver le Roi à Bagnager. Le Dabir , qui est celui auquel il faut premièrement s'adresser pour faire sçavoir quelque chose au Roi , est mon allié , ma creature , & tout à moi, ne songez qu'à avancer en diligence , & je ferai en sorte que sans que vous soyez

connu, vous arriverez aux portes de Bag-naguer, & lors que le Roi sera sorti pour venir recevoir ses lettres selon la coûtume, vous vous pourrez facilement saisir de lui, & ensuite de toute sa famille, & en faire ce que bon vous semblera, d'autant que sa maison de Bag-naguer où il demeure ordinairement est sans murailles, sans fossés & sans fortifications. Il ajoutoit qu'il feroit cette entreprise à ses dépens, & lui offrit 50000.roupies par jour (c'est environ 25000.écus) durant tout le tems de la marche. Aureng-Zebe, qui ne cherchoit que quelque occasion semblable, n'eut garde d'en laisser perdre une si belle; il se mit aussitôt en chemin, & conduisit si heureusement son entreprise qu'il arriva à Bag-naguer sans être connu que comme Ambassadeur de Chah-Jehan. Le Roi de Golkonda aiant été averti de ce prétendu Ambassadeur, sortit pour venir dans un jardin, selon la coûtume, le recevoir avec honneur, & s'étant malheureusement mis entre les mains de son ennemi, dix ou douze esclaves Gurgis s'alloient jeter sur lui & se saisir de sa personne comme il avoit été projeté, lors qu'un Omrah touché de tendresse ne pût s'empêcher de lui

dire brusquement , quoi qu'il fût de la partie & creature de l'Emir ; Vôtre Majesté ne voit-elle pas là Aureng-Zebe ? ôtez-vous d'ici, vous êtes pris : sur quoi le Roi tout effraïé, sort & saute sur le premier cheval qu'il rencontre, & s'en va à toute bride se jeter dans la Forteresse de Golkonda, qui n'est qu'à une petite lieue de là. Aureng-Zebe voyant son coup manqué , ne s'étouna pas pour cela, sachant bien que l'Emir avec l'armée ne viendrait pas donner sur lui; il se saisit en même tems de la maison Royale , prend tout ce qu'il y trouve de beau & de bon, renvoyant néanmoins au Roi toutes ses femmes (car dans toutes les Indes cela s'observe très-religieusement) & s'en va l'assiéger dans la forteresse; mais comme le siege , faute d'avoir amené les choses necessaires , traîna en longueur & dura plus de deux mois, il reçût ordre de Chah-Jehan d'abandonner ce siege & de se retirer dans le Decan : de sorte qu'encore que la forteresse fût aux abois faute de vivres & de munitions de guerre, il se vit obligé d'abandonner son entreprise. Il savoit très-bien que c'étoit Dara & Begum qui avoient porté Chah Jehan à donner ces ordres , dans l'aprehension qu'ils a-

voient qu'il ne se fit trop puissant ; & cependant il n'en témoigna jamais aucun ressentiment, disant simplement qu'il feroit obéir aux ordres de Chah-Jehan ; il ne se retira pas néanmoins sans se bien faire paier sous main des frais de son voiage ; il maria même son fils Sultan Mahmoud avec la fille aînée du Roi avec promesse qu'il le feroit son successeur , lui faisant donner cependant pour dot la forteresse & les appartenances de Ram-guire. Il fit outre cela consentir au Roi que toute la Monnoie d'argent qui se feroit désormais dans le Roïaume porteroit d'un côté la marque de Chah-Jehan, & que l'Emir-Jemla se retireroit avec toute sa famille, ses biens, ses troupes, & son artillerie.

Ces deux grands hommes ne furent pas long-tems ensemble sans former de grands desseins ; en chemin faisant ils assiégerent & prirent Bider , une des plus fortes & importantes places du Visapour, & de là s'en vinrent à Daulet-Abad, où ils lièrent une amitié si étroite qu'Aureng-Zebe ne pouvoit vivre sans voir l'Emir deux fois le jour, ni l'Emir sans voir Aureng-Zebe. Leur union commença à donner le branle aux choses , & jetta les premiers fondemens de la Roïauté d'Aureng-Zebe.

Ce Seigneur après avoir eu l'adresse de se faire appeler plusieurs fois, s'en alla avec de grands & riches presens à Agra trouver Chah-Jehan pour lui faire offre de son service & le porter à faire la guerre au Roi de Golkonda, à celui de Visapour, & aux Portugais. Il lui presenta d'abord ce grand diamant qu'on estime sans pareil, lui faisant entendre que les pierres de Golkonda étoient bien autres que ces rochers de kandahar où il pensoit pour lors, & que c'étoit de ce côté-là qu'il falloit songer à faire la guerre & à s'en rendre maître jusques au Cap de Comori. Chah-Jehan, soit qu'il fût ébloui des diamans de l'Emir, soit qu'il trouvât à propos, comme quelques-uns tiennent plus vraisemblable, d'avoir une armée en campagne pour tenir un peu en bride Dara, qu'il voioit se faire si puissant auprès de lui, & qui avec insolence avoit mal-traité le Visir Sadullah-Kan, que Chah-Jehan aimoit passionnement & consideroit comme le plus grand homme d'Etat qui eût jamais été dans les Indes, l'ayant même fait empoisonner ensuite parce que ce Visir sembloit n'être pas de son parti & avoir inclination pour Sultan Sujah; ou plutôt parce qu'il le voioit trop puissant & en état

d'être l'arbitre de la Couronne, si Chah-Jehan fût venu à manquer; ou enfin parce que n'étant ni Persan, ni originaire de Perse, mais Indien, il ne manquoit pas d'envieux qui faisoient courir le bruit qu'il entretenoit force troupes de Patans en divers endroits, bien lestes & bien païées, à dessein de faire Roi, ou lui, ou son fils, ou du moins chasser les Mogols & de remettre sur le Trône la nation des Parans dont étoit sa femme; quoi qu'il en soit Chah-Jehan résolut d'envoyer une armée vers le Decan sous la conduite de l'Emit-Jemla.

Dara, qui voïoit l'importance de l'affaire, & que d'envoier des Troupes de ce côté là, c'étoit donner des forces à Aureng-Zebe, s'y oposa fortement & fit son possible pour l'empêcher; néanmoins, quand il vit que Chah-Jehan s'y opiniâtroit, il y fallut enfin consentir. Ce fut pourtant à cette condition qu'Aureng-Zebe se tiendrait dans Dauler-Abad, comme Gouverneur du pais seulement, sans se mêler aucunement de la guerre, ni prétendre de gouverner l'Armée: que l'Emir seroit General absolu, & que pour gage de sa fidélité il laisseroit à la Cour toute sa famille; l'Emir eut bien de la peine à se

resoudre à cette dernière condition; mais comme Chah-Jehan le prioit de donner cette satisfaction à Dara, & lui promettoit que dans peu de tems il lui renverroient sa femme & ses enfans, il s'y résolut, & s'en vint dans le Decan vers Aureng-Zebe avec une fort belle Armée, & sans tarder, entra dans le Visa-pour, où il assiégea une forte place qu'on appelle Kaliane,

Les affaires de l'Hindoustan étoient à peu près dans l'état que je viens de dire lors que Chah-Jehan tomba extrêmement malade; je ne parlerai point ici de sa maladie, & je n'en rapporterai pas les particularitez. Je dirai seulement qu'elle étoit peu convenable à un vieillard de soixante-dix ans & plus, qui devoit plutôt songer à conserver ses forces qu'à les ruiner comme il fit.

Cette maladie mit d'abord l'alarme & le trouble dans tout l'Hindoustan. Dara leva de puissantes Armées dans Dehli & Agra les capitales du Royaume; Sultan Sujah fit le même dans le Bengale; Aurang-Zebe dans le Decan; & Morad-Bakche dans le Guzarate; tous quatre assemblent auprès d'eux leurs alliez & leurs amis; tous quatre écrivent, promettent & font diverses intrigues: Dara aiant surpris

quelques-unes de leurs lettres, les montra à Chah-Jehan, & en fit beaucoup de bruit, & Begum sa sœur ne manqua pas de se servir de cette occasion pour animer le Roi contre eux; mais Chah-Jehan se déhoit de Dara, & craignant d'être empoisonné, donna ordre qu'on prît particulièrement garde à tout ce que l'on servoit sur sa table. On dit même qu'il écrivit à Aureng-Zebe, & que Dara en aiant été averti, ne pût s'empêcher de menacer & de fulminer. Cependant la maladie de Chah-Jehan traînoit, & le bruit couroit par tout qu'il étoit mort; aussi-tôt la Cour fut en desordre, on prit l'alarme dans la Ville, les boutiques furent fermées pendant plusieurs jours, & les 4. fils du Roi firent ouvertement de grands preparatifs, chacun de son côté; & à dire le vrai, ce n'étoit pas sans raison qu'ils se dispo-
soient à la guerre; car ils savoient tous fort bien qu'il n'y avoit point de quartier à esperer, qu'il falloit, comme on dit, vaincre ou mourir, être Roi ou se perdre, & que celui qui auroit le dessus se défairoit de tous les autres, comme autrefois avoit fait leur pere Chah-Jehan de ses freres.

Sultan Sujah, qui avoit amassé de grands tresors dans ce riche país de Bengale, rui-

nant quelques-uns des Rajas ou Roitelets qui sont en ces quartiers-là, & tirant de grandes sommes des autres, se mit le premier en campagne avec une puissante Armée, & sur la confiance qu'il avoit en tous les Omrahs Persans, parce qu'il s'étoit déclaré de leur Secte, il avança hardiment vers Agra, disant hautement que Chah-Jehan étoit mort, que Dara l'avoit empoisonné, qu'il vouloit vanger la mort de son pere, & en un mot qu'il pretenoit être Roi. Dara lui fit écrire par Chah-Jehan même qui lui fit défense d'avancer plus avant, l'assurant que sa maladie n'étoit rien, & qu'il se portoit déjà beaucoup mieux; mais comme il avoit des amis à la Cour qui l'assuroient que la maladie de Chah-Jehan étoit mortelle, il dissimuloit, & ne laissoit pas d'avancer, disant toujours qu'il savoit très-bien que Chah-Jehan étoit mort, & qu'en tout cas, s'il étoit vivant, il desiroit lui venir baiser les pieds & recevoir ses commandemens.

Aureng-Zebe incontinent après, & presque dans le même tems, se met aussi en campagne du côté du Decan, fait grand bruit & se prepare à avancer vers Agra; on lui fait aussi-tôt les mêmes deffenses tant de la part de Chah-Jehan que de la part de

Dara qui le menace, mais il dissimule pour la même raison que Sultan Sujah & dône la même répon'e. Cependant voiant que ses finances n'étoient pas trop abondantes, & que ce qu'il avoit de gens de guerre en son particulier n'étoit que fort peu de chose, il s'avisa de deux artifices, qui lui réussirent admirablement; l'un au regard de Morad-Bakche, & l'autre au regard de l'Emir-Jemla. A Morad-Bakche il écrit en diligence une belle Lettre, lui témoigne qu'il a toujours été son veritable & intime ami, que pour lui il ne pretend en aucune façon à la Roïauté, qu'il pouvoit savoir & se souvenir que toute sa vie il avoit fait profession de Fakire; mais que Dara étoit un homme incapable de gouverner un Roïaume, que c'étoit un Kaffer, un idolatre & hai de tous les plus grands Omrahs; que Sultan Sujah étoit un Rasezi, un heretique, & par consequent ennemi de l'Hindoustan & indigne de la Couronne, tellement qu'en un mot il n'y avoit que lui qui y pût raisonnablement pretendre; qu'à la Cour on l'atendoit, que toute la Cour qui n'ignoroit pas sa valeur seroit pour lui, & que pour son particulier, s'il lui vouloit promettre qu'étant Roi il le laisseroit vivre douce-

ment dans quelque coin de son Roïaume pour y prier Dieu le reste de ses jours, il étoit prêt de se joindre à lui, l'aider de son conseil & de ses amis, & lui mettre en main toute son Armée pour combattre Dara & Sultan Sujah; que cependant il lui envoioit 100000. roupies, qui font environ 50000. écus de nôtre monnoie, qu'il le prioit d'accepter comme un gage de son amitié, & lui conseilloit de venir au plutôt se saisir du Château de Sourate, où il savoit qu'étoit encore tout le tresor du Pais. Morad-Bakche, qui n'étoit pas trop riche ni trop puissant, reçut avec beaucoup de joie la proposition que lui faisoit Aureng-Zebe & les 100000. roupies qu'il lui envoioit, & montra la Lettre d'Aureng-Zebe à tout le monde, pour obliger la jeunesse à prendre les armes pour lui, & les gros Marchands à lui prêter plus volontiers l'argent qu'il leur demandoit avec beaucoup de rigueur; il commença tout de bon à trancher du Roi, fit de grandes promesses à tout le monde, & enfin fit si bien qu'il mit sur pied une Armée assez raisonnable, de laquelle il détacha environ 3000. hommes, qui sous la conduite de Chah-Abas, Eunuque, mais vaillant homme, allerent assieger le Château de Sourate.

Aureng-Zebe envoya son fils aîné Sultan Mahmoud, celui qu'il avoit marié avec la fille du Roi de Golkonda, à l'Emir Jenla qui étoit encore occupé au siège de Kalia-ne, pour le persuader de le venir trouver à Daulet-Abad, sous prétexte d'avoir à lui communiquer des affaires de très-grande importance. L'Emir, qui se doutoit bien de ce que c'étoit, s'en excusa, disant tout franchement que Chah-Jehan n'étoit pas mort, qu'il en avoit de nouvelles certaines, & qu'outre cela toute sa famille étant encore à Agra entre les mains de Dara, il ne pouvoit en aucune manière aider Aureng-Zebe ni se déclarer pour lui: de sorte que Sultan Mahmoud retourna à Daulet-Abad sans rien faire, & fort mécontent de l'Emir: Mais Aureng-Zebe ne se rebuta pas pour cela, il envoya une seconde fois vers l'Emir, non pas Sultan Mahmoud, mais son second fils, Sultan Mazum, qui lui presenta les lettres de son pere, & le menagea avec tant d'adresse, tant de douceur & de protestations d'amitié, qu'il ne fut pas possible de résister. Il pressa donc le Siège de Kalia-ne, força les assiégés de se rendre à composition, prit l'élite de son armée, & s'en vint en diligence avec Sultan Mazum. A son arrivée Aureng-Zebe

lui fit toutes les caresses possibles , ne le traitant pas moins que de Baba & de Babagy, de Pere, de Seigneur Pere; & après l'avoir embrassé cent fois, il le tira un peu à l'écart & lui dit, selon ce que j'en ai pu apprendre des personnes qui en devoient savoir quelque chose , qu'il n'étoit pas juste qu'ayant sa famille à la Cour proche de Dara , il se hazardât de faire quelque chose en sa faveur qui pût être scüe , & dont on se pût apercevoir, mais qu'après tout, il n'étoit rien de si difficile où l'on ne pût trouver quelque expedient ; permettez moi, dit-il, de vous proposer un dessein qui d'abord vous surprendra peut-être, mais comme vous craignez pour votre femme & vos enfans qui sont en ôtage, le moyen de pourvoir à leur seureté, seroit que vous voulussiez bien souffrir que je fisse semblant de me saisir de votre personne & de vous mettre en prison. Il est sans doute que tout le monde croiroit que ce seroit tout de bon; car qui est celui qui s'imagineroit qu'un homme comme vous eût pris plaisir à se laisser emprisonner ? Cependant je me pourrois servir d'une partie de vos troupes & de votre artillerie, selon que vous le jugeriez plus à propos: Vous pourriez aussi m'avancer quel-

que somme d'argent, comme vous m'avez tant de fois offert, & avec cela, il me semble que je pourrois tenter la fortune, & nous pourrions prendre ensemble nos mesures pour voir de quelle façon je m'y pourrois conduire; si vous souffriez outre cela que je vous fisse transporter dans la forteresse de Daulet-Abad où vous seriez le maître, & que je vous y fisse garder par mon propre fils Sultam Mazum, ou Sultan Mahmoud, l'affaire auroit encore plus de couleur; & je ne vois pas ce que Dara pourroit justement dire là-dessus, ni comment il se pourroit prendre raisonnablement à maltraiter votre femme & vos enfans. L'Emir, soit à cause de l'amitié qu'il avoit jurée à Aureng-Zebe, soit pour les grandes promesses qu'il lui faisoit, soit enfin par l'aprehension qu'il avoit de voir auprès de lui Sultan Mazum qui étoit là tout pensif & bien armé, & Sultan Mahmoud qui lui faisoit fort mauvais visage de ce qu'il étoit bien venu pour son frere, n'ayant pas voulu venir pour lui, & que même en entrant il avoit levé le pied comme pour le fraper, consentit à tout ce que vouloit Aureng-Zebe, & approuva l'expedient de se laisser emprisonner: si bien qu'Aureng-Zebe ne se fut pas plutôt

retiré, qu'on vit le grand Maître de son Artillerie s'approcher fort fierement de l'Emir, lui faire commandement de la part d'Aureng Zebe de le suivre & le res-ferrer dans une chambre, lui donnant de fort bonnes gardes, tout ce qu'Aureng-Zebe avoit la de gens de main se rangeans sous les armes autour de la maison. Le bruit de la detention de l'Emir Jemla ne fut pas si-tôt répandu qu'il se fit un grand tumulte, & alors tous ceux qu'il avoit amené avec lui, quoi qu'étonnez, se mirent en devoir de le délivrer, & l'épée à la main, acoururent pour forcer les gardes & les portes de sa prison, ce qui leur étoit facile, car Aureng-Zebe n'avoit pas assemblé assez de troupes pour une entreprise si hardie, le seul nom de l'Emir Jemla faisoit tout trembler: Mais comme tout n'étoit qu'artifice, tous ces remuemens furent incontinent apaisez par les choses qu'on fit entendre adroitement aux premiers Officiers de l'Armée de l'Emir, & par la presence d'Aureng-Zebe qui s'y trouva fort resolu avec ses deux enfans, & qui parloit tantôt à l'un, tantôt à l'autre, & enfin par les promesses & presens qu'on leur fit, de maniere que toutes les Troupes de l'Emir, & même la plûpart de celles de

Chah-Jehan voyant les affaires broüillées, n'ayant plus de General, croiant Chah-Jehan mort, ou malade à l'extrémité, & considerant les grandes promesses qu'on leur faisoit de leur augmenter leur solde, & de leur donner dès l'heure même trois mois d'avance, prirent bientôt parti sous Aureng-Zebe ; qui s'étant emparé de tout l'équipage de l'Emir, jusqu'à ses chameaux & ses tentes, se mit en campagne à dessein de s'en aller au Siege de Sourate, & d'en hâter la prise, où Morad-Bakche étoit fort embarrassé à cause que ses meilleures Troupes y étoient occupées, & qu'il y trouvoit plus de résistance qu'il ne s'étoit imaginé : mais Aureng-Zebe, après quelques journées de marche, aprit que le Gouverneur avoit rendu la place, de quoi il envoya feliciter Morad-Bakche, & en même tems l'informer de tout ce qui s'étoit passé avec l'Emir Jemla, & lui dire qu'il avoit assez de forces & assez d'argent, & d'intelligences à la Cour ; que rien ne leur manquoit ; qu'il s'en alloit couper droit vers Brampour & Agra ; qu'il l'atendrait sur le chemin, & qu'il se dépêchât de le venir joindre.

Il est vrai que Morad-Bakche ne trou-

va pas tant d'argent dans la forteresse de Sourate qu'il s'étoit imaginé, soit qu'effectivement il n'y en eût pas tant que l'on disoit, soit que le Gouverneur en eût diverti une partie comme quelques-uns ont crû : néanmoins le peu qu'il y trouva ne laissa pas de lui servir pour paier les Soldats, qui s'étoient enrôlez sur l'esperance de profiter de ce grand tresor de Sourate. Il n'est pas moins vrai qu'il n'avoit pas non plus grand sujet de se glorifier de la prise de cette place, d'autant qu'il n'y avoit aucune fortification reguliere; & cependant les gens y demurerent plus d'un mois, & ne l'eussent jamais reduite sans les Hollandois qui leur donnerent l'invention de faire joüer une mine, qui renversant un grand pan de muraille, jeta les assiegez dans la dernière consternation, & les obligea de se rendre. La reduction de cette ville avança beaucoup son dessein, la Renommée publiant incontinent par tout que Morad-Bakche avoit pris Sourate, qu'il avoit fait joüer des mines ce qui sonnoit fort haut parmi les Indiens, qui n'entendent encore guere ce métier là ; & qu'il y avoit trouvé des tresors immenses. Nonobstant tout ce grand bruit & tous ces premiers avantages, joints à tou-

tes ces lettres fréquentes & grandes promesses d'Aureng-Zebe, l'Ennuque Chah-Abas, homme de bon sens, de grand cœur & fort affectionné au service de son Maître, n'étoit pas d'avis que Morad-Baxche se liât si fort d'intérêt avec Aureng-Zebe & se pressât tant de l'aller joindre, mais qu'il le falloit entretenir de parole & le laisser avancer seul vers Agra; que cependant il lui viendrait des nouvelles certaines de la maladie de Chah-Jehan; qu'il pourroit voir quel train les affaires prendroient; qu'il pourroit faire fortifier Sourate qui est un très-bon poste, & qui le rendroit maître d'un País de fort grande étendue & de grand revenu; & que peut-être même avec le tems il pourroit se saisir de Brampour, qui est un passage très-considérable, & comme la barrière du Decan: Mais les lettres & protestations continues d'Aureng-Zebe, jointes au peu de forces, d'artillerie & de finances qu'il avoit, & qu'il acompagnoit d'une aveugle & demesurée ambition de regner, le firent passer sur toute sorte de considérations, sortir de la ville d'Amed-Abad, abandonner le Guzarate, & prendre son chemin par les bois & par les montagnes pour se trouver en diligence au Rendez-

vous où Aureng-Zebe l'atendoit depuis deux ou trois jours.

L'on fit grande fête & grande réjouissance à la jonction des deux Armées ; les Princes se visiterent ; Aureng-Zebe fit cent amitez & cent belles promesses à Morad-Baxche ; lui protesta de nouveau & solennellement qu'il n'avoit aucune pretention sur le Royaume, & qu'il n'étoit là que pour l'assister contre Dara leur ennemi commun, & pour le mettre sur le Trône qui l'atendoit. Ensuite de cette entrevûe & de cette confirmation d'amitié, les deux Armées avancerent ensemble de même pas, Aureng-Zebe continuant toujours pendant la marche dans ses protestations d'amitié, & dans ses civilitez envers Morad-Bakche, ne le traitant jamais, soit en public, soit en particulier, que de Hazeret, de Roi & de Majesté; de sorte que Morad-Baxche se laissa entièrement persuader qu'Aureng-Zebe agissoit sincerement & par un excez d'amitié qu'il avoit pour lui, souffrant même volontiers & sans ceremonie les soumissions & les respects qu'il lui rendoit, au lieu de se souvenir de ce qui s'étoit passé naguere en Golkonda, & de considerer que celui qui s'étoit hazardé ainsi avec tant de har-

diessé pour usurper un Roiaume, ne devoit guere être d'humeur à vivre & mourir en Fakire.

Ces deux Armées ainsi jointes faisoient un corps assez considerable, ce qui fit grand bruit à la Cour, & donna beaucoup à penser, non seulement à Dara, mais à Chah-Jehan même qui connoissoit la force de l'esprit & la conduite d'Aureng-Zebe, & le courage de Morad-Bakche, & qui prévoïoit bien qu'il s'alloit allumer un feu qui seroit très-difcile d'éteindre. Il a beau écrire lettres sur lettres, qu'il se porte mieux, qu'ils aient à s'en retourner chacun dans son Gouvernement, & qu'il aprouve & oubliera tout ce qui s'est fait jusques à présent; toutes ces lettres n'empêchent pas qu'ils n'avancent; & comme la maladie de Chah-Jehan, passe toujours pour mortelle, & qu'ils nemanquent pas de gens qui les en avertissent, ils continuent toujours à dissimuler, disant toujours (& peut-être même qu'ils le croïoïent ainsi) que ce sont lettres contrefaites par Dara, que Chah-Jehan est mort ou sur le point de mourir, & qu'enfin, en cas qu'il soit encore vivant, ils veulent aller lui baiser les pieds, & le delivrer des mains de Dara.

Que fera donc Chah-Jehan, ce Roi malheureux, qui voit que ses fils n'ont point de respect pour les ordres, qui apprend à toute heure qu'ils avancent à grandes journées vers Agra à la tête de leurs Armées, & qui cependant se voit malade entre les mains de Dara, c'est à dire d'un homme qui ne respire que la guerre, qui s'y prepare avec tout l'empressement imaginable, & avec toutes les marques d'un furieux ressentiment contre ses freres ? Mais que pourroit-il faire en cette extremité ? il faut qu'il leur abandonne les tresors, qu'il souffre qu'ils en disposent à leur gré ; il faut qu'il fasse venir ses anciens & les plus afidez Capitaines, qu'il sçait pour la plupart n'être pas trop affectionnez à Dara, qu'il leur commande d'aller combattre pour Dara, contre son sang, contre ses enfans, & contre ceux enfin pour qui il a plus d'estime que pour Dara. Il faut tout à l'heure qu'il envoie une Armée contre Sultan Sujah, parce que c'est lui qui s'est le plus avancé, & qu'il se dispose d'en envoyer une autre contre Aureng-Zebe & Morad-Bakche qui s'avancent.

Soliman-Chekouh le fils aîné de Dara, jeune Prince d'environ vingt-cinq ans,

fort bien fait de corps, homme d'esprit & de conduite, genereux, liberal, & généralement aimé de tout le monde, principalement de Chah-Jehan, qui l'avoit déjà fort enrichi & qui le confideroit plutôt pour son successeur que Dara, fut celui qu'on fit General de cette Armée contre Sujah ; néanmoins Chah-Jehan, qui eût bien mieux aimé que Sujah s'en fût retourné dans le Bengale, que venir à quelque combat sanglant qui ne lui pouvoit être que funeste, & où il couroit risque de perdre quelqu'un de ses fils, lui donna pour l'accompagner un vieux Raja nommé Jesseingue, qui est à present un des plus puissans & des plus riches Rajas de tout l'Hindoustan & un des plus habiles qui soit dans tout le Roiaume, avec ordre secret de n'en venir au combat qu'à l'extremité, & de tâcher en toutes façons de porter Sujah à se retirer & à reserver ses forces pour une meilleure occasion ; c'est à dire après qu'il auroit vû la fin de la maladie de Chah-Jehan, & le succez d'Aureng-Zebe & de Morad-Baxche : mais comme ce jeune Prince Soliman-Chekouh plein d'ardeur & de courage ne respiroit qu'à se signaler par quelque grande action, & que Sultan Sujah avoit peur

qu'Aureng-Zebe gagnant une bataille, ne s'emparât le premier des Capitales de l'Etat, Agra & Dehli; il fut impossible au Raja Jессеingue d'empêcher qu'on n'en vint au combat. Les deux Armées ne furent pas plutôt à la vûë l'une de l'autre, qu'elles se preparerent à donner, & ne furent pas long-tems sans se saluer de quelques volées de canon. Je ne dirai pas les particularitez de ce combat ; car outre que ce recit seroit trop long & de peu d'importance, dans la suite de cette Histoire nous serons obligez d'en décrire de plus considerables, par lesquels on pourra juger de celui-ci; il suffit qu'on sçache en general que le premier choc fut fort rude & fort opiniâtré de part & d'autre , mais qu'enfin Soliman-Chekouh poussa Sujah avec tant de force & de vigueur, qu'il le mit en desordre, l'obligea à lâcher le pied & enfin à fuir, en sorte que si Jессеingue & le Platā Delil-kan qui étoit un des premiers Capitaines, vaillant homme, mais ami intime du Raja & qui n'agissoit que par son mouvemēt, eussent voulu le seconder de bonne foi, l'on tient que toute l'armée de Sujah étoit défaite & lui-même en danger d'être pris; mais ce n'étoit pas le dessein du Raja de le perdre, non plus que

que celui de Chah-Jehan qui lui avoit ordonné le contraire ; ajoutez à cela qu'il étoit trop politique pour vouloir mettre la main sur un Prince du Sang le fils de son Roi : Sujah eut le tems de se retirer, & même sans perdre beaucoup de monde ; néanmoins parce que le champ de bataille , & quelques pieces d'artillerie demeurèrent à Soliman-Chekouh, le bruit vint incontinent à la Cour que Sujah avoit été entièrement défait. Cette défaite aquit beaucoup de reputation à Soliman-Chekouh , rabatit beaucoup de l'estime qu'on faisoit du Sultan Sujah & refroidit fort tous les Persans qui avoient inclination pour lui.

Après qu'on eut employé quelques jours à la poursuite de Sujah , Soliman-Chekouh, qui recevoit tous les jours des nouvelles de la Cour, & qui aprenoit qu'Aureng-Zebe & Morad-Bakche s'approchoient en grande résolution, sachant assez que Dara son pere avoit peu de prudence & beaucoup d'ennemis cachez, se resolut d'abandonner la poursuite de Sultan-Sujah & de s'en retourner promptement vers Agra , où aparemment Dara devoit donner bataille contre Aureng-Zebe & Morad-Bakche : C'étoit le meilleur con-

seil qu'il eut pû prendre ; car personne ne doute que s'il eût pû s'y trouver à tems, qu'Aureng-Zebe n'auroit pas eu l'avantage, & on tient même qu'il n'eût jamais osé hasarder le combat , la partie étant trop inégale, mais la mauvaise fortune de Dara ne le permit pas.

Cependant que tout cela se passe ainsi vers Elabas, qui est le lieu où le Gemna se joint au Gange , la Scene du côté d'Agra est bien différente. A la Cour on fut fort surpris d'apprendre qu'Aureng-Zebe avoit passé la rivière de Brampour & tous les autres passages les plus difficiles qui sont entre les montagnes ; de sorte qu'on envoya en diligence quelques troupes pour lui disputer le passage de la rivière d'Eugenes , pendant que toute l'Armée se préparoit. Pour cet effet on choisit deux des plus considérables & des plus puissans du Royaume pour la commander ; l'un fut Kasem-Kan Capitaine fameux & très-affectionné à Chah-Jehan, mais qui avoit peu d'inclination pour Dara, qui n'alloit là que contre sa volonté, & pour obliger Chah-Jehan qu'il voyoit entre les mains de Dara. L'autre fut Jessomseingue très-puissant Raja, qui ne le cede point à Jessomseingue, & qui est gen-

dre de ce Raja Rana qui étoit du tems d'Ekbar si puissant & comme l'Empereur des Rajas. Dara à leur départ leur fit de grandes amitez & des présents très-magnifiques, & cependant avant qu'ils partissent, Chah-Jehan trouva moyen de leur dire en secret ce qu'il avoit dit au Raja Jessomseingue lors qu'il partit pour l'expédition de Sultan-Sujah avec Soliman-Chekouh ; aussi ne manquerent-ils pas pendant leur marche d'envoyer plusieurs fois vers Aureng-Zebe & Morad-Baxeche pour les porter à se retirer, mais ce fut inutilement ; leurs Envoyez ne revenoient point, & l'Armée avança avec tant de diligence qu'ils la virent paroître bien plutôt qu'ils ne pensoient sur une eminence peu éloignée de la rivière.

Comme c'étoit l'été & dans les plus grandes chaleurs, la rivière se trouvoit guayable, ce qui fit qu'à l'heure même Kasem-Kam & le Raja se preparerent à combattre ; outre qu'ils connurent incontinent par la résolution d'Aureng-Zebe qu'il les vouloit forcer, parce que son Armée n'étoit pas encore toute arrivée qu'il les fit saluer de quelques volées de canon, son dessein étant de les amuser un peu, dans la crainte qu'il avoit qu'ils ne

voulussent eux-mêmes passer la rivière, non seulement afin de lui couper l'eau, mais aussi pour empêcher que son Armée ne se reposât, & ne prît un poste avantageux; en effet elle étoit toute en desordre & tellement fatiguée du chemin & abattue de la chaleur, que si d'abord on l'eût assaillie & qu'on lui eût disputé l'eau, il est sans doute qu'elle eût été défaite sans faire beaucoup de résistance. Je ne me trouvai pas en cette première rencontre, mais c'est ainsi que tout le monde en parloit, & même ce que me dirent du depuis plusieurs de nos François qui servoient le canon dans l'Armée d'Aureng-Zebe; Mais ils se contenterent de se tenir sur le bord de la rivière pour en empêcher le passage à Aureng-Zebe selon l'ordre qu'ils avoient reçu.

Après qu'Aureng-Zebe eut fait reposer son Armée deux ou trois jours seulement, & qu'en amusant l'Ennemi, il l'eut disposée pour passer la rivière, il fit jouer toute son artillerie qui étoit très-bien placée, & commanda qu'à la faveur du canon on se jettât dans l'eau. Kasem-khan & le Raja de leur côté firent aussi jouer la leur, se tenant en état de repousser l'Ennemi & de s'opposer à son passage.

Le combat fut assez rude au commencement & fort opiniâtre par la valeur extraordinaire que fit paroître Jessomseingue : car pour ce qui est de Kasem-kan, quoi que d'ailleurs grand Capitaine & homme de cœur, il ne donna pas de grandes preuves de sa valeur dans cette occasion, quelques-uns même l'acusoient de trahison, en lui imputant d'avoir fait cacher sous le sable pendant la nuit la poudre & les boulets, parce qu'après les deux ou trois premières décharges il ne s'en trouva plus; Quoi qu'il en soit, le combat ne laissa pas, comme j'ai dit, d'être fort opiniâtre, & le passage bien disputé. Il y avoit des rochers dans le lit de la rivière, qui embarassoient fort; & la rive en plusieurs endroits étoit fort haute & fort difficile à grimper; Mais enfin Morad-Bakche se jeta dans l'eau avec tant d'impetuosité & de force, & il fit paroître tant de cœur & de courage qu'on ne lui pût résister; il passa & ensuite une bonne partie de l'Armée; ce qui fit que Kasem-kan lâcha le pied, & que Jessomseingue fut en grand danger de sa personne, car il se vit bientôt tous les ennemis sur les bras, & sans la résolution extraordinaire de ses Ragipous, qui moururent presque

tous autour de lui , il y seroit demeuré. On peut juger du grand peril où il se trouve en cette occasion , de ce qu'après qu'il se fut dégagé le mieux qu'il lui fut possible & qu'il retourna sur ses terres, n'ayant pas osé retourner à Agra à cause de la grande perte qu'il avoit faite , de sept à huit mille Ragipous qu'il avoit amenez avec lui , il n'en avoit plus que cinq à six cens qui l'accompagnoient.

Ces Ragipous qui tirent ce nom des Rajas , comme qui diroit fils de Rajas, sont de pere en fils des gens qui ne se mêlent que de porter l'épée ; les Rajas dont ils sont sujets leur assignent des terres pour leur entretien , à condition d'être toujours prêts pour aller à la guerre quand on les mande, si bien qu'on pourroit dire que ce seroit une espece de Noblesse Gentile , si les Rajas leur donnoient les terres en propriété pour leurs enfans. Ils sont grands preneurs d'Opium , & je me suis quelquefois étonné de la quantité que je leur en voyois prendre ; aussi ils s'y acoûtument dès la jeunesse ; le jour d'une bataille ils ne s'oublient pas de doubler la dose ; cette drogue les anime ou plutôt les enivre,

& les rend insensibles au danger , de sorte qu'ils se jettent dans le combat comme des bêtes furieuses , ne sçachant ce que c'est de fuir , mais bien de mourir aux pieds de leur Raja quand il tient ferme ; il ne leur manque que de l'ordre , car pour de la resolution ils en ont assez : c'est un plaisir de les voir ainsi avec leur fumée d'Opium dans la tête s'entr'embrasser quand on est prêt de combattre , & se dire adieu les uns aux autres , comme gens qui sont résolus de mourir. Et c'est à raison de cette Milice que le Grand Mogol quoi que Mahumetan, & par conséquent ennemi des Gentils, ne laisse pas d'entretenir toujours à son service quantité de Rajas , qu'il considere comme ses autres Omrahs, & dont il se sert dans ses Armées comme s'ils étoient Mahumetans. Je ne puis m'empêcher de dire ici la fiere reception que la fille de Rana fit à son mari Jessomseingue, ensuite de sa défaite & de sa fuite. Quand on lui eut appris que Jessomseingue étoit proche, & qu'on lui eut fait entendre ce qui s'étoit passé à la bataille ; qu'il avoit combattu avec toute la valeur possible ; qu'il ne lui restoit plus que quatre à cinq cens hommes ; & qu'enfin ne pouvant plus résis-

ter aux ennemis il avoit été obligé de se retirer ; au lieu d'envoyer quelqu'un pour le recevoir, & pour le consoler dans son infortune , elle commanda sèchement qu'on fermât les portes du Château , & qu'on ne laissât point entrer cet infame ; qu'il n'étoit point son mari ; qu'elle ne le vouloit jamais voir ; que le gendre du grand Rana ne pouvoit avoir l'ame si basse ; qu'il devoit bien se souvenir qu'étant entré dans une maison si illustre , il en falloit imiter la vertu , & qu'en un mot il falloit qu'il vainquît ou qu'il mourût : Un moment après la voilà dans d'autres mouvemens ; elle commande qu'on lui prepare le bûcher ; qu'elle se veut brûler ; qu'on l'abuse ; qu'il faut que son mari soit mort ; que cela ne peut être autrement : & un peu après on la voit changer de face , entrer en colere , & vomir contre lui mille injures ; en un mot elle demeurera dans ces transports huit ou neuf jours sans pouvoir se résoudre à voir son mari , jusques à ce que sa mere arriva , qui la remit un peu , & la consola , lui promettant que si tôt que le Raja se seroit rafraichi , il remettroit une Armée sur pied pour combattre Aureng-Zebe, & re-

parer son honneur à quelque prix que ce fût. On peut voir par cette Histoire un échantillon du courage des femmes de ce païs là , & j'y pourrois ajoûter quelque chose de ce que j'ai vû faire à plusieurs qui se faisoient brûler toutes vives après la mort de leur mari ; mais il faut réserver ce discours pour un autre endroit, où en même tems je ferai voir qu'il n'y a rien que ne puisse l'opinion , la prevention , la coûtume , l'esperance , le point d'honneur, &c.

Dara ayant appris tout ce qui s'étoit passé à Eugenes entra en une si grande colere contre Kasen-kan , qu'on crût qu'il lui auroit fait trancher la tête s'il eût été présent; il s'emporta aussi furieusement contre l'Emir-Jemla , comme celui qui étoit la premiere & principale cause de tout le malheur , & qui avoit fourni des hommes , de l'argent , & de l'artillerie à Aureng-Zebe ; il veut tuer son fils Mahmet Emir-kan, & veut envoyer sa femme & sa fille au Bazar ou marché des femmes publiques pour être prostituées : & il est sans doute qu'il se seroit laissé emporter à quelque chose de pareil , si Chah-Jehan avec beaucoup d'adrellé & de douceur n'eût moderé son emportement,

58 HISTOIRE DES ETATS
en lui remontrant que l'Emir Jem-la n'avoit point si peu de conduite ni tant d'amitié pour Aureng-Zebe, que pour ses intérêts il eût voulu hazarder, & pour ainsi dire sacrifier sa famille; qu'il falloit absolument qu'Aureng-Zebe l'eût trompé & l'eût fait donner dans le piège par ses artifices ordinaires.

Quand à Aureng-Zebe & Morad-Bakché, l'heureux succès de cette première rencontre leur enfla si fort le cœur, & anima tellement toute leur Armée qu'ils se crurent désormais invincibles, & capables de venir à bout de toutes choses. Aureng-Zebe outre cela pour encourager davantage ses Soldats se vantoit hautement qu'il avoit trente mille Mogols à sa devotion dans l'Armée de Dara; & il en étoit bien quelque chose, comme il parût par la suite; Morad-Bakché sur tous ne demandoit qu'à combattre & vouloit qu'on marchât en toute diligence; mais Aureng-Zebe pour modérer cette ardeur lui remontroit qu'il étoit bon que l'Armée se rafraichit quelque tems sur le bord de cette belle rivière; que cependant il écriroit à tous ses amis & prendroit une connoissance certaine

de l'état de la Cour & de la disposition des affaires. Tellement qu'il n'avança vers Agra qu'après avoir campé quelques jours , & encore ne marchoit-il que fort lentement pour se mieux informer de tout & prendre son tems & ses mesures.

Pour ce qui est de Chah-Jehan, comme il voyoit clairement la résolution d'Aureng-Zebe & de Morad-Batche, & qu'il n'y avoit plus d'esperance de les pouvoir faire retourner , il étoit dans un tel embarras qu'il ne sçavoit à quoi se résoudre, & prevoyant quelque grand malheur , il eût bien voulu empêcher cette bataille décisive , où il voyoit que Dara se préparoit avec une extrême chaleur ; mais que pouvoit-il faire pour s'y opposer ? Il étoit encore trop foible de sa maladie, & se voyoit toujours entre les mains de Dara, auquel, comme j'ai dit, il ne se fioit pas beaucoup; si bien qu'il se vit obligé d'acquiescer à tout ce qu'il vouloit & à lui remettre entre les mains toutes les forces de l'Etat, & commander à tous les Capitaines de lui obeir. Incontinent tout fut en armes ; je ne sçais si l'on vit jamais dans l'Hindoustan une plus belle Armée ; l'on tient qu'il n'y avoit guere moins de cent mille.

chevaux, & plus de 20000. hommes de pied, avec 80. pieces d'artillerie, sans conter ce nombre incroyable de valets, & ces gens de Bazar ou marché qui sont nécessaires pour la subsistance des Armées dans la paix & dans la guerre, & que les Historiens mettent, à mon avis, bien souvent au nombre des combatans, quand ils parlent de ces épouvantables Armées de trois à quatre cens mille hommes dont leurs Livres sont pleins : quoi que celle-ci fût très-belle & très-leste, & assez forte pour en tailler en pieces deux ou trois comme celle d'Aureng-Zebe, qui n'avoit que trente cinq ou quarante mille hommes en tout, & encore lassé & harassé d'une très longue & très-pénible marche durant le fort de la chaleur, avec peu d'artillerie au regard de celle de Dara; néanmoins, (le pourroit-on croire?) on ne voyoit presque personne qui conçût rien de bon pour Dara, parce que l'on savoit que la plupart des principaux Omrahs ne lui étoient point affectionnez, & que tout ce qu'il avoit de bons Soldats à lui, & à qui il eût pû se fier, étoient dans l'Armée de Soliman-Cherkouh; & c'étoit pour cela que les plus prudens & les plus fideles de ses amis, &

Chah-Jehan même étoient d'avis, & lui conseilloient premierement de ne se point hazarder à donner la bataille; Chah-Jehan s'offrant, tout foible qu'il étoit, de sortir en campagne & de se faire porter au devant d'Aureng-Zebe, ce qui étoit un bon expedient pour la paix & pour les affaires de Chah-Jehan; car il est certain qu'Aureng-Zebe & Morad-Bakche n'eussent jamais eu l'audace de combattre contre leur propre pere, & que quand ils auroient été capables de l'entreprendre, ils s'en seroient mal trouvez; parce qu'outre que la partie n'étoit pas égale, & que tout ce qu'il y avoit de grands Omrahs étoient si affectionnez à Chah-Jehan, qu'ils n'auroient pas manqué de combattre genereusement s'ils l'eussent vû à la tête de l'Armée; les Capitaines même d'Aureng-Zebe & de Morad-Bakche avoient beaucoup d'affection & de respect pour ce Prince, dont ils étoient pour la plupart les creatures, & toute l'Armée, pour ainsi dire, étoit à lui. De sorte que pas un apparemment n'eût eu la hardiesse de mettre l'épée à la main contre lui, ni lui la peine de la tirer. Secondement ils lui conseilloient qu'au cas qu'il ne voulût entendre à aucun expedient, il ne se preci-

pitât au moins pas , & qu'il tirât un peu la guerre en longueur afin de donner tems à Soliman-Chekoud qui venoit à grand' hâte se joindre avec lui , ce qui étoit encore un très-bon avis , vû qu'il étoit generalement aimé de tout le monde ; qu'il revenoit victorieux , & que tout ce que Dara avoit de plus fideles serviteurs & de plus braves soldats étoit avec lui, comme j'ai dit ; mais il ne voulut jamais entendre à aucune proposition qu'on lui pût faire , & il ne pensoit qu'à donner la bataille au plus vite & aller en personne au devant d'Aureng-Zebe : Et peut-être qu'il ne faisoit pas mal pour son honneur & pour son interêt particulier, s'il eût été le maître de la fortune & qu'il eût scû faire reussir les choses comme il les pouvoit projetter, car voici à peu près quels étoient ses raisonnemens , dont il ne pût s'empêcher de découvrir quelque chose.

Il se regardoit comme maître de la personne de Chah-Jehan , qu'il en pouvoit disposer à sa volonté , qu'il étoit en même tems maître de tous ses tre-sors & de toutes les forces du Royaume ; que Sultan Sujah étoit à demi perdu ; que ses deux autres freres avec

une Armée foible & fatiguée s'étoient venus jeter d'eux-mêmes entre les mains, que s'il gaignoit la bataille ils ne lui pourroient échaper; qu'il seroit tout d'un coup le maître absolu, à la fin de toutes ses affaires, au comble de ses souhaits, sans que personne lui pût en rien contredire, ou disputer la Royauté: Au lieu que si Chah-Jehan sortoit en campagne, toutes les affaires s'accommoderoient, ses freres retourneroient dans leurs gouvernemens, Chah-Jehan qui revenoit en convalescence reprendroit comme auparavant le gouvernement du Royaume, & qu'enfin toutes les choses retomberoient au premier état: que s'il atendoit Soliman-Chekouh, Chah-Jehan pourroit prendre quelque dessein à son desavantage ou tramer quelque chose avec Auréng-Zebe; que quoi qu'il pût faire pour le gain de la bataille, la reputation que Soliman-Chekouh s'étoit acquise lui en donneroit toujours tout l'honneur & toute la gloire. Après cela que ne seroit-il point capable d'entreprendre, enflé de tant de gloire & de si grands avantages, & principalement étant appuyé, comme il étoit, de l'amitié & de la faveur de

Chah Jehan & de la plus grande partie des Omrahs ? que sçavoit-il s'il garderoit encore quelque retenue & quelque respect pour lui, & jusques où le pourroit porter son ambition ?

Ces considerations firent resoudre Dara à se roidir contre le conseil de tout le monde & à suivre sa pointe. En effet il commanda incontinent que toute l'Armée sortit en campagne, & s'en vint prendre congé de Chah-Jehan qui étoit dans la forteresse d'Agra : Ce bon vieillard fondoit tout en larmes en l'embrassant, mais il ne laissa pas de lui dire avec beaucoup de severité. Hé bien Dara, puisque tu veux que tout se fasse comme tu l'as resolu, va, Dieu te benisse : mais souviens toi bien de ces trois mots : Si tu perds la bataille, donne toi bien de garde de paroître jamais devant moi. Cela ne fit pas grande impression sur son esprit, il sortit brusquement, monte à cheval & s'en vint occuper le passage de la riviere de Tchembel, qui est à quelque vingt lieues d'Agra, où il se fortifia, attendant de pied ferme son ennemi ; mais le fin & rusé Faxire, qui ne manquoit pas de bons espions & de gens qui l'avertissoient de tout, & qui sçavoit que le passage étoit

là très-difficile , se donna bien de garde d'entreprendre de le forcer : Il vint bien se camper près de là , en sorte que du côté du camp de Dara l'on pouvoit découvrir ses tentes ; mais que fait-il cependant ? Il pratique un certain rebelle de Raja nommé Chempet , lui fit de grands presens & lui promit mille belles choses s'il lui vouloit donner passage par ses terres , afin qu'il pût aller promptement gagner un certain endroit où il sçavoit que la riviere se pouvoit facilement passer à gué ; Chempet en tomba d'accord & s'offrit de lui venir montrer lui-même le chemin au travers des bois & des montagnes de son país. Aureng-Zebe décampa la même nuit sans faire du bruit , laissant quelques-unes de ses tentes pour amuser Dara , & marchant jour & nuit fit une telle diligence , qu'il se trouva quasi aussi tôt au delà de la riviere que Dara en pût avoir des nouvelles ; si bien que ce fut à lui à quitter là sa riviere & abandonner toutes ses fortifications & venir après son ennemi , qu'on lui dit incontinent avancer à grande hâte vers Agra , pour gagner la riviere de Gemna , & là sans peine & à son aise jouir de l'eau , se fortifier , se bien placer

& attendre Dara : Le lieu où il campa n'est qu'à cinq lieues d'Agra, il s'appeloit autrefois Samonguer & à présent Fateabad, qui veut dire lieu de Victoire. Peu de tems après Dara vint aussi se camper là proche sur le bord du même fleuve entre Agra & l'Armée d'Aureng-Zebe.

Les deux Armées furent là trois à quatre jours à la vuë l'une de l'autre sans combattre. Cependant Chah-Jehan écrivit plusieurs fois à Dara que Soliman-Cherkoub n'étoit pas loin ; qu'il ne précipitât rien ; qu'il s'approchât d'Agra, & qu'il choisit un lieu avantageux pour se bien fortifier en l'attendant ; mais Dara lui fit réponse que trois jours ne se passeroient pas qu'il ne lui amenât Aureng-Zebe & Morad-Baxche pieds & mains liées pour en prendre telle satisfaction qu'il jugeroit à propos, & sans attendre davantage il commença à l'heure même à ordonner son Armée & à la mettre en bataille.

Il fit ranger de front tous ses Canons, les faisant atacher les uns aux autres avec des chaines pour fermer le passage à la Cavalerie : Derrière ces pieces de Canon il plaça aussi de front un grand nombre de Chameaux legers, sur le devant des-

quels on atache une petite piece de la grosseur d'un double mousquet (à peu près de la façon que nous atachons nos perriers sur le bord de nos barques) un homme qui est sur le derriere du Chameau pouvant charger & décharger sans mettre pied à terre. Derriere ces Chameaux étoit placée la plus grande partie de la mousqueterie. Du reste de l'Armée, qui consistoit principalement en Cavalerie, avec l'épée, l'arc & le carquois, comme sont ordinairement les Mogols, c'est à dire à present hommes blancs, Mahumetans, Etrangers, comme Persans, Turcs, Arabes & Usbeks, ou avec l'épée & cette espee de demi picque, comme sont ordinairement les Ragipous ; de tous ces gens-là, dis-je, il en fut fait trois corps differens. L'aile droite fut donnée à Calilullah-kan avec trente mille Mogols sous son commandement; car il fut grand Bakehis, comme qui diroit à peu près grand Maître de la Cavalerie en la place de Danechmend-kan qui fut depuis mon Agah, lequel se demit volontairement de cette Charge, sur ce qu'il voyoit que n'étant pas trop aimé de Data, pour avoir toujours soutenu hautement contre lui, les interêts & l'autorité de Chah-

Jehan qui n'en étoit pas fâché, il faudroit qu'il s'en défit par force. L'aîle gauche fut donnée à Rustam-kan Dakni très-fameux & très vaillant Capitaine avec le Raja Chatresa , & le Raja Ramseingue Routlé.

Aureng - Zebe & Morad-Baxche de leur côté disposerent aussi leur Armée à peu près de la même maniere, sinon qu'au milieu des troupes de quelques Omrahs qui étoient sur la droite & sur la gauche, ils avoient fait cacher quelques petites pieces de campagne , ce qui étoit , à ce qu'on dit , de l'artifice de l'Emir-Jemla, & qui ne réussit pas mal : On ne chercha guere davantage d'artifice que ce que je viens de dire , si ce n'est qu'on disposa deçà delà des jetteurs de bannes , qui est une espee de grenade atachée à une baguette qui se jette fort loin au travers de la cavalerie , qui épouvante fort les chevaux , & même qui blesse & tue quelquefois. Veritablement toute cette cavalerie se tourne avec beaucoup de facilité & tire les flèches avec une merveilleuse vitesse ; un homme en peut tirer six avant qu'un mousquetaire puisse avoir fait deux décharges de son mousquet: elle se tient même fort serrée de gros en gros.

sous ses chefs particuliers, principalement quand on est prêt d'en venir à mettre la main au sabre ; mais après tout je ne voi pas que ce soit grand'chose, en comparaison de nos Armées bien ordonnées, comme je marquerai par après.

Tout étant ainsi disposé , l'artillerie commença à joüer de part & d'autre ; car c'est toujours le canon qui fait le prelude parmi eux , & on voyoit déjà les flèches voler , quand il arriva inopinément un orage de pluie si forte qu'elle interrompit le combat. La pluie cessée le canon recommença à se faire entendre, & ce fut pour lors que parut Dara, qui monté sur un superbe Elephant de Ceilan commandoit qu'on donnât de toutes parts , & avançoit lui même au milieu d'un gros de cavalerie droit vers l'artillerie ennemie, qui le reçut vertement , tua force monde autour de lui , & mit le desordre non seulement dans le gros qu'il commandoit , mais encore dans les autres gros de cavalerie qui le suivoient ; néanmoins comme on le vit demeurer ferme sur l'Elephant sans faire aucune mine de reculer, & qu'on le voyoit regarder avec assurance de tous côtez , & faire signe de la main d'avancer & de le suivre, ce desordre

cessa bien-tôt, chacun reprenant son rang & avançant de même pas avec lui, mais il ne put joindre l'Ennemi sans essuyer auparavant une autre décharge de l'artillerie, qui causa encore beaucoup de désordre, & fit reculer une bonne partie de ses gens; lui néanmoins sans perdre contenance tient toujours ferme, animoit ses gens & faisoit toujours signe de la main qu'on eût à le suivre, & qu'on avançât vite sans perdre de tems; ainsi poussant vigoureusement il força l'artillerie, rompit & débarrassa les chaînes, entra dans le Camp, & mit en deroute & les chameaux & l'infanterie, & tout ce qu'il rencontra de ce côté-là, & fit un beau passage au reste de la cavalerie qui le suivoit. Et ce fut alors qu'ayant en tête la cavalerie ennemie il y eut un rude combat. Une grêle de flèches vola premièrement de part & d'autre; Dara lui même mettant la main au carquois; mais à dire le vrai toutes ces flèches ne font pas grand effet, il s'en perd plus en l'air ou s'en rompt plus en terre dix fois, qu'il n'y en a qui portent. Les premières décharges de flèches faites, on s'approche de près, & enfin on en vient au sabre, on donne, on se mêle, le combat s'opi-

niâtre des deux côtez ; Dara paroît toujours ferme sur son Elephant, encourageant, criant & faisant signe de tous côtez, & avança enfin avec tant de résolution & de force sur tout ce qui s'oposa à sa marche qu'il renversa la cavalerie, & la contraignit de reculer & de prendre la fuite.

Aureng-Zebe, qui n'étoit pas loin de là & qui étoit aussi monté sur un Elephant, voyant ce grand desordre, se trouva fort en peine & tâcha par tous moyens, mais sans grand succès, d'y remédier ; il fit avancer un gros de sa meilleure cavalerie pour voir s'il pourroit tenir tête à Dara, mais il ne se passa pas encore longtemps que ce gros là même fut contraint de plier & de se retirer en grand desordre, quoi qu'Aureng-Zebe pût dire & faire pour l'empêcher. Remarquons cependant son courage & sa résolution, il voyoit que presque tout le corps de son Armée étoit en desordre & en fuite, de telle sorte qu'il n'avoit pas auprès de soi mille hommes qui tinssent ferme, (quelques-uns même me dirent qu'à peine en avoit-il cinq cens) il voyoit que Dara, nonobstant la difficulté du chemin qui étoit inégal & plein de fosses en divers

droits, faisoit mine de vouloir venir fondre sur lui ; si est-ce qu'il ne perdit point courage pour tout cela ; & bien loin de prendre l'épouvante & de penser à faire retraite , il tint toujours ferme & apelant nom par nom la plupart de ses premiers Capitaines qui s'étoient rangez autour de lui, il leur cria *Delirané*, ce furent ses propres mots , comme qui diroit courage , mes anciens amis , Koda-hé , Dieu est ; quelle esperance y a-t-il en la fuite ? Ne sçavez-vous pas où est nôtre Decan ? Koda-hé , Koda-hé , Dieu est, Dieu est ; & afin que personne ne doutât de sa resolution, & qu'il ne songeât à rien moins qu'à la fuite (étrange extrémité) il commanda devant eux tous , qu'on mît sur l'heure des chaînes aux pieds de son Elephant, & les alloit faire mettre effectivement sans qu'ils lui témoignèrent tous leur courage & leur resolution.

Dara cependant tâchoit bien d'avancer sur Aureng-Zebe , quoi qu'il fût encore assez loin , & que la difficulté du chemin l'embarrassât beaucoup & le retardât , & même que tous ces hauts & bas fussent encore couverts de Cavalerie, qui toute en desordre qu'elle étoit n'auroit pas laissé de faire quelque resistance ;
 aussi

aussi étoit cela seul qui lui devoit assurer la victoire , & faire la décision de la bataille ; car enfin il est sans doute qu'il auroit surmonté toutes ces difficultés , & qu'Aureng-Zebe avec le peu de monde qui lui restoit autour de la personne n'étoit pas en état de soutenir le faix de cette Armée victorieuse. Mais Dara ne sceut pas profiter de son avantage , & voici ce qui l'en empêcha , & qui fut la cause du salut d'Aureng-Zebe.

Dara apperçut que son aîle gauche étoit en grand desordre , & on lui aprit que Rustam-kan & Chatresale avoient été tuez , que Ramseingue Routlé avoit trop avancé ; qu'il avoit véritablement forcé l'ennemi & qu'il s'étoit fait passage tout au travers , mais qu'il étoit à présent entouré de toutes parts & en très-grand danger, c'est ce qui lui fit quitter le dessein de pousser droit à Aureng-Zebe pour aller au secours de son aîle gauche : Là le combat d'abord fut encore assez rude, mais enfin Dara l'emportoit, forçant tout, & mettant tout en desordre, ne laissant pas néanmoins de trouver toujours quelque chose qui lui faisoit résistance, & qui le retardoit. Cependant Ramseingue Routlé combattoit avec

autant de courage & de vigueur qu'il est possible ; il bleffa Morad-Bakche & s'en approcha de si près qu'il commençoit à couper les sangles de son Elephant pour le jeter par terre ; mais la valeur & la fortune de Morad-Bakche ne lui en donna pas le tems ; car enfin jamais homme ne combattit plus genereusement que Morad-Bakche dans cette occasion ; tout blessé & pressé qu'il étoit des Ragipous de Ramseingue Roulé qui s'étoient acharnez autour de lui , jamais il ne s'effraya ny ne recula d'un pas , & il sceut si bien prendre son tems qu'encore que de son bouclier il eût à couvrir son fils âgé de sept à huit ans qu'il tenoit assis à son côté , il porta un coup de flèche à Ramseingue Roulé qui le jetta mort par terre.

Dara ne fut pas long-tems à recevoir cette fâcheuse nouvelle , & en même tems on l'assura que Morad-Bakche étoit en très-grand danger , les Ragipous s'étant mis en fureur & combatans comme des lions pour vanger la mort de leur maître ; & quoi qu'il vit que de ce côté-là le chemin étoit fort difficile & qu'il trouvât toujours quelque petit corps qui lui faisoit tête , & qui le

retardoit, on le vit néanmoins déterminé à pousser vers Morad-Bakche ; & c'étoit aussi sans doute le parti qu'il y avoit à prendre, & qui eût été capable de reparer la faute qu'il avoit faite de ne pousser pas Aureng-Zebe ; mais sa mauvaise fortune l'en empêcha ; ou pour mieux dire, l'une des plus noires trahisons qu'on ait jamais imaginée, & la plus grande beuveë qui se soit jamais faite, causèrent la perte & la ruine entière de Dara.

Calil-ullah-kan, celui qui commandoit les trente mille Mogols qui faisoient l'aile droite, & qui seuls étoient capables de deffaire toute l'Armée d'Aureng-Zebe, pendant que Dara & son aile gauche combattoient avec tant de force & même avec tant de bonheur, se tient à l'écart les bras croisez comme s'il n'eût point été de la partie, sans permettre qu'aucun de ses Cavaliers tirât un seul coup de flèche ; sous pretexte qu'ils faisoient le corps de reserve, & disant qu'il avoit ordre exprés de ne combattre que dans la dernière extrémité ; Mais la véritable cause étoit ce qu'il tenoit caché dedans le cœur, sçavoir cet ancien affront que Dara lui avoit fait quand il lui fit don-

ner des coups de Babouche, c'est la chaus-
 sure des Mogols, mais après tout, cette
 trahison eût été de peu d'importance, si
 cet infame se fût contenté de ce premier
 effet de son ressentiment, Dara n'en rem-
 portoit pas moins la victoire. Voici jus-
 ques où il poussa sa rage & l'envie qu'il
 avoit de se vanger. Il se détacha de son
 gros & se faisant suivre de peu de monde,
 piqua à toute bride vers Dara au même
 tems qu'il tournoit ses pas vers Morad-
 Bakché, & de tant loin qu'il se pouvoit
 faire entendre, lui cria de toute sa force
 Hohbarex-bad, le bien vous soit, Ha-
 zaret, Salamet, que votre Majesté de-
 meure saine & sauve, elle a remporté la
 victoire; Elhamd-ul-ellah, mais mon
 Dieu, que voulez-vous faire là haut sur
 cet Elephant? N'est-ce pas assez de vous
 être exposé & hazardé si long-tems? Si
 le moindre de ces coups qui ont don-
 né dans votre Dais eût atteint votre
 personne, où en serions-nous mainte-
 nant? Manque-t-il de traîtres dans cette
 Armée? Au nom de Dieu descendez
 promptement & montez à cheval, que
 reste-t-il à faire sinon que de poursuivre
 ces fuyars? Allons, ne souffrons pas
 qu'ils nous échapent.

Si Dara eût eu l'esprit assez présent pour découvrir la fourbe , & pour bien reconnoître sur l'heure ce qui pouvoit arriver de ne paroître plus sur l'Elephant, & de ne se faire plus voir à toute l'Armée qui avoit toujours les yeux sur lui , ou que plutôt il eût fait couper la tête sur le champ à ce traître flateur il étoit le maître de toutes choses ; mais le bon Prince se laissa flatter & aveugler à ces douces paroles ; il écouta ce conseil comme s'il eût été fort véritable & fort sincère , il descendit de son Elephant & monta à cheval ; mais je ne sçais s'il se passa un quart d'heure qu'il s'aperceut de la trahison de Calil-ullah-kan , & qu'il se repentit de la faute qu'il avoit faite. Il regarde, il cherche, il demande où il est, que c'est un traître, qu'il le tuëra ; mais le perfide est déjà bien loin , l'occasion est perdue. Croiroit-on bien que si tôt que l'Armée s'aperceut qu'il n'étoit plus sur l'Elephant, elle s'imagina qu'il y avoit trahison, que Dara avoit été tué , & tout le monde fut saisi d'une telle terreur qu'un chacun ne songeoit plus qu'à ce qu'il avoit à faire , comment il échaperoit des mains d'Aureng-Zebe , & comment il se sauveroit : Que dirai je tout se débande & s'enfuit ;

subite & étrange revolution ! Il faut que celui qui vient de se voir victorieux se trouve tout d'un coup vaincu , abandonné , & obligé de s'enfuir lui même , s'il veut sauver sa vie. Il faut qu'Aureng-Zebe , pour avoir tenu ferme un quart d'heure sur un Elephant , se voye la couronne de l'Hindoustan sur la tête , & que Dara , pour en être descendu un moment trop tôt , se voye comme précipité du haut en bas du Trône , & le plus malheureux Prince du Monde : La fortune ayant ainsi pris plaisir de faire dependre le gain ou la perte d'une bataille , & la décision d'un grand Empire , d'une chose de neant.

Ces grandes & prodigieuses Armées font quelques fois de grands effets , mais quand la terreur & le desordre s'y mettent , quel moyen d'en arrêter le branle ? C'est un grand fleuve qui a rompu ses digues , il faut qu'il se répande de toutes parts dans la campagne , il n'y a point de remede. Aussi combien de fois considerant l'état de ces Armées sans ordre qui vaille , & quasi marchant comme des troupes de montons ; me suis-je persuadé que si on voyoit dans ces quartiers là vingt-cinq mille hommes de ces vieilles

troupes de Flandres conduites par Monsieur le Prince, ou par Monsieur de Turenne, je ne fais aucun doute qu'ils ne passassent sur le ventre à toutes ces Armées, quelques nombreuses qu'elles pussent être. Et c'est ce qui fait qu'à présent je ne trouve plus si étrange & si incroyable ce qu'on nous dit des dix mille Grecs, & de ce que ces cinquante mille Soldats d'Alexandre firent contre les six ou sept cens mille de Darius, (s'il est vrai qu'il y en eût tant & qu'on ne contrât point les valets, & toute cette grande quantité de gens qu'on fait suivre l'Armée pour la fournir de fourage, de bétail, de grains & de toutes les autres choses qui lui sont nécessaires.) Soutenez seulement le premier choc ce qui ne nous seroit pas trop difficile, les voilà tous étonnez; ou bien comme fit Alexandre, poussez vertement un endroit, s'il ne soutient pas, ce qui lui seroit bien difficile, soyez certain que c'en est fait, tout le reste prendra incontinent l'épouvante & la fuite.

Aureng-Zebe encouragé par un si merveilleux succès, ne manque pas de mettre tout en œuvre, adresse, ruses, finesse & courage, pour profiter de tous les avantages que lui donne une si favorable

occasion ; Calil-ullah-kan incontinent le vint trouver , lui offrant son service & tout ce qu'il pourroit retenir de troupes : Il lui fit mille remerciemens & mille belles promesses , mais il se donna bien de garde de le recevoir en son nom ; il le mena sur l'heure & le presenta à Morad-Bakche ; qui , comme on peut penser, le reçut à bras ouverts ; Aureng-Zebe cependant congratulant & louant Morad-Bakche d'avoir si genereusement & si valeureusement combattu , lui attribuant tout l'honneur de la victoire, le traittant de Roi & de Majesté devant Celil-ullah-kan , lui rendant des respects & lui faisant des soumissions comme de sujet & de serviteur. Cependant il travaille jour & nuit , il écrit de tous côtez à tous les Omrahs , s'assurant aujourd'hui de l'un & demain de l'autre. Chah-hest-kan son Oncle , le grand & l'ancien ennemi de Dara ; à raison d'un affront qu'il en avoit reçu , fit le même pour lui de son côté , & comme il est celui qui écrit le mieux & le plus finement de l'Hindoustan , il ne contribua pas peu à ses affaires par ses intrigues , briguant fortement de toutes parts contre Dara. Cependant remarquons toujours l'artifice &

la dissimulation d'Aureng-Zebe ; tout ce qui se fait , tout ce qui se traite, tout ce qui se promet n'est point pour Aureng-Zebe ; ce n'est point en son nom ; il a toujours dessein de vivre en Fakire ; tout est pour Morab-Bakche ; c'est lui qui commande ; Aureng-Zebe ne fait rien c'est Morad-Bakche qui fait tout, qui est destiné Roi.

Pour ce qui est de l'infortuné Dara , il s'en vint en diligence en Agra comme désespéré & sans oser aller trouver Chah-Iehan, se souvenant sans doute de ces seve-res paroles qu'il lui avoit dites lors qu'il prit congé de lui pour la bataille ; Souviens-toi, Dara , si tu es vaincu , de ne pas revenir vers moi, néanmoins le bon vieillard ne laissa pas de lui envoyer secretement un Eunuque affidé pour le consoler l'assurer de la continuation de son affection, lui témoigner le déplaisir qu'il avoit de son infortune , & lui remontrer qu'il n'y avoit rien encore là désespérer, vû qu'il avoit une bonne Armée avec Soliman-Chekouk ; qu'il prit la route de Dehly, qu'il trouveroit là mille chevaux dans les Escueries Royales , & que le Gouverneur de la Forteresse auroit ordre de lui fournir de l'argent avec des Elephans;

qu'au reste il ne devoit s'écarter que le moins qu'il pourroit, qu'il lui écriroit souvent, & qu'enfin il sçauroit bien attraper & châtier Aureng-Zebe. J'ai appris que Dara pour lors étoit dans une telle confusion & si abatu qu'il n'eut pas la force de répondre un mot à l'Eunuque, ni le courage d'envoier personne à Chah-Jehan, mais seulement, qu'après avoir envoyé plusieurs fois vers Begum-Sahib, il partit à minuit emmenant avec soy sa femme, ses filles & son petit fils Sepé-Chekouh; & ce qui est quasi incroyable, qu'il ne se trouva pas acompagné de plus de trois à quatre cens personnes. Laissons le poursuivre son chemin vers Dehli, & nous arrêtons en Agra pour y considérer l'adresse avec laquelle Aureng-Zebe se va prendre aux affaires.

Il sçavoit bien que Dara & ceux de son parti pouvoient encore fonder quelque esperance sur l'Armée victorieuse de Soliman-Chekouh; c'est pourquoi il se proposa de la lui ôter, ou du moins de la lui rendre inutile. Pour cet effet il écrivit lettres sur lettres au Raja Iessomseingue & à Delil-kan qui étoient les premiers Chefs de l'Armée de Soliman-Chekouh, qu'il n'y avoit plus rien à

espérer dans le parti de Dara ; qu'il avoit perdu la bataille ; que toute son Armée s'étoit renduë à lui ; que tout le monde l'avoit abandonné ; qu'il s'en étoit enfui lui seul vers Dehli ; qu'il ne pourroit jamais échaper de ses mains ; & qu'il y avoit ordre par tout pour l'arrêter : pour ce qui étoit de Chah-Jehan , qu'il étoit dans un état où l'on ne pouvoit rien espérer de sa vie ; qu'ils prissent bien garde à ce qu'ils avoient à faire , & que s'ils étoient gens d'esprit & qu'ils voulussent suivre la fortune & être de ses amis , qu'ils fissent en sorte de se saisir de Soliman-Chekouh & de le lui amener

Jessomseingue se trouva assez empêché de ce qu'il avoit à faire appréhendant encore beaucoup Chah-Iehan & Dara , & plus encore de mettre la main sur une personne Royale , sçachant bien qu'il lui en pourroit arriver quelque malheur tôt ou tard , quand ce ne seroit que de la main même d'Aureng-Zebe ; outre qu'il sçavoit que Soliman-Chekouh avoit trop de courage pour se laisser prendre de la sorte , & qu'il mourroit plutôt en se défendant : Voici à quoi enfin il se résolut. Après avoir pris conseil avec Celil-kan son

grand ami, & s'être de nouveau jurez l'un à l'autre fidélité; il s'en alla droit à la tente de Soliman-Chekouh qui l'attendoit avec grande impatience; car il avoit aussi des nouvelles de la déroute de Dara, & l'avoit déjà plusieurs fois envoyé chercher; il lui découvrit franchement toutes choses; lui montra les lettres d'Aureng-Zebe, lui fit remarquer l'ordre qu'il avoit de le prendre; lui remontra le danger où il étoit; qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il se dût fier à Delil-kan, ny à Daoud-kan, ni au reste de son Armée, & lui conseilla en ami de tâcher au plutôt de gagner les montagnes de Serenaguer; que c'étoit-là le meilleur expedient qu'il pût prendre, que le Raja de ce pais-là étant dans des lieux inaccessibles, & n'appréhendant point Aureng-Zebe, le recevroit sans doute à bras ouverts: qu'au reste il verroit de là quel train prendroient les choses, & qu'il seroit toujours en état de descendre des montagnes quand bon lui sembleroit. Le jeune Prince comprit assez par cette sorte de discours, qu'il n'y avoit point d'apparence de se fier désormais au Raja, & qu'il n'y avoit plus de sûreté pour sa personne, d'autant qu'il sçavoit que Delil kan étoit

tout à lui, & vit ailes qu'il se falloit résoudre à prendre ce parti ; si bien qu'il commanda dès lors, qu'on chargeât son bagage, & qu'on prit la route des montagnes. Quelques-uns de ses plus affectionnez, comme quantité de Mansab-Dars, de Saïeds, & autres se mirent en devoir de le suivre, le reste de l'Armée toute étonnée demeura avec le Raja, & ce qui fut assez lâche pour un grand Raja, & une cruauté fort sordide, c'est que lui & Delil-Kan envoyèrent sous main des gens donner sur son bagage, & lui prirent entre autres choses un Elephant chargé de Roupies d'or, ce qui fit un grand desordre dans ce peu de troupes qui le suivoient, & qui fut cause que plusieurs retournerent & l'abandonnerent, & donna même occasions aux Païsàns de se jeter sur ses gens, qu'ils pillerent, depouillerent, & même en assassinèrent quelques-uns; néanmoins il fit tant qu'il gagna enfin la montagne avec sa femme & ses enfans, où le Raja de Serenaguer le recut avec tout l'honneur & les civilitez qu'il pouvoit souhaiter, l'assurant qu'il étoit en seureté comme s'il eût été Roi du Païs, & qu'il le protégeroit & l'assisteroit de toutes ses forces. Cependant voici ce qui se passoit du côté d'Agra.

Trois ou quatre jours après cette bataille de Samonguer, Aureng-Zebe avec Morab-Bakche s'en vint droit à la porte de la Ville dans un jardin qui peut être à une petite lieuë de la forterelle, & envoya de là un Eunuque habile, & de ceux dont il étoit le plus assésé, vers Chah-Jehan, le saluer de sa part avec mille belles protestations d'affection & de soumission, qu'il étoit extrêmement fâché de ce qui s'étoit passé, & d'avoir été obligé pour l'ambition & pour les mauvais desseins de Dara d'en venir à toutes ces extrémités; qu'au reste il avoit une extrême joye d'apprendre qu'il commençoit à se mieux porter, & qu'il n'étoit là que pour recevoir ses commandemens. Chah-Jehan ne manqua pas de témoigner beaucoup de satisfaction à l'Eunuque sur le procédé d'Aureng-Zebe, & de recevoir les soumissions de ce fils avec toutes les apparences possibles de joye, quoi qu'il vît bien qu'on avoit poussé les choses trop loin, & qu'il connût bien l'humeur cachée & rusée d'Aureng-Zebe, & la passion secrète qu'il avoit de regner, & qu'ainsi il ne falloit guere se fier en lui ni en ses belles paroles; & cependant avec tout cela il se va laisser

leurer , & au lieu de jouer au plus feur, de faire effort , de se remuer , de se montrer , de se faire porter par la Ville , d'assembler tous ses Omrahs (car il étoit encore assez tendu) il s'en va tâcher de jouer au plus fin avec Aureng Zebe lui qui étoit le maître des finesse , & entreprend de l'attirer dans ses filets où il demeurera pris lui-même. Il envoie aussi un Eunuque vers lui , pour lui témoigner qu'il connoissoit assez la mauvaise conduite , & même l'incapacité de Dara ; qu'il se devoit bien souvenir qu'il avoit toujours eu une inclination particulière pour lui ; qu'il ne pouvoit douter de son affection ; & pour conclusion , qu'il le vint trouver au plutôt pour aviser à tout ce qu'il y avoit à faire dans ces desordres , & qu'il souhaitoit avec passion de l'embrasser. Aureng-Zebe de son côté voyoit bien aussi qu'il ne se devoit pas trop fier aux paroles de Chah-Jehan , d'autant plus qu'il sçavoit que Begum Sahed son ennemie étoit jour & nuit auprès de lui , & que sans doute il n'agissoit que par son mouvement , & il apprehendoit qu'étant dans la forteresse , on ne l'arrêtât , & qu'on ne lui fît un mauvais parti : Aussi , dit-on , qu'es-

féctivement la resolution en étoit prise, & qu'on avoit armé de ces grosses femmes Tartares qui servent dans le Serrail, qui se devoient jeter sur lui si-tôt qu'il seroit entré; quoi qu'il en soit, il ne se voulut jamais hazarder, & cependant il ne laissa pas de faire courir le bruit que de jour à autre il s'en alloit voir Chah-Iehan; mais quand le jour étoit venu, il remettoit la partie au lendemain, & ainsi de demain à demain il alloit allongeant le tems: sans qu'on pût voir le jour de cette visite. Cependant il continuoit ses brigues secrètes & sondoit l'esprit de tous les plus grands Omrahs; jusqu'à ce qu'enfin après avoir bien & secrètement disposé toutes choses pour son dessein, l'on fut fort étonné qu'un jour qu'il avoit envoyé Sultan Mahmoud son fils aîné à la forteresse sous prétexte d'aller parler à Chah-Iehan de sa part, ce jeune Prince hardi & entreprenant se met d'abord en entrant à donner sur les gardes qui étoient à la porte, & poussa vertement tout ce qui se trouve devant lui, pendant qu'un grand nombre de gens apostez qui étoient là tous prêts entrèrent dedans avec furie, & se rendirent maîtres des murailles.

Si jamais homme fut étonné, ce fut Chah-Ichah, voyant qu'il étoit tombé dans le piège qu'il préparoit aux autres; que lui-même se trouvoit emprisonné & Aureng Zebe maître de la forteresse, l'on dit qu'il envoya sur l'heure sonder l'esprit de Sultan Mahmoud, lui promettant sur sa Couronne & sur l'Alcoran, que s'il lui vouloit être fidele & le servir dans cette conjoncture, il le feroit Roi; qu'il le vint trouver à l'heure même dans le dedans, & qu'il ne laissât pas perdre cette occasion; qu'au reste c'étoit un coup qui lui attireroit les bénédictions du Ciel & une gloire immortelle, puis qu'il seroit dit à jamais que Sultan Mahmoud auroit délivré Chah-Jehan son grand Pere de prison: Et certes, si Sultan Mahmoud eût eu assez de cœur pour faire le coup, & que Chah-Jehan eût pu sortir, se faire voir par la ville, & se mettre en campagne, personne ne doute que tous les grands Onrahs ne l'eussent suivi, & Aureng-Zebe même n'auroit pas eu ni l'audace ni la dureté de combattre contre son Pere en personne; d'autant plus qu'il eût appréhendé de se voir abandonné de tout le monde & peut-être même de Morad.

Bakche. Aussi est-ce là la grande faute qu'on remarque que fit Chah-Jehan après la bataille & la fuite de Dara, de n'être pas sorti de la forteresse ; néanmoins j'en ai vu plusieurs qui soutiennent que Chah-Jehan en avoit usé très-prudemment ; car ç'a été une question fort agitée entre les politiques ; & ils ne manquent pas de raisons pour appuyer leur sentiment ; disans enfin qu'il est étrange qu'on ne juge quasi jamais des choses que par l'événement ; qu'on voit souvent de très-folles entreprises qui ne laissent pas de réussir, & qui pour cela sont approuvées de tout le monde, que si Chah-Jehan eût réussi dans son dessein, c'eût été le plus prudent & le plus adroit homme du monde ; mais qu'étant pris, c'étoit un bon vieillard qui se laissoit conduire par la Begum, par une femme que la passion aveugloit ; qui avoit la vanité de croire qu'Aureng-Zebe la viendroit voir, que l'oiseau viendroit de lui-même se mettre dans la cage, ou que du moins Aureng-Zebe n'auroit jamais la hardiesse de tenter de se rendre maître de la forteresse, ni le pouvoir de le faire ; ces mêmes raisonneurs soutenant encore opiniâtement

que la plus grande faute que pouvoit jamais faire Sultan Mahmoud , c'étoit de n'avoir pas sceu prendre l'occasion de s'asseurer la Couronne par une action la plus rare & la plus genereuse qui fût jamais ; mettre son grand Pere Chah-Jehan en liberté , & se faire ainsi de droit & de justice comme l'Arbitre souverain des choses , au lieu qu'il lui faudra enfin quelque jour aller mourir dans Goûaleor. Quoi qu'il en soit , Sultan Mahmoud (soit qu'il craignît que Chah-Jehan ne lui tient pas parole & d'être retenu lui-même dans le dedans , ou qu'il n'osât se joier à son pere Aureng-Zebe) ne voulut jamais entendre à aucune chose ni entrer dans l'appartement de Chah-Jehan , répondant fort froidement qu'il n'avoit point ordre de son pere de l'aller voir , mais bien de ne s'en pas retourner sans lui porter les clefs de toutes les portes de la forteresse , afin qu'il y pût venir en toute seureté baiser les pieds de sa Majesté. Prés de deux jours se passerent sans qu'il se pût résoudre à donner les clefs , pendant lesquels Sultan Mahmoud se tint toujours là opiniâtement jour & nuit en bonne garde avec tout son monde , jusqu'à ce

qu'enfin voyant que tout ce qu'il avoit de gens à la garde de la petite porte défiloiént peu à peu , & qu'il n'y avoit plus de feureté en les affaires , il les lui donna , avec ordre de dire à Aureng-Zebe qu'il le vint donc voir à présent s'il étoit sage , & qu'il avoit des choses tout à fait importantes à lui dire ; mais, comme il pouvoit assez penser , Aureng-Zebe étoit trop habile homme & en ſçavoit trop pour faire une fi lourde faute ; bien loin de cela, il fit auffi-tôt ſon Eunuque Eibarkan Gouverneur de la forterefſe, lequel reſſerra incontinent Chah-Jehan tout à fait dans le dedans avec Begum-Sahab & toutes ſes femmes, faiſant murer pluſieurs portes , afin qu'il ne pût ni parler , ni écrire à perſonne, ni même ſortir de ſon appartement ſans permiſſion.

Aureng-Zebe lui écrivit cependant un petit billet qu'il fit voir à tout le monde , avant que de le cacheter, par lequel , entre autres choſes , il lui diſoit allez ſechement qu'il ſçavoit de bonne part que nonobſtant toutes ces grandes proteſtations d'eſtime qu'il avoit pour lui, & de mépris qu'il avoit pour Dara , & nonobſtant cette grande affec-

tion qu'il lui témoignoit, il n'avoit pas laissé d'envoyer à Dara deux Elephans chargez de Roupies d'or pour le remettre sur pied & recommencer la guerre ; & qu'ainsi , à bien prendre les choses , ce n'étoit pas lui qui l'emprisonnoit , mais bien Dara , & que c'étoit proprement à lui à qui il s'en devoit prendre , puis qu'il étoit la cause de tous ses malheurs & que sans lui il seroit venu le voir dès le premier jour , & lui rendre tous les devoirs qu'il pouvoit attendre d'un bon fils ; qu'au reste il le supplioit de lui pardonner , & de ne s'impacienter point ; & que deslors qu'il auroit mis Dara hors du pouvoir d'exécuter ses mauvais desseins , il viendroît lui-même aussi-tôt lui ouvrir les portes. J'ai entendu dire sur ce billet qu'effectivement Chah-Jehan , dès la nuit même que partit Dara, lui avoit envoyé ces Elephans chargez de Roupies d'or, & que ce fut Rauchenara-Begum qui trouve moien d'en donner avis à Aureng-Zebe, comme elle avoit aussi fait de ce mauvais tour qu'on lui preparoit avec ces femmes Tartares ; & que même Aureng-Zebe avoit surpris quelques lettres de Chah-Jehan à Dara.

J'en ai vu d'autres qui soutiennent qu'il n'est rien de tout cela , & que ce billet qu'Aureng-Zebe fit ainsi voir à tous n'étoit que pour jeter un peu de poudre aux yeux du peuple , & tâcher de se justifier en quelque façon d'une si étrange action , & en jeter la faute sur Chah-Jehan & sur Dara , comme ayant été forcé d'en user de la sorte : Ce sont choses qu'il est assez difficile de bien découvrir au vrai ; quoi qu'il en soit si-tôt qu'on vit Chah Jehan reseré , quasi tous le Omrahs furent obligez de venir faire la Cour à Aureng-Zebe & à Morad-Bakche , & ce qui est presque incroyable , il n'y en eut pas un qui eût le cœur de branler ni d'entreprendre la moindre chose pour leur Roi, pour celui qui les avoit fait tels qu'ils étoient , & qui les avoit tirez de la poussiere & peut-être de l'esclavage même comme il est assez ordinaire à cette Cour , pour les élever aux richesses & aux grandeurs. Véritablement il y en eut quelques-uns, comme Danechmendkan & quelques autres , qui ne prirent aucun parti , mais tout le reste se déclara pour Aureng-Zebe.

Il faut néanmoins remarquer en pas-

fant, ce que j'ai dit qu'ils y avoient été obligez ; car il n'en est pas des Indes comme en France & dans les autres Etats de la Chrétienté, où les Seigneurs ont de grandes Terrés en propre & de grand revenu, qui leur donnent moyen de pouvoir subsister quelque tems d'eux-mêmes. Ils n'ont là que des pensions, comme j'ai déjà touché ci-dessus, que le Roi leur peut ôter à toute heure & les faire ainsi tomber tout d'un coup, sans qu'on les considère davantage que s'ils n'avoient jamais été, & sans pouvoir trouver un double à emprunter.

Aureng-Zebe s'étant donc ainsi asuré de Chah-Jehan & de tous les Omrahs, prit de l'argent du Tresor ce que bon lui sembla, puis ayant laissé Chah-hest-kan son Oncle Gouverneur de la Ville, il partit enfin avec Morad-Bakche pour s'en aller à la poursuite de Dara.

Le jour que l'Armée devoit sortir d'Agra, les amis particuliers de Morad-Bakche & principalement son Eunuque Chah-Abas, qui sçavoient que l'excez de civillité & de respect est ordinairement un signe de tromperie, lui con-

seilloient, puis qu'il étoit Roi, que tout le monde le traitoit de Majesté & qu'Aureng-Zebe le reconnoissoit pour tel, qu'il le laissât aller poursuivre Dara, & que pour lui il demeurât avec ses troupes autour d'Agra & Dehli. S'il eût suivi ce conseil, il est certain qu'il n'auroit pas peu embarrassé Aureng-Zebe, mais il faut qu'il le neglige; Aureng-Zebe a trop de bonheur; Morad-Bakche se fie entièrement à ses promesses & aux sermens de fidélité qu'ils s'étoient jurez l'un l'autre sur l'Alcoran; ils partirent ensemble & marcherent de même pas vers Dehli.

Quand ils furent arrivez à Maturas à trois ou quatre petites journées d'Agra les amis de Morad-Bakche qui s'apercevoient de quelque chose, tenterent de reboucher de faire un effort sur son esprit, l'assurant qu'Aureng-Zebe avoit de mauvais desseins, & que sans doute il se tramoit quelque chose; qu'on les en avertissoit de tous côtés & qu'absolument pour ce jour-là du moins il n'étoit pas à propos qu'il l'allât visiter dans sa tente; que ce seroit bien mieux fait de prevenir le coup & au plutôt; qu'il ne falloit que s'abstenir de l'aller voir ce jour-là sous pretexte

te de quelque indisposition ; qu'il ne manqueroit pas aussi-tôt de le venir visiter, & que même à l'ordinaire il n'ameneroit que peu de monde : Mais quoi qu'on lui pût dire, il n'en crût rien, il eut les oreilles bouchées à tous les bons avis qu'on lui donna ; & comme s'il eût été enchanté de l'amitié d'Aureng-Zebe, il ne laissa pas dès le soir même de l'aller visiter & de demeurer à souper avec lui. Si-tôt qu'il fut arrivé, Aureng-Zebe, qui l'attendoit & qui avoit déjà préparé toutes choses avec Minkan & trois ou quatre de ses plus familiers Capitaines, ne manqua pas de l'embrasser, & de redoubler ses caresses, ses civilités & ses soumissions, jusqu'à lui passer doucement son mouchoir sur le visage pour lui essuyer la sueur & la poussière, ne le traitant toujours que de Roi & de Majesté. Cependant on sert le souper, on mange, la conversation s'anime, on parle de toutes choses à l'ordinaire, & sur la fin on apporte une grande bouteille d'excellent vin de Chirat & quelques autres de vin de Caboul pour faire debauche ; alors Aureng-Zebe, qui est sérieux & qui affecte de paroître grand Mahumetan & fort regulier, se leva gaye-

ment de table, & conviant agreablement Morad-Bakche à se réjouir avec Mircan & les autres Officiers qui étoient là tous prêts, se retira doucement delà, comme pour s'aller reposer. Morad-Bakche, qui aimoit fort à boire & qui trouvoit le vin bon, ne manqua pas d'en prendre avec excès; en un mot il s'enyvra & s'endormit ensuite; c'étoit justement ce qu'on demandoit, car on fit aussitôt retirer quelques serviteurs qu'il avoit là, comme pour le laisser dormir à son aise, & on lui ôta d'auprès de lui son sabre & son Iemder ou poignard; mais Aurenz-Zebe ne fut pas long-tems sans le venir reveiller lui-même: Il entra dans la chambre, le poussa rudement du pied, & comme il commençoit un peu à ouvrir les yeux, il se mit à lui faire cette courte & surprenante exhortation. Quoi, dit-il, quelle honte & quelle infamie est celle-ci? Un Roi comme toi avoir si peu de retenue que de s'enyvrer de la sorte? Qu'est-ce qu'on dira & de toi & de moi? qu'on me prenne cet infame, cet yvrogne; qu'on me le lie pieds & mains & qu'on me le jette là-dedans reposer son vin. Aussitôt dit, aussitôt fait, il a beau appeller, & beau

crier, cinq ou six personnes se jettent sur lui, qui lui mettent les fers aux pieds & aux mains. La chose ne se pût faire que quelque-uns de ses gens qui étoient là autour n'en eussent quelque nouvelle, ils firent quelque bruit & voulurent entrer de force; mais Allah-Couly un de ses premiers Officiers, & le Maître de son Artillerie, qui étoit gagné de longue main, les menaça & les fit retirer; l'on ne manqua pas à l'instant d'envoyer par toute l'Armée des gens qui tâcherent d'appaîser ce premier mouvement qui pouvoit être dangereux, ils soutinrent que ce n'étoit rien; qu'ils y étoient présents; que seulement Morad-Bakche s'étoit enyvré; qu'en cet état là il s'étoit mis à dire des injures à tout le monde, jusqu'à Aureng-Zebe même, en sorte qu'on avoit été obligé le voyant yvre & en furie de le reserrer à part; que demain au matin on le verroit sortir quand il auroit cuvé son vin. Cependant les Persens marcherent toute la nuit chez les Chefs & les Officiers de l'Armée; on leur augmenta leur paye sur l'heure; on leur donna de grandes esperances; & comme il n'y avoit personne qui ne se doutât déjà depuis long-tems qu'il arri-

veroit quelque chose de la sorte , on ne fut pas fort étonné de voir que le lendemain matin tout étoit presque appaisé, de sorte que dès la nuit suivante on enferma ce pauvre Prince dans un Embary, qui est une sorte de petite maison fermée qu'on met sur les Elephans pour porter les femmes , & on le conduisit droit à Dehli dans Slim-ger qui est une petite forteresse ancienne au milieu de la riviere.

Après qu'on eut ainsi appaisé tout le monde , excepté l'Eunuque Chah-Abas qui fit assez de peine, Aureng-Zebe receut toute l'Armée de Morad-Bakeche à son service , & s'en alla après Dara qui avançoit à grandes journées vers Lahor , à dessein de se bien fortifier en ce lieu là & d'y attirer ses amis; mais Aureng-Zebe le suivit avec tant de vitesse qu'il n'eut pas le tems de faire grand' chose, & qu'il se trouva obligé de se retirer & de prendre la route de Multan , où il ne put encore rien faire de considerable, parce qu'Aureng-Zebe nonobstant la grande chaleur marchoit jour & nuit; jusques là que pour encourager tout le monde à faire diligence, il avançoit quelquefois quasi tout seul deux ou trois lieues devant

toute l'Armée, se trouvant souvent obligé à boire de mauvaises eaux comme les autres, à se passer d'un morceau de pain sec, & à dormir sous un arbre en attendant son Armée au milieu du chemin, la tête sur son bouclier comme un simple soldat, de sorte que Dara se vit encore contraint d'abandonner Multan, afin de ne se trouver pas après d'Aureng Zebe auquel il n'étoit pas en état de résister. C'est ici que les politiques du pays ont encore raisonné fort diversement ; car on dit que si au sortir de Lahor Dara se fût jetté dans le Roiaume de Caboul comme on le lui conseilloit, il auroit là trouvé plus de dix mille hommes de guerre qui sont destinez contre les Augans, les Perses & les Usbecs & pour la garde du pays, dont étoit Gouverneur Mohabet-kan, un des plus puissans & anciens Omrahs de l'Hindoustan, & qui n'avoit jamais été ami d'Aureng Zebe : que de plus il eût été à la porte de la Perse & de l'Usbec : qu'il étoit vrai-semblable que ne manquant pas d'argent, toute cette Milice & Mohabet-kan même auroient embrassé son parti, & que même il auroit pu tirer secours non seulement de l'Usbec, mais encore de Perse, aussi bien que

Houmayon que les Perses remirent dans son Etat contre Zaher-kan Roi des Patans qui l'en avoit chassé ; mais Dara étoit trop malheureux pour suivre un bon conseil ; au lieu de cela il s'en alla vers le Scimdy & se fut jetter dans la forteresse de Tara-bakar cette forte & fameuse place située au milieu du fleuve Indus.

Aureng-Zebe le voyant prendre cette route ne trouva pas à propos de le suivre plus loin , étant ravi qu'il n'eût pas pris le chemin de Caboul. Il se contenta d'envoyer après lui sept ou huit mille hommes sous la conduite de Mir-baba son frere de lait , & s'en retourna tout court sur ses pas avec la même vitesse qu'il étoit venu, appréhendant beaucoup qu'il n'arrivât quelque chose du côté d'Agra ; que quelqu'un de ces puissans Rajas, comme Jelléingue ou Jellomseingue , n'entreprissent en son absence de tirer Chah-Jehan de prison , ou que Soliman Chekouh avec le Raja de Serenaguer descendît de ses montagnes ; ou enfin que Sultan Sujah ne s'approchât trop d'Agra. Voici un petit accident qui lui arriva un jour pour se vouloir trop précipiter.

Lors qu'il s'en retournoit ainsi de

Multan vers Lahor , & qu'il marchoit avec cette vîtesse ordinaire , il vid venir à sa rencontre le Raja Jesscingue accompagné de quatre ou cinq mille de ses Ragipous en fort bon équipage; Aureng-Zebe, qui avoit billé son Armée derriere, & qui sçavoit d'ailleurs que ce Raja étoit fort affectionné à Chah-Jehan, se trouva assez surpris comme on peut bien se l'imaginer; dans la crainte que ce Raja ne se servît de l'occasion & ne fit un coup d'Etat , qui étoit de se saisir de lui pour tirer Chah-Jehan de prison, ce qui lui étoit pour lors très-facile ; on ne sçait pas même si ce Raja n'avoit point quelque dessein de cette nature, car il avoit marché avec une vîtesse tout à fait extraordinaire, jusques-là qu'Aurég-Zebe n'en avoit eu aucunes nouvelles le croyant encore vers Dehli : Mais que ne fait point la fermeté & la presence d'esprit : Aureng-Zebe , sans s'émouvoir & sans perdre contenance marcha droit vers le Raja , & de si loin qu'il le vid lui fit signe de la main de s'aprocher vite , lui criant Salamet Bached Rajagi , Salamet Bached Baba-gi , le traitant de Seigneur Raja & de Seigneur Pere : Quand le Raja se fut aproché de lui, je l'atendois

avec grande impatience , lui dit-il , c'en est fait , Dara est perdu ; il est tout seul ; j'ai envoyé Mir-baba après , il ne peut pas échaper ; & ce qui fut un excez de courtoisie , il tira son colier de perles & le mit au col du Raja , & pour se defaire au plutôt de lui de bonne grace (car il l'eût déjà voulu voir bien loin) va-t'en Raja , lui dit-il , le plus vite qu'il se pourra à Lahor , mon Armée est fatiguée , va vite m'y attendre ; j'aprehende qu'il n'y arrive quelque chose ; je te fais Gouverneur de la ville ; je te remets tout entre les mains , au reste je te suis extrêmement obligé de ce que tu as fait avec Soliman-Cheixoub ; où as-tu laissé Delil-kan ? je m'en sçaurai revanger ; fais diligence ; Salamet Bacchest , adieu.

Dara étant arrivé à Tatabaxar y mit pour Gouverneur de la place un Eunuque fort entendu , brave & genereux , avec une très-bonne garnison de Patans , de Sayeds , & pour canoniers bon nombre de François , Portugais , Anglois , François & Allemans , qui s'étoient mis à le suivre pour les grandes esperances qu'il leur avoit donné (car si ses affaires eussent réussi & qu'il eût pu être Roi , il nous falloit résoudre à être Omrahs tous tant

que nous étions de Franguis. (Il y laissa aussi la plûpart de son tresor ; il ne manquoit point encore d'or & d'argent ; & sans s'arrêter là que fort peu de jours, il partit avec deux ou trois mille hommes seulement, s'en alla descendre le long du fleuve Indus vers le Scindy, & traversant de là avec une vitesse incroyable toutes ces terres du Raja Katche , fut se rendre dans le Guzarate & arriva aux portes d'Amed-Abad. Chah-Navaze-kan beau-pere d'Aureng-Zebe étoit là pour Gouverneur avec une fort bonne garnison bien capable de resister ; néanmoins soit qu'il fût surpris ou qu'il manquât de cœur (car quoi qu'il fût de la race de ces anciens Princes de Machate , il n'étoit pas pour cela grand homme de guerre , mais homme de plaisir , fort galant & fort civil) il ne s'opposa point à Dara ; au contraire il le reçut très-honorablement & le seut même traiter depuis avec tant d'adresse que Dara fut assez simple pour se confier à lui, & pour lui communiquer ses desseins jusques à faire voir les lettres qu'il recevoit du Raja Jeshomseingue & de quantité d'autres de ses amis qui se preparoient à le venir trouver ; quoi qu'il ne fût que trop vraie ce que tout

le monde lui disoit , & ce que ses amis mêmes lui écrivoient qu'infailiblement Chah-Navaze-kan le trahissoit.

Jamais homme ne fut plus surpris qu'Aureng-Zebe , quand il apprit que Dara étoit dans Amed-Abad , car il sçavoit bien qu'il ne manquoit pas d'argent & que tous ses amis & tous les mécontents, qui étoient en grand nombre ne manqueroient pas de se retirer peu à peu vers lui ; & d'ailleurs il ne voyoit point de sûreté à l'aller chercher lui-même en ce lieu là, s'éloignant si fort d'Agra & de Chah-Jehan, & d'aller s'embarasser dans toutes ces terres des Rajas Jesséingue , Jessomseingue & autres qui sont en ces Provinces. là ; outre qu'il apprenoit que Sultan Sujah avançoit avec une forte Armée qu'il étoit déjà vers Elabas , & que le Raja de Serenaguer se préparoit à descendre des montagnes avec Soliman-Chekouh ; de sorte qu'il se trouva assez embarrassé & assez en peine de quel côté il pousseroit. Enfin il crut qu'il seroit plus à propos de laisser là Dara en repos pour quelque tems. avec Chah-Navaze kan , & d'aller au plus pressant , c'est à dire vers Sultan Sujah qui avoit déjà passé le Gange à Elabas.

Sultan Sujah s'étoit venu camper dans un petit village qui s'appelle Kadjoüé, & s'étoit fort à propos saisi d'un grand Talab ou réservoir d'eau qui est là sur le chemin, & Aureng-Zebe se vint placer sur le bord d'un petit torrent à une lieüe & demie de là du côté d'Agra ; entre les deux est une fort belle plaine & bien propre pour une bataille. Aureng-Zebe ne fut pas plutôt arrivé que dès le jour d'après, impatient de finir cette guerre, il fut affronter Sujah, laissant son bagage de l'autre côté du torrent. Il fit là des efforts contre Sujah qui ne sont pas imaginables ; l'Emir-Jemla prisonnier du Decan & qui arriva justement le jour de la bataille, n'ayant plus de peur de Dara parce que sa famille étoit en sûreté, montra là tout ce qu'il avoit de force, de cœur & d'adresse ; mais comme Sultan Sujah s'étoit fort bien fortifié, & qu'il avoit une assez bonne Artillerie & fort avantageusement placée, il ne fut pas possible à Aureng-Zebe de le forcer, ni de le faire retirer de là pour lui faire perdre l'eau comme il l'espéroit ; au contraire il fut obligé lui-même de reculer plusieurs fois, tant il étoit vertement repoussé, de sorte qu'il se trouva fort embarrassé,

Sultan Sujah ne voulant point trop s'avancer dans la plaine ny s'éloigner du lieu avantageux où il étoit , ne prétendant que se défendre , ce qui étoit fort judicieusement fait ; car il prevoyoit qu'Aureng-Zebe ne pouvoit pas demeurer là long-tems , & que dans la chaleur qu'il faisoit, il seroit absolument obligé de retourner en arriere vers le torrent chercher de l'eau , & que ce seroit en ce tems-là qu'il lui donneroit tout de bon à dos : Aureng-Zebe prevoyoit bien aussi la même chose , & c'étoit la raison pourquoi il se pressoit tant , mais voici bien un autre sucroît d'embarras.

Dans ce même tems on lui apprend que le Raja Jessomseingue, qui en apparence s'étoit accommodé avec lui , donne sur l'arriere-garde & qu'il pille le bagage & le tresor. Cette nouvelle l'étonna fort & d'autant plus qu'il s'aperçut que son Armée , qui en avoit appris quelque chose , prenoit l'épouvante & s'en alloit déjà la plupart se debandant & fuyant deçà delà : Neanmoins il ne perd pas le jugement pour cela, & voiant bien que retourner en arriere c'étoit se-mettre au hazard de tout perdre, il

se resolut comme à la bataille de Dara de soutenir le plus qu'il pourroit & d'attendre de pied ferme toute sorte d'évenement. Cependant le desordre se mit de plus en plus dans son Armée; Sujah qui veut profiter de l'occasion prend son tems, & le pousse vigoureusement; le conducteur de l'Elephant d'Aureng-Zebe est tué d'un coup de flèche, il le conduit lui-même le mieux qu'il peut jusqu'à ce qu'un autre soit remonté, les flèches pleuvent sur lui, il ne s'épargne pas d'en tirer lui-même, l'Elephant a peur & recule: le voilà dans une grande extrémité, & jusqu'à tel point qu'il mit un pied hors de son siege, comme s'il eût voulu se jeter à terre, & l'on ne sçait pas même dans ce trouble ce qu'il auroit fait, n'eût été que l'Emir Jemla, qui en étoit tout proche & qui faisoit au delà de tout ce qu'on devoit attendre d'un grand homme comme lui, lui cria en haussant la main, Decankou, Decankou, où est le Decan? Voilà ce semble la dernière extrémité où pouvoit être réduit Aureng-Zebe; on diroit que c'est à ce coup que la fortune l'abandonne, & l'on ne voit presque pas qu'il en puisse échapper, mais son bon-heur est plus fort que tout

MO HISTOIRE DES ETATS

cela; il faut que Sultan Sujah soit mis en déroute, & qu'il s'enfuye comme Dara pour sauver sa vie, il faut qu'Aureng-Zebe demeure victorieux, qu'il l'emporte par tout & qu'il soit Roi des Indes.

Il faut se souvenir de la bataille de Samonguer, & de cette rencontre si petite en apparence qui ruina Dara : c'est la même beuveü ou pour mieux dire une semblable trahison qui s'en va perdre Sultan Sujah. Allah-verdi-kan un de ses principaux Capitaines, qui (à ce que quelques-uns disent) avoit été gagné, va se servir du même artifice que Calil-ullah-kan avoit fait envers Dara : Il y en eut pourtant qui crurent qu'il n'y eut point de malice, & que ce fut seulement une simple flatterie ; car voyant que toute l'Armée d'Aureng-Zebe étoit en desordre, il courut vers Sultan Sujah, lui disant de loin les mêmes Mohibarek que Calil ullah-kan, & le suppliant à mains jointes de ne se tenir plus là en si grand danger sur son Elephant, descendez au nom de Dieu, lui dit-il, montez à cheval, Dieu vous a fait Souverain des Indes, poursuivons ces fuyarts ; qu'Aureng-Zebe ne nous échape pas : Mais

pourquoi taire plus long-tems l'étrange fortune d'Aureng-Zebe & l'incroyable conjoncture qui va remettre en si bon état des affaires désespérées? Sultan Sujah, qui n'étoit pas plus avisé que Dara, fit la même faute, il ne fut pas plutôt descendu de dessus son Elephant, que l'Armée ne le voyant plus, fut épouvantée, dans la croyance qu'il y avoit de la trahison, qu'on l'avoit pris ou tué, & se débanda sans remede, comme celle de Dara à la bataille de Samonguer, la déroute fut si grande, que le Sultan fut bien-heureux de se pouvoir sauver.

Jessomseingue entendant ces étranges nouvelles, & voyant bien qu'il ne faisoit pas là trop bon pour lui, se contenta de ce qu'il avoit pillé, & s'en alla en diligence droit en Agra pour de là passer en ses Terres; le bruit étoit déjà en Agra qu'Aureng-Zebe avoit perdu la bataille; qu'il étoit pris avec l'Emir-Iemla, & que Sultan Sujah les amenoit prisonniers; jusques là que Chah-hest-kan, qui étoit le Gouverneur de la ville & Oncle d'Aureng-Zebe, voyant aux portes de la ville Jessomseingue, dont il avoit appris la trahison, & désespérant déjà de sa vie, avoit pris dans la main une coupe de poison.

pour se faire mourir , & l'auroit, dit-on, effectivement avalé sans que ses femmes se jetterent sur lui pour l'en empêcher ; si bien qu'on tient que si Jessomseingue eût eu l'esprit & le courage de demeurer plus long-tems dans Agra ; qu'il eût menacé hardiment , promis & agi vigoureusement pour la liberté de Chah-Jehan ; il l'auroit pû tirer de prison , avec d'autant plus de facilité que tout Agra demeura deux jours entiers dans la croyance qu'Aureng-Zebe étoit vaincu. Mais Jessomseingue qui sçavoit comme tout s'étoit passé , & qui n'osa rester là si long-tems , ni rien entreprendre , ne fit que passer , & se retirer en diligence sur ses terres.

Aureng-Zebe , qui apprehendoit tout du côté d'Agra, & qui craignoit que Jessomseingue n'entreprit quelque chose pour Chah-Jehan , ne s'arrêta pas long-tems à la poursuite de Sultan Sujah ; il s'en retourna tout court en Agra avec toute son Armée , où il demeura long-tems donnant ordre à tout & s'assurant de tout. Cependant il eut nouvelles que Sultan Sujah n'avoit pas perdu grand monde dans sa déroute pour n'avoir pas été poursuivi fort loin ; que même de toutes

ces terres de Rajas qui sont dans ces quartiers-là, à droite & à gauche du Gange, il tiroit de grandes forces pour être en réputation d'être fort riche & fort liberal, & qu'il se fortifioit dans Elabas, cet important & fameux passage du Gange, qui est avec sa forteresse comme la première porte du Bengale : D'ailleurs il considéra proche de soi deux personnes qui étoient à la vérité très-capables de le servir, Sultan-Mahmoud son fils aîné & l'Emir-Jemla, mais il savoit que ceux qui ont rendu de grands services à leur Prince en deviennent souvent insolens, dans la croyance que tout leur est dû, & qu'on ne sauroit trop les récompenser : Il s'aperçût même déjà que ce premier commençoit fort à s'émanciper & qu'il devenoit tous les jours plus arrogant pour s'être saisi de la forteresse d'Agra, & avoir par ce moyen rompu tous les desseins qu'auroit pû former Chah-Jehan ; Et pour ce qui est de l'Emir, il connut à la vérité assez la force de son esprit, sa conduite & sa valeur, mais c'étoit cela même qui le lui faisoit d'autant plus appréhender, car sachant qu'il étoit très-riche, que sa renommée étoit grande, qu'il passoit pour le premier mobile dans les affaires &

pour le plus habile homme des Indes, il ne doutoit point qu'à l'exemple de Sultan Mahmoud il ne se promît de grandes esperances. Tout cela certes eût été capable d'embarasser un esprit mediocre ; mais Aureng-Zebe trouva remède à tout ; il les feut éloigner tous deux avec tant de conduite & même de si bonne grace, que ny l'un ny l'autre n'eut aucun sujet de s'en plaindre. Il les envoya tous deux contre Sultan Sujah avec une puissante Armée, faisant secrètement entendre à l'Emir que le Gouvernement de Bengale, qui est le meilleur poste de l'Hindoustan, étoit destiné pour lui tant qu'il vivroit, & pour son fils après sa mort, & que c'étoit par là qu'il vouloit commencer à lui témoigner la reconnoissance qu'il avoit des grands services qu'il lui avoit rendus, & qu'enfin il n'appartenoit qu'à lui de défaire Sujah, & que si tôt qu'il en feroit venu à bout il le feroit Mir-ul Omrahs, qui est la premiere & la plus honorable charge de l'Hindoustan, puisque c'est comme qui diroit le Prince des Omrahs. Il ne dit à Sultan Mahmoud que ces trois ou quatre paroles, souvien-toi que tu es l'aîné de mes enfans, que c'est pour toi que tu vas combattre, que tu as fait

beaucoup, mais que tu n'as pourtant rien fait si tu ne te rends maître de Sujah, qui est nôtre plus grand & plus puissant ennemi, j'espère bien, Dieu aidant, venir facilement à bout des autres; & avec cela il les congédia tous deux avec les honneurs ordinaires, c'est à dire de riches Seraphas, ou Vestes, quelques chevaux & quelques Elephans superbement enharnachez, faisant cependant doucement consentir l'Emir-Jemla à lui laisser son fils unique Mahmet Emir-kan pour sa consolation, pour en avoir soin & l'élever, ou bien plutôt pour le tenir comme un gage de sa fidélité, & Sultan Mahmoud de laisser sa femme en Agra, cette fille du Roi de, Golkonda, comme une chose trop embarrassante dans une Armée & dans une telle expedition.

Sultan Sujah, qui étoit toujours dans l'apprehension qu'on ne fit soulever contre lui les Rajas du bas Bengale, qu'il avoit si mal traitez, & qui ne craignoit rien tant que d'avoir à faire à l'Emir-Jemla, n'eut pas plutôt appris ces nouvelles, que craignant qu'on ne lui coupât le chemin de Bengale, & que l'Emir ne passât en quelque autre part le Gâge ou plus bas ou plus haut qu'Elabas, décampa &

fut descendre à Benarés & Patna, d'où il se rendit à Moguiere petite Ville située sur le Gange, lieu qui est communement appelé la clef du Royaume de Bengale, étant comme une espee de détroit entre les montagnes & les bois qui n'en sont pas loin. Il trouva à propos de s'arrêter en ce lieu là & de s'y fortifier, & pour plus grande seureté fit tirer une grande tranchée, que j'ai vûë quelques années après passant par là, depuis la Ville & la Riviere jusqu'à la montagne, en bonne resolution d'attendre de pied ferme l'Emir. Jemla, & de lui disputer ce passage; mais il fut bien étonné quand on lui vint donner avis que les troupes de l'Emir, qui descendoient lentement le long du Gange, n'étoient sans doute que pour l'amuser; qu'il n'étoit point là; qu'il avoit gagné les Rajas de ces montagnes qui sont à la droite du fleuve, & que lui & Sultan Mahmoud s'en alloient par dessus leurs terres à grandes journées avec toute la fleur de l'Armée tirant droit à Rage-Mehalle pour lui couper chemin; de sorte qu'il fut contraint de laisser au plutôt toutes ses fortifications; néanmoins il fit si grande diligence, que quoi qu'il fût obligé de suivre ce grand détour que fait par là le Gange vers la

gauche, il prévint l'Emir de quelques jours & se rendit le premier à Rage-Mehalle où il eut le tems de se fortifier, parce que l'Emir ayant eu ces nouvelles, prit à gauche vers le Gange par de fort mauvais chemins, pour attendre là ses troupes qui descendoient avec la grosse artillerie & le bagage le long du fleuve. Si-tôt que tout fut arrivé il s'en alla attaquer Sultan Sujah, qui se defendit très-bien cinq ou six jours durant; mais voyant que l'artillerie de l'Emir qui jouoit sans cesse ébouloit toutes ses fortifications, qui n'étoient que de terre mouvante, de sable & de facines, & qu'il ne pouvoit que difficilement résister dans ce poste là, outre que la saison des pluies commençoit; il se retira à la faveur de la nuit, laissant deux grosses pieces de Canon. L'Emir n'osa le suivre la nuit de peur de quelque embuscade, réservant cela pour le lendemain; mais le bon-heur voulut pour Sujah qu'à la pointe du jour il survint une pluie qui dura plus de trois jours, de sorte que l'Emir non seulement ne pût sortir de quelque jours de Rage-Mehalle, mais se vit obligé d'y passer l'hyver, à cause des pluies qui sont excessives dans ce pays-là, & qui

rendent les chemins si incommodes pendant plus de quatre mois, ſçavoir Juillet, Août, Septembre & Octobre, que les Armées n'y ſçauroient marcher; Ainſi Sultan Sujah eut le moyen de ſe retirer & de choiſir quelle place il voulut, & eut aſſez de tems pour fortifier ſon Armée, & pour faire venir du bas Bengale pluſieurs pieces de canon & pluſieurs Portugais de ceux qui s'y ſont refugiez, à cauſe de la grande fertilité du païs; car il faiſoit de grandes careſſes à tout ces Peres Miſſionnaires Portugais qui ſont dans cette Province, & il ne leur promettoit pas moins que de les faire tous riches & de leur faire bâtir des Eglises; par tout où ils voudroient; auſſi étoient-ils bien capables de le ſervir; étant certain que dans le Royaume de Bengale il ne ſe trouvera pas moins de huit à neuf mille familles de Franguis, Portugais natifs, ou meſties.

Sultan Mahmoud, qui pour la raiſon que j'ai dite étoit devenu fier & aſpiroit peut-être à de plus grandes choſes qu'il ne devoit pour lors, pretendoit de commander l'Armée abſolument, & que l'Emir-Jemla ſuivroit ſes ordres, laiſſant même de tems en tems écha-

per des paroles pleines de fierté à l'égard de son pere Aureng Zebe , comme s'il lui eût été obligé de sa Couronne , & pleines de mépris & de menaces à l'égard de l'Emir Jemla , ce qui causa de grandes froideurs entre eux , & qui durerent même assez long-tems ; jusqu'à ce qu'enfin Sultan Mahmoud apprenant que son Pere étoit fort mécontent de sa conduite , & appréhendant que l'Emir n'eût ordre de se saisir de sa personne , se retira vers Sultan-Sujah , accompagné de fort peu de monde ; il lui fit de grandes promesses & lui jura fidélité ; mais Sujah , qui appréhendoit que ce ne fût quelque ruse d'Aureng-Zebe & de l'Emir-Jemla pour l'attraper , ne se pouvoit fier en lui , ayant toujours l'œil sur ses actions sans lui donner aucun commandement considerable , ce qui le dégoûta tellement , que quelques mois après ne sachant que devenir il résolut d'abandonner Sultan-Sujah , & s'en retourna vers l'Emir , comme il s'en étoit retiré ; l'Emir le reçut assez bien , l'assurant qu'il écriroit en sa faveur à Aureng-Zebe , & qu'il feroit tout son possible auprès de lui pour lui faire oublier cette faute.

Je croi devoir marquer ici en passant ce que plusieurs m'ont dit; que toute cette escapade de Sultân Mahmoud ne s'étoit faite que par les artifices & par les ressorts d'Aureng-Zebe, qui ne se soucioit guere de hazarder ce fils pour tâcher de perdre Sujah, & qui étoit bien aise qu'en tout cas ce lui fût un pretexte specieux pour le mettre en lieu de sûreté : Quoi qu'il en soit, il témoigna après être fort degouté de lui, & lui écrivit enfin une lettre fort desobligeante par laquelle il lui ordonnoit de revenir en Dehli, donnant cependant bon ordre qu'il ne vînt pas jusques là; car il n'eut pas plutôt passé le Gange qu'il trouva des gens qui l'arrêterent, l'enfermerent dans un Embary comme on avoit fait Morad-Bakche, & l'emmenerent à Goualeor, d'où on ne croit pas qu'il sorte jamais. Aurég-Zebe se tirant d'un grand embarras, & donnant à entendre à son second fils Sultan Mazum que le point de regner est quelque chose de si delicat que les Rois doivent quasi avoir de la jalouïe de leur ombre, que, s'il n'est sage, il lui en peut autant arriver qu'à son frere, & qu'il ne faut pas qu'il pense qu'Aureng-Zebe soit homme à s'en laisser faire

autant que Chah-Jehan fit à son Pere Jehan-Guyre & qu'il en a veu faire ces derniers jours à Chah-Jehan: Aussi dirons nous en passant au sujet de ce fils, que s'il cōtinuë d'en user comme il a fait jusques à present, Aureng-Zebe n'aura pas sujet de le soupçonner & de s'en mécontenter, car jamais esclave ne sçauroit être plus souple, & jamais Aureng-Zebe n'a paru plus degagé d'ambition ny plus Fakire que lui ; néanmoins j'ay veu des gens d'esprit qui croyent que ce n'est pas tout de bon ; mais par une Politique raffinée & cachée comme celle de son pere ; c'est ce que le tems nous apprendra , passons outre.

Pendant que toutes ces choses se passeroient ainsi dans le Bengale , & que Sultan Sujah résistoit du mieux qu'il pouvoit aux forces de l'Emir Jemla , passant tantôt d'un côté du Gange , d'un canal , ou d'une rivière , car tout en est plein dans ce païs là, & tantôt d'un autre ; Aureng-Zebe se tenoit autour d'Agra allant & venant deçà, delà, & enfin après avoir aussi fait conduire Morad-Bakche à Goualeor , ils s'en vint à Dehli, où il commença à faire tout de bon & tout hautement le Roi , donnant ordre à toutes les af-

faïres du Royaume , & songeant sur tout aux moyens d'attraper Dara & de le faire sortir de la Guzarate , ce qui étoit une chose très-difficile pour les raisons que j'ai déjà dites , mais la grande fortune & la grande adresse d'Aureng-Zebe l'en tireront bien-tôt , & voici comme la chose se passa.

Jessomseingue , qui s'étoit retiré dans ses terres, s'étant accommodé de ce qu'il avoit pillé à la bataille de Kadjoûé, fit une puissante armée , & écrivit à Dara qu'il vînt au plutôt vers Agra , & qu'il le joindroit sur le chemin. Dara , qui avoit déjà fait une armée assés nombreuse (quoi qu'elle ne fût pourtant pour la plupart que de gens ramassez) & qui espiéroit qu'en approchant d'Agra plusieurs de ses anciens mis , qui le verroient avec Jessomseingue , viendroient infailliblement le joindre, part aussitôt d'Amed-Abad, & s'en alla en grande diligence à Asmire sept à huit journées d'Agra ; Mais Jessomseingue ne lui tint par parole ; le Raja Jessseingue alla s'entremettre pour faire son accord avec Aureng-Zebe & l'attirer tout de bon à son parti ; ou du moins empêcher son dessein , qui étoit capable de le perdre lui-même & de fai-

re remuer tous les Rajas ; & lui écrivit plusieurs fois , lui faisant connoître le grand danger où il s'alloit mettre en épousant un parti ruiné comme étoit celui de Dara ; qu'il prît bien garde à ce qu'il alloit faire ; qu'il jouïoit à se perdre entièrement lui & toute sa famille ; que jamais Aureng-Zebe ne lui pardonneroit ; qu'il étoit Raja comme lui ; qu'il songeât à épargner le sang des Ragipous ; que s'il pensoit attirer les Rajas à son parti , il trouveroit qui l'empêcheroit , & qu'en un mot c'étoit une affaire qui concernoit généralement tous les Indous , c'est à dire toute la Gentilité , & la mettoit en danger , si on laissoit allumer un feu qui ne s'éteindroit pas quand on voudroit ; qu'au reste s'il vouloit laisser Dara démêler ses affaires lui seul , Aureng-Zebe oublieroit tout ce qui s'étoit passé lui feroit présent de tout ce qu'il lui avoit pris , & des l'heure même lui donneroît le Gouvernement de Guzarate , ce qui lui seroit extrêmement commode , à cause que ce pais là est proche de ses terres ; qu'il y pourroit demeurer en pleine liberté & seureté , & tant qu'il voudroit , & qu'il se feroit caution de tout ; en un mot , ce Raja fit tant qu'il fit retourner

Jessomseingue vers ses terres , pendant qu'Aureng-Zebe s'aprocha avec toute son armée d'Asmire & vint camper à la veuë de celle de Dara.

Que peut faire Dara ce pauvre Prince ? il se voit abandonné & frustré de son esperance ; il considere que de retourner sur ses pas en Amed-Abad sain & sauf avec son armée , c'est une chose impossible , veu qu'il lui faudroit plus de trente-cinq jours de marche , que c'étoit le cœur de l'Été , que les eaux lui manqueroient , que c'étoient toutes terres de Rajas , amis ou alliez de Jessomseingue , que l'Armée d'Aureng-Zebe , qui n'étoit point harassée comme la sienne , ne manqueroit pas de le suivre. Il vaut autant , dit-il , perir ici , & quoi que la partie soit tout à fait inegale , risquons tout , & donnons encore une fois bataille ; Mais que pretend il faire ? non seulement il est abandonné de tous côtez , mais il a encore Chah-Navaze-Kan avec lui auquel il se fie , & qui le trahit & decouvre tous ses desseins à Aureng-Zebe. Il est vrai que Chah-Navaze-Kan fut tué dans la bataille , soit par la main de Dara même , comme plusieurs m'ont dit , soit (ce qui est plus vrai-semblable)

blable) par des gens de l'armée d'Aureng-Zebe, qui étans partisans secrets de Dara trouverent moyen de l'aborder & de s'en défaire, aprehendans qu'il ne les découvrit & qu'il n'eût quelque connoissance des lettres qu'ils avoient écrites à Dara : mais de quoi lui servoit alors que Chah-Navaze-kan mourût ? c'étoit autrefois qu'il falloit songer à suivre le conseil de ses amis & à ne se fier jamais en lui.

Le combat commença sur les neuf à dix heures du matin, l'artillerie de Dara, qui étoit bien placée sur une petite éminence, se fit assez entendre, mais, à ce qu'on dit, la plupart sans boulets, tellement il étoit trahi de tout le monde. Il n'est pas nécessaire de rapporter les autres particularitez de cette bataille; ce ne fut proprement pas une bataille, ce ne fut qu'une déroute; Je dirai seulement qu'à peine eut-on commencé de donner, que Jelleingue se trouva tout proche & à la vue de Dara, auquel il envoya dire de s'enfuir au plutôt s'il ne vouloit être pris; si bien que le pauvre Prince tout surpris fut contraint de s'enfuir sur l'heure même, & avec tant de désordre & de précipitation qu'il n'eut pas seule-

ment le loisir de faire charger son bagage ; ce ne fut pas peu de se pouvoir tirer de là avec sa femme & le reste de sa famille ; encore est-il certain , que si le Raja Jesseingue eût voulu faire tant soit peu de diligence , il n'eût jamais pu échaper, mais il a toujours eu du respect pour la famille Royale , ou plutôt il étoit trop fin & trop politique , & songeoit trop bien à l'avenir pour se hasarder de mettre la main sur un Prince du Sang.

Ce malheureux Prince abandonné de tout le monde , & qui ne se voyoit accompagné que de deux mille hommes au plus , se trouva contraint au cœur de l'été de traverser sans tentes ny bagage toutes ces terres de Rajas qui sont quasi depuis Asmire jusques en Amed-Abad. Cependant les Koullys, païsans de ce païs là , qui sont les plus méchans de toute l'Inde & les plus grands voleurs , le suivoient jour & nuit , pilloient & assassinoient les soldats avec tant de cruauté, qu'on ne pouvoit demeurer deux cens pas en arriere du gros qu'on ne fût sur l'heure dépouillé tout nud , ou tué si on faisoit la moindre resistance ; néanmoins avec tout cela , il fit tant qu'il se rendit

à une journée d'Amed-Abad , esperant le lendemain ou après entrer dans la ville pour se rafraichir & tâcher encore une fois d'y ramasser quelques forces ; mais tout devient contraire aux vaincus & aux malheureux.

Le Gouverneur qu'il avoit laissé dans le Château d'Amed-Abad, avoit déjà reçu des lettres de menaces & de promesses tout ensemble de la part d'Aureng-Zebe ; il avoit perdu cœur , & s'étoit laissé lâchement gagner. De sorte qu'il écrivit à Dara qu'il n'approchât pas davantage ; qu'il trouveroit les portes fermées , & que tout y étoit en armes. Il y avoit déjà trois jours que j'avois rencontré ce Prince par le plus grand hazard du monde , & qu'il m'avoit obligé de le suivre , parce qu'il n'avoit point de Medecin, & le soir de devant le jour qu'on lui apporta cette nouvelle , il avoit eu la bonté de me faire entrer dans le karavan-serax , où il étoit , craignant que les koullys ne m'assommassent la nuit ; & ce qui est assez difficile à croire dans l'Hindoustan , où les Grands principalement sont si jaloux de leurs femmes, j'étois si proche de celle de ce Prince que les cordes des Kanates ou paravents

qui les enfermoient) car il n'avoit pas seulement une misérable tente) étoient attachées aux roues de la charette. Je rapporte cette circonstance en passant seulement pour faire remarquer à quelle extrémité il devoit être réduit. Quand ces femmes entendirent cette triste nouvelle ; il me souvient que c'étoit au point du jour ; voilà que tout d'un coup elles jettent des cris & des lamentations si étranges & si pitoyables qu'elles tiroient les larmes des yeux. Nous voilà tous en trouble & en une étrange confusion, chacun se regarde l'un l'autre & personne ne sçait que faire ny que devenir. Incontinent après nous vîmes sortir Dara demi mort , parlant tantôt à l'un tantôt à l'autre , jusqu'aux moindres Soldats. Il voit que tout le monde est étonné, & le va abandonner , que deviendra t-il ; où peut-il aller ? il faut partir sur l'heure. Jugez encore par ce petit incident de l'extrémité où il devoit être. De trois grands bœufs de Guzarate que j'avois pour charette , le jour précédent il m'en étoit mort un , pendant la nuit , un autre qui mouroit , & le troisième n'en pouvoit plus (car depuis ces trois jours que j'étois avec lui il nous a-

voit fallu marcher quasi jour & nuit avec une chaleur & une poussiere insupportable) cependant quelque chose qu'il pût dire & qu'il pût commander pour lui, pour une de ses femmes qui étoit blessée à la jambe , & pour moi , il ne lui fut pas possible de me faire trouver ny bœufs , ny chameaux , ny chevaux ; si bien qu'il fut obligé pour ma bonne fortune de me laisser là. Je le vis partir , & certes les larmes aux yeux, accompagné tout au plus de quatre à cinq Cavaliers avec deux Elephans qu'on disoit être chargés d'or & d'argent , & j'entendis dire qu'on s'en alloit prendre la route de Tatabakar , car il ne voyoit rien de meilleur à faire , quoi que cela semblât comme impossible , veu le peu de gens qui lui restoient & ces grands deserts sablonneux, la plupart sans eau bonne à boire , qu'il avoit à traverser au plus fort de l'Été : aussi la plus grande partie de ceux qui le suivirent , & même plusieurs de ses femmes , y périrent ou de soif ou de mauvaises eaux , ou de fatigue & de mauvaise nourriture, ou enfin dépouillées par les konllys ; Néanmoins il fit encore tant d'efforts qu'il gagna enfin les terres du Raja karche ; malheureux de

n'être pas péri lui-même dans cette route là.

Ce Raja lui fit d'abord très-bon accueil , lui promettant même de l'assister de toutes les forces moyennant qu'il donnât sa fille en mariage à son fils; mais Jesséingue en fit bien-tôt autant auprès de ce Raja , qu'il en avoit fait auprès de Jessomseingue; De sorte que Dara voyant un jour l'amitié de ce Barbare tout d'un coup refroidie , & que par conséquent sa personne étoit là en danger; il se met sur l'heure à poursuivre son chemin vers Tatabakar.

De dire comme je me démêlai d'avec ces messieurs les Koulllys ou voleurs, de quelle façon je les excitai à compassion , comme quoi je sauvai la meilleure partie de mon petit trésor , comme nous fûmes incontinent bons amis par le moyen de ma Médecine dont je faisois grande montre , mon chartier & mon valet bien étonnez & bien embarrassés aussi bien que moi , jurans de tout leur cœur que j'étois le plus grand Médecin du monde , & que les gens de Dara en s'en allant m'avoient fort mal-traité & pillé ce que j'avois de meilleur; comme après m'avoir retenu avec eux

sept ou huit jours, ils eurent la bonté & la générosité de me prêter un bœuf, & de me conduire jusques à la veüe des Tours d'Amed-Abad : Et enfin comme delà à quelques jours je retournai à Dehly ayant trouvé l'occasion d'un Omrah qui s'y en alloit, rencontrant de tems en tems par le chemin des cadavres d'hommes, d'Elephans, de bœufs, de chevaux & de chameaux, le debris de cette malheureuse Armée de Dara ; ce sont choses qui ne valent pas la peine que je m'amuse ici à les décrire.

Pendant que Dara s'avance vers Tata-bazar, la guerre continue en Bengale, & bien plus long-tems qu'on ne croyoit, Sultan-Sujah faisant des efforts incroyables & jouant de son reste contre l'Emir-Jemla : néanmoins cela n'embarassoit pas tant Aureng-Zebe, qui sçavoit qu'il y a bien loin de Bengale en Agra, & connoissoit bien la prudence & la valeur de l'Emir-Jemla : ce qui l'inquietoit beaucoup plus c'étoit de voir Soliman Chirkouh comme à sa porte (car d'Agra aux montagnes il n'y a pas huit jours de chemin) dont il ne pouvoit venir à bout, & qui lui donnoit de perpétuelles alarmes par les bruits qui couroient à

toute heure qu'il descendoit des montagnes avec le Raja: il est certainement difficile de le tirer de là. Voyons de quelle maniere il s'y prend pour en venir à bout.

Il fait écrire coup sur coup le Raja Jéfeingue au Raja de Serenagner, lui faisant force grandes promesses s'il lui vouloit mettre en main Soliman-Chekoub, & le menaçant en même tems de la guerre s'il s'opiniâtroit à le garder: le Raja fait réponse qu'il perdrait plutôt son Estat que de faire une si lâche action & Aureng-Zebe voyant sa resolution se met en campagne & s'en va droit aux pieds des montagnes, & avec une infinité de pionniers fait couper les rochers & élargir les chemins; mais le Raja se moque de tout cela, aussi n'a-t'il pas beaucoup à craindre de ce côté-là; Aureng Zebe auroit eu beau couper, ce sont comme j'ai dit des montagnes inaccessibles à une Armée, & les pierres suffiroient pour arrêter les forces de quatre Indoustans, de sorte qu'il fut obligé de s'en retourner sans rien faire.

Dara cependant s'approche de sa forteresse de Tatabakar, & quand il n'en fut qu'à deux ou trois petites journées, nouvelles lui vîrent que Mit-Baba, qui l'assiegeoit depuis long-tems, l'avoit enfin reduite à

l'extrémité , comme je l'ai appris depuis de nos François & autres Franguis qui y étoient; la livre de ris & de chair y ayant valu plus d'un écu, & ainsi des autres vivres à proportion, néanmoins le Gouverneur tenoit toujours bon, faisoit des sorties qui incommodoient extrêmement l'Ennemi, & montroit toute la prudence le courage & la fidélité possible , se moquant des efforts du General Mir-Baba, & de toutes les menaces & promesses d'Aureng-Zebe.

C'est ainsi que je l'ai aussi appris depuis de nos François de tous ces autres Franguis qui étoient avec lui, ajoutans que quand il entendit que Dara n'étoit pas loin il redoubla ses liberalitez , & sçut si bien gagner le cœur de tous les Soldats, & les animer à bien faire, qu'il n'y en avoit pas un qui ne fût en résolution de sortir sur l'Ennemi, & de tout risquer pour faire lever le siege & faire entrer Dara : & qu'il avoit si bien sçu mettre la crainte & l'épouvante dans le camp de Mir-Baba, y faisant adroitement passer des espions qui assuroient qu'ils avoient vu Dara approcher en grande résolution & avec de fort bonnes troupes, que s'il fût venu, comme on le croyoit à chaque moment, l'Armée

ennemie étoit pour se débander le voyant paroître , & pour passer même une partie de son côté ; mais il est toujours trop malheureux pour entreprendre quelque chose qui puisse réussir. Croyant donc que faire lever le siège avec ce peu de monde qu'il avoit, c'étoit une chose impossible, il délibéra de passer le fleuve Indus & tâcher de gagner la Perse; quoi que ce n'eût pas été sans des difficultez & des incommoditez terribles , à cause des deserts & du peu de bonnes eaux qu'il y a dans ces endroits-là, outre que sur ces frontieres ce ne sont que petits Rajas & Parans qui ne reconnoissent quasi personne ni le Persan ni le Mogol ; mais sa femme l'en dissuada fort par cette foible raison, qu'il falloit donc qu'il se resolut de voir sa femme & sa fille esclaves d'un Roi de Perse , que c'étoit une chose indigne de la grandeur de sa famille, & qu'il valloit mieux mourir que de souffrir cette infamie; comme si autrefois la femme de Houmayon fût devenuë ou eût demeuré esclave du Roi de Perse.

Comme il étoit dans cette peine , il se souvint qu'il y avoit là autour un Patan assez puissant , nommé Gion-kan, auquel il avoit autrefois sauvé la vie

par deux fois, Chah-Jehan ayant commandé qu'on le jettât sous Elephant, pour s'être revolté plusieurs fois ; il se resolut de l'aller trouver esperant qu'il lui pourroit donner du secours assez considerablement pour faire lever le siege de Tatabakar, faisant son conte qu'il prendroit là son tresor, & que delà gagnant vers Kandahar il se pourroit jetter dans le Royaume de Kaboul, ayant grande esperance dans Mohabet-Kan qui en étoit Gouverneur, parce qu'il étoit puissant & vaillant, fort aimé des gens du païs, & qu'il avoit obtenu ce Gouvernement par sa faveur. Son petit fils Sepe-Chékouh, quoique peu âgé, voyant son dessein se vint jetter à ses pieds, le suppliant au nom de Dieu de n'entrer point sur les terres de ce Patan; sa femme, sa fille firent la même chose, lui rémontrant que c'étoit un voleur, un revolté qu'inailliblement il le trahiroit, qu'il ne falloit point s'opiniâtrer à faire lever ce siege, mais bien tâcher de gagner vers Kaboul; que la chose ne seroit pas impossible, d'autant que Mir-Beba apparemment ne quitteroit pas ce siege pour le suivre & l'empêcher d'y arriver.

Dara comme entraîné par la force de

son malheureux Destin rebuta ce conseil , & ne voulut rien entendre de tout ce qu'on lui proposoit , disant , comme il étoit vrai , que la marche seroit très-difficile & très-dangereuse , & soutenant toujours que Gion-gan ne seroit pas si lâche que de le trahir après le bien qu'il lui avoit fait. Il partit malgré tout ce qu'on lui pût dire , & s'en alla éprouver aux dépens de sa vie, qu'il ne faut jamais se fier à un méchant homme.

Ce voleur qui croyoit d'abord qu'il eût beaucoup de gens qui le suivissent , lui fit le meilleur accueil du monde, & le receut avec beaucoup d'amitié & de civilité en apparence, plaçant ses soldats deçà & delà chez ses sujets, avec ordre de les bien traiter & de leur donner tous les rafraichissemens qui se pourroient ; mais dès qu'il sçeut qu'il n'avoit pas plus de deux à trois cens hommes en tout , il montra aussi-tôt quel il étoit ; l'on ne sçait pas s'il n'avoit point receu quelques lettres d'Aureng Zebe , ou si son avarice ne fut point tentée à cause de quelques mules qu'on disoit être chargées d'or , qui étoit tout ce qui s'étoit pû sauver jusques-là , tant de la main des voleurs que de

celle de ceux qui les conduisoient ; Quoi qu'il en soit , un matin qu'on ne pensoit à rien , tout ce pauvre monde ne songeant qu'à se rafraichir , & croyant bien être en seureté ; voilà que ce Traître qui avoit travaillé toute la nuit à faire venir des gens armez de tous côtez, se jetta sur Dara & Sepe-Chekouh ; tuë quelques-uns de ses gens qui se voulurent mettre en défense n'oublia pas de faire serrer ces charges de mulets & se saisir de tous les joyaux des femmes , le lia & le garota sur un Elephant, faisant asseoir un bourreau derriere avec ordre de lui couper la tête au moindre signe , si l'on voyoit qu'il voulût résister , ou que quelqu'un voulût entreprendre de le délivrer ; & dans cette étrange posture l'emmena à l'Armée de Tatabakar , où il le mit entre les mains de Mir-Baba le General, qui le fit conduire accompagné de ce même Traître jusqu'à Lahor & de là à Dehli.

Lors qu'il fut à la porte de Dehli , Aureng-Zebe mit en deliberation si on le feroit passer par le milieu de la ville, ou non , pour le mener de là à Goualeor ; plusieurs furent d'avis qu'il s'en falloit bien garder ; qu'il pourroit ar-

river quelque desordre ; qu'on le pourroit faire sauver & qu'outre cela ce seroit faire un deshonneur bien grand à la famille Royale : les autres soutinrent le contraire, qu'il étoit absolument nécessaire qu'il passât par la ville, afin d'étonner le monde, de montrer la puissance absolue d'Aureng-Zebe & de sabusser le peuple, qui pourroit toujours douter que ce fût lui même, comme plusieurs Omerahs en avoient encore quelque doute, & ôter toute espérance à ceux qui conservoient encore quelque affection pour lui. L'opinion de ces derniers fut suivie ; on le mit sur un Elephant son petit fils Sepe-Chekouh à son côté, & derrière eux étoit assis Bhadur-Kan au lieu de bonreau. Ce n'étoit plus un de ces superbes Elephans de Ceilan ou de Pegu qu'il avoit accoutumé de monter, avec des harnois dorez & des couvertures en broderie, & des sieges avec leurs Dais tous peints & dorez pour se parer du Soleil ; ce n'étoit qu'un vieil & miserable animal tout sale & tout vilain, avec une vieille couverture toute déchirée & un pauvre siege tout découvert ; on ne lui voyoit plus ce collier de grosses

perles que les Princes ont accoutumé de porter au col , & ces riches Turbans & Cabaies ou Vestes en broderie ; il n'avoit pour tout vestement qu'une Veste de grosse toile blanche toute sale & un Turban de même , avec une miserable Chale ou Escharpe de Kachemire sur la tête comme un simple valet , son fils Sepe-Chekouh étant en même équipage. Dans cette miserable posture on le fit entrer dans la ville & on le fit traverser les plus grands Bazars , ou rues marchandes , afin que tout le peuple le vît & ne doutât plus que ce ne fût lui-même. Pour moi , je m'imaginois que nous allions voir quelque étrange tuërie , & m'étonnois de la hardiesse qu'on avoit de le faire ainsi passer au travers de la ville , d'autant plus que je sçavois qu'il étoit fort mal gardé , & que je n'ignorois pas qu'il étoit fort aimé du menu peuple , qui en ce tems-là crioit hautement contre la cruauté & la tyrannie d'Aureng-Zebe , comme tenant son Pere en prison , son propre fils Sultan Mahmoud & son frere Morad-Bakche : Je m'étois bien préparé pour cela , & avec un bon cheval & deux bons valets je m'étois allé rendre avec deux personnes de mes amis dans

le plus grand Bazar par où il devoit passer : mais il ne se trouva pas un homme qui eût la hardiesse de mettre la main à l'épée ; seulement y eut-il quelques Fakires, & avec eux quelques pauvres gens du Bazar , qui voyant cet infame Patan monté à cheval à son côté , se mirent à lui chanter des injures , à l'appeller traître, & à lui jeter quelques pierres ; Verritablement toutes les terrasses & toutes les boutiques rompoient de monde qui pleuroit à chaudes larmes , & l'on n'entendoit que cris & que lamentations, qu'injures & maledictions qu'on donnoit à ce Gionkan ; Et en un mot, hommes & femmes , grands & petits (comme les Indiens ont le cœur fort tendre) fondoient en larmes & témoignoient grande compassion ; mais pas un qui osât remuer , pas un qui osât tirer son épée. Après l'avoir donc ainsi fait traverser la ville, on le mit dans un sien jardin nommé Heider-Abad.

L'on ne manqua pas d'abord de rapporter à Aureng-Zebe comme tout le peuple voyant passer Dara fondoit en larmes donnant mille maledictions au Patan qui l'avoit pris; qu'on l'avoit pensé assommer à coups de pierres, & qu'il y avoit

eu grand danger de quelque sedition & de quelque grand malheur : Sur cela il se tint un autre Conseil de ce qu'on avoit à faire, & si on le conduiroit à Goçaleor comme l'on avoit auparavant déterminé, ou bien s'il ne seroit pas plus expedient de le faire mourir sans aller plus loin. Quelques-uns furent d'avis qu'on le fit conduire à Goüaleor avec une forte escorte, que cela suffiroit ; Dancch-Mendkan, quoi qu'ancien ennemi de Dara, insistant fort à cela ; mais cette Rauchenara-Begum suivant ses mouvemens de haine contre son frere incita fort Aureng-Zebe de le faire mourir sans se hasarder à le conduire à Goüaleor, comme aussi firent tous les anciens ennemis Kalil-Gullah-kan & Chah-hest-kan, & sur tous un certain flatteur de Medecin qui s'étoit enfuy de Perse, nommé premierement Haxim Daoud, & qui du depuis étoit devenu grand Omrah, Takarrob-kan : Ce méchant homme se leva effrontement en pleine assemblée, & se mit à crier qu'il étoit expedient pour la seureté de l'Etat de le faire mourir sur l'heure d'autant plutôt qu'il n'étoit point Musulman, qu'il y avoit long-tems qu'il étoit devenu Ka-

fier, Idolatre, sans Religion, & qu'il en prenoit le peché sur sa tête : & bien certes en prit-il le peché & la malediction sur lui ; car il ne se passa pas long-tems qu'il ne fût disgracié & traité comme un infâme, & qu'il ne mourût misérablement ; si bien qu'Aureng-Zebe se laissant aller à toutes ses instances, commanda qu'on l'allât faire mourir & que pour Sepe-Chekouh il fût conduit à Goualeor.

L'on donna la charge de cette horrible execution à un esclave nommé Nazer qui avoit été élevé par Chah-Jehan, & qu'on scavoit avoir autrefois été maltraité de Dara. Ce bourreau, accompagné de trois ou quatre autres semblables assassins, s'en va trouver Dara, qui cuisoit lui-même pour lors quelques lentilles avec Sepe-Chekouh, de peur qu'il avoit encore d'être empoisonné ; de tant loin qu'il aperçût Nazer, il crie à Sepe-Chekouh, mon ñls voilà qu'on nous vient tuer, se saisissant en même tems d'un petit couteau de cuisine, qui étoit toutes les armes qu'on lui avoit laissées. L'un de ces bourreaux se jeta incontinnent sur Sepe-Chekouh ; les autres se jettèrent aux bras & aux pieds de Dara & le renversèrent par terre, le tenant sous, eux pendant que Nazer lui coupa le

col. La tête fut incontinent portée à la forteresse devant Aureng-Zebe, qui commanda en même tems qu'on la mit dans un plat & qu'on aportât de l'eau : Il demanda un mouchoir, & après lui avoir bien fait laver le visage, fait essuier le sang, & fort bien reconnu que c'étoit la véritable tête de Dara, il se mit à pleurer, disant ces paroles, Ah Bed-bakt! ah malheureux! qu'on m'ôte cela de devant moi, & qu'on l'aille enterrer au Sepulchre de Houmayon.

Le soir on fit entrer dans le Serrail la fille de Dara, qui fut par après envoyée à Chah-Jehan & à Begum-Saheb qui la dementerent à Aureng-Zebe. Pour ce qui est de la femme de Dara, elle avoit déjà fini ses jours à Lahor; elle s'étoit empoisonnée, prevoiant les extrémitez où elle alloit tomber avec son mari; & Sepe-Chekouh fut conduit à Goualeor; & enfin à quelques jours delà l'on fit venir Gion-kan à l'Assemblée devant Aureng-Zebe; on lui fit quelques présens & on le renvoya; mais étant proche de ses terres il fut payé comme il meritoit, on le tua dans un bois. Le cruel Barbare ne sachant pas que si les Rois souffrent quelquefois de semblables actions pour leurs intérêts, ils les ont

pourtant en horreur, & que tôt ou tard ils les sçavent punir.

Cependant le Gouverneur de Tatabakar, par ordre même qu'on avoit exigé de Dara, fut obligé de rendre la forteresse; veritablement ce fut à telle composition qu'il voulut, mais c'étoit bien aussi à condition qu'on ne lui tiendrait point parole; car le pauvre Eunague arrivant à Lahor fut mis en pieces avec le peu des ses gens qui se trouverent pour lors auprès de lui par Kalil-Vullah-kan qui en étoit Gouverneur: mais ce qui fut cause que la capitulation ne fut point observée, c'est qu'on eut avis qu'il se préparoit secretement à s'en aller droit à Soliman-Che-kouh, n'épargnant pas les pieces d'or qu'il faisoit couler sous main à nos Franguis & à tous ceux qui étoient sortis avec lui de la forteresse pour le suivre, sous pretexte de l'accompagner jusqu'à Dehli devant Aureng-Zebe, qui plusieurs fois avoit dit qu'il seroit bien aise de voir un si galant homme, & qui s'étoit défendu si vaillamment.

Il ne restoit donc plus de la famille de Dara que Soliman-Che-kouh, qu'il n'étoit pas facile de tirer de Serenaguer si le Raja eût tenu ferme dans ses premiers senti

sentimens ; mais les secrètes negociations du Raja Jesseingue , les promesses & les menaces d'Aureng-Zebe , la mort de Dara , & les autres Rajas des montagnes ses voisins, qu'on avoit gagnez , & qui se preparoient par ordre & aux dépens d'Aureng-Zebe à lui faire la guerre , ébranlerent enfin la foi de ce lâche Protecteur , & le firent consentir à ce qu'on lui demandoit : Soliman-Cherkouh qui en fut averti s'enfuit au travers de ces pais perdus & de ces deserts de montagnes vers le grand Tibet ; mais le fils du Raja , qui courut incontinent après , le fit attaquer à coups de pierres ; le pauvre Prince fut blessé , fut saisi & amené à Dehli , où il fut emprisonné dans Selinguer cette petite forteresse où l'on avoit mis d'abord Morad-Bakche.

Aussi tôt Aureng-Zebe pour observer ce qu'il avoit pratiqué à l'égard de Dara , & afin que personne ne pût douter que ce ne fût Soliman-Cherkouh lui même , commanda qu'on le lui amenât en présence de tous les Seigneurs de la Cour. (Il me doit souvenir que j'eus là un peu trop de curiosité.) A l'entrée de la porte on lui ôta les chaînes qu'il avoit aux pieds , lui laissant celles des mains qui

paroïssoient dorées: Quand on vit entrer ce grand jeune homme si beau & si bien fait, il y eut quantité d'Omrahs qui ne pûrent tenir leurs larmes; comme aussi, à ce qu'on disoit, toutes ces grandes Dames de la Cour qui avoient eu permission de le venir voir, cachées au travers de certaines jalousies. Aureng-Zebe, qui témoignoit lui-même être fort touché de son malheur, se mit à lui donner de tres-bonnes paroles pour le consoler, lui disant entre autres choses, qu'il n'apprehendât point, qu'il ne lui feroit fait aucun mal; qu'au contraire il feroit tres-bien traité, qu'il eût bonne esperance, que Dieu est grand; qu'il se consolât, & qu'il n'avoit fait mourir Dara son pere, que parce qu'il étoit devenu Kafer, homme sans Religion; sur quoi le Prince lui fit le Salam, ou le salut de remerciement; abaissant ses mains en terre & les haussant du mieux qu'il pouvoit sur sa tête selon la coutume du pays, & lui dit avec beaucoup d'assurance, que s'il avoit à lui faire boire le Poult, il le supplioit de le faire mourir des à present, qu'il s'en étoit tres-content; mais Aureng-Zebe lui promit tout haut qu'il ne lui en feroit point boire,

qu'il fût en repos de ce côté-là , & qu'il ne songeât qu'à ne s'attrister point : cela dit , on lui fit encore une fois faire le Salam , & après qu'on lui eut fait quelques demandes de la part d'Aureng Zebe sur cet Elephant chargé de roupies d'or qu'on lui avoit pris lors qu'il passa à Serenaguer , on le fit retirer , & dès le lendemain on le fit conduire à Goualeor avec les autres. Ce Poust n'est autre chose que du pavot écrasé qu'on laisse la nuit tremper dans de l'eau ; c'est ce qu'on fait ordinairement boire à Goualeor , à ces Princes auxquels on ne veut pas faire couper la tête ; c'est la première chose qu'on leur porte le matin , & on ne leur donne point à manger qu'ils n'en aient beu une grande tasse, on les laisseroit plutôt mourir de faim ; cela les fait devenir maigres & mourir insensiblement , perdant peu à peu les forces & l'entendement , & devenans comme tout endormis & étourdis, & c'est par là qu'on dit qu'on s'est défait de Sepe-Chekouh , du petit fils de Morad-Baxche , & de Soliman-Chekouh même.

Pour ce qui est de Morad-Baxche, on s'en est défait d'une autre manière bien plus violente ; car Aureng-Zebe voyant

qu'encore qu'il fût en prison, tout le monde ne laissoit pas d'avoir inclination pour lui, & de faire courir des poësies à sa louange sur sa vaillance & son courage: Il ne crut pas que ce fût assez pour sa seureté de le faire mourir en cachette par le Poust comme les autres, apprehendant qu'on ne doutat toujours de sa mort, & que cela ne pût donner un jour quelque pretexte de remuëment: voici une accusation, qu'on dit qu'il lui suscita.

Les enfans d'un certain Sayed fort riche, qu'il avoit fait mourir en Amed-Abad pour avoir son bien, lors qu'il faisoit là ses preparatifs de guerre, & qu'il empruntoit ou prenoit de force de l'argent de tous les riches Marchands, se vinrent plaindre en pleine assemblée, demandans justice, & la tête de Morad-Bakche pour le sang de leur pere; pas un des Omrahs n'osa contredire; tant parce que c'étoit un Sayed, c'est à dire un des parens de Mahomet, auquel par consequent on portoit grand respect, que parce que chacun s'apercevoit assez du dessein d'Aureng-Zebe, & que tout cela n'étoit qu'un pretexte pour pouvoir avec quelque aparence de justice se défaire de

lui avec éclat, si bien que la tête de celui qui avoit tué leur père, sans autre forme de procez, leur fut accordée, & ils s'en allerent aussi-tôt avec les ordres nécessaires la lui faire couper dans Goualeor.

Il ne restoit plus d'épine au pied à Aureng-Zebe que Sultan Sujah, qui se maintenoit toujours dans le Bengale; mais il fallut enfin qu'il cedât à la force & à la fortune d'Aureng-Zebe. L'on envoya tant de troupes de toutes sortes à l'Emir-Jemla, qu'enfin on l'entoura de tous côtez deçà & delà le Gange, dans toutes ces Isles qu'il forme près de son embouchure, en sorte qu'il fut obligé de s'enfuir à Daké, qui est la dernière ville du Bengale sur le bord de la Mer; & c'est ici la conclusion de toute cette tragédie.

Ce Prince n'ayant point de Navires pour se mettre sur mer, & ne sçachant plus ou fuir, envoya son fils aîné Sultan Banque vers le Roi de Racan ou Mog Roi Gentil ou Idolatre, sçavoir s'il trouveroit bon qu'il se refugiât en son païs pour quelque tems seulement, & s'il lui feroit la grace, quand la moisson ou saison du vent seroit venue, de

lui fournir un Navire pour Moka, qu'il avoit envie d'aller à la Mecque & qu'il pourroit passer de là quelque part en Turxie ou en Perse. Ce Roi fit réponse qu'il seroit le tres-bien venu, & qu'on l'assisteroit en tout ce qui seroit possible, & en même tems Sultan Banque s'en retourna à Daké avec quantité de galeasses qu'ils appellent ou demies galeres de ce Roi, conduites par des Franguis (je veux dire ces fugitifs de Portugais & autres Chrétiens ramassez, qui se sont jettez au service de ce Roi là, ne faisant autre métier que de ravager tout ce bas Bengale) sur lesquelles Sultan Sujah s'embarqua avec toute sa famille, sa femme, ses trois fils & ses filles: On les receut assez bien, tout ce qui étoit nécessaire pour la vie selon le pays leur étant fourni de la part du Roi. Quelques mois se passent, la moisson du vent vient, mais de Navire il ne s'en parla point, ' quoi qu'il ne le demandât que pour son argent, car il ne manquoit pas encore de Roupies d'or, & d'argent, & de pierreries; il n'en avoit que trop, ses richesses ont été vrai-semblablement la cause de sa perte; ou du moins y ont beaucoup contribué; ces sortes de Rois

barbares n'ont aucune véritable générosité, & ne sont guères retenus par la foi qu'ils ont promise, ne regardant qu'à leurs intérêts présents, sans songer même aux malheurs qui leur peuvent arriver de leur perfidie & de leur brutalité; pour se tirer de leurs mains il faut être ou le plus fort, ou n'avoir rien qui puisse exciter leur avarice. Sultan Sujah a beau presser pour le Navire, c'est en vain, il n'avance rien, au contraire le Roi commence à témoigner beaucoup de froideur & à se plaindre de lui de ce qu'il ne le venoit point voir. Je ne sçai si Sultan Sujah croyoit être chose indigne & trop basse pour lui de l'aller visiter, ou si plutôt il ne craignoit point qu'étant dans la maison du Roi on ne se saisit de sa personne pour avoir tout son trésor, & qu'on ne le mit entre les mains de l'Emir-Jemla qui promettoit pour cela de la part d'Aureng-Zebe de grandes sommes de deniers & plusieurs autres grands avantages; quoi qu'il en soit il n'y voulut point aller & se contenta d'y envoyer Sultan Banque, qui étant proche de la maison du Roi se mit à faire largesse au peuple, lui jettant quantité de demi Roupies & même des Roupies entières

d'or & d'argent ; étant ensuite venu devant le Roi, il lui fit présent de quantité de ce brocars & de pieces rares d'orfèvreries couvertes de pierreries de grand prix ; excusant son pere Sultan Sujah , sur ce qu'il étoit incommodé, & le suppliant de sa part de se souvenir du Navire & de la promesse qu'on lui en avoit faite ; Mais tout cela n'avança point les affaires , au contraire , voilà que le Roi cinq ou six jours après envoya vers Sultan Sujah, lui demander une de ses filles en mariage, qu'il ne se pût jamais résoudre de lui accorder, ce qui aigrit beaucoup ce barbare. Que fera t-il donc enfin ? voilà la saison qui se passe, que deviendra t-il ? quelle résolution peut-il prendre, si ce n'est de faire quelque coup de desesperé ? Voici une étrange entreprise qui a pensé donner un grand exemple de ce que peut le desesperoir.

Quoique ce Roi de Rakan soit Gentil , il y a néanmoins dans ses Etats quantité de Mahumetans mêlez qui s'y sont jettez , ou qui la plus part ont été pris esclaves deçà ou delà par ces François que j'ai dit : Sultan Sujah gagna sous main ces Mahumetans & avec deux à trois cens hommes qu'il avoit encore de

ceux qui l'avoient suivi de Bengale, se
 resolut de s'en aller un jour fondre tout
 d'un coup sur la maison de ce Barbare,
 jouer des couteaux, tuer tout & se faire
 sur l'heure proclamer Roi de Rakan;
 c'étoit une entreprise bien hardie & qui
 paroît plutôt d'un desespéré que d'un
 homme de bon sens; néanmoins selon
 que j'en ai ouï parler & ce que j'en
 ai pû apprendre de quantité de Mahu-
 metans; de Portugais & d'Hollandois
 qui étoient là presens pour lors, la chose
 étoit assez possible; mais le jour de de-
 vant qu'on devoit faire le coup, l'entre-
 prise fut decouverte, ce qui ruina en-
 tierement les affaires de Sujah, & fut
 bien-tôt cause de sa ruine; car ne voyant
 plus après cela de ressource, il voulut tâ-
 cher de s'enfuir & se sauver vers le Pegu,
 ce qui étoit une chose comme impossi-
 ble à cause des montagnes & des gran-
 des forêts qu'il y a à passer, & qu'il n'y
 a plus de chemin comme il y avoit au-
 trefois: Et puis on le poursuivit inconti-
 nant de si près, qu'on l'eut atteint dès le
 même jour. On doit bien penser qu'il se
 defendit sans doute aussi courageusement
 qu'on peut faire il tua un si grand nombre
 de barbares qu'à peine le sçaurait on

croire, mais il survint tant de monde qu'il fut à la fin accablé par la multitude & obligé de quitter le combat. Sultan Banque, qui n'étoit pas si avancé que son pere, se défendit aussi comme un Lion, mais enfin après avoir été blessé de coups de pierres dont il étoit accablé de tous côtés, on se jeta sur lui, on l'arrêta & on l'emmena avec ses deux petits freres, ses sœurs & sa mere. Pour ce qui est de la personne même de Sultan Sujah, voici ce qu'on en a pû sçavoir; que lui avec une femme, un Eunuque & deux autres personnes gagnèrent le haut de la montagne, qu'il reçut un coup de pierre par la teste qui le renversa, mais qu'on le releva aussi-tôt, que l'Eunuque lui banda la tête avec son Turban & qu'ils se mirent à fuir au travers des bois; j'ai oui raconter la chose de trois ou quatre autres manieres differentes par des personnes mêmes qui s'étoient trouvez en ce lieu; j'en ai vu qui assureroient qu'on l'avoit trouvé entre les morts, mais qu'il n'avoit pas été trop bien connu, & j'ai vu une Lettre du Chef de la Factorie que les Hollandois y tiennent, qui confirmoit cela, de sorte qu'il est assez difficile de sçavoir au vrai ce qu'il est devenu; & c'est ce qui a donné sujet à ces al-

larmes si fréquentes qu'on nous a données depuis à Dehli; car tantôt on le faisoit arrivé à Massipatan se joindre avec le Roi de Golkonda & celui de Visapour; tantôt on assuroit qu'il avoit passé à la veuë de Sourate avec deux navires qui avoient les Etendars rouges que le Roi de Pegu ou celui de Siam lui avoient fournis; & tantôt qu'il étoit en Perse & qu'on l'avoit vu dans Chiras, & puis dans Kandahar même, tout prêt d'entrer dans le Royaume de Caboul; Aureng-Z-be même dit un jour, en riant, ou autrement, que Sultan Sujah étoit enfin devenu Agy, ou pelerin; comme voulant dire qu'il avoit passé à la Mecque; & encore à présent il y a une infinité de personnes qui veulent qu'il soit en Perse retourné de Constantinople, d'où il a apporté beaucoup d'argent; mais ce qui ne confirme que trop qu'il n'est rien de tous ces bruits là, c'est cette lettre des Hollandois, & qu'un sien Eunuque avec lequel j'ai passé de Bégale à Massipatan, & son grand Maître de l'artillerie que j'ai vu au service du Roi de Golkonda, m'ont assuré qu'il n'étoit plus, sans toutefois m'en vouloir dire d'avantage; & qu'enfin nos Marchands François qui venoient nouvellement de Perse & de Hi-

pahan lors que j'étois encore à Dehli n'en avoient eu de ce côté-là aucunes nouvelles ; outre que j'ai ouï dire que quelque tems après sa deroute ; son épée & son Kanger ou poignard s'étoient trouvez ; de sorte qu'il est à croire que s'il ne fut pas tué sur l'heure, il faut qu'il soit mort par après & qu'il ait été la proie de quelques voleurs, ou des Tygres, ou des Elephans dont les Forêts de ce païs là sont pleines. Quoi qu'il en soit, après cette dernière affaire l'on mit toute sa famille en prison, femmes & enfans, ou on les traitoit fort rudement ; néanmoins quelque tems après on les élargit, & on les traita un peu plus doucement , & pour lors le Roi se fit amener la fille aînée qu'il épousa , la mere même du Roi poursuivant aussi pour se marier avec Sultan Banque.

Sur ces entrefaites quelques serviteurs de Sultan Banque , avec quelques uns de ces Mahumetans dont j'ai parlé, s'allèrent mettre en tête de faire une autre Conjuración semblable à la première ; mais le jour déterminé pour cela étant venu , un des conjurez qui étoit à demi yvre commença trop tôt à donner. On m'a encore fait mille contes là dessus tous differens de sorte qu'il n'y a pas moïen de sçavoir à

quoi on s'en doit tenir. Ce qu'il y a de véritable & qui n'est que trop certain, c'est que le Roi s'aigrit enfin si fort contre cette malheureuse famille de Sujah, qu'il commanda qu'on l'exterminât entièrement; aussi n'en est-il pas demeuré un seul qui n'ait perdu la vie jusqu'à cette fille qu'il avoit épousée, quoi qu'on dit qu'elle fût grosse, Sultan Banque & ses freres ayant eu la tête tranchée avec de malheureuses haches toutes émoussées, & les femmes, ayant été enfermées dans des chambres où elles sont mortes de faim & de misere.

C'est ainsi que finit cette guerre, que le desir de regner avoit allumée entre ces quatre freres, après avoir duré cinq à six ans, c'est-à-dire depuis 1655. ou environ jusques en soixante, ou soixante un, qui laissa Aureng-Zebe dans la paisible possession de ce puissant Etat.

EVENEMENTS

PARTICULIERS.

*Ou ce qui s'est passé de plus considerable
après la guerre, pendant cinq ans ou envi-
ron, dans les Etats du Grand Mogol.*

LA Guerre étant finie, les Tartares d'Usbec songerent à envoyer des Ambassadeurs vers Aureng Zebe; ils l'avoient vu combattre dans leur país lors qu'il n'étoit encore que Prince, Chah. Jehan l'ayant envoyé commander le secours que lui demanda le Kan de Samarcande contre celui de Balk; ils avoient reconnu sa conduite & sa valeur en beaucoup de rencontres, & ils jugerent bien qu'il devoit avoir encore sur le cœur l'affront qu'ils lui firent lors qu'il étoit sur le point de prendre Balk Ville capitale de l'ennemi; car les deux Kans s'accorderent ensemble & l'obligerent à se retirer, disans qu'ils craignoient qu'il ne s'emparât de tout leur Etat de la même façon qu'Ekbar avoit fait autrefois du Royaume de Kachemire. De plus

ils avoient des nouvelles certaines de tout ce qu'il venoit de faire dans l'Hindoustan, de ses combats, de sa fortune & de ses avantages, d'où ils pouvoient assez juger qu'encore que Chah Jehan fût vivant, Aureng Zebe ne laissoit pas d'être le maître, & le seul qu'on devoit reconnoître pour Roi des Indes; soit donc qu'ils apprehendassent ses justes ressentimens, soit que dans leur avarice & sordidité naturelle ils en esperassent quelque present considerable, les deux Kans lui envoyerent leurs Ambassadeurs avec ordre de lui faire offre de leur service, & de lui donner le Mobarek, c'est-à-dire lui souhaiter un heureux avènement à la Couronne: Aureng Zebe voyoit bien que la guerre étant finie, cet offre de service n'étoit plus de saison, & que ce n'étoit que la crainte ou l'esperance, ainsi que j'ai dit, qui les faisoit venir; il ne laissa pas néanmoins de les recevoir honorablement, & comme j'étois present lors qu'ils furent admis à l'Audience devant Aureng Zebe, j'en puis rapporter les particularitez avec certitude. Ils firent de fort loin le Salam, ou salut à l'Indienne, mettant trois fois la main sur la teste & l'abaissant autant de fois jusques en terre;

ils s'aprocherent ensuite de si près , qu'Aureng-Zebe eût bien pû prendre leurs lettres immédiatement de leurs mains, & néanmoins ce fut un Omrah qui les prit, qui les ouvrit , & qui les lui donna : il les leur en même tems d'un air fort sérieux , leur fit donner à chacun une veste de brocard , un turban & une écharpe ou ceinture de soye en broderie qui est ce qu'on appelle communement Ser-Apah , comme qui diroit vestement depuis la tête jusques aux pieds; après cela on fit venir leur présent, qui consistoit en quelques boîtes de Lapis lazuli ou azur choisi, en quelques chameaux à long poil, en plusieurs tres-beaux chevaux, quoique d'ordinaire les chevaux Tartares soient plutôt bons que beaux ; en quelques charges de Chameaux de fruits frais comme pommes, poires, raisins & melons, car c'est principalement l'Usbec qui fournit ces sortes de fruits qu'on mange tout l'hyver à Dehly ; & en plusieurs charges de fruits secs comme prunes de Bokara, abricots- kichmiches ou raisins sans pépins au moins qui paroissent, & deux autres sortes de raisins noirs & blancs fort gros & fort bons. Aureng-Zebe ne manqua pas de leur témoigner qu'il étoit tres

satisfait de la générosité des kans, & exagéra la beauté & la rareté des fruits, des chevaux, & des chameaux, & après les avoir entretenu un moment de l'état de l'Académie de Samarcande & de la fertilité de leur pays qui abonde en tant de choses si rares & si excellentes; il leur dit qu'ils s'allassent reposer, & qu'il seroit bien aise de les voir souvent. Ils sortirent fort joyeux & contents de cette Audience, car ils ne s'étoient guere mis en peine de ce qu'ils étoient obligez de faire le Salam à l'Indienne, quoi qu'il ressentit un peu l'esclave, & ne s'étoient guere piquez de ce que le Roi ne prit pas leurs lettres de leur main. Si on leur eût demandé de baiser la terre & quelque chose de plus bas, je croi qu'ils l'auroient fait; il est vrai qu'en vain ils eussent prétendu de ne saluer qu'à la façon de leur pays, & de donner eux mêmes leurs lettres au Roi en main propre; car cela n'appartient qu'aux Ambassadeurs de Perse, & on ne leur accorde même cette faveur qu'avec beaucoup de difficulté. Ils demeurèrent plus de quatre mois à Dehly, quelque diligence qu'ils pussent faire pour être congédiez, ce qui les incommoda fort,

car ils tomberent presque tous malades, & il en mourut même quantité, parce qu'ils n'étoient pas accoutumés aux chaleurs de l'Hindoustan, ou plutôt parce qu'ils étoient mal propres & qu'ils se nourrissoient très-mal. Je ne sai s'il y a au monde une nation plus avare & plus fardide que celle-là ; ils mettoient en reserve l'argent que le Roi leur avoit ordonné pour leur depence & faisoient une vie très-miserable & tout à fait indigne d'Ambassadeurs: on les congédia néanmoins avec beaucoup d'honneur : Le Roi en presence de tous les Omrahs leur fit present de deux riches Serapahs à chacun, & ordonna qu'on leur portât à leur maison huit mille Roupies, ce qui montoit à près de deux mille écus pour chacun : il leur donna aussi, pour presenter aux Kans leurs Maîtres, de très-beaux Serapahs, quantité de brocars des plus riches & des mieux travaillez, quantité de fines toilles & d'Alachas ou étoffes de soye à rayes d'or ou d'argent, quelques tapis & deux poignars couverts de pierres.

Pendant leur séjour je les allai voir trois fois, je leur fus présenté comme Medecin par un de mes amis fils d'un

Usbec qui a fait fortune à cette Cour; j'avois dessein d'apprendre d'eux quelque chose de particulier de leur pays; mais je trouvai des gens si ignorans qu'ils ne connoissoient pas seulement les confins de leur Etat, & qui ne me purent jamais donner aucun éclaircissement sur ces Tartares qui ont conquis la Chine depuis quelques années; enfin, ils ne me dirent presque rien que je ne sceusse déjà d'ailleurs. J'eus même la curiosité de dîner avec eux, ce qui me fut assez facile; ce ne sont pas gens à grandes ceremonies; le repas étoit fort extraordinaire pour un homme comme moi; car ce n'étoit que chair de cheval; je ne laissai néanmoins pas de dîner: il y avoit un certain ragoût que je trouvai assez passable, aussi falloit il bien faire honneur à une viande si exquise & dont ils sont si frians. Pendant le dîner ce fut un silence merveilleux, ils ne songeoient qu'à enfourner du Pelau à pleines mains; car ils ne savent ce que c'est que de cuillieres; mais quand cette chair de cheval eut un peu operé dans l'estomac, la parole leur revint, & ils s'efforcèrent de me persuader qu'ils étoient les plus adroits à tirer de l'arc, les plus robustes.

hommes du monde; ils se faisoient apporter des arcs qui étoient de beaucoup plus gros & grands que ceux de l'Hindoustan : & vonloient gager qu'ils perceroient un bœuf ou mon cheval de part en part. Ils passerent ensuite à la force & à la valeur de leurs femmes qu'ils me depeignoient tout autres que des Amazones ; ils m'en dirent plusieurs histoires fort étranges, une entre autres admirable, si je la pouvois rendre avec une éloquence Tartaresque comme eux. Ils conterent que dans le tems qu'Aureng-Zebe faisoit la guerre dans leur pais, un parti de vingt cinq ou trente Cavaliers Indiens vint donner sur un petit village. Pendant qu'ils pilloient & qu'ils lioient tous ceux qu'ils pouvoient atraper pour les faire esclaves, une bonne Vieille leur dit, mes enfans ne faites point tant les mechans, ma fille n'est pas ceans, elle viendra bien tôt, retirez-vous si vous êtes sages, vous êtes perdus si elle vous rencontre ; ils se moquerent de la vieille & de son avis, & ne laisserent pas de charger, de lier & de l'emmener elle même ; mais ils ne furent pas à demi lieuë de là que la vieille, qui regardoit toujours derriere elle, jeta un grand cri de joye reconnoissant sa fille

à la grande poussière & au bruit que faisoit son cheval ; & d'abord cette genereuse Tartare montée sur un cheval furieux , son arc & son carquois pendu à son côté , leur cria de loin qu'elle étoit encore prête à leur donner la vie , s'ils vouloient ramener au village tout ce qu'ils avoient pris, & se retirer sans bruit, l'avis de la fille les émeut aussi peu qu'avoient fait ceux de la mere; néanmoins ils furent bien étonnez quand ils la virent décocher en un moment trois ou quatre grosses flèches qui jetterent autant de leurs gens par terre, ce qui les obligea de mettre la main au carquois ; mais elle se tenoit si éloignée qu'aucun d'eux ne pouvoit l'atteindre; elle se moquoit de leurs efforts & de leurs flèches, ayant secu les attaquer de la portée de son arc, & les mesurer selon la force de son bras qui étoit tout autre que les leurs; si bien qu'après en avoir tué la moitié à coup de flèches, & les avoir mis en desordre , elle vint fondre le sabre à la main sur le reste qu'elle tailla en pieces.

Les Ambassadeurs de Tartarie n'étoient pas encore sortis de Dehli qu'Aureng Zebe tomba extrêmement malade; une fièvre violente & continuë lui faisoit perdre quelquefois le jugement ; Il

fut saisi d'une telle paralysie à la langue qu'elle lui ôtoit presque la parole, & les Medecins desespéroient de sa santé; on entendoit dire à toute heure que c'en étoit fait, & que Rauchenara-Begum faisoit celer sa mort pour ses desseins; le bruit couroit même que le Raja Jessouf-seingue, qui étoit Gouverneur en Guzarate, venoit à grandes journées pour délivrer Chah-Jehan, que Mohabet-kan qui avoit enfin obéi aux ordres d'Aureng-Zebe, quittant le Gouvernement de Kaboul, & qui étoit déjà en deçà de Lahor pour s'en revenir, se hâtoit aussi avec trois ou quatre mille Cavaliers à même dessein, & que l'Eunuque Etbar-kan, qui gardoit Chah-Jehan dans la forteresse d'Agra, vouloit avoir l'honneur de le délivrer: Nous voyions d'un côté Sultan Mazum briguer fortement, & tâcher par promesses de s'assurer des Omrahs, jusques là qu'une nuit il s'en alla déguisé chez le Raja Jessouf-seingue le prier & comme se jeter à ses pieds pour l'obliger de prendre ses intérêts en main; Nous savions d'ailleurs que Rauchenara-Begum avec Fedai-kan grand maître de l'artillerie & plusieurs Omrahs briguoient & se declaroient pour le jeune Prince Sultan Ekbar le troisième

filz d'Aureng-Zebe, quoi qu'il ne fût encore âgé que de sept à huit ans, les Concurrents des deux partis se vantans cependant qu'ils n'avoient point d'autre dessein que de délivrer Chah-Jehan ; de sorte que le peuple croyoit qu'il alloit être mis en liberté, quoique pas un des Grands n'y pensât tout de bon, & qu'ils ne fissent courir ces bruits que pour se donner plus de credit, & parce qu'il craignoit que par le moyen d'Etbar-Kan ou par quelque autre intrigue secrète & inconnüe on ne le vît un jour sortir en campagne, & en effet de tous tant qu'ils étoient, il n'y en avoit pas un qui eût eu sujet de souhaitter sa liberté & de le revoir sur le Trône : excepté Jessomseingue, Mohabet-Kan, & quelques autres qui encore n'avoient pas fait grand' chose ; n'avoient-ils pas tous été contre lui ? du moins l'avoient-ils lâchement abandonné. Ils sçavoient bien qu'il seroit un Lion déchainé s'il sortoit ; qui donc eût pû s'y fier ? & que pouvoit esperer Etbar-Kan qui l'avoit si rudement reserré ? Je ne sai quand, par quelque hazard il eût pû sortir de captivité, s'il ne se seroit point encore trouvé tout seul de son parti ; mais quoi qu'Aureng-Zebe fût extrême-

ment malade , il ne laissoit pas de mettre ordre aux affaires & à la sureté de Chah-Jehan , & quoi qu'il eût conseillé à Sultan Mazum d'aller au plutôt ouvrir les portes à Chah-Jehan en cas qu'il vint à mourir, il ne laissoit pourtant pas de faire écrire incessamment à Etbar-kan ; & le cinquième jour dans le fort de sa maladie il se fit porter dans l'Assemblée des Omrahs pour se faire voir, afin de desabuser ceux qui pourroient croire qu'il seroit mort , & pour obvier à quelque tumulte populaire ou à quelque accident qui auroit pû causer la sortie de Chah-Jehan. Le 7. le neuf & le dixième il se fit encore porter dans l'Assemblée pour la même raison ; & ce qui est quasi incroyable, le treizième après être revenu d'un évanouissement qui avoit fait dire par toute la ville qu'il étoit mort , il fit entrer deux ou trois des plus grands Omrahs & le Raja Jesseingue pour leur faire voir qu'il étoit vivant, se fit lever en son seant, demanda de l'encre & du papier pour écrire à Etbar-kan , & se fit apporter le grand Seau qu'il avoit donné en garde à Rauchenara-Begum, & qu'il avoit enfermé à l'ordinaire dans un petit sac cacheté du cachet qu'il portoit toujours attaché

au bras, craignant qu'elle ne s'en fût déjà servie pour ses desseins. J'étois alors proche de mon Agah quand on lui donna toutes ces nouvelles, & je m'aperceus qu'il dit en levant les mains au Ciel; quelle force d'ame ? quel courage ! Dieu te réserve Aureng-Zebe à de plus grandes choses, il ne veut pas que tu menres ; & en effet depuis cet accident il revint peu à peu en convalescence.

Aureng Zebe n'eut pas plutôt repris sa santé qu'il essaya de tirer des mains de Chah-Jehan & de Begum-Sahib la fille de Dara, pour assurer le mariage de Sultan Ekbar son troisième fils avec cette Princesse, à dessein de l'autoriser par là, & de lui donner même plus de droit à l'Empire ; car c'est celui qu'on croit qu'il y destine ; il est encore fort jeune, mais il a beaucoup de parens à la Cour très-puissans, & il est né de la fille de Chah-Navaze-kan, & par conséquent du sang des anciens Souverains de Machate, Sultan Mahmoud & Sultan Mazum n'étant fils que de Ragipoutnys ou de filles de Rajas. Ces Rois, quoique Mahumetans, ne laissent pas de prendre des filles de Gemils pour quelque intérêt

170 EVENEMENS PARTICULIERS
d'Etat , ou quand elles sont extraordi-
nairement belles : mais Aureng-Zebe se
trouva court dans cette entreprise. On ne
sçauroit croire de quelle hauteur & avec
quelle fierté Chah-Jehan & Begum re-
jetterent la proposition, & même la jeune
Princesse, qui, dans la crainte qu'on n'en-
treprît de l'enlever , demeura plusieurs
jours inconsolable, & protesta qu'elle se
tuerait plutôt cent fois que d'épouser
le fils de celui qui avoit fait mourir son
pere. Il n'eut pas davantage de satisfac-
tion de Chah-Jehan sur certaines pierre-
ries qu'il lui demandoit pour achever un
ouvrage qu'il faisoit ajouter à ce fameux
Trône qu'on estime tant; car il répondit
fierement qu'Aureng-Zebe ne se mêlât
que de gouverner son Royaume mieux
qu'il ne faisoit , qu'il laissât là son Trô-
ne , qu'il étoit las d'entendre parler de
ces pierreries , & que les marteaux é-
toient prêts pour les mettre en poussie-
re à la premiere fois qu'on l'en impor-
tuneroit.

Les Hollandois ne voulurent pas être
les derniers à donner le Mohbarec à Au-
reng-Zebe ; ils songerent aussi à lui en-
voyer un Ambassadeur. Ce fut Monsieur
Adrican Commandeur de leur Factorie

de Sourate qu'ils choisirent pour l'Ambassade, & comme c'étoit un vrai honnête homme, de bon sens & de bon jugement, & qui ne négligeoit pas de prendre conseil de ses amis, il s'acquira bien de cet emploi. Aureng-Zebe, quoi qu'il le porte extrêmement haut, & que d'ailleurs il affecte de paroître Mahumetan zélé, & de mépriser par conséquent les Frangis ou Chrétiens, ne laissa pas de le recevoir avec beaucoup d'honneur & de civilité; il affecta même de lui voir faire le Salam ou reverence à la Frangui, après qu'on le lui eut fait faire à l'Indienne; il est vrai qu'il reçut ses lettres par la main d'un Omerah, mais cela ne devoit point passer pour mépris, car il n'avoit pas fait plus d'honneur à l'Ambassadeur d'Ubec; il lui fit entendre après cela qu'il pouvoit faire venir son présent, & lui fit vestir en même tems un Ser-Apah de brocar & à quelques uns de sa suite. Le présent qu'il apporta consistoit en quantité d'Ecarlate tres-fine, verte & rouge, quelques grands miroirs, & quantité de beaux travaux de la Chine & du Japon, entre lesquels il y avoit un Paleky & un Tack-Ravan, ou Trô-

ne de campagne d'un ouvrage qui fut admiré. L'Ambassadeur ne fut pas dépeché si-tôt qu'il eût souhaité, parce-que c'est la coutume des Mogols de retenir les Ambassadeurs le plus qu'ils peuvent, dans la croyance qu'ils ont qu'il y va de leur honneur & de leur grandeur de se faire faire long-tems la Cour par des Etrangers; on ne l'arrêta néanmoins pas si long-tems que les Ambassadeurs d'Usbec, & bien lui en prit, car son Secrétaire y mourut & le reste de ses gens commençoit déjà à tomber malade. Lors que le Roi le congédia, il lui fit vestir une autre Sera-Pah de brocar comme le premier, & lui en donna même un tres-riche pour porter au General de Baravia avec un poignard couvert de pierreries & une lettre fort obligeante.

Le principal but des Hollandois dans cette Ambassade étoit de se faire connoître immédiatement au Roi, s'autoriser par là, & intimider les Gouverneurs des ports de Mer & autres lieux où ils ont leurs Factories, afin qu'ils n'entreprennent pas, quand il leur plaira, de leur faire des insultes & de les troubler dans leur trafic, & pour leur faire connoître qu'ils auroient à faire à

une Nation puissante & capable de s'adresser & de se plaindre immédiatement au Roi. Leur but étoit encore de faire voir l'intérêt que le Roi avoit dans leur Commerce ; c'est pour cela qu'ils montroient de grands rolles des marchandises qu'ils achettent par tout le Royaume, & des sommes considérables d'or & d'argent qu'ils y apportent tous les ans : sans parler néanmoins de celles qu'il entirent par le cuivre & le plomb, la canelle, le clou de girofle, la muscade, le poivre, le bois d'aloës, les Elephans & autres marchandises de Hollande.

Environ ce tems-là un des plus anciens & des plus considérables Omrahs d'Aureng-Zebe s'ingéra un jour de lui remontrer que ce grand embaras d'affaires de toutes sortes, & cette activité perpétuelle d'esprit pourroit bien encore alterer son temperament & incommoder sa santé : Mais Aureng-Zebe sans faire presque semblant de l'écouter, se tourna d'un autre côté, le laissa là, & s'adressant à un des premiers Omrahs de la Cour homme de bon sens & homme de lettres, il lui parla à peu près de cette manière, selon que je l'ai peu apprendre du fils de ce Seigneur qui étoit un jeune Mede-

cin de mes Amis. Vous autres Sçavans n'êtes-vous pas tous d'accord qu'il est des tems & des conjonctures si pressantes qu'un Roi doit hazarder sa vie pour ses Sujets , & se doit sacrifier pour leur défense les armes à la main ? Cependant ce delicat ne veut pas que je me peine l'esprit , & que je sois obligé de consacrer mes veilles , & mes soins & quelques jours de ma vie , pour le bien public ; & semble me vouloir porter par ses raisons de santé à ne songer qu'à la passer doucement & à abandonner entièrement les affaires & le gouvernement entre les mains de quelque Visir, & ne sçait-il pas que la Providence m'ayant fait naître fils de Roi & m'ayant destiné à la Couronne, elle m'a par conséquent fait naître, non pas pour moi seul, mais pour le bien & le repos du public, & pour procurer une vie tranquile & heureuse à mes Sujets, autant que la justice, l'autorité royale & la sèureté de l'État le peuvent permettre ? Il ne voit pas la consequence de ses conseils, & combien de malheurs traînent d'ordinaire les Vizirats : Pense t-il que ce soit sans raison que nôtre grand Sadi ait si hardiment prononcé ; Cessez Rois, cessez d'être Rois,

ou sachez gouverner vos Royaumes vous mêmes. Va, dis à ton compatriote que j'agréerai toujours les soins qu'il prendra à l'ordinaire dans l'exercice de sa Charge, mais qu'il ne s'émancipe plus jufques à ce point : C'est bien assez de cette inclination naturelle que nous avons tous à vivre longuement & agreablement sans fouci & sans embarras, elle ne nous donne que trop souvent de ces sortes de conseils sans qu'il soit befoind'autres Conseillers, & nos femmes ne fçavent que trop souvent nous faire pancher de ce côté là.

En ce même tems l'on vit arriver un accident bien funeste qui fit grand bruit dans Dehli, & principalement dans le Serrail, & qui defabusa quantité de personnes qui avoient de la peine à croire comme moi que les Eunuques, quoique coupez tout ras, devinssent amoureux comme les autres hommes. Didar-xan l'un des premiers Eunuques du Serrail, & qui avoit fait bâtir une maison où il venoit souvent coucher & se divertir, devint amoureux d'une très-belle femme, sœur d'un de ses voisins qui étoit un Ecrivain Gentil. Ces amourettes durerent assez long-tems sans que per-

sonne y trouvât beaucoup à redire, parce qu'enfin c'étoit un Eunuque qui a droit d'entrer par tout , & une femme ; mais la familiarité devint si grande & si extraordinaire entre les deux Amans, que les voisins se doutèrent de quelque chose & en railloient l'Ecrivain, ce qui le picqua tellement, que par plusieurs fois il menaça sa sœur & l'Eunuque de les tuer s'ils continuoient leur commerce; & effectivement une nuit qu'il les trouva couchés ensemble, il poignarda l'Eunuque & laissa sa sœur pour morte. Tout le Serrail, femmes & Eunuques se liguerent contre lui pour le faire mourir, mais Aureng-Zebe se moqua de toutes leurs brigues & se contenta de le faire faire Mahumetan. On ne croit pas néanmoins qu'il puisse long-tems éviter la puissance & la mechanceté des Eunuques, car il n'en est pas, dit-on ici communement, des hommes comme des animaux, ces derniers deviennent plus doux & plus traitables quand on les coupe, & les hommes plus vicieux & plus méchans, arrogans pour l'ordinaire & insupportables, si ce n'est que ces vices, comme il arrive quelquefois, se changent, je ne sçais comment, en une fidélité, en une bravou-

re & en une générosité merveilleuse.

Ce fut encore environ le même tems, ce me semble, qu'on vit Aureng-Zebe un peu dégouté de Rauchenara-Begum à cause qu'elle fut soupçonnée d'avoir fait entrer deux hommes à diverses fois dans le Serrail, qui furent découverts & menez devant Aureng-Zebe; néanmoins comme ce n'étoit qu'un soupçon, il ne lui en témoigna pas un grand ressentiment; & il n'en usa pas avec tant de rigueur & de cruauté envers ces misérables qu'avoit fait Chah-Jehan. Voici de quelle façon une vieille Mestice de Portugais, qui avoit été long-tems esclave dans le Serrail & qui y entroit & en sortoit, me conta la chose. Elle me dit que Rauchenara-Begum, après avoir tiré d'un jeune homme tout ce qu'il avoit pû pendant quelques jours qu'elle l'avoit tenu caché, le donna à quelques femmes pour le conduire pendant la nuit au travers de quelques jardins, & le faire sauver; mais soit qu'elles eussent été découvertes, ou qu'elles eussent eu peur de l'être, ou autrement, elles s'enfuirent & le laisserent là errant parmi ces jardins sans qu'il sceût de quel côté tourner, enfin ayant été rencontré, & mené de-

vant Aureng-Zebe qui l'interrogea beaucoup sans en pouvoir presque tirer autre chose, sinon qu'il étoit entré par dessus les murailles. Aureng-Zebe commanda simplement qu'on le fit sortir par où il étoit entré ; mais les Eunuques en firent peut-être plus qu ne pretendoit Aureng-Zebe, car ils le jetterent du haut des murailles en bas. Pour ce qui est du second, cette même femme me dit qu'il fut trouvé errant dans les jardins comme le premier, & qu'ayant confessé qu'il étoit entré par la porte, Aureng-Zebe commanda de même simplement qu'on le fasse sortir par la porte, se reservant néanmoins de faire un grand & exemplaire châtiment sur les Eunuques, parce que c'est une chose qui non seulement regarde l'honneur de la maison du Roi, mais aussi la seureté de sa personne.

Quelques mois après on vit arriver à Dehly cinq Ambassadeurs presque en même tems. Le premier fut celui du Cherif de la Mecque, dont le present consistoit en quelques chevaux Arabes, & un Balai dont avoit été balayée cette espee de petite Chapelle qui est au milieu de la grande Mosquée de la

Mecque ; car les Mahumetans ont une grande veneration pour ce lieu , qu'ils appellent Beit-Allah, qui veut dire Maison de Dieu, dans la croyance qu'ils ont que c'est le premier Temple qui ait jamais été dedié au vrai Dieu , & que ce fut Abraham qui le lui dedia. Le second & le troisiéme Ambassadeur furent celui du Roi de l'Hyeman ou Arabie heureuse , & celui du Prince de Bassora qui presenterent aussi des chevaux Arabes. Les deux autres Ambassadeurs étoient envoyez par le Roi de l'Ebeche ou Ethiopie. L'on ne tint pas grand conte des trois premiers, ils paroissoient si misérables & si mal en ordre qu'on voyoit assés qu'ils ne venoient que pour attraper une piece d'argent par le moyen de leur present , & par le moyen de plusieurs chevaux & autres marchandises , que sous pretexte d'Ambassadeurs ils faisoient entrer dans le Royaume sans payer de Douane pour les vendre , & de l'argent en acheter des étoffes des Indes, & se retirer sans payer encore le droit de sortie.

Pour ce qui est de l'Ambassade des Ethiopiens , elle mérité d'être prise de plus loïn. Le Roi d'Ethiopie ayant en nouvelle de la Revolution des Indes fit

180 EVENEMENS PARTICULIERS
dessein de faire passer son nom en ces
quartiers & d'y faire connoître sa gran-
deur & sa magnificence par quelque
celebre Ambassade, ou comme veut la
medisance, ou plutôt la pure verité,
pour profiter de quelque present com-
me les autres. Et voici quelle étoit cette
admirable Ambassade: il choisit pour ses
Ambassadeurs deux personnages qu'on
doit croire des plus considerables de sa
Cour, & estimés capables de faire reüs-
sir un si beau dessein. Le premier étoit un
Marchand Mahumetan, que j'avois vu
il y avoit quelques années à Moka lors
que j'y passai venant d'Egypte par la
Mer Rouge, où il étoit de la part de ce
Prince pour vendre quantité d'Esclaves,
& de l'argent qui en provient, acheter de
marchandises des Indes. C'est là le beau
trafic de ce grâd Roi Chrétien d'Afrique.
Le 2. étoit un Marchand Chrétien Ar-
menien, né & marié en Alep, connu en E-
thiopie par le nom de Murat; je l'avois
aussi vu à Moka, où il m'avoit donné la
moitié de sa chambre & de tres-bons a-
vis, dût j'ai parlé dans le commencement
de cette Histoire, pour me détourner
de passer en Ethiopie selon le dessein que
j'en avois fait. Il venoit aussi en ce lieu

tous les ans de la part du Roi pour le même sujet que le Mahumetan, & apor-
toit le present que ce Roi faisoit tous les
ans à Messieurs de la Compagnie An-
gloise & Hollandoise des Indes Orienta-
les, & emportoit le leur. Or le Roi sui-
vant son dessein & l'envie qu'il avoit que
ses Ambassadeurs parussent par tout avec
éclat, fournit largement aux frais de
l'Ambassade; Il leur donna trente-deux
petits esclaves, filles ou garçons, pour
vendre à Moka, & en faire un beau fonds
de dépence pour le reste du voyage; voilà
cette admirable largesse, car on les vend
là ordinairement vingt-cinq ou trente é-
cus la piece l'un portant l'autre, ce qui de-
voit par consequent faire une sommes-
tes considerable. Il leur donna de plus
pour faire present au Grād Mogol vingt-
cinq Esclaves choisis, entre lesquels il y
en avoit neuf ou dix fort jeunes, propres
à être faits Eunuques. Je laisse à penser si
c'étoit un present fort digne d'un Roi, &
principalement d'un Roi Chrétien à un
Prince Mahumetan; mais le Christianis-
me des Ethiopiens est bien différent du
nôtre. Il leur donna encore pour le Grand
Mogol quinze chevaux qu'ils estiment
autant que ceux d'Arabie; une espee,

de petite Mule dont j'ai vu la peau, qui étoit une chose tres-rare; il n'y a Tigre si bien marqueté ni Alacha des Indes on étoit de soye à rayes, si bien rayée, ni avec tant de variété, d'ordre & de proportion qu'elle l'étoit. De plus deux dents d'Elephant si prodigieuses, qu'ils assureroient que c'étoit tout ce que pouvoit faire un homme bien fort que d'en enlever une de terre; & enfin une Corne de bœuf pleine de civete; c'étoit aussi une prodigieuse corne, j'en mesurai l'ouverture lors qu'ils vinrent à Dehli, elle avoit plus de demi-pied de diametre. Toutes choses, étant ainsi Roialement préparées, les Ambassadeurs partirent de Gonder Capitale d'Ethiopie, située dans la Province de Dumbia, & s'en vinrent par de tres mauvais païs, étans en chemin plus de deux mois à Beiloul, qui est un port de Mer desert vis à vis de Moka, proche de Babel-Mandel, n'osans venir, pour des raisons que je pourrai dire ailleurs, par le chemin ordinaire des Caravanes qui se fait aisément en quarante jours à l'Arkiko, & de là passer à l'Isle de Masouva où le grand Seigneur tient garnison. Pendant le tems qu'ils furent à Beiloul, attendant une barque de Moka pour traverser la

Mer Rouge, il leur mourut quelques Esclaves, parce que la barque tarda trop à venir, & qu'ils n'y trouvoient pas tous les rafraîchissemens qui leur étoient nécessaires. Quand ils furent à Moxa, ils ne manquerent pas de vendre leurs marchandises pour faire ce fonds d'Ambassade selon l'ordre qu'ils en avoient, mais ils eurent le malheur que les Esclaves se trouverent cette année à bon marché, parce que plusieurs autres Marchands y en avoient amené; néanmoins ils ne laisserent pas d'en faire ce fonds considérable & de poursuivre leur entreprise. Ils s'embarquerent sur un vaisseau des Indes pour passer à Sourate; leur navigation fut assez heureuse; ils ne furent pas vingt cinq jours en Mer; mais, soit qu'ils n'eussent pas donné trop bon ordre aux provisions, soit que leurs finances fussent déjà épuisées ou autrement; il leur mourut plusieurs chevaux, & plusieurs Esclaves avec la Mule dont ils sauverent la peau. Ils ne furent pas plutôt arrivés à Sourate, qu'un certain Revolté du Visapour nommé Seva-Gi vint piller & brûler la ville, & en même tems leur maison, sans qu'ils pussent sauver autre chose que leurs lettres, quelques

Esclaves qui étoient malades , ou que Seva-Gi ne pût atrâper , leurs habits à l'Ethiopienne qu'il ne leur envia point, la peau de la Mule dont il ne se mettoit je crois guere en peine , & la Corne de bœuf qu'il trouva déjà vuide de civette. Ils exageroient fort leur malheur , mais ces méchans Indiens qui les avoient vu arriver délabrez comme ils étoient sans provisions , sans habits , sans argent & sans lettres de change , disoient qu'ils étoient bien-heureux & qu'ils devroient conter le pillage de Sourate pour une des meilleures fortunes de leur vie , parce que Seva-Gi leur avoit épargné la peine de conduire à Dohly leur misérable present , & leur avoit fourni un tres-beau pretexte de faire les gueux , & les Kaimans, de vendre la civette , & quelques Esclaves qu'ils disoient être à-eux en propre, & demander de quoi vivre au Gouverneur de Sourate, qui les nourrit quelque tems, & leur fournit même enfin de l'argent & quelques charettes pour continuer leur voiage jusques à Dèhli. Monsieur Adrican , Chef de la Factorie des Hollandois qui étoit de mes Amis, donna à l'Armenien Murat une lettre de recommandation pour moi qu'il m'apporta.

ta lui-même à Dehli sans sçavoir que
 je fusse son hôte de Moka. Ce nous fut
 une assez plaisante & agreable rencontre
 lors que nous nous reconnûmes l'un l'au-
 tre depuis cinq ou six ans que nous ne
 nous étions vus ; je l'embrassai tendre-
 ment & lui promis que je le servirois en
 tout ce qui seroit en mon pouvoir ; mais
 quoi que j'eusse des connoissances à la
 Cour , il m'étoit presque impossible de
 les servir , car comme ils n'avoient rien
 apporté de leur present, sinon la peau de la
 Mule & la Corne de Bœuf toute vuide
 où ils gardoient leur Arac ou eau de vie
 de sucre noir dont ils étoient tres-frians,
 & qu'on les voyoit aller par les rues sans
 Paleky, & sans chevaux, si ce n'étoit ce-
 lui de nôtre Pere Missionnaire, ou un des
 miens qu'ils pensoient tuer , ou quel-
 que miserable charette de louage , avec
 des habits de vrais Bedouïns, & une sui-
 te de sept ou huit de leurs Esclaves nuds
 pieds , nuds tête , & qui pour tout ha-
 billeement n'avoient qu'une vilaine échar-
 pe bridée entre les cuisses, avec un demi
 linceul sur l'épaule gauche passé par des-
 sous l'aisselle droite, en façon de manteau
 d'Esté ; j'avois beau parler pour eux , on
 ne les prenoit que pour des gueux , &

l'on ne faisoit pas semblant de les regarder néanmoins je prêchai tant la grandeur de leur Roi auprès de mon Agah Danehmend-Kan qui avoit intérêt à m'entendre, parce qu'il avoit les affaires Etrangères entre les mains, qu'Aureng-Zebe leur donna Audience, reçût leurs lettres, leur fit donner un Ser-apah qui étoit une Veste de brocar, une Echarpe ou ceinture de soye en broderie & un Turban de même, fit donner ordre pour leur subsistance, & les dépêcha bien-tôt, & même avec beaucoup plus d'honneur qu'ils ne devoient espérer; car en les congédiant il leur fit encore vestir à chacun un Ser-apah, & leur fit présent pour eux en leur particulier de six mille Roupies, ce qui monte à près de trois mille écus, dont le Mahumetan en eut quatre & Murat deux, parce qu'il étoit Chrétien. Il leur donna pour présenter au Roi leur Maître un Ser-apah fort riche, deux grands Corners ou Trompettes d'argent doré, deux Timbales d'argent, un Poignard couvert de Rubis, & la valeur à peu près de vingt mille francs en Roupies d'or ou d'argent pour faire voir, disoit-il, à leur Roi de la Monnoye commè chose rare, n'y

en ayant point dans son païs ; mais il ſçavoit bien que ces Roupies ne ſortiroient pas du Royaume , & qu'ils en acheteroient des marchandises des Indes ; auſſi les employerent-ils en fines toiles de coton pour faire des chemiſes à leur Roi , à la Reyne & à ſon Fils unique legitiſime qui doit être ſon ſucceſſeur , en Alachas ou étoffes de ſoye à rayes d'or ou d'argent pour faire des Veſtes & des callons d'Été , en Eſcarlatte d'Angleterre verte & rouge pour faire auſſi deux Abbs ou Veſtes à l'Arabe pour leur Roi ; en Eſpiceries , & en quantité de toiles plus groſſieres pour pluſieurs Damaïſelles de ſon Serrail & pour les enfans qu'il a eu d'elles, le tout ſans payer de Dôüanes.

Avec toute l'amitié que j'avois pour Murat, trois choſes me firent preſque repentir de les avoir ſervi. La premiere eſt que Murat m'ayant promis de me laiſſer pour cinquante Roupies un ſien petit Fils qui étoit fort bien fait, d'un noir fin, & qui n'avoit point ce gros nez écarté, ni ces groſſes levres ordinaires aux Ethiopiens ; il me manqua de parole & me fit preſenter qu'il n'en vouloit pas

moins de trois cens ; avec tout cela je pensai l'acheter pour la rareté du fait, & pour qu'il fût dit qu'un pere m'avoit vendu son enfant. La seconde, c'est que je découvris que Murat aussi bien que le Mahumetan s'obligea à Aureng-Zebe de faire en sorte envers leur Roi qu'il permittoit qu'on fit rebâtir dans l'Éthiopie une vieille Mosquée ruinée du tems des Portugais, & qui avoit été bâtie pour Tombeau d'un certain Cheik ou Derviche qui y passa de la Mecque pour la Propagation du Mahometisme & y fit de grands progres ; ils receurent d'Aureng-Zebe deux mille Roupies pour cela. Cette Mosquée avoit été jettée par terre par les Portugais lors qu'ils porterent de Goa le secours en Éthiopie, que le Roi qui se fit Catholique leur avoit demandé contre un Prince Mahumetan qui envahissoit le Royaume. La troisième, c'est qu'ils prièrent Aureng-Zebe de la part de leur Roi de leur donner un Alcoran & huit autres livres dont j'ai le memoire, des plus renommez qui soient dans la Religion Mahumetane ; ce procédé me sembla bien lâche & bien vilain pour un Ambassadeur & pour un Roi Chrétien, & me confirma ce-

qu'on m'avoit dit des Moka, qu'il faut que ce Christianisme d'Ethiopie soit quelque chose d'admirable; que tout cela fent fort le Mahumetisme, & que les Mahumetans s'y vont multiplians par tout, principalement depuis le tems que les Portugais, qui y avoient penetré pour la raison que je viens de dire, furent tués après la mort du Roi par l'intrigue de la Reine mere, ou chassés avec le Patriarche Jesuite qu'ils avoient amené de Goa.

Pendant le tems que les Ambassadeurs furent à Dehli, mon Agah qui est extraordinairement curieux les faisoit venir souvent chez lui en ma presence pour s'instruire de l'Etat & du Gouvernement de leur país, & principalement pour s'informer de la source du Nil qu'ils appellent Abbabile, dont ils nous parloient comme d'une chose si connue que personne n'en doutoit; Murat même & un Mogol qui étoit retourné d'Ethiopie avec lui, y avoient été & nous en dirent à peu près ces particularités qui conviennent avec ce que j'en avois appris à Moka. Que le Nil avoit son origine dans le país des Agans; qu'il sortoit de terre par deux sources bouillonnantes proches l'une de l'autre qui formoient un petit Lac

d'environ trêze ou quarante pas de long; qu'au sortir de ce Lac il étoit déjà une riviere raisonnable; & que d'espace en espace il recevoit de petites rivières qui le grossissoient: Ils ajoûtoient qu'il s'en alloit tournant & formant comme une grande Isle, & qu'après avoir tombé de plusieurs rochers escarpez, il se jettoit dans un grand Lac où il y a plusieurs Isle fertiles, quantité de Crocodiles, & ce qui seroit assez remarquable, s'il étoit vrai, quantité de Veaux Marins, qui n'ont d'autre issue pour les excemens de ce qu'ils mangent, que la gueule par où ils les vomissent: ce Lac étant dans le pais de Dumbia à trois petites journées de Gonder, & à quatre ou cinq journées de la source du Nil; & qu'enfin il sortoit de ce grand Lac chargé de beaucoup d'eaux des rivières & des torrens, qui y tombent principalement dans la saison des pluies qui commencent reglement comme dans les Indes (ce qui est tout-à-fait considerable & convainquant pour l'inondation du Nil) sur la fin de Juillet, pour s'en aller passer par Sonnar Ville Capitale du Roi des Funges tributaire du Roi d'Ethiopie, & de là se jeter dans les plaines de Mest a qui est l'Egypte. Les Amba-

fadeurs n'avoient garde de manquer d'en dire plus qu'on n'en vouloit sur la grandeur de leur Roi & sur la force de son armée ; mais ce Mogol n'en convenoit pas trop , & en leur absence nous représentoit cette armée qu'il avoit veüe deux fois en campagne le Roi à la tête, comme la plus misérable chose du monde. Il nous racontoit aussi plusieurs particularitez du pais, que j'ai mises dans mes Memoires que je tacherai peut-être quelque jour de débrouïller ; cependant je rapporterai trois ou quatre choses que me dit Murat , parce que je les trouve fort extravagantes pour un Royaume Chrétien. Il me disoit donc qu'il n'y avoit guere d'hommes en Ethiopie qui outre leur femme legitime n'en eussent plusieurs autres, & le bon homme avouoit lui-même en avoir deux , sans compter celle qu'il avoit laissée à Alep ; Que les femmes Ethiopiennes ne se cachaient pas ainsi que dâs les Indes entre les Mahumetans ni même entre les Gentils: Que celles du menu Peuple filles ou mariées, esclaves ou libres, se trouvoient souvent pêle mêle jour & nuit dans une même chambre sans toutes ces jalousies des autres Pais: Que celles des Seigneurs ne se

cachotent pas beaucoup pour entrer dans la maison d'un simple Cavalier qu'elles sçavoient être homme d'exécution: Que si je fusse allé en Ethiopie on m'auroit d'abord obligé à me marier comme on avoit fait depuis quelques années un certain Européen qui se disoit Medecin Grec, quoi qu'il fût Padry, avec la fille duquel il prétendoit marier un de ses fils: Qu'un vieillard d'environ quatre-vingt-ans presenta un jour au Roi vingt-quatre fils tous en âge de porter les armes, que le Roi lui demanda s'il n'avoit que cela d'enfans, & que lui ayant répondu que non, si ce n'étoit quelques filles, le Roi le renvoya fort rudement en lui disant, Va va vieux veau, tu devrois avoir honte dans l'âge où tu es de n'avoir que cela d'enfans, manque-t-il de femmes en mon Royaume? Que le Roi avoit du moins quatre-vingt fils ou filles qui couroient pêle mêle dans son Serrail, & que c'étoit pour eux qu'il faisoit faire quantité de bâtons ronds vernis faits comme une petite massue, parce que ces enfans étoient ravis d'avoir cela à la main comme un Sceptre qui les distinguoit de ceux qui étoient fils de quelques esclaves ou autres gens du Serrail. Aureng Zebe
les

En aussi venir deux fois devant lui pour la même raison que mon Agah, & principalement pour s'enquerir de l'état du Mahumetisme du Païs : il eut même la curiosité de voir la peau de la Mule qui demeura je ne sçai comment à la forteresse entre les Officiers, ce qui me fut une mortification bien grande, parce qu'ils m'e l'avoient destinée pour les bons services que je leur avois rendus, je faisois mon compte que j'en ferois présent un jour à quelqu'un de nos curieux d'Europe : J'insistois fort qu'avec la peau de la Mule ils portassent la grande Corne à Aureng Zebe, pour la lui faire voir, mais nous trouvions ce grand inconvenient, qui peut-être il leur eût fait cette demande qui les auroit embarrassés ; comment il s'étoit pû faire qu'ils eussent sauvé la Corne du pillage de Sourate & perdu la Civette,

Dans le tems que les Ambassadeurs d'Ethiopie étoient à Dehli, Aureng Zebe fit assembler son Conseil Privé & les plus Doctes personnes de sa Cour, pour déterminer du nouveau Maître qu'il donneroit à son troisième fils Sultan Exbar celui qu'il destine pour son successeur. Il fit voir dans ce Cōseil la passion qu'il a de

faire instruire ce jeune Prince & d'en faire quelque grand homme ; Aureng-Zebe n'ignore pas de quelle importance est la chose & qu'il seroit à souhaiter que comme les Rois surpassent le reste des hommes en grandeur, ils les surpassassent aussi en vertu & en Science. Il n'ignore pas encore sans doute, qu'une des principales sources de la misère, du mauvais gouvernement, du depoplement & de la decadence des Empires d'Asie, vient de ce que les enfans des Rois n'étant élevez que parmi des femmes & des Eunuques, qui ne sont souvent que de misérables esclaves de Russie, Circasie, Mingrelie, Gurgistan, Ethiopie, Ames basses & serviles, ignorantes & superbes; ces Princes deviennent Rois, étant âgez sans avoir reçu l'instruction & sans savoir ce que c'est d'être Rois, étonnez quand ils commencent à sortir du Sérail comme des gens qui viendroient d'un autre monde, ou qui sortiroient de quelque caverne souterraine où ils auroient été nourris toute leur vie, admirans tout comme de grands innocens, croyans tout & craignans tout comme des enfans, ou rien du tout comme de fiers étourdis, tout cela suivant leur na-

turel & suivant les premières idées qu'on leur donne, orgueilleux pour l'ordinaire, arrogans & graves, mais d'une certaine façon d'orgueil & de gravité si fade & si dégoûtante & qui leur sied si mal, qu'on voit clairement que tout cela n'est que brutalité ou barbarie ou la suite de quelque leçon mal étudiée & affectée ou bien donnans dans de certaines civilitez pueriles qui sont encore plus fades & plus dégoûtantes, ou dans les cruautés, mais dans ces cruautés aveugles & brutales & dans une yvrognerie basse & grossière, ou dans un luxe sans mesure & sans raison, ou se ruinant le corps & l'esprit avec leurs Concubines, ou abandonnans tout pour se jeter dans les plaisirs de la chasse comme des animaux carnassiers, prisans plus une mutte de chiens que la vie de tant de pauvres gens qu'ils font traîner par force à leurs chasses, & qu'ils y laissent mourir de faim, de chaud, de froid & de misère ; se jettans en un mot quasi toujours dans quelque extrémité tout à fait déraisonnable & extravagante selon que les porte, comme j'ai déjà dit, leur naturel ou les premières idées qu'on leur donne, & demeurans ainsi presque tous dans une ignorance de

ce qui concerne l'Etat du Royaume, les Rènes du Gouvernement abandonnées entre les mains d'un Visir, qui les entretient dans leur ignorance & dans leurs passions, qui sont les plus puissans apuis qu'il ait pour pouvoir toujours gouverner à sa fantaisie avec plus de sûreté & moins de contradiction, & entre les mains de ces esclaves leurs meres, de leurs Eunuques qui ne sçavent souvent que tramer des intrigues de cruauté, se faisant étrangler ou chasser les uns les autres & souvent les Visirs mêmes & les plus grands Seigneurs, sans que qui que ce soit qui a un peu de bien puisse être en sûreté de sa vie.

Aprés tous ces Ambassadeurs dont nous avons parlé, l'on eut enfin nouvelle que celui de Perse étoit sur la frontiere. Les Omrahs Persiens qui sont au service du Mogol faisoient courir le bruit qu'il venoit pour des affaires de tres-grande importance, quoi que les personnes intelligentes se doutassent assez qu'il ne devoit pas y avoir grand' chose, que le tems des grands coups étoit passé, & que ce qu'en faisoient les Omrahs & autres Persiens c'étoit plutôt pour se faire de fête & pour faire valoir leur nation qu'autrement. Ces mêmes Persiens ajoûtoient

que l'Omrah, qu'Aureng-Zebe envoïa au devant de lui pour le recevoir & pour le faire traiter honorablement sur les chemins, avoit ordre exprès de ne rien épargner pour découvrir de l'Ambassadeur quel pouvoit être le principal sujet de l'Ambassade, & de plus lui faire entendre que c'étoit une ancienne & generale coutume de tous les Ambassadeurs de faire le Salan ou la reverence à l'Indienne & de ne donner les Lettres au Roi que par main tierce ; cependant on a vû qu'il n'y avoit guere d'aparence en ce qu'ils disoient & qu'Aureng-Zebe se mettoit bien au dessus de tout cela. Le jour de son entrée il reçut tout l'honneur possible ; les Bazaris par où on le fit passer se trouverent tous peints de nouveau, & bordez de Cavalerie, durant plus d'une lieuë ; plusieurs Omrahs l'accompagnerent avec la Musique, les Timbales & les Trompettes, & lors qu'il entra dans la forteresse ou Palais du Roi, on fit tirer l'artillerie ; Aureng-Zebe le reçut avec beaucoup de civilité, ne trouva point mauvais qu'il lui fit le Salan à la Persienne & reçut immédiatement de sa main les Lettres de son Roi sans aucune difficulté ; il les éle-

va même presque jusques sur la teste par honneur, un Eunuque lui ayant aidé à les déeacheter, il les leut avec un visage grave & serieux, après quoi il se fit apporter une Veste de brocar avec un Turban & une écharpe ou ceinture de soye en broderie d'or & d'argent qu'il lui fit vestir en sa presence, qui est ce que j'ai dit qu'on appelle Ser-apan ou vêtement depuis la teste jusques aux pieds. Un moment après on lui fit entendre qu'il pouvoit faire venir son present qui consistoit en vingt-cinq chevaux aussi beaux que j'en eusse jamais vus, on les menoit en main, & ils avoient des housses de brocar en broderie; il y avoit aussi vingt Chameaux de Race qu'on eût pris pour de petits Elephans, tant ils étoient grands & puissans : On apporta ensuite quantité de Caisses qu'on disoit être pleines d'eau Rose très-excellente, & d'une certaine eau distillée qu'on appelle Beidmehk, qui est fort chere, & qu'on croit être fort cordiale. On déplia par après cinq ou six Tapis qui étoient très-beaux & d'une prodigieuse grandeur, & puis quelques pieces de brocar que je trouvai moyen de voir de près ailleurs qui étoient très-riches, & d'un tra-

vaîl à petites fleurs , si fin & si delicat, que je ne sçais si en Europe on en pourroit trouver de semblables. On aporta encore quatre Coutelas damasquinez avec autant de Poignards , le tout couvert de pierreries ; & on aporta enfin cinq ou six harnois de cheval qu'on estimoit beaucoup , qui étoient aussi très-beaux & très-riches ; l'étoffe étoit relevée de riche broderie avec de petites perles & de très-belles turquoises de la vieille Roche. On remarqua qu'Aureng-Zebe considéra attentivement tout ce present ; qu'il admiroit la beauté & la rareté de chaque pièce , & qu'il exaltoit de tems en tems la generosité du Roi de Perse. Il assigna ensuite un lieu à l'Ambassadeur entre les premiers Omrahs , & après l'avoir entretenu un moment sur les fatigues de son voyage , il le congedia , lui repetant plusieurs fois qu'il le vint voir tous les jours.

Pendant quatre ou cinq mois que l'Ambassadeur demeura dans Dehli, il fut toujours traité splendidement aux dépens du Roi , les plus grands Omrahs le regalan à leur tour , & il fut enfin congedié très-honorablement ; car Aureng-Zebe lui fit encore vestir un riche Ser-

raph, lui fit des présens considérables pour lui en particulier, se réservant d'en envoyer à son Maître par un Ambassadeur exprés; comme il le fit quelque tems après.

Nonobstant tous les honneurs & toutes les caresses qu'Aureng-Zebe avoit faites à l'Ambassadeur, les mêmes Persiens que j'ai dit, pretendoient que le Roi de Perse le piquoit sensiblement dans ses lettres sur la mort de Dara, & sur l'emprisonnement de Chah-Jehan comme des actions indignes d'un Frere, d'un Fils, & d'un Musulman ou fidele, & qu'il le piquoit même sur ce mot d'Além-Guire ou preneur de monde, qu'Aureng-Zebe avoit fait graver sur sa Monnoye; Ils disoient que c'étoient ceci les propres termes de la lettre. Puisque tu es donc cet Alem-Guire Besin-Allah, au nom de Dieu, je t'envoie une épée & des chevaux, aprochons-nous l'un de l'autre; ce qui eût été lui faire une espee de défi; s'il en est ainsi, je m'en rapporte: Quoi qu'il ne se passe guerre de choses à cette Cour qu'un homme qui a de bonnes connoissances, qui sçait la langue & qui n'épargne point non plus que moi l'argent pour satisfaire sa

curiosité , ne puisse sçavoir facilement, néanmoins je ne l'ai jamais pû découvrir au vrai. Mais j'ai bien de la peine à croire que le Roi de Perse en ait usé de la sorte, cela sentiroit un peu trop à mon avis la Rodomontade, encore que les Persiens n'en soient pas chiches quand il est question de se faire valoir & de faire montre de leur grandeur & de leur puissance : Je croirois bien plutôt , & je ne suis pas seul de mon sentiment, que la Perse n'est guere en état de faire d'entreprise sur l'Hindoustan, & qu'elle fera bien assez de garder son Kandahar du côté de l'Hindoustan , & ses frontieres du côté du Turc ; ou connoit ses forces & ses richesses, elle ne produit pas tous les jours de ces grands Chah-Abas, courageux , instruits , fins & rusez , qui sçavent se servir de tout , & faire beaucoup de chose à peu de frais ; que si elle se sentoit en état d'entreprendre quelque chose contre l'Hindoustan, ou qu'elle se piquât, ainsi qu'ils disent, de ces sentimens de Piété & de Musulman , pourquoi est-ce donc que pendant ces derniers troubles & guerres civiles qui ont duré si long-tems dans l'Hindoustan, elle s'est tenuë les bras croisez à regarder

le jeu, lors que Dara, Chah-Jehan, Sultan Sujah, & peut-être le Gouverneur de Caboul lui tendoient les mains, elle qui eût pû avec une mediocre armée & de mediocre dépense s'emparer du plus beau de l'Inde, du Royaume de Caboul jusques à l'Indus & au delà, & se faire ainsi Arbitre de toutes choses ? Neanmoins il falloit bien qu'il y eût des termes piquans dans ces lettres du Roi de Perse, ou que l'Ambassadeur eût fait on dit quelque chose qui déplût à Aureng-Zebe, car deux ou trois jours après qu'il l'eut congedié il fit courir le bruit qu'il avoit fait couper les jarrets aux chevaux qu'il lui avoit presentez, & lors qu'il fut sur la Frontiere il lui fit rendre tous les Esclaves Indiens qu'il emmenoit. Il est vrai qu'il en avoit une prodigieuse quantité ; il les avoit en presque pour rien à cause de la famine, & on acusoit même les gens d'avoir dérobé plusieurs enfans.

Au reste Aureng-Zebe ne s'est point tant piqué d'honneur, ni si fort embarrassé avec cet Ambassadeur comme fit autrefois Chah-Jehan en pareille rencontre, avec celui que lui envoyoit le grand Chah-Abas. Quand les Persiens sont

en humeur de railler les Indiens , ils en font ces trois ou quatre petits contes. Ils disent que Chah-Jehan voyant que les caresses & promesses qu'il avoit fait faire à l'Ambassadeur n'avoient pû fléchir sa fierté , & qu'il ne vouloit en aucune façon saluer à l'Indienne , il s'avisa de cet artifice ; qu'il commanda qu'on fermât la grande porte de la cour de l'Am-Kas où il le devoit recevoir , & qu'on ne laissât que le guichet ouvert par où un homme ne pouvoit passer qu'à toute peine en se courbant beaucoup & en s'abaissant la tête vers la terre comme l'on fait quand on salue à l'Indienne, afin que du moins il fût dit qu'il avoit fait mettre l'Ambassadeur en une posture qui étoit quelque chose de plus bas que le Salam Indien, mais que l'Ambassadeur qui s'aperçût de l'artifice entra le dos le premier. Ils encherissent là dessus ; que Chah-Jehan piqué de se voir ainsi attrapé , lui dit , Eh-Bed-bakr , Eh malheureux , crois tu entrer dans une Ecurie d'ânes comme toi ? Et que l'Ambassadeur sans s'émouvoir répondit , qui ne le croiroit à voir une si petite portée ? ils font encore le conte, qu'une autrefois Chah-Jehan trouvant mauvais quelques

réponses rudes & fieres qu'il lui faisoit ne se pût empêcher de lui dire , Eh-bed-Bakt , Chah-Abas n'a-t'il point d'honnêtes gens à sa Cour sans m'envoyer un fou comme toi ? & quel l'Ambassadeur répondit, si fait, il y a de bien plus honnêtes gens que moi à sa Cour & quantité, mais à tel Roi tel Ambassadeur. Ils ajoutent , qu'un jour Chah-Jehan , qui lui avoit fait apporter à dîner en sa présence, & qui tâchoit toujours de trouver quelque chose pour le démonter, voyant qu'il s'amusoit à ronger des os , s'avisa de lui dire en riant , Eh Eltchy-Gy , Seigneur Ambassadeur , que mangeront donc les chiens ? & qu'il répondit sans heziter, du Kicheri , qui est un mélange de legumes , le manger ordinaire du menu peuple, & dont il voyoit manger Chah-Jehan parce qu'il l'aimoit. De plus, que Chah-Jehan lui demanda un jour ce qui lui sembloit de son nouveau Dehli qu'il faisoit bâtir au respect de Hispan, & qu'il répondit hautement & en jurant, Billah , Billah Hispan ne vient pas à la poussiere de votre Dehli , ce que Chah-Jehan prit pour une louange de sa nouvelle ville, quoi que l'Ambassadeur prétendit s'en moquer à cause de la pouss-

fiere qui y est si importune. Enfin ils content que Chah-Jehan le pressant de dire ce qui lui sembloit de la grandeur des Rois de l'Hindoustan en comparaison de ceux de Perse, il répondit qu'on ne sçauroit mieux comparer les Rois des Indes qu'à une grande Lune de quinze ou seize jours, & ceux de Perse à une petite Lune de deux ou trois jours; que cette réponse agréa sur l'heure à Chah-Jehan, mais qu'il s'aperçût incontinent après que la comparaison ne lui étoit pas trop avantageuse, & que l'Ambassadeur vouloit dire que les Rois des Indes alloient en diminuant, & ceux de Perse en augmentant comme un croissant.

Que ces pointilles soient si fort à estimer, & des marques d'un si grand Esprit comme ils prétendent, chacun est libre d'en juger, je croirois bien plutôt qu'une gravité modeste & respectueuse feroient beaucoup mieux à un Ambassadeur que la fierté & la raillerie, & que sur tout avec les Rois il n'y a jamais guere à railler, témoin l'accident qui en pensa arriver à ce même Ambassadeur, car Chah-Jehan en fut enfin si las & si ennuyé qu'il ne l'appelloit plus que le

dely , le fou ; & il commanda ſecretement un jour que quand on le verroit entrer dans une rue aſſez longue & étroite qui eſt dans la forterreſſe pour venir à la ſale de l'Assemblée , on lâchât au devant de lui un Elephant qui étoit en humeur & très-vicieux , & que bien prit à l'Ambaſſadeur de ſauter promptement en bas de ſon Paleky, & d'avoir des gens bien adroits qui avec lui ſceurent tirer des flèches dans la trompe de l'Elephant qui lui firent rebrouſſer chemin.

Ce fut dans le tems que l'Ambaſſadeur de Perſe ſ'en retournoit , qu'Aureng-Zebe fit cet admirable acueil à ſon Precepteur Mullah Salé ; l'Histoire eſt rare. Ce vieillard , qui depuis fort long tems s'étoit retiré vers Kaboul dans des terres que Chah Jehan lui avoit autrefois données , n'eût pas plutôt entendu les aventures d'Aureng-Zebe ſon diſciple , qu'il l'avoit emporté ſur Dara & ſurtous ſes freres & qu'il étoit Roi de l'Hindouſtan , qu'on le vit arriver à la Cour en grande eſperance d'être incontinent fait Omrah ; il fait ſa Cour , il brigue , il fait parler tous ſes amis ; il n'y a pas juſques à Rauchenara-Begum qui ne s'employe dans ſon affaire ; & ce-

pendant trois mois entiers se passent sans qu'Aureng-Zebe fasse seulement semblant de le regarder ; jusques à ce qu'enfin ennuyé de l'avoir ainsi-toujours devant ses yeux , il se le fit amener dans un endroit retiré où il n'y avoit que Hakim-ul-Mouloux , Danech-mend-kan, & trois ou quatre de ces Omrahs qui se piquent de Science , & lui parla pour le congédier & s'en défaire , à peu près de cette façon. Je dis à peu près , car il est impossible qu'on puisse sçavoir & rapporter ces sortes de choses mot pour mot, & qu'on n'y mêle rien du sien ; quand j'y aurois été présent, aussi bien que mon Agah qui est celui de qui j'ai appris ce que j'en sçais , je ne le ferois pas avec certitude , mais je puis assurer en vérité que je n'ai rien omis de la substance de la chose ; c'est donc ainsi que commença Aureng-Zebe. Que pretens-tu de moi Mullah-gy , Monsieur le Docteur ? que je te fasse un des premiers Omrahs de ma Cour ? Certainement si tu m'avois instruit comme tu devois , il n'y auroit rien de plus raisonnable , car pour moi je suis dans ce sentiment qu'un enfant bien élevé est autant ou plus obligé à son Maître qu'à son

Pere ; mais où sont ces beaux enseignemens que tu m'as donnés ? tu m'as d'abord appris que tout ce Frangistan n'étoit que je ne sais quelle petite Isle dont le plus grand Roi étoit autrefois celui de Portugal , & après celui de Hollande , & qu'ensuite venoit celui d'Angleterre ; & pour ce qui est des autres Rois, comme celui de França & celui d'Andalous, tu me les as figurés comme de nos petits Rajas, me faisant entendre que les Rois d'Hindoustan étoient bien au dessus de tout cela, que c'étoient les vrais & uniques Houmayons, les Ekbars, les Jehan-Guires, les Chah-Jéhans, les Fortunez, les Grands par excellence, les preneurs du monde, les Rois du monde ; & que la Perse & l'Usbec, Kachguer, Tatar, & Catay-Pegu, Siam, Tchine & Matchine trembloient au nom des Rois de l'Hindoustan ; admirable Géographie ! Tu me devois bien plutôt faire distinguer exactement tous ces divers Etats du monde, & me faire bien entendre leur force, leur façon de combattre, leurs coutumes, leurs religions, leurs gouvernemens, leurs intérêts ; & par une solide lecture de l'Histoire me faire remarquer leur commencement, leur

progresz, leur décadence, d'où, comment, par quels accidens & par quelles fautes ces grands changemens & revolutions sont arrivées; à peine ai-je appris de toi le nom de mes ayeuls les fameux Fondateurs de cet Empire; c'est bien loin de m'avoir appris l'Histoire de leur vie; & comme ils se sont pris à de si illustres conquêtes: Tu m'as voulu apprendre l'Arabe, à lire & à écrire; je te suis fort obligé de m'avoir tant fait perdre de tems sur une langue qui demande des dix & des douze années pour en venir à quelque perfection; comme si le fils d'un Roi se devoit jamais piquer de passer pour Grammairien ou pour quelque Docteur de la Loi; & d'apprendre au plus d'autres langues que celles de ses voisins, lors qu'il ne s'en peut que difficilement passer; lui à qui le tems est si cher pour tant d'autres choses d'importance qu'il doit apprendre de bonne heure; comme s'il y avoit aucun esprit qui ne se rebutât & ne se ravalât même dans un exercice si triste & si sec, si long & si importun, comme est celui d'apprendre des mots. Voilà ce que dit Aureng-Zebe avec beaucoup de ressentiment; mais quelques-uns des sçavans, soit pour le sta-

ter & amplifier ce qu'il avoit dit, soit par jalousie qu'ils eussent contre Mullah ou autrement, firent courir le bruit qu'il n'en étoit pas demeuré là, & qu'après s'être diverti quelque tems à parler de plusieurs choses, il poursuivit encore de cette maniere.

Ne sçavois-tu pas que l'enfance bien menagée, avec cette heureuse memoire qui l'accompagne pour l'ordinaire, est capable de mille beaux preceptes, de mille belles connoissances, qui demeurent fortement imprimées tout le reste de la vie, & qui tiennent toujours l'esprit ouvert & élevé pour les grandes choses? La Loi, les Prieres & les Sciences ne se peuvent-elles pas aussi bien ou mieux apprendre dans nôtre langue naturelle que dans l'Arabe? Tu faisois entendre à mon Pere Châh-Jehan que tu m'apprenois la Philosophie, certainement il me souvient assez que tu m'as entretenu plusieurs années de questions en l'air, de choses qui ne donnent aucune satisfaction à l'esprit, & qui ne viennent jamais dans l'usage commun de la vie, & de vraies & seches rêveries qui n'ont

Il s'ent encore beaucoup plus de fatras dans leur Philosophie que nous.

que cela de bon en elles , qu'elles ne se conçoivent que très-difficilement, & s'oublient très-facilement, qui ne sont capables que d'ennuyer & gâter un bon esprit , & en faire un opiniâtre insupportable. Il me souvient bien encore qu'après que tu m'eus ainsi entretenu je ne sçais combien de tems dans ta belle Philosophie , ce qui m'en demeura de science, ee fut quantité de mots barbares & obscurs, propres à effaroucher, embroûiller & rebuter les meilleurs esprits , *a* & qui n'ont été inventez que pour mieux couvrir la vanité & l'ignorance des gens faits comme toi, qui nous veulent faire accroire qu'ils sçavent tout, & que sous ces paroles obscures & ambiguës il y a de grandes choses & de grands mysteres cachez qu'eux-seuls sont capables d'entendre: Si tu m'avois appris cette Philosophie qui forme l'esprit au raisonnement , & l'accoutume insensiblement à ne se payer que de raisons solides ; si tu m'avois donné ces beaux preceptes & enseignemens qui élèvent l'ame au dessus des atteintes de la fortune & la mettent dans une assiette inébranlable , toujours égale , toujours

a Ils ont encore bien plus que nous de cette sorte de jargon.

la même , sans permettre qu'elle s'éleve insolemment par la prospérité , ou qu'elle s'abate lâchement par l'adversité ; Si tu t'étois pris d'une bonne manière à me faire connoître ce que nous sommes , quels sont les premiers principes des choses , & que tu m'eusses aidé à former quelque belle idée de la grandeur de cet Univers , de l'ordre & des mouvemens admirables de ses parties ; si, dis-je, tu m'avois appris cette sorte de Philosophie, je te serois infiniment plus obligé, que ne fut Alexandre à son Aristote , & je croirois qu'il seroit de mon devoir de te récompenser tout autrement qu'il ne le fit. Ne devois-tu pas, flatteur que tu es , m'apprendre quelque chose de ce point si important à un Roi , quels sont les devoirs reciproques d'un Souverain envers ses Sujets , & des Sujets envers leur Souverain ? Du moins ne devois-tu pas considérer que je serois un jour obligé de disputer avec l'épée ma vie & la Couronne entre mes freres ? n'est-ce pas là le destin de presque tous les Enfans des Rois de l'Hindoustan ? & cependant as-tu jamais eu le soin de me faire apprendre ce que c'est que d'assiéger une ville & de ranger

une armée en bataille ? que bien m'en a pris d'avoir consulté d'autres gens que toi ! Va retire toi dans ton Village, que personne ne sçache plus qui tu es, ni ce que tu seras devenu.

Il s'éleva en ce tems là une petite tempête sur les Astrologues que je ne trouvais pas déplaisante. La plupart des Asiatiques sont tellement infatuez de l'Astrologie Judiciaire qu'ils croient que rien ne se fait ici bas qui ne soit écrit là haut, (c'est leur façon ordinaire de parler). Dans toutes leurs entreprises ils consultent les Astrologues; quand deux armées sont prêtes pour donner bataille, ils se donneront bien de garde de combattre que l'Astrologue n'ait pris le Sahet, c'est-à-dire qu'il a'ait pris & déterminé le moment qui doit être propice & heureux pour commencer le combat; ainsi s'il est question de choisir un General d'Armée, de dépêcher un mariage, de commencer un voyage, faire la moindre chose, acheter un Esclave, vêtir un habillement neuf; rien de tout cela ne se peut faire sans l'Arrêt de Monsieur l'Astrologue; ce qui est une gêne incroyable, & une coutume qui traîne même avec soi des conséquences si importantes que je ne sçai comment elle peut subsister si long-tems; car

enfin il faut que l'Astrologue ait con-
 noissance de tout ce qui se passe & de
 tout ce qui s'entrepren d depuis les plus
 grandes affaires jusques aux plus petites.
 Or il arriva malheureusement que le
 premier Astrologue du Roi vint à se no-
 yer, ce qui fit grand bruit à la Cour,
 & decredita beaucoup l'Astrologie; car
 comme on sçavoit que c'étoit lui qui
 donnoit le Saher au Roi & aux Omrahs,
 chacun s'étonnoit comme quoi un hom-
 me si expérimenté, & qui depuis si long-
 tems donnoit la bonne aventure aux
 autres, n'eût pas sceu prévoir son mal-
 heur: Il y en avoit même de ceux qui
 faisoient les plus entendus, qui disoient
 que dans le Franguistan où les Sciences
 fleurissent, les Grands tiennent ces sortes
 de gens suspects, & que quelques uns
 même les prennent pour des Charlatans;
 qu'on doute fort si cette science est fon-
 dée sur de bonnes & solides raisons, &
 que ce pourroit bien être quelque pre-
 vention ou imagination des Astrologues,
 ou plutôt un artifice pour se rendre ne-
 cessaires auprès des Grands & les tenir
 en quelque sorte de dependance. Tous
 ces discours deplaisoient beaucoup aux
 Astrologues, mais rien ne les faisoit

tant que ce conte qui s'est rendu fameux : Que le grand Chah-Abas Roi de Perse avoit fait becher & preparer un petit lieu dans son Serrail pour faire un jardin ; les petits arbres étoient tout prêts , & le Jardinier pretendoit de les planter le lendemain ; cependant l'Astrologue faisant l'homme d'importance, dit qu'il falloit prendre le Sahet favorable pour les planter, afin qu'ils peussent bien réussir ; Chah-Abas en fut content , l'Astrologue prit ses instrumens, feuilleta ses livres, fit ses calculs , & conclut qu'à raison de telle & telle conjoncture & regards des Planettes , ils étoit nécessaire de les planter à l'heure même : le maître Jardinier qui ne songeoit à rien moins qu'à l'Astrologue ne se trouva pas là présent , mais on ne laissa pas de mettre la main à l'œuvre , l'on fit des trous & on planta tous ces arbres , Chah-Abas lui même les posant dans leur place pour qu'on pût dire que c'étoit des arbres plantés de la propre main de Chah-Abas ; le maître Jardinier qui revint sur le soir fut bien étonné de trouver la besogne faite , & voyant que cela n'étoit point selon le lieu propre , & l'ordre qu'il avoit destiné ; qu'un abricotier par

Exemple étoit dans le soulage d'un
 pommier, & un poirier dans celui d'un
 amandier, bien fâché contre l'Astrolo-
 gue fit arracher tous les arbrisseaux, &
 les coucha comme il les avoit-laiſſez avec
 un peu de terre sur la racine pour le len-
 demain; incontinent on en donna nou-
 velle à l'Astrologue, & lui à Chah-Abas
 qui fit auſſi-tôt venir le Jardinier, &
 qui en colere lui demanda pourquoi il
 avoit été ſi oſé que d'arracher ces arbres
 qu'il avoit lui-même plantez de ſa main;
 qu'au reſte on avoit pris très-exactement
 le Sahet; que jamais on n'y reviendrait,
 qu'on n'en ſçautoit jamais trouver un ſi
 bon, & qu'ainſi il avoit tout gâté, &
 tout perdu: Le ruſſau de Jardinier qui
 avoit un peu de vin de Chiras dans la
 tête regarde l'Astrologue, de travers &
 lui dit ces trois mots en grondant & en
 jurant, Billah, Billah qu'il falloit bien
 que ce fût un admirable Sahet, celui que
 tu as pris pour ces arbres, Astrologue de
 malheur; ils ont été plantez aujourd'hui
 à midi & ce ſoit ils ont été arrachez:
 quand Chah-Abas entendit ce raisonne-
 ment il ſe mit à rire, tourna le dos à
 l'Astrologue & ſe retira.

J'ajouterai ici deux choſes, quoi
 qu'er-

qu'arrivées du tems de Chah-Jehan, parce qu'il en arrive assez souvent d'ap prochantes, & qu'elles feront remarquer cette ancienne & barbare coutume qui fait que les Rois des Indes se portent heritiers des biens de ceux qui meurent à leur service. La premiere fut à l'égard de Neiknam-Kan un des plus anciens Omrahs qui fût à la Cour, & qui pendant quarante ou cinquante ans qu'il avoit toujours eu des emplois considerables, avoit amassé beaucoup d'or & d'argent. Ce Seigneur se voyant sur la fin de ses jours, considerant cette déraisonnable coutume qui fait que la femme d'un grand Seigneur se trouve souvent tout d'un coup après la mort de son mari pauvre & miserable, obligée de presenter requête pour avoir quelque petite pension pour vivre, & ses enfans contraints de prendre parti comme de simples Soldats sous quelque Omrah, distribua secretement tous ses tresors à de pauvres veuves & à de pauvres Cavaliers, remplit ses coffres de vieille ferraille, de vieilles savates, d'os & de haillons, les fit bien fermer & bien sceller, disant à tout le monde que c'étoit là le bien de Chah-Jehan; ces cofres après la mort furent apportez devant Chah-

Jehan lors qu'il étoit en l'Assemblée & furent par son commandement ouverts à l'heure même devant tous les Omrahs, qui virent tous ces beaux tresors, ce qui fâcha & deconcerta tellement Chah-Jehan, qu'il se leva & se retira à l'heure même.

La seconde n'est rien qu'un mot de galanterie. Un riche Baniane ou Marchand Gentil, grand usurier, comme ils sont la plupart, & qui avoit toujours été dans les emplois & à la paye du Roi, vint à mourir ; quelques années après sa mort son fils tourmentoit extrêmement la veuve sa mere pour avoir de l'argent, elle qui voyoit que c'étoit un dépencier & un débauché, ne lui en donnoit que le moins qu'elle pouvoit ; Ce jeune fou à la persuasion d'autres gens comme lui fut se plaindre à Chah-Jehan, & lui découvrit fortement tout ce qu'avoit laissé de bien son pere ; ce qui pouvoit monter à deux cens mille Ecus ; Chah-Jehan, qui eût déjà voulu tenir l'argent de cet usurier, fit venir la veuve, & lui ordonna en pleine Assemblée de lui envoyer cent mille Roupies, & cinquante mille à son fils, commandant en même tems qu'on la mît vite dehors ;

la Vieille , quoi que bien étonnée de ce commandement , & bien embarrassée de se voir ainsi poussée dehors si vite & si rudement sans pouvoir dire ses raisons, ne perdit néanmoins pas le jugement ; elle se mit à se débattre , & cria tout haut qu'elle avoit encore quelque chose à découvrir au Roi , ce qui fut cause qu'on la ramena ; quand elle se vit assez proche pour se bien faire entendre, voici la belle harangue qu'elle commença de faire. Hazret Salamet , Dieu garde vôtre Majesté, je trouve que mon fils a quelque raison de me demander le bien de son pere , parce qu'enfin il est son sang & le mien , & par conséquent nôtre heritier ; mais je voudrois bien sçavoir quelle parenté vôtre Majesté pouvoit avoir avec mon defunt mari pour s'en porter heritier. Quand Chah-Jehan entendit cette naïve harangue & ce discours de parentage du Roi des Indes avec un Banyane ou Marchand idolatre, il ne se put tenir de rire , & dit qu'on ne lui demandât rien.

Je ne rapporterai pas toutes les autres choses considérables qui sont arrivées depuis la fin de la guerre , c'est-à-dire depuis environ 1660. jusques à mon dé-

part, qui fut plus de six ans après, quoi que je ne doute point que cela ne fit beaucoup pour le dessein que j'ai eu en rapportant les autres, qui est de faire connoître le genie des Mogols & des Indiens; c'est ce que je pourrai faire ailleurs, je dirai seulement cinq ou six choses, pour lesquelles ceux qui auront lû cette Relation auront sans doute quelque curiosité.

La première, que véritablement Aureng-Zebe a fait garder Chah-Jehan dans la forteresse d'Agra avec toute la diligence & toutes les precautions imaginables, mais néanmoins il l'a toujours laissé dans son ancien appartement avec Begum-Saheb, toutes ses femmes, chanteuses, danseuses, cuisinières & autres. Rien ne lui a manqué de ce côté-là; Il y avoit même certains Mullahs qui le pouvoient voir pour lui lire l'Alcoran (car il s'étoit fait merveilleusement dévot) & quand bon lui sembloit, on lui amenoit des chevaux de parade, des gazelles apprivoisées pour les faire battre l'une contre l'autre, des oiseaux de chasse de plusieurs sortes, & divers autres animaux curieux pour le divertir comme autrefois. Aureng-Zebe a même sçu vaincre en-

fin cette fierté insupportable & cette aigreur qu'il gardoit toujours, quoi que prisonnier, sans qu'on le pût fléchir en quoi que ce fût, & ç'a été l'effet des lettres obligeantes pleines de respect & de soumission, qu'il lui écrivoit souvent, le consultant comme son Oracle, lui rendant mille petits soins & lui faisant sans cesse de petits presens; jusques à tel point que Chah-Jehan lui écrivoit aussi fort souvent touchant les affaires d'Etat & le Gouvernement, & lui envoia de lui même quelques pierreries qu'il lui avoit refusées avec tant d'aigreur, répondant que les marteaux étoient prêts pour les mettre en pondre la première fois qu'on les lui demanderoit: Il consentit en suite de lui envoyer la fille de Dara qu'il lui avoit hautement refusée, & il lui octroya enfin ce pardon & cette benediction paternelle qu'il lui avoit tant de fois demandée sans la pouvoir obtenir. Ce n'est pas pourtant qu'Aureng-Zebe le flatât toujours, au contraire il lui faisoit quelquefois des réponses très-fortes, lors qu'il trouvoit que ses lettres tenoient un peu trop de ce naturel altier & plein d'autorité qui ne le pou-

voit quitter , & qu'elles étoient un peu trop rudes ou trop piquantes : On en pourroit juger par la lettre que je sçais de très bonne part qu'il lui écrivit un jour à peu près en ces termes. Vous voulez que je suive indispensablement ces anciennes coutumes , & que je me porte héritier de tous ceux qui sont à ma solde avec cette rigueur acoutumée ; un Omrah , & même un de nos Marchands n'étant pas plutôt mort , & quelquefois ne l'étant pas encore , que nous faisons sceller ses coffres, nous nous emparons de ses biens , & nous faisons une recherche exacte de ce qu'il peut avoir, faisant emprisonner & mal-traiter les Officiers de la maison pour les contraindre à nous découvrir tout, jusques aux moindres joyaux ; je veux croire qu'il y ait quelque politique en cela , mais on ne sçauroit aussi nier qu'il n'y ait bien de la rigueur & bien souvent de l'injustice, & à dire sincèrement la vérité, nous mériterions assez qu'il nous en arrivât tous les jours autant qu'à vous au sujet de votre Neik-Nam-kan, & de la veuve de votre riche Marchand Indou. De plus (ajoûtoit-il) il semble que je passe dans votre esprit pour un superbe & pour

un orgueilleux presentement que je suis Roi. Comme si vous ne sçaviez pas par une experience de plus de quarante ans que vous avez regné , quel pesant ornement c'est qu'une Couronne, & combien de tristes & inquietes nuits elle traîne avec elle , com ne si je pouvois ignorer ce beau trait de Mir-Timur que nous propose si serieusement nôtre Grand Ayeul Ekbar dans ses Mémoires , afin de nous faire entendre quelle estime nous en devons faire, & si nous avons sujet de nous en tant orgueillir ; vous sçavez bien qu'il dit que le même jour que Timur prit Bajazet il le fit amener devant soi , & que le considerant atentivement au visage , il se mit à rire , de quoi Bajazet tout indigné lui dit fierement ; Ne te ris point de ma fortune Timur ; sçache que c'est Dieu qui est le distributeur des Royaumes & des Empires , & qu'il t'en peut autant arriver demain qu'il m'en arrive aujourd'hui ; que sur cela Mir-Timur lui fit cette serieuse & galante réponse ; Je sçais aussi bien que toi Bajazet , que Dieu est le distributeur des Royaumes & des Empires ; je ne ris pas de ta mauvaise fortune , à Dieu ne plaise , mais c'est qu'en considerant ainsi ton

visage , ceci m'est tombé en pensée ; qu'il faut que ces Royaumes & ces Empires soient devant Dieu & peut-être en eux-mêmes bien peu de chose , puis qu'il les distribuë à des gens si mal faits que nous sommes tous deux , à un vilain borgne comme toi , & à un misérable boiteux comme moi. Vous voulez encore qu'abandonnant tous mes autres Emplois , que je crois être très-nécessaires pour l'affermissement & le bonheur de cet Etat , je ne songe qu'aux Conquêtes & à étendre les bornes de l'Empire. Il faut avouer que c'est-là l'emploi d'un grand Monarque , d'une ame véritablement Royale ; & que je ne mériterois pas d'être du Sang du grand Timour si je n'entrois dans ces sentimens , & si je ne m'y sentoiss point porté ; toutefois il me semble que je ne me tiens pas les bras croisez , & que mes Armées ne sont pas inutiles dans le Decan & dans le Bengale ; mais il faut aussi avouer que les plus grands Conquerans ne sont pas toujours les plus grands Rois , qu'on ne voit que trop souvent un Barbare conquêter , & que ces grands corps de Conquêtes tombent ordinairement d'eux-mêmes , peu d'années assez souvent nous

en faisant voir la decadence : Celui-là est un grand Roi qui se sçait dignement acquiter de ce grand & anguste métier & devoir des Rois , de faire rendre la Justice à leurs Sujets , &c.... *Le reste ne m'est pas tombé entre les mains.*

La seconde est au regard de l'Emir-Jemla. Ce seroit faire tort à ce grand homme que de taire de quelle façon après la guerre il se comporta avec Aureng-Zebe , & de quelle façon il a couronné ses derniers jours. Ce grand homme après avoir achevé l'affaire de Bengale avec Sultan Sujah , non pas comme un Gionkan cet infame Patan au regard de Dara , ou comme le Raja de Serenaguer à l'égard de Soliman - Chexouh, mais comme un grand Capitaine & adroit Politique, le poussant jusques à la Mer & le contraignant de s'enfuir, & de s'échapper de ses mains ; envoya un Eunuque vers Aureng-Zebe le supplier de permettre qu'il lui amenât sa famille à Bengale ; qu'à present que la guerre étoit finie, & qu'il se voyoit cassé de vieillesse , il esperoit qu'il lui donneroit la consolation qu'il pût passer le reste de ses jours avec sa femme & ses enfans. Mais Aureng-Zebe est trop clair-voyant pour ne

penetrer pas dans les desseins d'Emir, il le voit triomphant de Sujah, il sçait quelle est sa reputation, & qu'il passe pour un homme tres-intelligent, entreprenant, courageux & riche, & que le Royaume de Bengale est non seulement le meilleur de l'Hindoustan, mais qu'il est fort de soi-même, & qu'il est à la tête d'une Armée aguerrie, qui l'honore & le respecte autant qu'elle le craint; de plus il connoît de longue main quelle est son ambition, & prevoit assez, que s'il avoit son fils Mahmet Emir-kan il aspireroit à la Couronne, & à s'établir absolu du Bengale, s'il n'étoit même capable de pousser les choses plus avant & cependant il voit bien aussi qu'il y a danger de le refuser, & qu'il seroit peut-être bien homme à se jeter dans quelque extremité bien dangereuse, comme il avoit fait dans Golkonda. De quelle façon se doit il donc comporter avec lui? Il lui renvoye sa femme & sa fille, & tous les enfans de son fils, Il le fait Mir-ul Omrah qui est dans cet Etat le souverain degré d'honneur où puisse être élevé un Favori; & pour ce qui est de Mahmet Emir-Kan, il le fait grand Balehis, qui est approchant de ce que nous

dirions grand Maître de la Cavalerie, la seconde ou la troisième Charge de l'Etat, qui cependant atache absolument à la Cour celui qui la possède, sans pouvoir que difficilement s'éloigner de la Personne du Roi. L'Emir de son côté connoît bien qu'Aureng-Zebe a sçu parer le coup; & que ce seroit en vain de lui redemander son fils; qu'il ne le sçauroit faire sans le choquer, & qu'ainsi le plus seur est de se contenter de tous ces témoignages d'amitié, & de tous ces honneurs avec le Gouvernement de Bengale, se tenant toujours cependant si bien sur ses gardes & en tel état que s'il ne peut rien atenter contre Aureng-Zebe, Aureng-Zebe aussi ne puisse rien atenter contre lui. Voila à peu près comme nous avons vû agir ces deux grands personages l'un avec l'autre, & les choses ont demeuré près d'un an dans ces termes, jusques à ce qu'Aureng-Zebe pour sçavoir trop bien qu'un grand Capitaine ne sçauroit long-tems se tenir en repos, & que si on ne l'occupe dans une guerre étrangere, il en suscitera enfin quelque une s'il peut dans le Roïaume même; lui proposa de faire la guerre à ce riche & puissant Raja d'Acham.

dont les terres sont au Nord de Daké sur le Golfe de Bengale. L'Emir qui apparemment avoit déjà fait ce projet, & qui croyoit que la conquête de ce pais lui ouvriroit le chemin à une gloire immortelle, & à porter ses armes & son nom jusques à la Chine, se trouva aussitôt prêt pour cette entreprise, il s'embarqua dans Daké, avec une puissante armée sur une Riviere qui vient de ces quartiers-là, sur laquelle après avoir fait environ cent lieues de chemin tirant au Nord inclinant à l'Orient, il arriva à un Château qui s'appelle Azo, que le Raja d'Acham avoit usurpé sur le Royaume de Bengale & le tenoit depuis long-tems. Il ataquâ cette place, & la força en moins de quinze jours, prenant de là sa route vers Chamdara, qui est l'entrée & la porte du pais du Raja, où il arriva après vingt-huit journées de chemin par terre, toujours vers le Nord : Là il se donna une bataille, où le Raja d'Acham n'eut pas du bon, & il fut obligé de se retirer à Guerguon qui est la Capitale de son Royaume à quarante lieues de Chamdara : l'Emir le suivit de si près qu'il ne lui donna pas le tems de se fortifier dans Guerguon, comme il esperoit, car il ar-

riva à la vuë de la Ville en cinq jours; Ce qui obligea le Raja , voyant l'armée de l'Emir , de s'enfuir vers les montagnes du Royaume de Lassa , & d'abandonner Guerguon qui fut pillé comme avoit été Chamdara. On y trouva de très-grandes richesses , c'est une grande Ville fort belle & fort marchande & où les femmes sont extraordinairement belles. Cependant pour son malheur la saison des pluies survint plutôt qu'à l'ordinaire, & comme elles sont excessives en ce Pais & qu'elles couvrent toute la terre pendant plus de trois mois , hormis les Villages qui sont situez sur des eminences ; l'Emir se trouva extrêmement embarrassé; Car alors le Raja faisoit descendre des gens des montagnes de toutes parts qui connoissoient le Pais & qui en peu de tems sçurent tirer les vivres de la campagne , de sorte que l'armée se trouva avec toutes les richesses , avant que les pluies fussent passées , en très-grande disette & sans pouvoir avancer ni reculer ; elle ne pouvoit avancer à cause des montagnes qui sont très-dificiles, & où il faisoit de grandes pluies ; elle ne pouvoit retourner pour les mêmes pluies & à cause des boües , & parce que le Raja

avoit fait en plusieurs endroits couper le chemin qui est une digue relevée jusques à Chamdara; si bien qu'il fut obligé de passer en ce lieu dans cette misere tout le tems des pluyes, après lesquelles comme il vit que son armée étoit dégoutée, fatiguée & à demi morte de faim, il se trouva contraint d'abandonner le dessein qu'il avoit de passer plus avant & s'en retourna sur ses pas. Mais ce fut avec tant de fatigues & de si grandes incommoditez pour les bouës, pour les vivres & pour être suivi en queue par le Raja, que tout autre que lui qui n'auroit pas sceu remédier au desordre de la marche & qui n'eût pas eu la patience d'être quelquefois cinq ou six heures à un passage pour faire défilér ses Soldats sans embarras, y auroit entierement péri & laissé toute son armée; si bien qu'avec tous ces empêchemens il ne laissa pas de revenir avec beaucoup de gloire & de tres-grandes Richesses; Il avoit dessein de retourner l'année suivante pour suivre son entreprise; supposé qu'Azo, qu'il avoit fortifié & où il laissa une forte garnison, pût tenir le reste de l'année contre le Raja: Mais jusques à quand un corps lassé de vieillesse peut-il résister à

tant de fatigues ; il ne fut pas plutôt arrivé que les dissenteries se mirent dans son armée ; il n'étoit pas de bronze lui-même non plus que les autres ; il tomba malade , il mourut ; la fortune voulant comme terminer par là les justes apprehensions d'Aureng-Zebe ; je dis les justes apprehensions ; car il n'y eut personne de ceux qui connoissoient ce grand homme & l'état des affaires de l'Hindoustan qui ne dit , C'est à présent qu'Aureng-Zebe est Roi de Bengale , & il ne pût lui-même s'empêcher d'en témoigner quelque chose , car il dit franchement en public à Mahmet Emir-Kan, Vous avez perdu votre pere , & moi le plus grand & le plus dangereux ami que j'eusse : il ne laissa pas néanmoins sur l'heure de le consoler & de l'asseurer qu'à jamais il lui serviroit de pere ; & au lieu qu'on croyoit qu'il lui alloit du moins retrancher sa paye , & faire recherche de ses tresors , il le confirma dans son office de Barchis ; lui augmenta sa pension de mille Roupies par mois , & le laissa heritier de tous les biens de l'Emir , quoi que la coutume du pais lui permit de s'en emparer.

La troisième est au regard de Chahistkan , qu'Aureng-Zebe fit premiere ;

ment Gouverneur d'Agra lors qu'il s'en alla à la bataille de Kadjoué contre Sultan Sujah , & depuis Gouverneur & General d'Armée dans le Decan, & puis enfin après la mort de l'Emir-Jemla , Gouverneur & General d'armée dans le Bengale avec la charge de Mir-ul Omrahs qu'avoit occupée l'Emir-Jemla : c'est celui là que nous avons dit dans nôtre Histoire être Oncle d'Aureng-Zebe & avoir tant contribué à sa fortune par son éloquente & adroite plume , par ses intrigues & par ses conseils. Ce seroit aussi faire tort à sa renommée que de taire l'importante entreprise qu'il fit d'abord en entrant dans son Gouvernement ; d'autant plus que l'Emir-Jemla, soit par Politique ou autrement, ne l'avoit point voulu tenir, & que les particularitez que je rapporterai feront connoître non seulement l'Etat passé & présent du Royaume de Bengale & de celui de Rakan, que personne jusques à présent ne nous a guere bien débrouillé , mais encore quelques autres choses qui méritent d'être sçûes.

Afin donc de bien comprendre l'importance de l'entreprise de Chah-heskā, & prendre une idée de ce qui se passe vers

ce Golfe de Bengale, il faut sçavoir que depuis longues années il y a toujours eu dans le Royaume de Rakan ou Mog quelques Portugais, & avec eux grand nombre de leurs Mestices ou Esclaves Chrétiens & autres Franguis ramassés de toutes parts. C'étoit-là la retraite des fugitifs de Goa, de Ceilan, de Cochinchine, de Malague & de toutes ces autres places que tenoient autrefois les Portugais dans les Indes, ceux qui avoient abandonné leur Convent, les gens mariés deux ou trois fois, les assassins, & en un mot les gens de sac & de corde y étoient les mieux venus & les plus considerez, & y menotent une vie detestable & tout à fait indigne de Chrétiens, jusques à se massacrer & empoisonner impunément les uns les autres, & assassiner leurs propres Ecclesiastiques qui souvent ne valloient pas mieux qu'eux. Le Roi de Rakan dans l'aprehension qu'il a toujours eue du Mogol les tenoit à la garde de sa frontiere dans un Port qu'on appelle Chaigon, leur donnant des terres & les laissant vivre & faire à leur fantaisie. Leur occupation & métier ordinaire étoit celui de Voleur & de Pirate : Avec de certaines petites demi Ga-

letes legeres qu'on appelle Galcasses, ils ne faisoient autre chose que rôder la Mer de ce côté là, & entrans dans toutes ces rivières, canaux & bras du Gange, & entre toutes ces Isles du bas Bengale, & penetrans même souvent en remontant jusques à quarante ou cinquante lieues dans le pais, surprenoient & enlevoient les Villages entiers, les Assemblées, les Marchez, les Fêtes & les Nôces des pauvres Gentils & autres de ce quartier là, faisant Esclaves hommes & femmes, grands & petits, avec des cruantez étranges, & brûlans tout ce qu'ils ne pouvoient emporter ; Et c'est de là qu'on voit à présent dans cette embouchure du Gange tant de belles Isles desertes qui avoient été très-peuplées, & où il ne se trouve plus que des bêtes sauvages & principalement des Tigres pour habitans.

De cette grande quantité d'Esclaves qu'ils prenoient ainsi de tous côtez, voici ce qu'ils en faisoient. Ils avoient bien la hardiesse & l'effronterie de venir vendre sur le pais même les vieilles gens dont ils ne sçavoient que faire ; ceux qui étoient échapez du danger par la fuite & en se jettant dans les bois, tâchant

de racheter aujourd'hui leurs peres ou leurs meres qu'ils avoient vû prendre hier ; tout le reste ils le gardoient pour leur service, & pour en faire des rameurs & des Chrétiens comme eux, les élevant dans le vol, dans le sang & dans le carnage; ou bien ils les vendoient aux Portugais de Goa, de Ceilan, de San Thomé & autres, & à ceux même qui étoient demeurans dans le Bengale à Ogouli, qui s'y étoient venus établir sous le bon plaisir de Jehan-Guire le Grand-pere d'Aureng Zebe qui les souffroit là à raison du commerce, & parce qu'il ne haïssoit pas les Chrétiens, & parce qu'ils lui promettoient de tenir le Golfe de Bengale net de tout Corsaire; & c'étoit vers l'Isle de Galles proche du Cap das Palmas que se faisoit ce beau-traffic; ces Pirates-atendoient là les Portugais au passage qui en remplissoient leurs Vaisseaux à très bon marché (comme ont encore fait quelques autres Européens depuis la decadence des Portugais) cette infame canaille se vantant éfrontement de faire plus de Chrétiens en un an que tous les Missionnaires des Indes en dix, ce qui eût été une étrange-manier de d'étendre le Christianisme.

Ce furent ces Pirates qui furent cause que Chah Jehan, qui étoit plus zélé Mahometan que son pere Jehan-Guire, jeta enfin sa colere non seulement sur les Reverends Peres Jesuites Missionnaires d'Agra, faisant jeter par terre la meilleure partie d'une fort belle & grande Eglise qui avoit été bâtie, aussi bien que celle de Lahor, par la faveur de Jehan-Guire, qui, comme j'ai dit, ne haïssoit pas le Christianisme, & sur laquelle il y avoit une haute tour avec une cloche qui se faisoit entendre de toute la Ville; mais encore sur les Chrétiens d'Ogouli; car lassé de voir qu'ils convoient avec les Pirates pour faire redouter le nom de François & remplir leurs maisons d'Esclaves qui étoient ses propres sujets, il les desola & les ruina entierement, leur tirant premierement par belles paroles & par menaces le plus d'argent qu'il pût; & sur ce qu'ils s'opiniâtrèrent indiscrettement à lui refuser ce qu'il leur demandoit, il les fit assieger, & les fit tous amener à Agra jusques aux petits enfans, jusques aux Prêtres & aux Religieux: il y en avoit des centaines; ce fut une misere & une desolation sans pareille, une pe-

uite transmigration de Babilone; là ils furent tous faits Esclaves; ce qu'il y avoit de belles femmes & de belles filles étant resserées dans le Serrail, les vieilles & autres distribuées à divers Omrahs; ce qu'il y avoit de petits enfans mâles faits pages & circoncis, & les hommes d'âge renians leur foi la plûpart, épouvantés par les menaces qu'on leur faisoit tous les jours de les faire jeter sous l'Elefant, ou attirés par de belles promesses: Il est vrai qu'il y eut quelques Religieux entre eux qui tinrent ferme, & que les Missionnaires d'Agra, qui nonobstant tous les malheurs demeurèrent dans leur maison, trouverent moyen par après, partie par amis & partie par argent, d'en tirer beaucoup & de les faire conduire à Goa & dans les autres places des Portugais.

Ce furent encore ces mêmes Pirates qui quelques tems avant la desolation d'Ogouli firent offre au Vice Roi de Goa de lui mettre tout le Royaume de Raxan entre les mains pour le Roi de Portugal, mais il refusa, dit-on, cette offre par arrogance & par jalousie, & ne voulut pas envoyer le secours que lui demandoit pour cela un certain Bastian Con-

salve qui s'étoit fait Chef de ces gens-là, & qui étoit devenu si puissant & si considérable qu'il épousa une des filles du Roi ; ne voulant pas qu'il fût qu'un homme de si peu de naissance comme étoit ce Bastian Consalve eût fait un si grand coup ; mais on peut dire en passant qu'il ne faut pas trop s'étonner de cela ; les Portugais des Indes pour une semblable conduite ont bien manqué d'autres occasions que celle-là dans le Japon, dans le Pegu, dans l'Éthiopie & autres endroits, sans dire que c'est par ce chemin là joint, peut-être à un juste châtement de Dieu, comme ils avoient tout franchement eux-mêmes, qu'ils sont devenus la proie de leurs Ennemis, & tombez si bas dans les Indes que je ne sçai si jamais ils s'en releveront, au lieu qu'autrefois avant qu'ils se fussent corrompus dans le vice & abatardis dans les delices, comme ils ont fait depuis, ils faisoient tout trembler, ce n'étoit que bravoure, que generosité, que zele pour le Christianisme, que grands exploits & que richesses immenses, tous les Rois des Indes recherchant leur amitié.

Ce fût encore les mêmes Pirates qui en ce tems-là s'emparèrent de l'Isle de

Sondiva, Poste avantageux pour commander une partie de l'embouchure du Gange, dans laquelle un certain Religieux de S. Augustin très-fameux nommé Fra-Johan fit le petit Roi plusieurs années, ayant sçu, Dieu sçait comment, se défaire du Commandant de la place.

Ce fut encore les mêmes qui vinrent prendre Sultan Sujah à Daka pour l'emmener sur leurs Galeasses à Rakan, comme nous avons dit, & qui trouverent moyen d'ouvrir quelques-uns de ses coffres & de lui piller quantité de pierres qui se sont depuis vendues dans le Rakan en cachette & quasi pour rien, étant tombées la plupart entre les mains de gens qui ne sçavoient ce que c'étoit, & puis en celles des Hollandois & autres qui les sçurent bien-tôt ramasser, faisant entendre à ces voleurs ignorans que c'étoient, des diamants mols, & qu'ils leur payoient à proportion de leur dureté.

Enfin ce sont eux qui depuis tant d'années ont perpétuellement donné de l'exercice au Grand Mogol dans le Bengale; l'ont obligé à y tenir toujours quantité de corps de gardes de tous côtez daps

les passages, quantité de milice & une petite armée navale de Galeasses pour s'opposer à leurs courses ; & qui nonobstant tout cela n'ont pas laissé de faire souvent d'étranges ravages, & d'entier comme j'ai dit, bien avant dans le païs, & se moquer de toute cette armée de Mogols, s'étans faits si hardis & si adroits aux armes & à conduire ces Galeasses, que quatre ou cinq des leurs ne se feignoient point d'en attaquer quatorze ou quinze de celles du Mogol, & effectivement en venoient à bout, les ruinoient, les prenoient ou les couloient à fonds. Et c'est sur ces Pirates que Chah-hestkan a jetté les yeux d'abord qu'il est entré dans le Bengale ; il a pris résolution de délivrer le païs de cette peste de gens qui le ruinoient depuis si long-tems ; son dessein étant après cela de passer outre, & d'attaquer à son aise le Roi de Rakan, suivant l'ordre d'Aureng-Zebe, qui à quelque prix que ce soit veut vanger le sang de Sultan Sujah & de toute sa famille qui a été si cruellement traitée, & apprendre à ce Barbare de quelle façon on doit respecter le sang Royal en quelque occasion que ce soit. Voici avec quel-

le

Le adrieffe Chah-heftkan va conduire fon deffein.

Comme il ſçavoit qu'il eſt impoſſible de faire paſſer par terre de la Cavalerie, ni même de l'Infanterie, du Bengale dans le Rakan, à cauſe de la quantité de Canaux & de Rivières qui ſe trouvent ſur la frontière ; & que d'ailleurs ces Pirates de Chatigon que je viens de dire ſeroient aſſez puiffans pour l'empêcher d'en transporter par Mer, il ſ'avifa d'intereſſer les Hollandois dans ſon deſſein ; il envoya à Batavie une eſpece d'Ambaſſadeur, lui donnant pouvoir de traiter, à certaines conditions avec le General de la Compagnie pour ſ'emparer conjointement de tout le Royaume de Rakan, comme fit autrefois Chah-Apas d'Ormus avec les Anglois ; le General de Batavie, qui voyoit que la choſe étoit poſſible, que c'étoit un moyen d'aneantir toujours d'avantage le nom de Portugais dans les Indes, & que la Compagnie y trouveroit de très-grands avantages, d'épêcha deux Vaiſſeaux de Guerre pour Bengale afin de favoriſer le transport des troupes du Mogol contre les Pirates ; mais voici ce que fit Chah-heftkan avant que les Vaiſſeaux de guer-

re fussent arrivez. Il prepara grand nombre de ces Galeasses, & plusieurs grands bâtimens pour transporter l'armée ; menaça les Pirates de les ruiner & de les perdre entierement ; leur fit entendre le dessein qu'Aureng-Zebe avoit sur le Rakan qu'une puissante armée d'Holandois étoit proche ; qu'ils songeassent à eux & à leurs familles s'ils étoient sages, & qu'au reste s'ils vouloient quitter le service du Roi de Rakan & venir servir Aureng-Zebe, il leur feroit très-bon parti, leur distribueroit tant de terres qu'ils en voudroient dans le Bengale, & leur feroit des payes le double de celles qu'ils avoient. L'on ne sçait si ce fut ces menaces & ces promesses qui firent impression sur leur esprit, ou si ce ne fut point par un coup de hazard, pour avoir en ce tems là assassiné un des premiers Officiers du Roi de Rakan, & pour apprehender de là quelque châtiement, mais quoi qu'il en soit, ils donnerent dans le panneau, & furent un jour saisis d'une terreur panique si grande que tout d'un coup ils se jeterent dans quarante ou cinquante de leurs Galeasses, & s'en vinrent en Bengale trouver Chah-hestkan, & cela avec tant de

precipitation, qu'à peine se donnerent-ils le tems d'emparer leurs femmes & leurs enfans & ce qu'ils pouvoient avoir de plus precieux. Chah-hestkan les recut à bras ouverts, leur fit mille caresses, plaça leurs familles dans Daka, leur fit des payes tres-considerables, & sans les laisser ralentir, leur fit conjointement avec toute son armée attaquer & prendre l'Isle de Sondina qui étoit tombée entre les mains du Roi de Rakan, & passer de là avec toute l'armée, Cavallerie & Infanterie à Chatigon. Sur ce tems-là les deux Vaisseaux de guerre des Hollandois arriverent, mais Chah-hestkan, qui crut qu'il lui seroit desormais facile de venir à bout de son dessein sans eux, les remercia; je vis ces Vaisseaux en Bengale & les Commandans qui n'étoient guere contens de ce remerciement, ni des liberalitez de Chah-hestkan; pour ce qui est des Pirates, à present qu'il les tient eux & leurs femmes sans esperance de se pouvoir jamais plus rétablir dans Chatigon, & qu'il voit qu'il n'a plus à faire d'eux, il se moque de toutes ces grandes promesses qu'il leur a fait, & les traite non pas peut-être comme il devroit, mais comme ils meritent

allez , les laissant les mois entiers sans les payer, & sans les considerer que comme des traitres & des infames à qui on ne se doit point fier , après avoir lâchement abandonné celui dont ils avoient mangé le sel tant d'années. C'est ainsi que Chah-hestkan a mis fin à cette canaille ; qui comme j'ai dit a ruiné & depuolé tout le bas Bengale : Le tems apprendra s'il sera aussi heureux dans le reste de son entreprise contre le Roi de Rakan. La quatrième est à l'égard des deux fils d'Aureng-Zebe Sultan Mahmoud & Sultan Mazum ; il tient toujours le premier dans Goualeor , mais si l'on croit le bruit commun , sans lui faire prendre le Poult , breuvage ordinaire de ceux qu'on met dans ce lieu-là. Pour ce qui est de Sultan Mazum , quoi qu'il ait toujours été un exemple de retenue & de moderation , l'on ne sçait néanmoins s'il ne se seroit point un peu trop emporté dans ses brigues , lors que son pere fut malade à l'extrémité ; ou si Aureng-Zebè de quelque autre part ne se seroit point apperçu de quelque chose qui lui pût donner de l'ombrage , ou s'il n'auroit point voulu faire une épreuve authentique de son obéis-

sance & de son courage. Quoi qu'il en soit, il lui commanda un jour tout sèchement en pleine assemblée des Omrahs, qu'il s'en allât tuer un Lion qui étoit descendu des montagnes & faisoit beaucoup de dégats dans la campagne, sans ordonner qu'on lui donnât ces grands filets dont on a accoutumé de se servir dans cette périlleuse chasse, répondant froidement au grand Maître des Chasses qui les demanda sur l'heure, que quand il étoit Prince il n'y cherchoit point tant de façon : Le bonheur de Sultan Mazum fit qu'il réussit dans cette chasse, sans y perdre que deux ou trois hommes & quelques chevaux qui furent blessés, quoi que l'affaire ne se passât pas, je crois, sans belle peur, le Lion blessé ayant sauté jusques sur la tête de l'Elephant du Sultan ; Neanmoins Aureng-Zebe n'a pas laissé depuis ce tems-là de lui témoigner beaucoup d'affection, il lui a même donné le gouvernement de Decan, mais c'est avec si peu de pouvoir & si peu de finances, qu'il n'a pas beaucoup de sujet d'apprehender de ce côté-là.

La cinquième est au regard de Mohabet-kan le Gouverneur de Kaboul qu'

Aureng-Zebe tira enfin de son gouvernement, & auquel il pardonna généreusement ; ne voulant pas, disoit-il, perdre un si brave Capitaine & qui avoit tenu si ferme pour son bienfaiteur Chah-Jehan, le faisant même Gouverneur de Guzarate en la place de Jessomseingue, qu'il envoya faire la guerre dans le Decan ; il est vrai que quelques bons presents qu'il fit à Rauchenara-Begum, & quantité de fort beaux chevaux & chameaux de Perse dont il fit present à Aureng-Zebe avec quinze ou seize mille Roupies d'or, pourroient bien avoir contribué à son accommodement.

A propos du Gouvernement de Kaboul qui confronte avec le Royaume de Kandahar, qui est à present entre les mains des Perses, j'ajouterai ici en peu de mots quelques particularitez qui servent à l'Histoire, & qui feront toujours d'autant plus connoître le pais & les interêts qui peuvent être entre l'Hindoustan & la Perse, ce que personne que je sçache n'a guere encore demêlé. Kandahar cette forte & importante place, qui est la capitale & la maîtresse de ce beau & riche Royaume de même nom, a été depuis ces derniers siècles

le sujet de grandes guerres entre les Mogols & les Persans, chacun ayant ses prétentions dessus. Ekbar ce grand Roi des Indes la prit de force sur ces derniers jours, & la garda tant qu'il vécut; & Chah-Abas ce fameux Roi de Perse la reprit sur Jehan Guyre fils d'Ekbar : Elle retourna depuis entre les mains de Chah-Jehan fils de Jehan Guire, non pas par la force des armes, mais par le moyen du Gouverneur Aly-merdankan qui la lui livra, & se retira auprès de lui, appréhendant la Cabale de ses ennemis qui l'avoit mis mal auprès du Roi de Perse, qui le rapella pour lui faire rendre compte & le tirer de son Gouvernement : Elle fut encore assiégée & reprise depuis par le fils de Chah-Abas, & depuis encore assiégée deux fois sans être prise par Chah-Jehan : la première fois elle échapa d'être prise par la mauvaise intelligence & la jalousie des Omrahs Persiens qui sont à la solde du grand Mogol & les plus puissans de sa Cour, & par le respect qu'ils portent à leur Roi naturel, car ils se comportèrent tous très-mollement dans le siege, & ne voulurent pas suivre le Raja-Roup qui avoit déjà abordé ses Etendars sur

la muraille du côté de la montagne. La seconde fois ce fut par la jalousie d'Aureng-Zebe, qui ne voulut pas donner à la breche que nos Franguis, Anglois, Portugais, Allemans & François avoient faite à coup de canon, quoi qu'elle fût assez raisonnable; ne voulant pas qu'il fût dit que du tems de Dara, qui étoit comme le premier mobile de cette entreprise, & qui étoit pour lors dans la ville de Kaboul avec son pere Chah-Iehan, la forteresse de Kandahar eût été prise. Chah-Iehan quelques années avant les derniers troubles étoit encore sur le point de l'assiéger pour la troisième fois, n'eût été que l'Emir-Iemla l'en divertit, lui conseillant de porter ses Armes du côté du Decan, comme j'ai dit, & qu'Alimerdankan même l'en dissuada fortement, jusques à lui dire ces paroles que je rapporte pour avoir quelque chose d'extravagant; Votre Majesté ne prendra jamais Kandahar à moins d'un traître comme moi, si ce n'est qu'elle se résolut à n'y mener pas un Persien, & à faire les Bazar's ou marchez entièrement libres; c'est à dire à ne prendre aucun impôt sur ceux qui font venir les vivres à l'Armée. Enfin Aureng-Zebe comme les

autres s'estoit preparé ces dernières années à l'assiéger ; soit qu'il fust piqué des lettres que luy avoit écrit le Roy de Perse , ou des affronts & du mauvais traitement qu'il avoit fait à Tarbietkan son Ambassadeur , mais aprenant la mort du Roy de Perse il rebroussa chemin ; disant (ce qui n'est pas trop croyable) qu'il ne vouloit pas avoir à faire à un Enfant , à un nouveau Roy , quoy que Chah-Soliman, qui a succédé à son pere, approche à mon avis de vingt-cinq ans.

La sixième est au regard de ceux qui ont fidèlement servi Auteng-Zébe, qu'il a presque tous-puissamment elevéz ; il a fait premièrement , comme nous avons dit , Chah-hesikan son Oncle , Gouverneur & General d'armée dans le Decan , & du depuis Gouverneur du Bengale ; Mir-kan Gouverneur de Kaboul ; Kalilullah-kan de Lahor ; Mir-baba d'Elabas Laskerkan de Patna ; le fils de cet Allah-verdi-kan de Sultan Sujah, Gouverneur de Scimdy ; Fazelkan qui l'avoit aussi puissamment servi par ses conseils & par son adresse, Kane-saman, comme qui diroit grand Maître de la maison du Roy , Dancchmendkan Gouverneur de Dohly , avec

cette grace & prérogative particulière, qu'à raison de ce qu'il est perpétuellement occupé dans l'étude ou dans les affaires étrangères, il le dispense d'aller deux fois le jour, selon l'ancienne coutume, saluer le Roi à l'Assemblée sans qu'on lui retranche rien de sa paye, comme l'on feroit aux autres Omrahs s'ils y manquoient; il a donné à Dianet-kan le Gouvernement de Kachemire ce petit Royaume comme inaccessible, dont Exbar s'empara par finesse, ce petit Paradis terrestre des Indes, qui a ses Histoires en sa langue particulière, dont j'ai un abrégé en Persien fait par le commandement de Jehan-Guyre; d'une suite nombreuse de Rois fort anciens, & quelquefois si puissans qu'ils ont subjugué les Indes jusques à Ceilan: Il est vrai qu'il a cassé Nejabat-kan qui avoit très-bien fait à la bataille de Samonguer & à celle de Kadjoué, mais aussi il n'est pas juste de jamais reprocher à son Roi comme il faisoit les services qu'on lui a rendus. Touchant ces infames Giokan & Nazer, on sçait que celui-là a été récompensé comme il meritoit, celui-ci on ne sçait ce qu'il est devenu.

Pour ce qui est de Iesomseingue & de Jesseingue, il y a quelque embarras

que je m'en vai tâcher un peu de débrouïller. Il y a un certain Gentil revolté du Visapour qui a secu s'emparer de plusieurs importantes forteresses & de quelques ports de mer de ce Roi; il s'appelle Seva-Gi, Seigneur Seva; c'est un homme vaillant de sa personne, vigilant, hardi & entreprenant au possible, & qui donnoit plus d'affaire à Chah-hestkan dans le Decan que le Roi de Visapour avec toutes ses forces & tous ces Rajas qui se joignent ordinairement à lui pour leur commune deffence; jusques-là, qu'ayant entrepris d'enlever Chah-hestkan & ses tresors au milieu de son armée & de la ville d'Aureng-Abad, il poussa son entreprise si avant qu'il en fût venu à bout s'il n'eût été un peu trop tôt découvert, aiant penetré une nuit avec un nombre de determinez qu'il a, jusques dans l'apartement de Chah-hestkan, où son fils qui se vouloit mettre en deffence fut tué & lui fort blessé; Seva-Gi s'en retournant sain & sauf comme il étoit venu; mais cet homme intrépide ne se rebuta pas pour cela, il fit une autre entreprise très-hardie & très-perilleuse qui lui réussit bien mieux. Il prit deux ou trois mille hommes de l'é-

lité de son armée , avec lesquels il se mit en campagne sans bruit , donnant à entendre par le chemin que c'estoit un Raja qui s'en alloit à la Cour ; quand il fut proche de Sourate , ce fameux & riche Port des Indes , au lieu de passer outre , comme il fit accroire au grand Prevost de la campagne qu'il rencontra , il se jeta dans la ville ; où il demeura près de trois jours , coupant bras & jambes à tout le monde , pour faire confesser où estoient les tresors , cherchant , fouillant & chargeant , ou brûlant tout ce qu'il ne pouvoit pas emporter ; après quoy il s'en retourna sans que personne s'opposât à son retour , chargé de millions en or , en argent , en perles , estoffes de soye , fines toiles , & d'autres riches marchandises : Iessomseingue fut soupçonné d'avoir eu quelque intelligence avec Seva-gi pour ces deux entreprises ; ce qui fut cause qu'Aureng Zebe le rappella du Decan ; mais au lieu de s'en aller à Dchli il se jeta dans ses terres.

L'oubliois à dire que dans le pillage de Surate , Seva-gi comme un saint homme respecta la maison du Reverend Pere Ambroise Capucin Missionnaire , & donna ordre qu'elle ne fust pil-

lée, parce que, disoit-il, je sai que les Padrys François sont gens de bien. Il respecta encore la maison du déffunt Dclale, ou Couratier Gentil des Hollandois, parce qu'on luy fit entendre qu'il avoit esté grand Aumônier. Il respecta bien aussi celle des Anglois & celle des Hollandois, non pas par devotion comme les autres, mais parce qu'ils tinrent fort, & qu'ils se défendirent très-bien; les Anglois principalement, qui avoient eu tems de faire venir du monde de quelques vaisseaux qu'ils avoient à la Rade, firent des merveilles, & sauverent mesme plusieurs maisons qui étoient à l'enour d'eux; mais un Juif qui estoit de Constantinople, & qui avoit apporté des Rubis de très-grand prix pour vendre à Aureng-Zebe, emporta le prix, & se sauva des mains de Seva-gi, car plutôt que d'avouer qu'il avoit des pierres il se vit trois fois à genoux, & le coutelas en l'air sur le point d'avoir le col coupé, mais aussi il n'appartenoit qu'à un Juif endurci dans l'avarice, de se sauver de la sorte.

Pour ce qui est de Jesseingue, Aureng-Zebe le fit consentir de s'en aller pour General d'armée dans le Decan, luy don-

nant Sultan Mazum avec lui , quoi que sans aucun pouvoir ; il assiegea d'abord & très-vertement la principale forteresse de Seva-gi , & comme il en sçavoit plus que tous les autres en Negotiations , il sceut si bien faire qu'il lui fit rendre sa place à composition sans attendre la dernière extrémité , & l'attira au parti d'Aureng-Zebe contre Visapour. Aureng-Zebe le declarant Raja , le prenant sous sa protection , & donnant une pension d'Omrah très-considérable à son fils. Quelque tems après Aureng-Zebe , dans le dessein qu'il avoit de faire la guerre contre la Perse , écrivit à Seva-gi des lettres si obligeantes sur sa générosité, sa capacité & sa conduite, qu'il le fit résoudre sur la caution & sur la foi de Iesseingue de venir le trouver à Dehli. Là une parente d'Aureng-Zebe, femme de Chah-hesikan qui étoit pour lors à la Cour , par les efforts qu'elle fit sur l'esprit d'Aureng-Zebe, lui persuada d'arrêter celui qui avoit tué son fils, blessé son mari , & pillé Sourate. De sorte qu'un soir Seva-gi vit ses tentes entourées de trois ou quatre Omrahs, mais il trouva moyen la nuit de sortir déguisé. Cette fuite fit grand bruit à la Cour,

chacun accusant le fils aîné du Raja Iesseingue de lui avoir prêté la main ; Iesseingue , qui eut incontinent nouvelle qu'Aureng-Zebe étoit fort irrité contre lui & contre son fils , qu'il n'alloit plus faire sa Cour , qu'il étoit jour & nuit sur les gardes , appréhendant qu'Aureng-Zebe ne prît ce prétexte pour se jeter sur ses terres & s'en emparer , abandonna le Decan pour s'en venir secourir son Etat ; mais quand il fut à Brampour il mourut. Néanmoins Aureng-Zebe, bien loin de témoigner en suite quelque froideur & quelque ressentiment contre le fils de Iesseingue, l'envoya consoler de la mort de son pere , & lui donna la même pension ; ce qui confirme ce que plusieurs soutiennent que ce fut par le consentement d'Aureng-Zebe même que Seva-gi s'étoit échappé , ne le pouvant plus retenir à sa Cour , parce que toutes ces femmes étoient trop animées contre lui , & qu'on le considéroit comme un homme qui avoit mis la main dans le sang de ses parens. Mais retournons sur nos pas pour bien considérer le Decan , car c'est un Royaume qui depuis plus de quarante ans a été toujours sans cesse le theatre de la guerre , & à raison

duquel le Mogol a de grands interêts avec le Roy de Golkonda, celui de Visapour & plusieurs autres petits Souverains, ce qui ne se peut démêler qu'on ne fasse connoître ce qui s'est passé de considerable dans ces quartiers-là, & l'estat des Princes qui les gouvernent.

Toute cette grande Peninsule de l'Hindoustan, à couper depuis le Golfe de Cambaye jusques vers celui de Bengale proche de Iagannate, & passer de là jusques au Cap de Comori, estoit toute entière, horsmis quelques païs de montagnes, il n'y a pas encore deux cens ans, sous la domination d'un seul, qui par consequent estoit un très-grand & très-puissant Souverain; mais à present elle se trouve divisée en plusieurs Souverains differens, & même de differente religion: La cause de cette division fut que le Raja ou Roy Ram-ras, le dernier de ceux qui ont possédé cet Estat tout entier, éleva inconsidérément trop-haut trois Esclaves Gurgis qu'il avoit, jusques à les faire tous trois Gouverneurs; le premier de la plus grande partie de ces terres qu'occupe à present le Mogol dans le Decan autour de Daulet-Abad depuis Bider, Paranda, Sourate, jusques

à Narbadar : Le second de toutes les autres terres qu'on comprend à présent sous le Royaume de Visapour ; Et le troisième de tout ce qui se comprend sous le nom du Royaume de Golkonda : Ces trois Eclaves devinrent fort riches & fort puissans , & se trouverent appuyés de quantité de Mogols qui estoient au service de Ram-ras , parce qu'ils estoient tous trois Mahumetans , de secte Chyaa comme les Persiens (ne pouvans pas estre admis dans la Loy des Gentils , quand même ils l'eussent voulu , par cette raison que les Gentils croyent que leur Loy n'a esté donnée que pour eux) & enfin se revolterent d'un commun accord , tuerent Ram-ras , & s'en retournerent dans leurs Gouvernemens , prenant là chacun le titre de Chah ou Roy : Les descendans de ce Ram-ras ne se sentans pas assez forts pour eux , se contenterent de tenir fort dans un canton , à sçavoir dans le païs qu'on appelle communement Karmatec & nos Castes Bisnaguer , où ils sont encore Rajas à présent, tout le reste de l'Estat se divisa aussi en même tems en tous ces Rajas , Naïques & Raitelots que nous y voyons. Ces trois Eclaves & leurs descendans sa

sont toujours fort bien maintenus dans leurs Royaumes pendant qu'ils ont tenu bonne correspondance entre eux, & qu'ils se sont assistez l'un l'autre, soutenant de grandes guerres contre les Mogols; mais lors qu'ils en sont venus à vouloir chacun garder leurs terres à part, ils ont bien-tôt senti l'effet de leur division; Car le Mogol sceut si bien prendre son tems là-dessus il y a quelque trente cinq à quarante ans, qu'il s'empara en peu de tems de tout le pais de Nejam Chah, ou Roi Nejam, le cinq ou sixième de la famille de ce premier Esclave, & le prit enfin prisonnier dans Daulet Abad sa Capitale où il mourut.

Depuis ce tems-là les Rois de Golkonda se sont assez bien maintenus; non pas qu'ils puissent faire comparaisons avec les forces du Mogol; mais parce que le Mogol a toujours été occupé contre les deux autres, sur lesquels il lui falloit prendre Amber, Paranda, Bider, & quelques autres places, avant que de pouvoir avec facilité passer vers Gonkonda; & parce qu'ils ont toujours en l'adresse étans très-riches de fournir sous main de l'argent au Roi de Visapour & l'aider

ainsi à soutenir la guerre contre le Mogol ; outre qu'ils ont toujours là une armée fort raisonnable , laquelle est toujours prête , & ne manque jamais de se mettre en campagne, & d'approcher de la frontiere dans le tems qu'on a nouvelles que celle du Mogol marche contre Visapour , afin de faire voir au Mogol, non seulement qu'on est toujours prêt pour se deffendre , mais encore qu'on pourroit ouvertement aider le Visapour , au cas qu'on le vit être poussé à l'extrémité, & puis , ce qui est très-considérable, c'est qu'ils sçavent encore faire couler de l'argent sous mains aux premiers Chefs de l'armée du Mogol, lesquels pour cela sont toujours entendre à la Cour, qu'il est plus à propos de s'attacher au Visapour comme étant plus proche de Danlet-Abad ; & puis encore , c'est qu'ils font tous les ans des presens au Mogol comme en forme de Tribut très-considérables, qui consistent partie dans quelques rares Manufactures du pais, partie en Elephans qu'ils font venir de Pegu , de Siam , & de Ceilan , partie en bel argent contant ; & puis enfin parce que le Mogol considere ce Royaume là quasi comme sien ; non seulement parce

qu'il le croit son Tributaire; mais principalement encore depuis cet accord dont j'ai parlé ci-dessus. que le Roi d'apresent fit avec Aureng-Zebe lors qu'il l'assiéga dans Golkonda , & parce que n'y ayant plus aucune place capable de résister depuis Daulet-Abad jusques à Golkonda il croit que quand il voudra faire un bon effort il s'emparera du Royaume dans une campagne ; ce qu'il auroit pourtant à mon avis déjà fait , n'estoit qu'il appréhende que jettant ses forces du côté de Golkonda , le Roi de Visapour n'entre dans le Decan , comme sans doute il ne manqueroit pas de faire ; connoissant assez qu'il lui est très-important pour sa conservation que ce Royaume demeure toujours en pied.

De tout ceci on peut entendre quelque chose des intérêts & du gouvernement du Roi de Golkonda avec le Mogol , & de quelle façon il se va soutenant contre lui , & comme il va poussant le tems, comme on dit, avec l'espaulle; néanmoins je vois cet Etat fort ébranlé; parce que le Roi d'apresent depuis cette malheureuse affaire d'Aureng-Zebe & de l'Emir-Jemla semble avoir entièrement perdu cœur , & comme abandonné

Les rénes du Royaume; n'osant plus sortir de la forteresse de Golkonda, ni même paroître en public pour écouter un chacun & rendre la justice selon la coutume du païs, ce qui fait que les affaires commencent à aller fort mal, les grands tirannifans les petits, & perdans même le respect pour lui, se moquans souvent de ce qu'il commande, & ne le considerant quasi plus que comme une femme; & les peuples ennuyez des injustices & mauvais traitemens ne respirans qu'après Aureng Zebe: On peut juger de l'extrémité où se trouve ce pauvre Roi par ces quatre ou cinq choses que je m'en vais dire. La premiere est qu'en 1667. que j'étois à Golkonda; Aureng Zebe ayant envoyé un Ambassadeur extraordinaire pour lui declarer la guerre s'il ne lui vouloit fournir dix mille Cavaliers contre le Visapour, il fit des honneurs & des presens extraordinairement grands à cet Ambassadeur tant pour lui en particulier que pour Aureng Zebe, & tomba d'accord avec lui de lui donner, non pas à la verité les dix mille Cavaliers, mais autant d'argent qu'il en faut pour les entretenir, qui étoit tout ce que demandoit Aureng Zebe. La

seconde, c'est que l'Ambassadeur ordinaire d'Aureng-Zebe, qui est toujours à Golkonda, commande, menace, frappe, donne des passeports, & dit & fait tout ce qu'il veut sans qu'on lui ose dire la moindre chose. La troisième c'est que le fils de l'Emir-Jemla Mehammet Emir-kan, nonobstant qu'il n'est enfin qu'un simple Omrah d'Aureng-Zebe, est tellement respecté par tout le Roïaume, & principalement dans Maslipatan, que le Tapta son Commis en est quasi le maître, achetant & vendant, & faisant entrer & sortir des Vaisseaux de Marchandise sans que qui que ce soit lui ose contre dire en rien, ni demander aucun droit de Doüane : Si grande étoit autrefois la puissance de l'Emir-Jemla son pere dans ce Royaume que le tems ne l'a encore pû déraciner. La quatrième c'est que les Hollandois ne se seignent point de le menacer d'arrêter quelquefois tous les Vaisseaux marchands du pays dans le Port, sans leur donner permission de sortir, jusques à ce qu'on leur ait concédé ce qu'ils demandent, & même faire des protestes contre lui, comme j'ai vu faire à raison d'un vaisseau Anglois, qu'ils vouloient prendre de force dans le Port même de Mas-

lipatan ; le Gouverneur l'ayant empêché , en faisant armer toute la ville contre eux , & menaçant de mettre le feu dans leur Feturie & de les tuer tous ; comme encore à raison de ce desordre qu'il y a sur la monnoye qui gêne extrêmement le trafic. Une cinquième, que les Portugais , tout pauvres , misérables , & abbatus qu'ils soient dans les Indes , ne laissent pas aussi de le menacer de lui faire la guerre , & de lui venir saccager Maslipatan & toute sa côte, s'il ne leur rend cette place de San Thomé qu'ils aimèrent mieux il y a quelques années lui remettre entre les mains que de se voir obligez de la ceder par force aux Hollandois. Neanmoins je me suis laissé dire dans Golkonda de personnes fort intelligentes , que ce Roi est un homme de fort bon jugement, & que tout ce qu'il fait & souffre ainsi n'est rien que par Politique , pour n'irriter personne , & sur tout pour ôter soupçon à Aureng-Zebe , & lui faire connoître qu'il ne prend comme quasi plus de part au Royaume , cependant qu'un sien fils qu'il a , & qu'on tient caché , se fait grand , attendant de prendre son tems pour le declarer Roi & se

moquer ainsi de cet accord d'Aureng-Zebe ; c'est ce que le tems nous apprendra : Voyons cependant quelque chose des interets du Visapour.

Le Royaume de Visapour n'a pas aussi laissé de se soutenir , quoique le Mogol lui fasse quasi toujours la guerre ; non point tant aussi parce qu'il soit capable de faire teste aux forces du Mogol, que parce qu'on ne fait quasi jamais grand effort sur lui ; car ce n'est pas bien souvent ce que les Generaux d'armées demandent-là, non plus qu'ailleurs, que de finir la guerre ; n'y ayant rien de si charmant que de se voir à la teste d'une Armée , commandans comme de petits Rois, bien loin de la Cour. Aussi fait-on passer pour Proverbe , que le Decan est le pain & la vie des Soldats de l'Hindoustan : Et puis le país de Visapour est du côté du Mogol de fort difficile accès pour le peu de bonnes eaux & le peu de fourage & de vivres qui s'y trouvent, & parce que Visapour la capitale est très-forte & dans un mauvais país sec & aride , n'y ayant quasi de bonne eau que dans la ville ; & enfin parce qu'il y a quantité de forteresses dans le país situées dans les montagnes très-difficiles à grimper :

per : néanmoins je voi auffi cét Etat-
là fort ébranlé, parce que le Mogol
lui a pris Paranda qui est comme la clef
de son pais, & cette belle & forte ville
de Bider, & quelques autres places fort
importantes ; mais principalement parce
que le dernier Roi de Visapour est mort
sans enfans mâles, & que celui qui se
dit à présent Roi est un jeune homme
que la Reine sœur du Roi de Golkon-
da a élevé & pris pour son fils, grace
qu'il a assez mal reconnue, n'ayant pas
fait conte de cette Reine à son retour
de la Mecque, prenant pretexte qu'elle
s'étoit mal gouvernée sur le vaisseau
Hollandois qui la passa à Moka ; deux
ou trois de ceux qui n'étoient pas des
plus mal-faits lui ayant donné dans la
veuë, jusques là qu'il y en eut quelques-
uns qui abandonnerent le vaisseau pour
la suivre par terre de Moka à la Mecque,
& puis enfin parce que dans les desor-
dres du Royaume, ce Gentil, dont j'ai
parlé, Seva-gi a trouvé moyen de s'em-
parer de quantité de forteresses très-
fortes, situées la plupart sur des
montagnes très-difficiles, où il fait
le petit Roi, se mocquant du Visapour
& du Mogol, faisant des courses & des

ravages de tous côtez , depuis Sourate jusques aux portes de Goa ; néanmoins si d'un côté il fait tort au Visapour , il l'aide aussi puissamment d'un autre , en tant qu'il se porte genereusement contre le Mogol , lui dressant toujours quelque embuscade, & travaillant si fort l'Armée, qu'on ne parle que de Séva-gi , jusques à être venu piller & saccager Sourate, comme j'ai dit, & l'isle de Bardes , qui appartient aux Portugais & qui est aux portes de Goa.

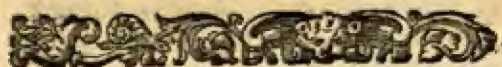
La septième , que lors que je fus parti de Dehli pour m'en revenir , j'appris à Golkonda la mort de Chah-Jehan , & en même tems qu'Aureng-Zebe en avoit été sensiblement touché , & avoit fait paroître toutes les marques de douleur qu'un fils peut avoir de la perte de son pere ; que dès l'heure même il prit la route d'Agra ; que Begum Sahab fit tapisser de riches brocars la Mosquée & un lieu particulier où il devoit d'abord s'arrêter , avant que d'entrer dans la Forteresse ; qu'à l'entrée du Serail, ou appartement des femmes , elle lui presenta un grand bassin d'or où étoient toutes ses pierreries & toutes celles de Chah-Jehan ; Et qu'enfin elle le sçut recevoir avec

tant de magnificence & le traiter avec tant d'adresse & de souplesse qu'elle obtint son pardon, entra depuis dans sa confiance & eut part à ses bonnes grâces.

Au reste je ne doute point que la plupart de ceux qui auront lû mon Histoire ne trouvent les voyes qu'Aureng-Zebe a tenuës pour s'élever à l'Empire fort violentes & fort terribles ; je ne pretens pas le disculper , mais je les prie seulement , avant que de le condamner tout à fait ; de faire reflexion sur la malheureuse coutume de cet Etat , qui laissant la succession de la Couronne indécise faute de bonnes loix qui la reglent comme chez nous en faveur des Aînez, l'expose à la conquête du plus heureux & du plus fort dont elle devient la proie , & soumet en même tems tous les Princes qui naissent dans la famille Royale par la condition de leur naissance à la cruelle nécessité ou de vaincre & de regner en faisant perir tous les autres pour affermer leur puissance & leur vie , ou de perir eux mêmes pour affermer celle d'autrui ; car je m'imagine qu'après cela ils ne trouveront point sa conduite si étrange qu'elle leur auroit

268 EVENEMENS PARTICULIERS
pû paroître d'abord : En tous cas je
m'assure que tous ceux qui feront un
peu de reflexion sur toute cette pièce
ne le considereront point comme un Bar-
bare ; mais bien comme un grand &
rare Genie , comme un grand Politi-
que ; & comme un grand Roi.





L E T T R E
A M O N S I E U R
C O L B E R T.

*De l'Etendue de l'Hindoustan, Circulation
de l'or & de l'argent pour venir s'y abî-
mer, Richesses, Forces, Justice, & Cau-
se principale de la Decadence des Etats
d'Asie.*



ONSEIGNEUR,

Comme la coutume de l'Asie est de
n'aborder jamais les Grands les mains
vuides ; quand j'eus l'honneur de bai-
ser la *a* Veſte du grand Mogol Aureng-
Zebe , je lui fis present de huit *b* Rou-
pies pour marque de respect ; & j'offris

M iij

a Ornement du Trône.

b Une roupie vaut environ trente sols.

un Estui à couteau, fourchette & ganif, garnis d'Ambre, à l'Illustre Fazel-kan qui devoit régler mes appointemens de Medecin, Ministre chargé des principaux soins de l'État. Sans vouloir, *Monseigneur*, établir de nouvelles Coutumes en France, je ne puis oublier celle-ci à mon retour; ne croyant pas que je puisse paroître devant le Roi, pour qui j'ai de tout autres respects que pour Aurenge Zebe, & devant Vous, *Monseigneur*, pour qui j'ai bien aussi plus de veneration que pour Fazel-kan, sans faire à l'un & à l'autre quelque petit present, rare du moins pour la nouveauté, s'il ne l'est par la main qui le presente. La Revolution de l'Hindoustan pour ses extraordinaires Evenemens m'a semblé digne de la grandeur de notre Monarque, & ce Discours, pour la qualité des matières qu'il contient, convenable au rang que Vous tenez dans son Conseil, à cette conduite qui m'a paru à mon retour si admirable dans l'ordre que j'ai trouvé rétabli en tant de choses que j'avois crû impossibles, & à la passion que Vous avez de faire connoître aux extremités de la terre quel est notre Monarque, &

que les François sont capables de tout entreprendre & de sortir avec honneur de tout ce que Vous aurez projeté pour leur gloire & leur avantage.

C'est dans les Indes, *Monseigneur*, d'où je reviens après douze années d'éloignement, où j'ai appris le bonheur de la France & combien elle est obligée à vos soins, & où votre Nom est déjà si répandu; j'aurois là dessus un beau sujet de m'étendre, mais n'ayant dessein de parler ici que de choses nouvelles, pourquoi parler de celles qui sont déjà si connues de tout le monde? Je Vous plairai davantage assurément en tâchant de Vous donner quelque idée de l'Etat des Indes, dont je me suis engagé de Vous rendre compte.

Vous avez déjà pû voir par les Cartes d'Orient, *Monseigneur*, combien est grande en tout sens l'étendue de l'Empire du grand Mogol, qu'on appelle communement les Indes ou l'Hindoustan; je ne l'ai pas mesuré Mathématiquement, mais à considérer les journées ordinaires du Pais de la manière qu'on chemine durant trois grands mois pour traverser depuis la frontiere du Royaume de Golkonda jusques par delà Kazni pro-

che de Kandahar qui est la première Ville de Perse, je ne sçaurois croire qu'il n'y ait au moins cinq fois le chemin de Paris à Lion, ce qui fera environ cinq cent de nos lieux ordinaires.

Vous considererés s'il vous plaît en suite que de ces vastes étenduës de terres il y en a quantité qui sont fort fertiles, & quelques-unes jusques à un tel point, comme tout ce grand Royaume de Bengale, qu'elles surpassent celles de l'Égypte, non seulement à raison de l'abondance des ris, des froments & de toutes les autres choses nécessaires à la vie, mais encore à raison de toutes ces Marchandises si considerables que l'Égypte ne connoît point, comme les soyes, les cotons, l'Indigo, & tant d'autres que les Relations marquent assez.

De plus, que de ces mêmes terres, il y en a beaucoup qui sont assez peuplées, & assez bien cultivées, & où l'artisan, quoique fort paresseux de son naturel, ne laisse pas par nécessité ou autrement de s'appliquer au travail, aux tapis, brocars, broderies, toiles d'or & d'argent, & à toutes ces sortes de Manufactures de soye & de coton, dont on se sert dans le pays, ou qui se transportent ailleurs.

Vous pourrez même encore observer comme l'or & l'argent faisant les tours sur la surface de la terre vient enfin s'abîmer en partie dans cet Hindoustan; car de celui qui sort de l'Amerique & qui se disperse dans les divers Royaumes de nôtre Europe, on sçait qu'une partie s'emporte en Turquie par divers endroits, pour les marchandises qu'on en tire, & qu'une autre partie passe en Perse par Smirne pour les soyes qu'on y va prendre: Que toute la Turquie generalement a besoin de Cauvé qui lui vient de l'Hyeman ou Arabie heureuse, étant la boisson ordinaire des Turcs; Que cette même Turquie avec l'Hyeman & la Perse ne sçauroient se passer des denrées des Indes, & qu'ainsi tous ces païs-là sont obligez de faire passer à Moka sur la Mer rouge proche de Babel-mandel, à Bassora dans l'extremité du Sein Persique, & au Bander-Abassi, ou Gomeron proche d'Ormuz, une partie de cet or & de cet argent qui avoit pénétré jusques à eux, pour être de là transportée dans l'Hindoustan sur les Vaisseaux qui tous les ans dans la Mansem, ou saison des Vents, viennent exprés dans ces trois fameux Ports là: Que d'un autre côté, tous

274 LETTRE DE L'ÉTAT
ces Vaisseaux des Indes, soit Indiens même, soit Hollandois, Anglois ou Portugais, qui vont tous les ans porter des marchandises de l'Hindoustan à Pegu, Tannasserî, Siam, Ceilan, Achem, Macassar, aux Maldives, à Mozambic & en d'autres lieux, rapportent aussi beaucoup d'or & d'argent de tous ces païs là, lequel a le même destin que l'autre que nous avons dit : Que de cette quantité que les Hollandois en tirent du Japon, où il y en a des mines, une partie vient aussi se rendre enfin tôt ou tard dans cet Hindoustan ; & qu'enfin ce qu'on y en porte à droite par Mer, soit de Portugal, soit de France, n'en revient guere qu'en Marchandise, le reste demeurant là comme l'autre.

Je sçais bien qu'on peut dire que cet Hindoustan a besoin de cuivre, de girofle, de muscade, de canelle, d'Elephans, & de quelques autres choses que les Hollandois y apportent du Japon, des Moluques, de Ceilan & d'Europe; comme encore de plomb que lui fournit en partie l'Angleterre, & des écarlates & autres choses que lui va fournir la France ; qu'il a même encore besoin de quantité de chevaux, étant certain que

du côté d'Usbec il en reçoit plus de vingt-cinq mille tous les ans ; Que de Perse par Kandahar il en reçoit encor un bon nombre , & que quelques-uns viennent aussi d'Ethiopie , des Arabies & de Perse par Mer , des ports de Moka , Bassora , & Bander-Abassi ; Qu'il a encor besoin de cette grande quantité de fruits frais qui lui viennent de Samarkand , Bali , Bocara & Perse , comme melons , pommes , poires & raisins dont on mange à Dehli , & qu'on y achete fort cherement presque tout l'Hyver , aussi bien que de secs qu'on y a toute l'année & qui viennent des mêmes païs , comme amandes , pistaches , noizettes , prunes , abricots , raisins & autres ; & qu'enfin il a encore besoin de ces petites coquilles de Mer des Maldives qui servent de Monnoye basse dans le Bengale , & en quelques autres endroits , comme encore d'Ambre gris de ces mêmes Maldives & Mozambique , cornes de Rhinoceros , dents d'Elephans , & de quelques Esclaves d'Ethiopie , muse & vaiselle de la Chine , perles de Beharen & Tutucouri proche de Ceilan , & de je ne sçai combien d'autres choses de cette sorte dont il se pourroit absolument

bien passer : Mais tout cela ne fait point que l'or & l'argent sorte hors du Royaume , parce que les marchands se chargent au retour de marchandises du païs, y trouvant mieux leur compte qu'à remporter de l'argent , & aussi cela n'empêche point que cet Hindoustan ne soit comme nous avons dit un abîme d'une grande partie de l'or & de l'argent du monde , qui trouve plusieurs moyens d'y entrer de tous côtez , & presque pas une issue pour en sortir.

Enfin Vous pourrez considerer que ce grand Mogol se porte heritier des Omrahs , ou Seigneurs , & des Mansébdars , ou petits Omrahs qui sont à sa solde ; & ce qui est de la dernière consequence , que toutes les terres du Royaume sont en propre à lui , si ce n'est quelques Maisons & Jardins qu'il permet à ses Sujets de vendre, partager , ou acheter entre-eux comme bon leur semble. Et voilà des choses qui sans doute doivent assez faire voir qu'il faut non seulement que dans l'Hindoustan il y ait très-grande quantité d'or & d'argent, quoi qu'il n'y en ait point de mines ; mais qu'il faut encore par une suite nécessaire que le grand Mogol, qui en est le

Souverain, du moins de la meilleure partie, ait des revenus & des richesses immenses.

Mais d'un autre côté il y a aussi plusieurs choses à remarquer, qui balancent ces richesses : La première, qu'entre ces grandes étendues de terres, il y en a beaucoup qui ne sont que sablons ou montagnes stériles peu cultivées & peu peuplées ; Que de celles même qui seroient fertiles, il y en a encore beaucoup qui ne sont point cultivées faute de Laboureurs, dont quelques-uns ont péri pour être trop mal-traités des Gouverneurs qui leur ôtent souvent le nécessaire à la vie, quelques fois même leurs enfans qu'ils font esclaves quand ils n'ont pas moyen de payer, ou qu'ils en font difficulté ; d'autres ont abandonné la campagne pour la même raison, & désesperez qu'ils sont de ne travailler que pour autrui, se sont jettés dans les Villes ou dans les armées pour servir de porte-faix, de porteurs d'eau, ou se faire valets de Cavaliers, & plusieurs ont fuy sur les terres des Rajas ; parce qu'ils y trouvent moins de tyrannie & plus de douceur.

La seconde, que dans cette même

278 LETTRE DE L'ÉTAT
étenduë de païs il y a quantité de Nations
dont le Mogol n'est pas trop le maître,
ayant encore la pluspart leurs Chefs &
Souverains particuliers, qui ne lui obéis-
sent, & ne lui payent tribut que par
contrainte, plusieurs que fort peu de cho-
se, quelques uns rien du tout, & quel-
ques-uns même qui en reçoivent de lui,
comme nous verrons bien-tôt.

Tels sont ces petits Souverains qui
sont sur les frontières de Perse, qui ne
lui payent presque jamais rien, non plus
qu'au Roi de Perse. Comme encore
les Balouches & Augans, & autres Mon-
tagnars, dont la plus-part non plus ne
lui payent pas grand' chose, & ne se
soucient mê ne que fort peu de lui; té-
moin cet affront qu'ils lui firent quand
ils arrêterent toute son armée faute d'eau
qu'ils retenoient dans leurs montagnes,
lors qu'il passoit d'Attek sur l'Indus
à Caboul pour assieger Kandahar, ne la
laissant point descendre dans la campa-
gne où étoit le grand chemin, qu'on ne
leur eût fait des presens, quoique verita-
blement ils les demandassent en forme
d'aumône.

Tels sont encor les Patans, peuples
Mahumetans sortis du côté du Gange

vers Bengale, qui avant l'invasion des Mogols dans les Indes avoient sçû se rendre puissans dans plusieurs endroits & principalement à Dehly, & faire plusieurs Rajas des environs leurs Tributaires : Ces Patans sont fiers & guerriers, & jusques aux moindres d'entre eux, fussent-ils valets & porteurs d'eau, ils ont encore le cœur extrêmement haut, disant souvent comme par jurement ; Que je ne puisse jamais être Roi de Dehly si cela n'est ainsi ; gens qui méprisent les Indiens, Gentils & Mogols, & haïssent mortellement ces derniers ; se souvenans toujours de ce qu'ils ont été autrefois, avant qu'ils les eussent chassés de leurs grandes Principautez, & les eussent obligés de se retirer deçà delà, loin de Dehly & Agra, dans les montages où ils se sont habitez, & où quelques uns sont demeurez petits Souverains, comme Rajas, mais avec peu de force.

Tel est le Roi de Visapour, qui ne lui paye rien, qui a toujours guerre avec lui, se soutenant dans son pais, partie par ses propres forces ; partie parce qu'il est fort éloigné d'Agra & de Dehly, demeures ordinaires du Mogol ; partie parce que sa ville capitale Visapour est forte & de dif-

facile accèz à une armée à cause des mauvaises eaux & du peu de fourage qu'elle trouveroit en chemin ; partie parce que plusieurs Rajas se joignent à lui pour leur commune défense, aussi bien que ce fameux Seva-gi qui depuis peu vint piller & brûler Sourate ce riche Port de Mer, qui quelquefois ne veut que peu ou point payer de Tribut. Te est encore ce puissant & riche Roi de Golkonda qui sous main donne de l'argent au Roi de Visapour, & qui a toujours une armée prête sur la frontière pour sa défense & pour aider Visapour au cas qu'il le vît trop pressé. Tels enfin sont plus de cent Rajas ou Souverains Gentils considérables dispersez par tout le Royaume, les uns proches & les autres esloignez d'Agra & de Dehli, entre lesquels il y en a environ quinze ou seize tres-riches & puissans, & cinq ou six entre autres, comme est Rana, qui étoit autrefois comme l'Empereur des Rajas, & qu'on dit être des descendans du Roi Porus, Jelléingue, & Jellomseingue, qui le sont jusques à un tel point, que s'ils se joignoient seulement eux trois ensemble, ils lui donneroient bien des affaires, pouvant chacun d'eux mettre en un

moment vingt mille chevaux en campagne de meilleures troupes que les Mogols. Ces Cavaliers sont appelez Ragipous, ou fils de Rajas : ce sont gens, comme j'ai dit ailleurs, qui portent l'épée de pere en fils, & auxquels les Rajas distribuent des terres à condition d'être toujours prêts de monter à cheval quand le Raja les commande ; ils fatiguent beaucoup, & il ne leur manque que le bon ordre pour être de très-bons hommes de guerre.

La troisième chose qu'il faut considérer, c'est que le Mogol est Mahumétan, non pas de ceux qu'on appelle Chias, & qui tiennent pour Aly & les descendants, tels que sont les Perses, & par conséquent la plus grande partie de sa Cour, mais de ceux qu'on appelle Sounnys qui tiennent pour Osman, & qui pour cela se nomment Osmanlis, tels que sont les Turcs ; Que de plus il est étranger, à sçavoir des descendants de Tamerlan chef de ces Mogols de Tartarie qui environ l'an 1401. inonderent les Indes, où ils se rendirent les maîtres, & qu'ainsi il se trouve dans un pays quasi tout ennemi, d'autant plus que non seulement pour un Mogol, mais en general pour

un Mahumetan il y a des centaines de Gentils , ce qui l'oblige pour se maintenir entre tant d'ennemis domestiques & puissans , & contre les Perses & contre les Usbees qui sont ses voisins , d'entretenir perpétuellement de grandes armées , soit en guerre , soit en paix , tant proche de sa Personne que dans la campagne , soit des gens du pais comme Rajas & Patans , soit principalement de Mogols comme luy , ou du moins estimez Mogols pour être hommes blancs , étrangers & Mahumétans , ce qui suffit à présent , sa Cour n'estant plus comme dans le commencement toute entiere de vrais Mogols , comme nous avons touché ailleurs , mais un ramas de toutes sortes d'Estrangers , Usbees , Persans , Arabes & Turcs , ou leurs enfans ; mais avec cette distinction , que les enfans qui passent la troisième ou quatrième generation & qui ont pris le visage brun & l'humeur lente du pais , ne sont point tant estimez ny honorez que les nouveaux venus n'entrans même que rarement dans les Charges , heureux enfin quand ils peuvent être simples Cavaliers ou gens de pied. C'est de ces Armées que je m'en vais tâcher de vous donner quel-

que idée, afin que connoissant par là les grandes dépenses que le grand Mogol est obligé de faire, vous puissiez mieux juger de ses richesses effectives. Voyons premierement la Milice du pais qu'il faut necessairement qu'il entretienne.

La premiere, sont des Rajas, comme lesleingue, Jessomseingue & beaucoup d'autres, auxquels il donne de fort grandes pensions pour estre toujours prêts avec un certain nombre de Ragispouts, les tenant comme Omrahs, c'est à dire comme les autres Seigneurs estrangers & Mahumetans, tantôt dans cette Armée qu'il tient toujours près de sa Personne, & tantôt dans celles qui sont dans la campagne : Ces Rajas estans generalement obligez aux mêmes choses que les Omrahs, jusques à faire la garde; neanmoins avec cette distinction, qu'ils ne la font point dans la forteresse comme eux, mais au dehors sous leurs tentes, ne se plaisans pas à estre enfermez vingt quatre heures durant dans une forteresse, & ny allans même jamais que bien acompagnez, & avec des gens resolus de se faire mettre en pieces pour eux, comme on a vu quelquesfois quand on leur à voulu jouer quelque mauvais tour.

Le Mogol est obligé de tenir à son service de ces Rajas pour plusieurs raisons. La première, parce que la Milice des Rajas est fort bonne, telle que j'ai dit ci-dessus, & qu'il y a tel Raja, comme j'ai encore dit, qui en un moment peut mettre vingt mille chevaux en campagne & davantage.

La seconde, pour mieux tenir en bride le reste des Rajas qui ne sont point à sa solde, & les ramener à la raison, quand ils se cantonnent, quand ils ne veulent pas payer le tribut, ou quand par crainte ou autrement ils ne veulent point sortir de leurs terres pour aller à l'Armée lors que le Mogol les en requiert.

La troisième, pour mieux entretenir la jalousie & l'inimitié entre eux, en favorisant & caressant l'un plus que l'autre, jusques à les faire combattre les uns contre les autres, comme l'on voit assez souvent.

La quatrième, pour les employer contre les Patans, ou contre ses propres Omrahs & Gouverneurs, au cas que quelques-uns voulussent se soulever.

La cinquième, pour les employer contre le Roi de Golkonda lors qu'il

ne veut point payer son Tribut, ou qu'il veut défendre le Roi de Visapour, ou quelques Rajas de ses voisins que le Mogol veut dépouiller ou faire ses Tributaires ; le Mogol ne pouvant pas trop se fier pour lors à ses Omrahs, qui la plupart sont Persans, & qui ne sont pas de même Religion que lui, à sçavoir Sounnys, mais Chias comme le Roi de Perse & le Roi de Golkonda.

La sixième & la plus considérable de toutes, pour les employer contre les Perses quand les occasions s'en présentent, ne pouvant aussi se fier pour lors à ses Omrahs, qui la plupart comme je viens de dire, sont Persans, & qui par conséquent n'ont point d'inclination à combattre contre leur Roi naturel, d'autant plus qu'ils le croient leur Imam, leur Calife ou Souverain Pontife descendant d'Aly, & contre lequel par conséquent ils croient ne pouvoir faire la guerre sans crime & sans grand péché.

Il est encore obligé d'entretenir quelques Patans pour les mêmes raisons ou semblables à peu près que les Rajas.

Il est enfin obligé d'entretenir cette milice étrangère de Mogols que nous

avons marquée , & comme c'est celle qui est la principale force de son Etat ; & qui l'oblige à des dépenses incroyables , il me semble qu'il ne sera pas hors de propos que je tâche de vous depeindre qu'elle elle est , quand je devrois être un peu trop long.

Considérons donc , s'il vous plaît, cette milice étrangere , soit Cavalerie, soit Infanterie , comme divisée en deux, l'une qui est toujours proche de sa Personne , l'autre qui est dispersée en campagne dans les Provinces , & dans la Cavalerie qu'il a proche de lui ; Connoissons premièrement les Omrahs ; en second lieu les Mansébdars , puis après le Rouzindars , & puis enfin les simples Cavaliers ; de là nous passerons à l'infanterie , dans laquelle nous considererons les Mousquetaires , & tous ces gens de pied qui servent le canon , disant un mot en passant de sa double Artillerie.

Il ne faut pas penser que les Omrahs ou Seigneurs de la Cour du Mogol soient des fils de famille comme en France : Toutes les terres du Royaume étant en propre à loi , il s'ensuit qu'il n'y a ni Duchez , ni Marquisats , ni aucune famille riche en fond de terre , & qui

subsiste de ses revenus & patrimoines ;
 ce ne sont pas même assez souvent des
 fils d'Omrals , parce que le Roy. estant
 heritier de tous leurs biens , il s'ensuit
 que les maisons ne peuvent pas long-
 tems subsister dans leur grandeur ; au
 contraire elles tombent souvent & tout
 d'un coup , jusques là que les fils ou du
 moins les petits fils d'un puissant Omral
 se trouveront souvent après la mort de
 leur pere reduits pour ainsi dire à la men-
 dicité , & obligez de prendre party sous
 quelque Omral comme simples Cava-
 liers : Il est vray que le Mogol laisse
 pour l'ordinaire quelque petite pension
 à la veuve , & souvent même aux en-
 fans , ou que si le Pere vit assez long
 tems , il les pourra par faveur avancer
 plus promptement , principalement s'ils
 sont bien faits, blancs de visage, ne tenans
 point encore trop de l'Indien, & qu'ainsi
 ils puissent encore passer pour vrais Mo-
 gols ; Quoique néanmoins cet avance-
 ment de faveur aille toujours assez lente-
 ment , estant une coûtume presque gene-
 rale qu'il faut passer des petites payes &
 des petites charges aux grandes : Ces Om-
 rals ne sont donc ordinairement qu'A-
 vanturiers, & étrangers de toutes sortes de

nations, tels que j'ai dit, lesquels s'attirent à cette Cour les uns les autres, gens de neant, quelques-uns Esclaves, la plupart sans instruction, & lesquels le Mogol élève ainsi aux dignitez selon que bon lui semble, comme il les casse de même.

Entre les Omrahs les uns sont Hazari, les autres Dou Hazari, les autres Penge, Hecht & Deh Hazari, & même comme étoit le fils Aîné du Roi Douazdeh Hazari, qui veut dire Seigneur à mille chevaux, deux mille, cinq mille, sept & dix ou douze mille, leur paye étant plus ou moins grande à proportion du nombre des chevaux; je dis des chevaux, parce qu'ils ne sont pas payez en égard aux Cavaliers mais aux chevaux; les Omrahs pouvans entretenir des Cavaliers à deux chevaux pour être mieux en état de servir dans les païs chauds, où l'on dit communement qu'un Cavalier qui n'a qu'un cheval est plus de demi à pied. Il ne faut pas néanmoins penser qu'ils soient obligez d'entretenir, ou que le Roi paye effectivement tant de chevaux comme portent ces grands noms de Douazdeh ou Hecht Hazari, douze mille ou huit mille.

mille chevaux ; ce sont des noms specieux pour donner dans la veüe & attirer les Etrangers ; le Roi détermine le nombre des chevaux effectifs qu'ils sont obligez d'entretenir, les paye à raison de ce nombre, & outre cela il leur en paye un certain nombre qu'ils ne sont point obligez d'entretenir, & c'est ce qui fait ordinairement la principale partie de leurs pensions, sans parler de ce qu'ils grèvent sur la paye de chaque Cavalier, & sur le nombre des chevaux, ce qui fait certainement des pensions fort grandes & fort considerables, principalement quand ils peuvent obtenir de bons Jah-ghirs ou bonnes terres affectées pour leur pension ; car je voyois que ce Seigneur sous lequel j'étois, qui étoit Penge-Hazari ou de cinq mille chevaux, & qui n'étoit obligé qu'à cinq cent effectifs, avoit de reste, toute sa Cavalerie payée, près de cinq mille écus le mois pour sa pension, quoi qu'il fût Nagdy, c'est à dire payé en argent tiré du Tresor, comme tous ceux qui n'ont point de Jah-ghirs; néanmoins avec toutes ces grandes pensions je n'en vois que fort peu de riches & beaucoup d'incommodez & endettez; ce n'est pas que la despen-

ce de bouche les ruine comme elle faic bien souvent ailleurs les grands Seigneurs, elle est très modique & tres-moderée, mais ce qui les épuise sont les grands presens qu'ils sont obligez de faire au Roi à certaines Fêtes de l'année, chacun à proportion de la grandeur de leur paye, & puis cette grande despence qui s'en va dans l'entretien de leurs Femmes, de leurs Valets, & Chameaux, & de plusieurs Chevaux de prix qu'ils ont en particulier dans leurs écuries. Le nombre des Omrahs, tant de ceux qui sont à la campagne dans les Provinces & dans les armées que de ceux qui sont à la Cour, est fort grand, je ne l'ai jamais sceu précisément, aussi n'est-il pas déterminé, mais je n'en ai jamais guere moins veu à la Cour de vingt-cinq à trente, qui sont ainsi que j'ai dit à grandes pensions, selon qu'ils ont plus ou moins de chevaux à entretenir, depuis douze mille en descendant jusques à mille.

Ce sont ces Omrahs qui parviennent aux Gouvernemens & aux principales Charges de la Cour & des armées; qui sont comme ils disent les colonnes de l'Empire, & qui soutiennent l'éclat de

la Cour, n'allans jamais par les rues que superbement couverts, montez quelquefois sur un Elefant, quelquefois à cheval, & quelquefois en Palexy, suivis ordinairement d'un bon nombre de leurs Cavaliers, de ceux qui seront en garde à leur logis, avec quantité de Valets de pied qui marchent devant & à côté pour faire faire place, leur chasser les mouches & la poussiere avec des quenës de Paon, porter le Picquedent ou Crachoir, de l'eau pour boire & quelquefois des livres de conte, & autres papiers: Tous ceux qui se trouvent à la Cour sont obligez sur peine de quelque retranchement de leur pension, d'aller deux fois le jour saluer le Roi à l'Assemblée sur les dix à onze heures du matin, où il rend la Justice, & sur les six heures du soir: Ils sont encore obligez d'aller faire la garde dans la forteresse chacun à leur tour une fois la semaine pendant vingt-quatre heures; ils portent là leurs lits, leurs tapis & leurs autres meubles, le Roi ne leur fournissant rien que le manger, qu'ils reçoivent en grande ceremonie & reverence, faisant trois fois le Taslim ou Salut, la face tournée vers son Appartement, abaissans premierement

292 LETTRE DE L'ÉTAT
la main jusques en terre, & la portant
sur leur tête : Ils sont encore obligez
de suivre à cheval & d'accompagner
par tout le Roi quand il marche en
campagne quelque tems qu'il fasse, à
la pluye, à la poussiere, quoi qu'il soit
ou dans son Paleky, ou sur un Elephant
ou sur un Taët-Ravan, ou Trône de
campagne porté sur les épaules de huit
hommes qui se vont adroitement re-
layans en marchant avec huit autres,
étant dans ces diverses marches bien à
couvert des incommoditez du tems,
soit qu'il aille à la guerre, soit qu'il
s'aille promenant avec son armée de
Ville en Ville, soit qu'il aille à la chasse,
si ce n'est qu'il en exempte quelques-
uns à raison de leurs Offices particu-
liers, ou pour être indisposez, ou trop
vieux, ou pour éviter l'embaras, com-
me il se pratique ordinairement quand
il ne va que proche la Ville en quelque
lieu de chasse, ou maison de Plaisance,
ou bien qu'il va à la Mosquée, n'y
aïant ordinairement pour lors que ceux
qui sont ce jour là de garde qui l'accom-
pagnent.

Mansebdars sont des Cavaliers à
Manseb qui est une paie particuliere,

honorable & considerable ; non pas tant que celle des Omrahs , mais bien plus que celle des autres ; aussi sont-ils considerez comme petits Omrahs , comme étant du rang de ceux qui le deviennent ; d'autant plus qu'ils ne reconnoissent point d'autre Chef que le Roi, & qu'ils sont generalement obligez à tout ce que nous avons dit qu'étoient obligez les Omrahs , & qu'enfin ce seroient de vrais Omrahs ; s'ils avoient, comme quelques-uns ont eu autrefois, quelques Cavaliers sous eux , au lieu qu'ils n'ont ordinairement que deux, quatre , ou six chevaux d'obligation, c'est à dire qui ayent la marque du Roi, & que leur paye ne va pour l'ordinaire que depuis cent cinquante , deux cent, jusques à six & sept cent Roupies effectives par mois : Le nombre n'en est pas aussi déterminé , mais il est bien plus grand que celui des Omrahs , car à la Cour il y en a toujours deux ou trois cent outre ceux qui sont dans les Provinces & dans les armées.

Rouzinders sont encore des Cavaliers, mais de paye à la journée comme le mot le porte , laquelle néanmoins ne laisse pas quelquefois d'être plus gran-

de que celle de beaucoup de Mansébdars, mais qui n'est point de cette façon-là, ni si honorable ; mais aussi ne sont-ils point tenus à l'Agenas comme les Mansébdars, c'est-à-dire à prendre à un certain prix, qui n'est pas quelquefois trop raisonnable, de ces tapis & autres meubles qui ont servi pour la Maison du Roi ; le nombre de ces gens-là est fort grand ; ils entrent dans les petites Charges, plusieurs sont Écrivains, Sous-écrivains & Apliqueurs de cachets sur les Barattes ou papiers pour recevoir de l'argent, sur quoi ils savent bien griveller pour dépêcher les Barattes.

Les simples Cavaliers sont ceux qui sont sous les Omrahs, entre lesquels les plus considerez & ceux qui ont plus grande paye sont ceux-là qui ont deux chevaux d'obligation, c'est-à-dire marquez à la cuisse de la marque de leur Omrah ; leur paye n'est point absolument déterminée ; cela dépend fort de la générosité de l'Omrah qui peut favoriser qui bon lui semble ; néanmoins le Mogol entend que la paye d'un simple Cavalier à un cheval ne soit point moindre de vingt-cinq Roupies ou environ faisant ses comptes avec les Omrahs sur ce pied là.

La paye des gens de pied est la moindre ; aussi y a-t-il là de pitoyables Mousquetaires , si ce n'est quand ils tirent assis à terre sur le cul , & que leur mousquet est appuyé sur cette petite jolie fourchette de bois qui y pend attachée ; encore ont-ils bien peur pour leur grande barbe & de se brûler les yeux , & surtout que quelque Dgen ou mauvais Esprit ne fasse crever ce mousquet : Tel a vingt Roupies le mois , tel en a quinze , tel en a dix , néanmoins il y a des Canoniers qui ont de grandes payes , & sur tous de nos Frangais ou Chrétiens , Portugais , Anglois , Hollandais , Allemans & François , qui s'y rendent de Goa ou fuyent de ces compagnies Hollandoises & Angloises ; Autrefois avant que les Mogols sceussent manier l'artillerie , leurs payes étoient fort grandes , il y en a encore de ce tems là qui ont deux cent Roupies par mois , mais à présent ils n'en veulent plus donner que trente-deux , encore n'en veulent-ils plus recevoir.

L'Artillerie est distinguée en deux ; La première est la grosse ou pesante , comme ils disent , la seconde & la légère , ou comme ils l'appellent l'artillerie de l'El,

trier. Pour ce qui est de la grosse, il me souvient que quand le Roi après sa maladie se promenoit avec toute son armée par la campagne prenant presque tous les jours le divertissement de la chasse, tantôt aux Gruës, tantôt aux Nilsgaus ou bœufs gris comme ils appellent cette espece d'Elans, tantôt aux Gazelles avec les Leopars, & quelquefois aux Lions, avançant peu à peu vers Lahor & Kachemire ce petit paradis des Indes, comme je dirai ailleurs, pour y aller passer l'Été; elle étoit composée de soixante & dix pieces de canon la plupart de fonte, sans conter deux à trois cent Chameaux legers qui portoient chacun une petite piece de campagne de la grosseur d'un bon double mousquet, laquelle est attachée sur ces animaux, à peu près comme sont nos pierriers sur nos barques.

Celle de l'Étrier, qui me sembloit bien galante & bien entendue, étoit composée de cinquante ou soixante petites pieces de campagne toutes de bronze, montées chacune sur sa petite charette bien faite & bien peinte, avec le petit coffre devant & derriere pour la munition, tirée par deux fort beaux chevaux con-

duits par un Cocher comme une caleche , ornée de quantité de petites banderoles rouges , ayant chacune un troisième cheval que l'Aide du Cocher Canonier menoit en main pour relayer. La grosse artillerie ne pouvoit pas toujours suivre le Roi , qui s'écartoit des grands chemins tantôt à droit tantôt à gauche aux travers des champs , pour prendre les bons endroits de chasse & suivre les eaux ; elle étoit obligée de suivre le grand chemin pour rouler plus facilement & éviter l'embarras qu'elle auroit causé dans les mauvais passages, & principalement à ces ponts de bateaux qu'on avoit dressés pour passer les rivières. Celle de l'Étrier étoit inséparable de la personne du Roi ; aussi c'est pour cette raison qu'on lui a donné le nom d'Artillerie de l'Étrier ; Elle part le matin quand le Roi sort de sa Tente , & au lieu qu'il va ordinairement un peu à l'écart pour entrer dans les lieux de chasse qui sont marquez & gardez aux avenues , de peur que l'armée n'y entre, elle s'en va droit & souvent à toute bride aux rendez-vous se mettre en ordre devant sa Tente qui s'y trouve préparée du jour de devant comme celles des

grands Omrahs, & toute cette artillerie tire dans le moment qu'il y entre, afin que toute l'armée soit avertie de son arrivée.

La Milice de la campagne n'est point différente de celle qui est auprès du Roi: Il y a par tout des Omrahs, des Mansebdars, des Rouzin-dars, simples Cavaliers, de l'Infanterie & de l'Artillerie par tout où l'on fait la guerre; il n'y a différence que dans le nombre de celle de la campagne qui est fort grand; car cette armée seule que le Mogol est perpétuellement obligé d'entretenir dans le Decan pour tenir en bride ce puissant Roi de Golkonda, & pour faire la guerre au Roi de Visapour, & à tous ces Rajas qui se joignent avec lui, doit être toujours au moins de vingt à vingt-cinq mille hommes de cheval & est quelquefois de trente mille.

Le Royaume de Kaboul pour sa garde ordinaire contre les Perses, les Augans, Balouches, & je ne sçai combien de Montagnars, en doit avoir pour le moins douze à quinze mille. Le Royaume de Kachmire plus de quatre mille, & le Royaume de Bengale bien davantage, sans conter que la guerre est pres-

que toujours de ce côté-là ; & qu'il n'y a point de Gouverneurs de Province qui n'en ayent besoin d'un grand nombre plus ou moins selon l'étendue & la situation particulière de leurs Gouvernemens , ce qui fait des nombres presque incroyables. Néanmoins pour ne parler point de l'Infanterie qui est fort peu de chose , ni de la quantité apparente des chevaux , ce qui pourroit bien avoir trompé beaucoup de monde , je croirois avec beaucoup de personnes bien entendues dans ces matières-là , que le nombre des chevaux effectifs qui sont ordinairement proche du Roi , y comprenant la Cavalerie des Rajas & Patans qui y peuvent être , pourroit monter à trente-cinq ou quarante mille , & que ce nombre là joint à celui qui peut être dans la campagne seroit de deux cent mille , & quelque chose de plus. J'ai dit que l'Infanterie étoit peu de chose , car je ne scaurois croire que dans l'armée que le Roi tient proche de soi , y comprenant les Mousquetaires , & tous ces Canoniers à pied & Aides de Canoniers , & généralement tout ce qui sert dans cette Artillerie , puisse aller guère à plus de quinze mille , d'où on peut

juger ce qui peut être dans les Armées de la campagne. Ainsi je ne sçais où prendre ce nombre prodigieux d'Infanterie que quelques-uns mettent dans les armées du grand Mogol; si ce n'est qu'avec les véritables gens de guerre, ils ne confondent tous ces gens de service & de Basars ou marchez qui suivent l'armée; car en ce cas-là je croirois bien qu'ils auroient raison de mettre des deux & trois cent mille hommes dans l'armée seule qui est avec le Roi, & quelquefois même encore d'avantage, comme quand on est assuré qu'il sera long-tems absent de la Ville capitale, ce qui ne semblera pas si fort étonnant à qui sçaura l'étrange embaras de Tenares, de Cuisines, de Hardes, de Menbles & de Femmes même assez souvent, & par consequent d'Elefans, de Chameaux, de Bœufs, de Chevaux, de Portefaix, de Fourageurs, Vivandiers, Marchands de toutes sortes & de serveurs que traînent après soi ces Armées, & à qui sçaura l'état & gouvernement particulier du pays, à sçavoir que le Roi est le seul & unique propriétaire de toutes les terres du Royaume, d'où vient par une certaine suite nécessaire que toute une Ville capitale comme Dehli

ou Agra ne vit presque que de la Milice, & est par conséquent obligée de suivre le Roi quand il va en campagne pour quelque tems ; ces Villes là n'étant ni ne pouvant être rien moins qu'un Paris ; mais n'étant proprement qu'un Camp d'armée un peu mieux & plus commodement placée qu'en rase campagne.

Sur toutes choses Vous considererez encore s'il vous plait , que generale-ment toute cette Milice que je viens de vous représenter depuis l'Omrâh jusques au moindre Soldat est payée indispensablement tous les deux mois ; la paye du Roi est la seule ressource, on ne scauroit ainsi différer à la payer , comme il arrive quelquefois dans nos Royaumes, où pour quelque nécessité pressante de l'Etat, un Gentil-homme, un Officier, & même un simple Cavalier pourra attendre quelque tems , & s'entretenir cependant de son argent propre, de ses rentes, du revenu de ses terres ; il faut que tout soit payé à point nommé, ou que tout se debande : & meure de faim après avoir vendu tout ce peu qu'ils ont, jusques à leurs chevaux, comme j'ai vu dans cette dernière guerre que plu-

seurs s'en alloient faire si elle n'eût bien-tôt cessé ; d'autant plus que dans toute cette Milice il n'y a presque Soldat qui ne soit marié, & qui n'ait Femme & Enfans, Serviteurs & Esclaves, qui attendent après cette paye, & qui n'ont point d'autre esperance ni d'autre remède : Et c'est de là que j'en ai vu qui s'étonnent tant, en considerant le nombre immense de personnes qui vivent de la paye (car cela va à des millions) ne se pouvant imaginer où il se peut trouver des revenus suffisans pour de si grandes dépenses ; quoi que pourtant il n'y ait point tant à s'étonner, vu les richesses du Royaume, le gouvernement particulier de l'Etat & cette propriété du Souverain.

Ajoutez encore, s'il vous plaît, que le grand Mogol entretient proche de soi dans Dehli & Agra & aux environs, deux à trois mille beaux chevaux pour être toujours tout prêts au besoin ; comme encore huit ou neuf cens Elephans, & un tres grand nombre de mules, chevaux & porte-fais pour porter toutes les grandes Tentes avec leurs Cabinets ; pour porter les Femmes, les Cuisines, les Meubles, Eau de Gange, & toutes les

autres choses nécessaires pour la campagne, qu'il a toujours comme dans sa maison, choses qui ne sont pas absolument nécessaires dans nos Royaumes : Ajoutez encore, si vous voulez, cette incroyable dépense de ce Serrail plus indispensable qu'on ne sauroit presque croire ; Cet abîme de toiles fines, d'or, de brocars, d'étoffes de soye, de broderies, de musc, d'ambre, d'huiles de senteur & de perles. Ajoutez dis-je toutes ces choses les joignant avec tout ce que nous avons dit ; & après avoir balancé toutes ces infinies dépenses auxquelles il est de toute nécessité obligé, avec les revenus que vous pouvez conjecturer qu'il peut avoir ; jugez s'il est si infiniment & effectivement riche comme on le fait. Pour moi je sçai bien qu'on ne sauroit nier qu'il n'ait de très-grands revenus : je croi qu'il a en plus lui tout seul que le Grand Seigneur & le Roi de Perse ensemble ; mais de croire aussi ces contes si extravagans qu'on en fait, c'est ce que je n'ai jamais pû faire ; & quand j'en croirois la meilleure partie, je ne le croirois point pour cela si riche en effet & dans la vérité comme tout le monde le chante ; si ce n'est qu'on veuille qu'un

Tresorier, qui reçoit de grandes sommes d'argent d'une main en même temps qu'il est obligé de les distribuer de l'autre, soit pour cela véritablement riche. Pour moi je tiendrois un Roi effectivement riche, qui sans fouler & appauvrir trop ses peuples, auroit des revenus suffisans pour entretenir une grande & superbe Cour à nôtre manière ou autrement, & une Milice suffisante pour la garde de son Royaume & pour soutenir une guerre médiocrement forte plusieurs années contre ses voisins, pour exercer si l'on veut ses liberalitez, faire quelques superbes & Royaux bâtimens, & de ces autres dépenses que les Rois ont accoutumé de faire selon que les porte leur inclination particulière; & qui outre tout cela dans la suite de quelques années pourroit mettre en reserve dans son Tresor d'assez grandes sommes pour soutenir ou entreprendre une grande guerre pendant quelques années. Or je voudrois bien croire que le grand Mogol auroit à peu près ces avantages, mais je ne me scaurois persuader qu'il les ait dans cet excez qu'on pense & qu'on prétend. Ces grandes & inevitables dépenses comme j'ai marqué, vous doivent as-

seulement déjà faire pancher de mon opinion; mais sans doute qu'on y inclinera entièrement quand j'aurai fait considérer deux choses dont je crois être bien instruit.

La première, que le grand Mogol d'aujourd'hui sur la fin de cette dernière Revolution, quoi que le Royaume fût paisible de tous côtez, hormis dans le Bengale où le Sultan Sujah tenoit encore, se trouvoit bien embarrassé ou trouver de quoi faire subsister les Armées; quoi qu'elles ne fussent pas si bien payées qu'à l'ordinaire; quoi que la guerre n'ait duré que cinq ans ou environ; & quoi qu'il eût mis la main sur une bonne partie du Tresor de son pere Chah-Jehan.

La seconde, que tout ce Tresor de Chah-Jehan qui étoit grand economiste & qui avoit regné plus de quarante ans sans guerres considerables, n'a jamais monté à six Kourours de Roupies; j'ai dit qu'une Roupie vaut environ vingt-neuf sols, cent mille font une Lecque, & cette Lecque un Kourour. Il est vrai que je ne comprends point dans ce Tresor cette grande quantité de pieces d'Orfèvrerie de tant de façons différentes d'or & d'argent travaillées & couvertes de

pierreries, & autres ; ni de cette prodigieuse quantité de perles & de pierres précieuses de toutes sortes, de grand volume & de grand prix ; Je ne sçai s'il y a Roi au monde qui en ait davantage ; un seul Throne qui en est couvert est du moins prisé trois Kourours de Roupies, si j'ai bonne memoire ; mais il faut dire aussi que ce sont les dépouilles de ces anciens Princes Patans & Rajas, lesquelles depuis long-tems se sont amassées & accumulées, s'accroissent & augmentent tous les jours de Rois en Rois par les présens que leur sont obligez de faire les Omrahs tous les ans à certaines fêtes, & qui sont estimez meubles de la Couronne, auxquelles ce seroit une espèce de crime que de toucher, & desquelles un Roi dans une nécessité seroit bien empêché de trouver un sol.

Mais avant que de finir, je dirai d'où peut venir que cet Empire du Mogol étant ainsi un abîme d'or & d'argent, comme j'ai dit dans le commencement, on ne voit néanmoins pas qu'entre le peuple il y en ait davantage qu'ailleurs, au contraire le peuple y paroît moins peconieux, & l'argent s'y trouve plus rare qu'en beaucoup d'autres endroits.

La premiere raison est, qu'il s'en consomme beaucoup à fondre & refondre tous ces anneaux de nez & d'oreilles, chaînes, bagues & brasselets de pieds & de mains que portent les femmes ; & principalement dans cette incroyable quantité de manufactures où il en entre tant, qui se perd & qu'on ne sçait ce qu'il devient, comme dans toutes ces broderies, alachas ou étoffes de soye rayées, touras ou toufes de filets d'or qui se portent sur les turbans ; dans ces toiles d'or & d'argent, écharpes, turbans, brocars & autres pieces de la sorte : car generalement toute cette Milice veut être dorée depuis les Omrahs jusques aux simples Soldats avec leurs femmes & enfans, deussent-ils mourir de faim chez eux, ce qui est très-commun.

La seconde, c'est que toutes les terres du Royaume étant en propre au Roi, elles se donnent comme Benefices qui s'appellent Jah-ghirs, ou comme en Turquie Timars, à des gens de la Milice pour leur paye ou pension, selon que porte le mot Jah-ghir qui signifie lieu à prendre au lieu de pension ; ou bien elles se donnent de même aux :

gouverneurs pour leur pension & entretien de leurs Troupes, à la charge que du surplus du revenant des terres il en donneront certaine somme au Roi tous les ans comme Fermiers; ou bien le Roi se les réserve comme un Domaine particulier de sa Maison qui ne se donne jamais ou que très-rarement en Jah-ghris, & où il tient des Fermiers qui lui doivent aussi bailler une somme par an, moyennant quoi les uns & autres, c'est à dire les gens à Timars, Gouverneurs & Fermiers ont une autorité comme absolue sur les païsans, & même encore fort grande sur les Artisans & Marchands des Villes, Bourgades & Villages de leur dependance; de sorte qu'il n'y a là ni grands Seigneurs, ni Parlemens, ni Presidiaux comme chez nous, qui puissent tenir en crainte ces gens que je viens de dire, ni kadis ou Juges assez puissans pour empêcher & reprimer leurs violences; ni en un mot personne à qui un Païsan, Artisan, ou Marchand se puisse plaindre dans les avanies & tyrannies qu'ils leur font très-souvent, abusans par tout impunement & sans crainte de l'autorité Royale qu'ils ont en main, si ce n'est un peu dans les lieux

qui sont proches des Villes capitales, comme Dehly & Agra, & dans les grandes Villes & grands Ports de Mer des Provinces, d'où ils sçavent que les plaintes pourroient plus facilement être portées à la Cour ; d'où vient qu'un chacun est dans une crainte perpetuelle de ces sortes de gens, & sur tout des Gouverneurs, plus qu'un Esclave de son Maître : Que pour l'ordinaire ils affectent de paroître gueux & sans argent, très-simples dans le vestement, logement, ameublement, & encore plus dans le boire & le manger ; Qu'ils apprehendent même souvent de se mesler trop avant dans le negoce, dans la crainte qu'ils ont qu'on ne les croye riches & qu'on ne leur trame quelque piece pour les ruiner ; si bien qu'enfin ils ne trouvent point de meilleur remede que de cacher & enfouir leur argent bien secrettement & bien profondement en terre, sortant ainsi hors du commerce ordinaire des hommes, & perissant enfin là dedans, sans que le Roi ni l'Estat, ni qui que ce soit en profite : Ce qui arrive non seulement entre les Païsans & Artisans, mais ce qui est plus considerable entre toutes sortes de Marchands, soit Mahumetans,

soit Gentils, si ce n'est quelques-uns qui soient à la paye du Roi ou des Omrahs, ou qui aient quelque particulier Patron & appui qui soit puissant ; mais principalement entre les Gentils qui sont presque seuls les Maîtres du negoce & de l'argent, infatuez qu'ils sont de cette croyance, que l'or & l'argent qu'ils cachent durant leur vie leur servira après la mort ; & c'est à mon avis la véritable raison pourquoi il paroît si peu d'argent en commerce parmi le peuple.

Mais de là il naît une question bien considérable, à sçavoir s'il ne seroit point plus expedient, non seulement pour les sujets, mais pour l'État même & pour le Souverain, que le Prince, comme dans nos Royaumes & États, ne fût pas ainsi propriétaire de toutes les terres du Royaume, en sorte que ce Mien & ce Tien se trouvât entre les particuliers comme chez nous ? Pour moi, après avoir exactement comparé l'état de nos Royaumes où se trouve ce Mien & ce Tien avec celui de ces autres Royaumes où il ne se trouve pas ; Je me trouve entièrement persuadé qu'il est bien meilleur & plus expedient pour

le Souverain même qu'il en soit comme dans nos quartiers : parce que dans ces Etats où il en est autrement , l'or & l'argent s'y perd de la façon que je viens de dire : Il n'y a presque personne qui soit à l'abri des violences de ces Timariots , Gouverneurs & Fermiers : les Rois , quelque bonne volonté qu'ils puissent avoir pour leurs peuples, ne sauraient presque jamais , selon ce que je viens de dire , leur faire rendre la Justice , & empêcher les tyrannies , sur tout dans ces grands Etats & dans les Provinces éloignées de leurs villes capitales ; Ce qui doit pourtant être , comme il est sans doute , un des principaux emplois & une des principales pensées d'un Roi : de plus cette tyrannie passe souvent jusques à l'excez , qui ôte le nécessaire à la vie au Païsân & à l'Artisan qui meurt de faim & de misere , qui ne fait point d'enfans , ou qui meurent jeunes étans mal nourris & misérables comme leurs peres & meres ; ou bien qui abandonne la terre pour se faire valet de quelque Cavalier, ou s'enfuit là où il peut chez les voisins , dans l'esperance d'y trouver plus de douceur , de même que j'ai aussi dit dès le commencement : En-

fin les terres ne se cultivent presque que par force , & par conséquent très-mal , & quantité même se gâtent & se ruinent tout à fait, ne se trouvant personne qui puisse ou veuille faire la dépense à entretenir les fossés & les canaux pour écouler les eaux & les amener aux lieux nécessaires ; ni quasi personne qui se soucie de bastir , de faire des maisons, ni de r'accommoder celles qui tombent ; le Païsan disant ainsi en lui-même : Et pourquoi est-ce que je me travaillerois tant pour un Tiran qui me viendra demain tout emporter , ou du moins tout le plus beau & le meilleur, & ne me laissera peut-être seulement pas , s'il lui en prend fantaisie , de quoi vivre bien misérablement ? Le Timariot , le Gouverneur & le Fermier, faisant aussi chacun de leur côté ce beau raisonnement ; & pourquoi est-ce que je tirerois de l'argent de ma bourse & que je me peinerois tant pour améliorer & bien entretenir cette terre , puisque je suis toujours à la veille qu'on me l'ôte ou que l'on me la change , que je ne travaille ni pour moi ni pour mes enfans , & que ce lieu que j'ai aujourd'hui je ne l'aurai possible pas l'année qui

vient ? Tirons-en ce que nous pourrons tandis que nous l'avons entre nos mains, le païsan dût-il crever ou abandonner la terre, dût-elle devenir deserte quand j'en serai dehors : Aussi est-ce pour cela que nous voyons ces Etats Asiatiques s'aller ainsi ruinant à vûe d'œil si misérablement. C'est de là que nous ne voyons quasi plus par là que des Villes de terre, de bonë & de crachat au prix des nôtres : que Villes & Bourgades ruinées & desertes ou qui s'en vont tombant en ruine. C'est de là même que nous voyons (pour donner exemple de ce qui est plus proche de nous) ces Mesopotamies, Anatolies, Palestines, ces merveilleuses plaines d'Antioches & tant d'autres terres autrefois si bien cultivées, si fertiles & si peuplées, à présent à demi desertes, incultes & abandonnées, ou devenues marais pestiferez & inhabitables. C'est encore de là que de ces terres incomparables d'Egypte on remarque que depuis moins de quatre-vingt ans il s'en est perdu plus de la dixième partie, ne se trouvant plus personne qui veuille faire la dépence pour entretenir tous les canaux, & pour contenir le Nil qu'il ne se jette avec furie d'un côté, noye par trop

les basses campagnes, ou les couvre de sable qui ne se peut tirer qu'avec beaucoup de difficulté & de dépence. C'est ce qui fait encore que les Arts languissent en ces païs-là, ou que du moins ils y fleurissent bien moins qu'ils ne feroient autrement, & qu'ils ne font chez nous: Car quel cœur & quel courage pourroit avoir un Artisan pour bien s'étudier & s'appliquer au travail, quand il voit qu'entre le peuple qui est presque généralement gueux ou le veut paroître, il ne se trouve personne qui considère la beauté & la délicatesse de son travail, chacun ne cherchant que le bon marché; & que les Grands ne le payent que très-mal & à leur fantaisie, bien-heureux assez souvent de se pouvoir tirer de leurs mains sans Korrahs, cet horrible grand foïet qu'on voit là attaché tout prêt à la porte des Omrahs; quand il voit encore qu'il n'a aucune esperance de pouvoir un jour parvenir à quelque chose, comme d'acheter quelque Office ou quelques Terres pour lui & les siens, & qu'il n'oseroit même quasi paroître avoir un sol de reserve, ni porter de bons & beaux habits, ni faire bonne chère, de

peur qu'on le croye riche ; Aussi y
 a-t-il long-tems que cette beauté & de-
 licatesse des Arts seroit entierement per-
 due dans ces quartiers-là n'étoit que
 les Rois & les plus grands Seigneurs
 tiennent à leurs gages des Ouvriers qui
 travaillent chez eux , y enseignent leurs
 enfans , & qui tâchent de s'évertuer &
 de se rendre habiles pour être un peu
 plus considerez & se sauver du Korrah ;
 & n'étoit qu'il se trouve de ces gros
 & riches Marchands des Villes , prote-
 gez par de bons & puissans Patrons , qui
 payent un peu mieux les Ouvriers ; je dis
 un peu mieux , car quelques belles étoffes
 que nous voyons de ces pais-là , il ne faut
 point s'imaginer que l'Artisan soit là en
 honneur ou parviene à quelque chose ,
 ce n'est jamais que la pure nécessité ou le
 bâton qui le fait travailler , il ne devient ja-
 mais riche , ce n'est pas peu quand il a de-
 quoi vivre & se vêtir bien petitement ;
 s'il y a de l'argent à gagner ce n'est pas
 pour lui , c'est pour ces gros Marchands
 des Villes que j'ai dit qui ont encore eux-
 mêmes assez de peine à se maintenir & à
 se garantir des avanies. C'est encore de là
 qu'une crasse & profonde ignorance re-
 gne dans ces Etats , car le moyen qu'on

y voye des Academies & des Colleges bien fondez ? où pourroient être ces Fondateurs ? & quand bien il y en auroit , d'où est-ce que viendroient les Ecoliers ? où sont ceux qui ont du bien assez pour entretenir leurs enfans aux Colleges ? & quand bien encore il y en auroit , qui sont ceux qui se voudroient hazarder à paroître riches ? & quand ils le voudroient , où sont ces Benefices ? où sont ces Charges & ces Dignitez qui requierent de la Science & de la capacité & qui aiment les jeunes gens à l'étude ? C'est encore de là même que le trafic languit en tous ces pais-là au prix des nôtres , car combien y en a-t-il qui se soucient de se tant peiner , de tant courir , de tant écrire & de se tant hazarder pour autrui , pour un Gouverneur qui lui fera une avanie, s'il n'est joint à quelque homme de la Milice duquel il sera comme Esclave & qui fera sa part comme bon lui semblera, s'attirer quelque malheur, pour ne faire pas meilleure chere avec cent mille Roupies , que s'il n'en avoit que dix mille , pour paroître gueux & miserable ? Ce n'est pas là que les Rois trouvent pour les servir des Princes , des Seigneurs , des Gentils-

hommes, de ces fils de famille riches & honnêtes ; d'Officiers, Bourgeois, Marchands & Artisans même bien nés, bien élevez, bien instruits des gens de cœur & de courage, qui ont de l'amitié & du respect véritable pour leur Roi, qui même, comme j'ai dit, s'entretiennent souvent assez long tems à la Cour & à l'Armée à leurs propres dépens, vivans d'esperances, & se contentans de ce bon œil du Prince, & qui dans l'occasion combattent de force & de vigueur, se piquant de soutenir cet honneur d'Ayeuls & de famille : Ils ne voyent jamais autour d'eux que des gens de rien, des esclaves, des ignorans, des brutaux, & des Courtisans eslevez de la terre aux dignitez, & qui pour être sans éducation & instruction qui vaille, sentent quasi toujours leurs gueux enrichis superbes, insupportables, sans cœur, sans honneur, sans honnêteté & sans amour aucun ni inclination pour l'honneur de leur Roi & de la Patrie : C'est là qu'il leur faut tout ruiner pour trouver de quoi faire ces prodigieuses dépenses qu'ils ne sçauroient éviter pour entretenir leur grande Cour, qui n'a point d'autre ressource pour vivre que leurs coffres & leur

Tresor, & pour entretenir perpetuellement ce grand nombre de gens de guerre qui leur est necessaire pour tenir les peuples en bride, les empêcher de s'enfuir, les faire travailler, & leur tirer ce qu'ils exigent d'eux, despezerez qu'ils sont de se voir eternellement mal-traitez, de se voir toujours sous le bâton, & de ne travailler que pour autrui. C'est là que dans une guerre considerable qui survient, & quasi même en tout tems, il leur faut comme par necessité vendre les gouvernemens à beaux deniers conrans, à sommes immenses, d'où s'ensuit principalement cette ruïne & cette desolation que nous voyons, car ce Gouverneur, qui est l'acheteur, ne faut-il pas qu'il se rembourse de toutes ces sommes, de tout ce grand argent qu'il a emprunté du tiers & du quart à gros interêts ? ne faut-il pas même, soit qu'il ait acheté le gouvernement ou qu'il ne l'ait pas acheté, qu'il trouve, aussi bien que le Timariot assez souvent & le Fermier, dequoy faire tous les ans de grands presens à un Visir, à un Eunuque, à une Femme du Serrail, & à ces autres personnes qui le maintiennent à la Cour ? Ne faut-il pas qu'il

faït payer le Roi de ses Tributs ordinaires, & qu'outre tout cela il s'enrichisse, pauvre esclave, affamé & endetté qu'il est venu, sans bien, sans terres & sans revenus de sa maison comme ils sont tous ? Ne ruïnent-ils pas tout, ne desolent-ils pas tout ; eux qui sont dans les Provinces comme de petits Tyrans avec une autorité sans bornes, sans mesure & sans bride, n'y ayant pas là, comme j'ai dit, personne qui les puisse tenir, ou à qui un Sujet puisse avoir recours pour se garantir de leurs tyrannies & se faire faire justice ? Il est vrai que dans l'Empire du Mogol les Vakea Nevis, c'est à dire ces gens qu'il envoie dans les Provinces pour lui écrire tout ce qui s'y passe, tiennent un peu les Officiers en cervelle, si ce n'est, comme il arrive presque toujours, qu'ils s'accordent & s'accommodent ensemble pour manger, guenx qu'ils sont comme les autres ; & que les gouvernemens ne s'y vendent pas si souvent qu'en Turquie ny si à découvert ; je ne dis ni si à découvert (car ces grands presens qu'ils sont obligez de faire de tems en tems valent quasi bien des ventes) & que les Gouverneurs demeurent ordinairement

plus long-tems dans les Gouvernemens, ce qui fait qu'ils ne sont pas si affamez, si gueux & si endettez que ces nouveaux venus, & qu'ainsi ils ne tyrannisent pas toujours les peuples avec tant de cruauté, appréhendans même qu'ils ne s'enfient chez les Rajas, ce qui arrive néanmoins fort souvent. Il est encore vrai qu'en Perse les Gouvernemens ne se vendent pas aussi si souvent ni si publiquement qu'en Turquie, les enfans des Gouverneurs succédant même assez souvent à leurs pères, ce qui fait aussi que les peuples y sont moins mal-traitez qu'en Turquie; & ce qui fait encore qu'il y a plus de politesse, & qu'il y en a même quelques-uns qui se jettent dans l'étude; mais tout cela certainement est fort peu de chose; Ces trois Etats, Turquie, Perse, & l'Hindoustan, comme ils ont tous ôté ce Mien & ce Tien à l'égard des fonds de terre & de la propriété des possessions, qui est le fondement de tout ce qu'il y a de beau & de bon dans le monde, ne peuvent qu'il ne se ressemblent de bien près ils ont le même défaut, il faut de nécessité que tôt ou tard ils tombent dans les mêmes inconveniens qui en sont des suites nécessaires, dans la tyrannie, dans la ruine & dans la désolation.

A Dieu ne plaise donc que nos Monarques d'Europe fussent ainsi propriétaires de toutes les terres que possèdent leurs Sujets, il s'en faudroit bien que leurs Royaumes ne fussent dans l'état qu'ils sont, si bien cultivez & si peuplez, si bien bâtis, si riches, si polis & si florissans qu'on les voit ; Nos Rois sont tout autrement riches & puissans qu'ils ne seroient, & il faut avouer qu'ils sont bien mieux & plus royalement servis ; ils se trouveroient bien-tôt des Rois de déserts & de solitudes, de gueux & de barbares, tels que sont ceux que je viens de représenter, qui pour vouloir tout avoir, perdent enfin tout, & qui pour se vouloir faire trop riches se trouvent enfin sans richesses ; ou du moins bien éloignez de celles que leur aveugle ambition & l'aveugle passion d'être plus absolus que ne permettent les loix de Dieu & de la Nature leur propose ; car où seroient ces Princes, ces Prelats, cette Noblesse, ces riches Bourgeois & gros Marchands & ces fameux Artisans, ces villes de Paris, de Lion, de Toulouse, de Rouën, & si vous voulez de Londres, & tant d'autres ? Où seroit cette infinité de Bourgades & de villages, tou-

tes ces belles maisons des champs & toutes ces campagnes & collines cultivées & entretenues avec tant d'industrie, de soin & de travail ? Et où seroient par conséquent ces grands revenus qui se tirent de là, qui enrichissent enfin les Sujets & le Souverain ? On verroit les grandes Bourgades devenues inhabitables pour le mauvais air & tomber en ruine sans que personne fût grâ à rien reparer ; les Collines abandonnées, & les Campagnes devenues incultes, pleines de broussailles, ou des Marais pestiferez comme j'ai dit. Ajoutons ce mot à nos chers & expérimentez Voyageurs : On ne trouveroit plus de toutes ces belles commoditez de voyage ; il faudroit tout porter avec soi comme des Bohémiens, & toutes ces bonnes hôtelleries par exemples, qui sont depuis Paris jusques à Lion, seroient devenues dix ou douze misérables Karavans-Serrahs, c'est à dire assez souvent de grandes granges relevées & pavées tout autour comme nôtre Pont-neuf, où les centaines d'hommes se trouvent pêle-mêle avec leurs chevaux, leurs mules & leurs chameaux, où on étouffe de chaud l'Eté, & où l'on mourroit de froid l'Hiver, si ce n'étoit le souffle des animaux qui rechauffe le lieu.

Cependant, me dira-t-on, Nous voyons des Etats où ce Mien & ce Tien ne se trouve point, comme par exemple celui du Grand Seigneur que nous connoissons mieux qu'aucun sans aller si loin vers les Indes, qui non seulement subsistent, mais qui sont tres-puissans & qui s'augmentent tous les jours. Il est vrai que cet Etat du Grand Seigneur étant d'une prodigieuse étendue comme il est, avec cette quantité de Terres dont le fonds est si excellent qu'elles ne se peuvent détruire que très-difficilement & à la longueur des tems, est encore riche & puissant; mais il est certain que s'il étoit cultivé & peuplé à proportion des nôtres, comme il seroit si ce propre des Sujets s'y trouvoit par tout, ce seroit tout autre chose; il seroit assez peuplé pour mettre sur pied de ces prodigieuses Armées comme autrefois, & assez riche pour les entretenir; Nous l'avons parcouru presque de tous côtez; Nous avons vu de quelle incroyable façon il est ruiné & depoplé, & qu'il faut à présent dans la Ville capitale les trois mois entiers pour mettre les cinq ou six mille hommes sur pied; Nous sçavons même où il en seroit déjà venu sans ce grand

nombre d'esclaves Chrétiens qu'on y fait entrer de tous côtez , & il est sans doute que si le même Gouvernement y continuoit des années , il faudroit de nécessité qu'il se détruisît & tombât enfin de lui-même par sa propre foiblesse, comme il semble ne se maintenir presque déjà à présent que par là, n'y ayant pas un Gouverneur ni un seul homme dans tout l'Empire qui ait un sou pour pouvoir entreprendre quoi que ce soit , ni qui pût quasi plus trouver de monde quand ~~il~~ en auroit besoin : Etrange maniere de faire subsister des Etats ! Il ne faudroit plus pour mettre fin aux seditions qu'un Brama de Pegu qui fît mourir la moitié du Royaume de faim, & en fît des forêts , empêchant quelques années que les terres ne se cultivassent, quoique néanmoins il n'ait pas réussi dans son dessein & que l'Etat se soit après divisé , & que même depuis peu Ava la Capitale ait été sur le point d'être prise par une poignée de fugitifs de la Chine : Il faut néanmoins avouer que nous sommes bien en danger de ne voir pas de nos jours cette ruine totale & cette destruction de cet Empire dont nous venons de parler (si même nous ne voyons

quelque chose de pis) parce qu'il a des voisins qui bien loin de pouvoir entreprendre quelque chose contre lui , ne sont nullement en état de lui résister, si ce n'est par les secours Etrangers que l'éloignement & la jalousie rendront toujours lents , petits & suspects.

Mais on pourra dire encore qu'on ne voit pas pourquoi ces Estats ne puissent pas avoir de bonnes Loix , & pourquoi les peuples des Provinces ne pourroient pas se venir plaindre ou à un Grand Visir , ou au Roi même. Il est vrai qu'ils ne sont pas tout-à-fait destituez de bonnes Loix , & que même si celles qui y sont y étoient bien observées , il y feroit aussi bon vivre qu'en nulle part du monde , mais à quoi servent-elles ces Loix , si elles ne sont observées & s'il n'y a pas moyen qu'elles le puissent être ? ne sera-ce pas lui ce Grand-Vizir ou le Roi qui leur aura donné ces gueux de Tyrans dans les Provinces & qui n'en a point d'autres à leur donner ? ne sera-ce pas lui qui aura vendu ce Gouvernement ? un pauvre Païsan ou un Artisan aura-t-il de quoi fournir à la despence du voyage pour venir chercher justice à la Ville Capitale qui

sera éloignée de cent cinquante ou de deux cent lieues de son quartier? le Gouverneur ne le fera-t-il pas assassiner par le chemin, comme il s'est vu plusieurs fois, ou attraper tôt ou tard? n'aura-t-il pas ses apuis à la Court qui feront entendre les choses tout autrement qu'elles ne sont? & enfin le Gouverneur affamé aussi bien que les Timariots & Fermiers qui tous sont gens à tirer de l'huile du sable, comme dit le Persien, & à ruiner un monde, avec leurs tas d'harpies de femmes, d'enfans & d'esclaves; ce Gouverneur, dis-je, n'est-il pas le Maître absolu, l'Intendant de Justice, le Parlement, le Presidial, l'Elû, le Receveur, tout?

On ajoutera peut-être que les terres que nos Rois tiennent en Domaine, ne sont pas moins bien cultivées & moins peuplées que les autres? Mais il y a bien de la différence entre avoir en propre quelques terres deçà delà dans un grand Royaume, ce qui ne change point la face de l'État & du Gouvernement, & les avoir toutes, ce qui la changeroit entièrement: & puis nous avons des Loix si raisonnables que nos Rois veulent bien eux-mêmes observer

les premiers, & suivant lesquelles ils veulent que leurs terres particulieres soient gouvernées comme sont celles de leurs Sujets, jusques à souffrir qu'on intente des procès contre leurs Fermiers & autres Officiers, en sorte qu'un Païsän ou un Artisan puisse trouver moyen de se faire faire justice, & trouver un refuge contre la violence injuste de ceux qui le voudroient opprimer, au lieu qu'en ces pais-là je ne vois presque aucun azile pour les foibles, le baston & le caprice d'un Gouverneur étant presque la seule Loy qui regne & qui decide toutes choses.

Du moins, dira-t-on enfin, il est certain que dans ces sortes d'Etat il n'y a point tant de procès ni de si longue durée que par deçà, ni tant de gens de Palais de toute sorte. Il est à mon avis très-vrai qu'on ne scauroit trop approuver en general ce vieux dicton Persien, *Na-hac Kouta Better-Ez-hac Derax*, qui veut que courte injustice vaille mieux qu'une longue justice; que la longueur des procès est insupportable dans un Etat, & qu'il est du devoir indispensable du Souverain de tâcher par toutes sortes de voyes convenables d'y remedier; &

il est constant qu'ôtant ce Mien & ce Tien, on couperoit la racine à une infinité de procez, à tous ceux presque qui peuvent être d'importance, longs & embrouillez, & que par consequent il ne seroit pas necessaire d'un si grand nombre de Magistrats que nos Souverains employent à faire rendre la justice à leurs Sujets, ni de cette multitude de gens qui ne subsistent que par là ; mais il est aussi très-évident que le remede se trouveroit cent fois pire que le mal, veu ces grands inconveniens qui en suivroient, & que même apparemment les Magistrats deviendroient tels que ceux de ces autres Estats qui n'en meritent pas le nom ; car enfin nos Rois ont encore à se glorifier de ce côté : Dans ces quartiers là, excepté quelques Marchands, la Justice n'est qu'entre la Canaille & entre des misérables d'égale condition qui n'ont pas le moyen de corrompre les Juges, & d'acheter de faux témoins qui y sont sans nombre, à grand marché & qui n'y sont jamais punis ; c'est ce que j'ai appris de tous côtez par l'expérience de plusieurs années, & pour m'être soigneusement enquis des gens du pais, de
nos

nos anciens Marchands qui sont dans ces quartiers-là, des Ambassadeurs, des Consuls & des Truchemens; quoi qu'en disent la plupart de nos Voyageurs, qui pour avoir vu en passant trois Crocheteurs ou trois autres gens de la sorte de la lie du peuple à l'entour d'un Kady être renvoyez vite, l'un ou l'autre des parties, & quelquefois tous les deux avec des coups de bâtons sous la plante des pieds, ou avec un Maybalé Baba, qui sont de certaines paroles douces dont se servent quelquefois les Kady quand ils voyent qu'il n'y a rien à tordre sur les parties; s'en viennent icy crier, O la belle & la courte justice! O les honnêtes gens que sont tous ces Justiciers-là au prix des nôtres! ne prenant pas garde que si l'un de ces misérables, qui seroit dans le tort, avoit une couple d'écus pour corrompre le Kadi ou ses Ecrivains & autant pour acheter deux faux témoins, il pourroit en gagner son procès ou le prolonger tant qu'il voudroit.

Ainsi je digui en trois mots pour conclusion, qu'ôter cette propriété des terres entre les particuliers, ce seroit introduire en même tems, comme par une suite infaillible, la Tyrannie, l'Es-

clavage, l'injustice, la gueuserie, la barbarie, rendre les terres incultes, en faire des deserts, ouvrir le grand chemin à la ruine & à la destruction du genre humain, à la ruine même des Rois & des États; & qu'au contraire ce Mien & ce Tien, avec cette esperance qu'un chacun a ce qu'il travaille pour un bien permanent qui est à lui, & qui sera pour les enfans, c'est le principal fondement de ce qu'il y a de beau & de bon dans le Monde; en sorte que celui qui jettera les yeux sur les divers Païs & Roiaumes, prenant bien garde à tout ce qui suit de cette propriété des Souverains ou des particuliers, il aura trouvé la premiere source & la cause principale de cette diversité si grande que nous voyons dans les divers États & Empires du Monde, & reconnoitra que c'est, pour ainsi dire, ce qui change, & ce qui diversifie la face de toute la Terre.

Fin du premier Tome.



LETTRE

A MONSIEUR

DE LA

MOTHE LE VAYER,

Contenant la Description de Dehli & Agra, Villes Capitales de l'Empire du Grand Mogol, avec quelques particularitez qui font connoître la Cour & le Genie des Mogols & des Indiens.



MONSIEUR,

Je fais qu'une des premieres demandes que vous me ferez, quand je serai de retour en France, sera, si Dehli & Agra sont des Villes aussi belles, aussi

Tome II.

A iij

grandes , & aussi peuplées que Paris. Pour ce qui est de la beauté, je vous dirai par avance que je me suis quelquefois étonné d'entendre icy de nos Européens mépriser les villes des Indes, comme n'approchant pas des nôtres au regard des bâtimens, car aussi ne faut-il pas qu'elles leur ressemblent, & si Paris, Londres ou Amsterdam étoient dans l'endroit où est Dehli, il en faudroit jeter par terre la plus grande partie pour les bâtir d'une autre façon. Nos Villes, sans contestation, ont de grandes beautés ; mais ce sont des beautés qui leur doivent être particulières & accommodées à un Climat froid ; Dehli de même peut avoir les siennes qui luy soient aussi particulières, & qui soient accomodées à un Climat très-chaud ; car vous saurez que la chaleur oblige icy tout le monde, jusqu'aux grands Seigneurs & au Roy même, d'aller sans bas, avec de simples Babouches ou pantoufles dans les pieds, un petit Turban bien fin & bien léger sur la teste, & le reste des vestemens à proportion ; qu'il y a des mois d'Esté si excessivement chauds, que dans les chambres on ne sçauroit presque tenir la main sur

la muraille , ni la teste sur son coussin ; & qu'on est obligé plus de six mois durant , de coucher dehors sans couverture à la porte de sa chambre , comme fait le menu Peuple dans les rues , ou comme font les Marchands & les personnes de condition , dans quelque cour , ou jardin bien aërez ; ou bien sur une terrasse qu'on aura le soir bien arrosée : jugez de là s'il y avoit icy de ces rues S. Jaques ou S. Denis avec leurs maisons serrées & fermées à je ne sais combien d'étages , si elles seroient habitables , & si la nuit sur tout , qu'il fait souvent de ces chaleurs sans vent & étoufantes , il seroit possible d'y dormir ; & qui est celuy-là , je vous prie , qui auroit le courage l'Esté , quand il revient à cheval de la Ville à demi-mort de la chaleur & de la poussiere , & tout en eau , car c'est ainsi qu'on est fait , de s'en aller grimper par un degré qui assez souvent est étroit & obscur à un quatriéme ou un cinquiéme estage , & se tenir dans cet air chaud & étouffé ? On ne demande alors qu'à se jeter vivement une pinte d'eau fraîche ou de limonade dans l'estomac , se dépouiller , se laver le visage , les mains & les pieds , se coucher à la fraîcheur tout de son long

sur une estrade , & qu'un ou deux valets vous fassent du vent à tours de bras avec leurs grands Panhas ou éventails. Mais tâchons de vous représenter Dehli tel qu'il est , afin que vous puissiez juger si effectivement on peut dire que c'est une belle Ville.

Il y a environ quarante ans que Chah-Jehan , pere du Grand Mogol Aureng-Zebe regnant à présent , pour éterniser sa memoire, fit bâtir une Ville contiguë à l'ancienne Dehli ; il la nomma de son nom Chah-Jehan-Abad , & par abreviation Jehan-Abad, & la destina pour être la Capitale de l'Empire, au lieu d'Agra, où il disoit que les chaleurs de l'Esté étoient trop violentes : Cette proximité a fait que les ruines de l'ancien Dehli ont servi pour bâtir la nouvelle Ville , & qu'il ne se parle presque plus dans les Indes de Dehli , mais seulement de Jehan-Abad ; néanmoins comme la Ville de Jehan-Abad n'est pas encore connue chez nous, j'en parlerai sous l'ancien nom de Dehli qui nous l'est davantage. Dehli donc est une Ville toute nouvelle, située dans une rase Campagne , sur le bord d'un fleuve comparable à nôtre Loire qu'on appelle

le Gemna , & bâtie de telle maniere le long d'un seul côté de la Riviere , car il n'y a qu'un pont de bateaux pour passer dans la Campagne , qu'elle vient à peu près à se terminer en croissant. Elle est toute entourée de murailles horsmis du côté de l'eau , ces murailles sont de briques & sans défense considerable , parce qu'elles sont sans fossez , & qu'elles n'ont pour servir de flanc que des tours rondes à l'antique de cent pas en cent pas ordinaires ou environ , & un Terre-plain derrière de quatre ou cinq pieds d'épaisseur. Le tour de ces murailles , quoy qu'il comprenne la Forteresse , n'est point si grand comme on croit ordinairement ; je l'ay fait aisement en trois heures ; & je ne crois pas , quoy que je fusse à cheval , que je fisse plus d'une lieuë par heure ; il est vray que si avec Dehli on veut comprendre un très-long Fauxbourg qui va à Lahor , ce qui reste d'habité du vieux Dehli , qui est encore comme un grand Fauxbourg très-long , & trois ou quatre autres moindres Fauxbourgs , cela feroit en droite ligne plus d'une lieuë & demie , & un tour que je ne vous saurois veritablement déterminer , parce qu'entre ces Fauxbourgs il

se trouve de grands jardins & de grands espaces qui ne sont pas remplis de bâtimens ; mais je puis dire assurément qu'il seroit d'une prodigieuse grandeur.

La Forteresse, dans laquelle est le Me-halle ou Serrail, & les autres Appartemens Royaux, dont je parlerai cy. après, est bâtie en rond ou plustost en demy-cercle, & regarde sur la Riviere, il y a neanmoins entre l'eau & les murailles un assez large & long espace sabloneux, où l'on fait ordinairement battre les Elefans, & où se fait souvent la Reveuë de la Milice des Omrahs ou Seigneurs, & des Rajas ou Souverains Gentils, en presence du Roy, qui regarde des fenestres d'un de ses Appartemens. Les murailles de la Forteresse, au regard de leurs tours rondes à l'antique, sont à peu près comme celles de la Ville, mais elles sont en partie de briques, & en partie d'une certaine pierre rouge qui ressemble à du marbre, ce qui les fait paroître plus belles que celles de la Ville, outre qu'elles sont beaucoup plus élevées, & qu'elles sont plus fortes & plus épaisses, étant capables de soutenir quelques petites pièces de campagne qui sont braquées vers la Ville : & qu'elles ont tout autour, hor-

mais de ce côté qui regarde la Rivière, un beau Fossé revêtu de pierres de taille, plein d'eau & de poisson ; elles ne sont néanmoins pas aussi considérables pour leur force ; une médiocre batterie de canons les auroit bien-tôt, à mon avis, jettées par terre.

Autour du Fossé régné un Jardin assez large, qu'on voit en tout tems plein de fleurs & d'arbrisseaux verts, ce qui fait avec ces grandes murailles toutes rouges un très-bel effet à la vue.

Autour de ce Jardin est la grande rue, ou plutôt la grande Place Royale, où répondent les deux grandes & principales Portes de la Forteresse, & à ces Portes les deux principales rues de la Ville.

C'est dans cette grande Place que se voyent les Tentes de ces Rajas qui sont à la solde du Roy, pour y faire toutes les Semaines, chacun à leur tour, la Garde; au lieu que les Omrahs & les Mansébdars ou petits Omrahs la font dans la Forteresse : Ces petits Souverains ne se plaisent pas à se voir ainsi enfermés si long-tems dans une Forteresse.

C'est dans cette même Place qu'à la pointe du jour on exerce les chevaux d'une longue Escurie Royale qui paroît là proche.

C'est encore dans cette Place que le Kobat-kan ou grand Commissaire de la Cavalerie visite exactement les chevaux des Cavaliers qui ont été receus pour entrer dans le service , afin que si ces chevaux se trouvent estre Turkis , c'est à dire , estre de Turkistan ou de Tartarie , & assez grands & assez forts pour servir , il leur fasse imprimer sur la cuisse avec un fer chaud la marque du Roy & des Omrahs sous qui les Cavaliers doivent prendre parti ; ce qui n'est pas mal inventé pour empêcher que les Cavaliers dans les Reveuës ne se prestent les chevaux les uns aux autres.

Cette Place est aussi une espèce de Bazar ou Marché de cent choses qu'on y vend , & le Rendez-vous des Bateleurs de toutes sortes , comme le Pont-neuf à Paris.

* C'est encore le Rendez-vous des pauvres Astrologues tant Mahometans que Gentils : Ces Docteurs sont là assis au Soleil sur leur tapis tout poudreux , avec quelques vieux instrumens de Mathematique , dont ils font parade pour donner dans la veuë aux passans , & un grand Livre ouvert , qui represente les animaux du Zodiaque : Ce sont là les

** Astrologue.*

Oracles , pour ne pas dire les affronteurs de tout ce menu Peuple, auquel ils donnent , ce disent-ils , pour un Pailla, qui est environ la valeur d'un sol, la bonne aventure ; & qui regardans la main & le visage, feüilletans leurs Livres, & faisant semblant de calculer, déterminent du Sahet ; c'est-à-dire, du moment heureux que se doit commencer une affaire pour qu'elle puisse bien reüssir ; les femmelettes les viennent trouver envelopées d'un drap blanc depuis la tête jusques aux pieds ; elles leur content à l'oreille leurs affaires les plus secrètes comme si c'étoient leurs Confesseurs, & ce qui ressent son peuple ignorant & infatué , elles les prient de leur rendre les Astres favorables selon leurs desseins , comme s'ils dispoïent absolument de leurs influences.

Le plus ridicule à mon goût de tous ces Astrologues étoit un Mestice de Portugais , fugitif de Goa , qui se tenoit dans cette Place assis gravement comme les autres sur son tapis ; & qui ne laissoit pas d'avoir beaucoup de pratiques , quoi qu'il ne seût ni lire ni écrire , & que pour tous Instrumens & Livres d'Astrologie il n'eût devant soi

qu'un viel compas de Marine , & une vieille paire d'heures à la Portugaise, dont il montrait les images comme des figures du Zodiaque du Franguistan : *A tal Bestias ; tal Astrologuo* , disoit-il au Reverend Pere Buzé Jésuite , qui le rencontra dans cette Place.

Je ne parle ici que des pauvres Astrologues de Bazar , car il y en a d'autres dans ces quartiers qui sont à la Cour des Grands : considerez comme de grands Docteurs, & qui sont très-riches ; toute l'Asie étant généralement dans cette Superstition ; les Rois & les Seigneurs, qui n'entreprendroient pas la moindre chose qu'ils ne les eussent consultez, leur donnent de grands apointemens pour lire ce qui est écrit dans le Ciel ; car c'est ainsi qu'on parle par deçà, & pour prendre ce Saher, ou moment heureux & déterminé que je viens de dire, ou pour trouver à l'ouverture de l'Alcoran la décision de tous leurs doutes.

Ces deux principales rues que j'ai dit répondre aux deux Portes de la Forteresse & à la Place, peuvent avoir vingt-cinq ou trente pas ordinaires de largeur, & sont tirées à droite ligne presque à perte de vue ; néanmoins celle

qui conduit à la Porte de Lahor est bien plus longue que l'autre, mais elles sont toutes deux semblables au regard des bâtimens : Ce n'est des deux côtez qu'Arcades comme à nôtre Place Royale, avec cette différence néanmoins qu'elles ne sont que de briques, & qu'il n'y a aucun bâtiment dessus, mais seulement la terrasse : Il y a encore cette différence, que ce ne sont pas des galeries continuës ; Les Arcades sont ordinairement séparées par des cloisons, qui font des Boutiques qui ne ferment point, où les Artisans travaillent pendant le jour ; où les Banquiers se tiennent assis pour leurs affaires, & où les Marchands font montre de leurs marchandises, qu'ils resserrent le soir dans un Magasin, dont la petite porte, qui ferme, est dans le fond de chaque Arcade.

C'est sur ce Magasin, qui est dans le derriere des Arcades, que sont bâties & élevées les maisons des Marchands, qui paroissent de la rue assez belles, & qui sont même assez commodés, étant bien aérées, hors de la poussiere, & ayant de plain pied les terrasses des Arcades, sur lesquelles on peut venir pour voir dans

la rue , & pour dormir la nuit à la fraîcheur. Le mal est qu'excepté dans ces deux rues principales , & quelques autres , il n'y a guere de ces belles maisons qui soient ainsi élevées sur les terrasses ; encore ces deux rues n'en ont-elles pas généralement par tout , il n'y a le plus souvent sur le Magasin , ou à côté , que quelque petit bâtiment qui ne se voit pas de la rue ; les gros Marchands ayans leurs maisons quelque part ailleurs où ils se retirent le soir.

Outre ces deux principales rues , il y en a encore cinq autres qui ne sont véritablement pas si longues ni si droites , mais qui du reste leur sont entièrement semblables. Il y a bien encore une infinité d'autres rues qui traversent de tous côtez , dont il y en a plusieurs qui sont aussi à Arcades ; mais parce qu'elles ont été bâties à reprises par des particuliers qui n'ont pas observé la symetrie qu'il falloit , elles ne sont la plupart ni si larges , ni si droites , ni si bien bâties que les autres.

Entre toutes ces rues sont répandues de tous côtez les maisons des Mamechdars ou petits Omrahs , celles des gens de Justice , & celles de plusieurs gros

Marchands , & autres particuliers, dont il y en a bon nombre qui ne sont pas laides. Il est vrai qu'il y en a peu qui soient toutes de briques ou de pierres , & qu'il y en a même quantité qui ne sont entièrement que de terre , & couvertes de paille , mais elles ne laissent pas d'être commodes , parce qu'elles sont ordinairement bien aérées avec des cours & des jardins : Elles ne laissent pas même d'être bien agreables par les dedans , parce qu'outre les beaux meubles, ces couvertures de paille sont soutenuës par une couche de certaines longues cannes dures & fortes qui sont assez jolies, & parce que ces murailles de terre sont enduites d'une chaux très-fine & très-blanche.

Entre ces maisons, que je viens de dire qui sont passables , il y en a encore un nombre prodigieux d'autres petites qui ne sont que de terre & de paille , où se retirent les simples Cavaliers , toute cette valetaille, & tous ces petites gens de Bazar ou Marché que traîne après soi la Cour & l'Armée.

C'est à raison de ces Chaumières que Dehli est si sujet aux incendies ; cette année dernière il s'est brûlé de conte fait

plus de soixante mille couvertures de paille, à deux ou trois-fois que le feu s'y est mis, dans le tems de certains vents impetueux qui s'elevent principalement l'Eté. Le feu fut si prompt & si violent, qu'il surprit des chameaux & plusieurs chevaux qu'on n'eut pas le tems de détacher, & il y eut même de ces pauvres femmes qui n'ont jamais sorti d'un Serrail, & qui sont si imbecilles & si honteuses quand elles voient le monde, qu'elles ne savent que se cacher le visage, qui se laisserent surprendre par les flâmes.

C'est encore à raison de ces misérables maisons de terre & de paille, que je ne considere presque Dehli que comme plusieurs Villages joints ensemble, & ce que j'ai déjà dit ailleurs, que comme un Camp d'Armée un peu mieux & plus commodement placé qu'à la Campagne.

Au regard des maisons des Omrahs qui sont aussi répandues de tous côtez dans la Ville, & principalement sur la Riviere, & même dans les Fauxbourgs; Vous saurez que dans ces Païs chauds pour qu'une maison soit apellée belle, on veut qu'elle soit bien commode,

qu'elle soit située en quelque endroit bien aéré, qui puisse recevoir le vent de tous côtez, & principalement de celui du Nord; qu'elle ait des cours, des jardins, des arbres, des réservoirs, avec des petits jets d'eau dans les sales, ou du moins à l'entrée; l'on veut encore qu'elle ait de belles Caves avec de grands éventails, qui agitent l'air pour reposer à la fraîcheur depuis le midi-jusques sur les quatre ou cinq heures que l'air de ces Caves commence à se faire chaud & étouffant; ou bien qu'au lieu de Caves, elle ait des *Kas kanaïs*, c'est-à-dire de petites maisons de paille, ou plutôt de racines odoriférantes, qui sont très-proprement faites, & qu'on place ordinairement au milieu d'un parterre proche de quelque Réservoir, afin que des Valets avec des Outres les puissent facilement arroser par le dehors. On veut même encore pour la beauté d'une maison, qu'elle soit située au milieu de quelque grand parterre, qu'elle ait quatre grands Divans ou Estrades, qui soient relevées de terre de la hauteur d'un homme ou environ, & qui soient exposées aux quatre parties du Monde, pour recevoir le vent & le froid de quelque

côté qu'il puisse venir : On veut enfin qu'elle ait des terrasses élevées , où l'on puisse dormir pendant la nuit, qui soient de plain pied avec quelque grande chambre où l'on puisse tirer son Chalit en cas de nécessité , c'est à dire , lors qu'il survient quelque Orage de pluye ou de poussiere , ou quand cette fraîcheur piquante du point du jour vous éveille , & vous fait chercher une couverture , ou bien quand on appréhende cette petite & légère rosée du matin qui est penetrante , & qui cause quelquefois des engourdissemens de membres , & des especes de paralisie. Pour ce qui est du dedans d'une belle maison , il faut que tout le pavé soit couvert d'un matelas de coton épais de quatre doigts , avec une fine toile blanche par dessus pendant l'Eté , & un tapis de soye pendant l'Hiver : Que dans l'endroit le plus aparent de la chambre , proche de la muraille , il y ait un ou deux matelas de coton piquez , avec de fines couvertures piquées en fleurs , & relevées de petite broderie delicate de soye avec de l'or & de l'argent , pour asséoir le Maître de la maison , ou les personnes de condition qui surviennent ; & que chaque matelas ait son gros traversin de brocar ,

sur lequel on s'appuye : Que tout autour de la chambre , le long des murailles, il y ait plusieurs de ces gros traversins, tels que je viens de dire , ou de velours ou de satin à fleurs , pour appuyer aussi les assistans. Les murailles à cinq ou six pieds du pavé doivent être presque toutes en Niches ou petites fenêtres, taillées de cent façons ou figures différentes, fort galantes, bien compassées & bien proportionnées les unes aux autres , avec quelques vases de porcelaine dedans , & quelques pots à fleurs ; & les plats-fonds doivent être peints & dorez, sans qu'il y ait néanmoins aucunes figures d'hommes ou d'animaux , parce que la Religion ne le permet pas. C'est à peu près l'idée d'une belle Maison de ces quartiers , & comme il y en a bon nombre dans Dehli qui ont toutes les qualitez que je viens de dire , ou du moins en partie, selon qu'elles sont plus ou moins belles & magnifiques ; Je crois qu'on peut dire , sans faire tort à nos Villes, que Dehli n'est pas sans bâtimens qui soient véritablement beaux , quoi qu'ils ne soient pas semblables aux nôtres d'Europe.

Pour ce qui est de l'apparence & richesses des Boutiques, qui est ce qui contribue le plus à la beauté de nos Villes d'Europe, encore que Dehli soit le siege d'une très-puissante & très-magnifique Cour, & qu'il soit par conséquent l'abord d'une infinité de riches marchandises de toutes sortes; il ne faut néanmoins pas s'imaginer qu'il s'y trouve de nos Ruës S. Denis; je ne sais si dans toute l'Asie il y en a une semblable, & même ce qu'il y a de plus belles & de plus riches étoffes, n'est d'ordinaire que dans des Magazins, les Boutiques n'en sont point parées, en sorte que pour une qui paroît un peu, c'est à dire, dans laquelle il se vend de ces belles & fines toiles, de ces étoffes de soye rayées d'or & d'argent, de ces toiles d'or, turbans en broderie d'or, brocar, & autres marchandises de grand prix; Vous en trouverez toujours vingt-cinq & davantage qui ne sont pleines que de pots d'huile & de beurre, & que de panniens les uns sur les autres, remplis de ris, d'orge, de poids chiches, de froment, & de je ne sais combien d'autres sortes de grains & de legumes, qui sont le manger ordinaire non seule-

ment de ces Gentils qui ne mangent jamais de viande, mais même de tout ce menu Peuple Mahumetan, & d'une bonne partie de la Milice.

Veritablement il y a un Marché de fruits qui a quelque aparence; on y voit l'Eté quantité de Bontiques pleines de fruits secs, qui viennent de Perse, de Balx, de Bokara & de Samarkande, comme amandes, pistaches, noisettes, raisins, prunaux, abricots & autres; & dans l'Hiver on y voit d'excellens raisins frais noirs & blancs, qu'on apporte de ces mêmes Pais bien enveloppez dans du coton, des pommes & des poires de trois ou quatre especes, & de ces admirables melons qui durent tout l'Hiver. Le mal est que tous ces fruits sont fort chers; j'ai vu vendre des melons jusques à un écu & demi; aussi est-ce en cela le grand regal & la grande dépense des Omrahs; j'ai aussi vu plusieurs fois chez mon Agah qu'il s'en mangeoit à un déjeûner pour plus de vingt écus.

Il n'y a que les Melons du Pais qui l'Eté sont à bon marché, mais aussi ne sont-ils pas fort bons; les seuls grands Seigneurs qui ont soin de faire venir la

graine de Perse, & de faire preparer la terre à la Campagne avec des soins extraordinaires, en peuvent manger de bons, encore sont ils rares; la terre est si peu propre que la graine degenerate dès la premiere année. Il est vrai qu'il y a encore un certain fruit qu'on appelle Amba ou Mangue, qui dans son tems, pendant deux mois de l'Été, est en grande abondance & à bon marché, mais celui de Dehli n'est pas trop bon; ce n'est quasi qu'étoupes, celui de Bengale, de Golkonda & de Goa est merveilleux; c'est une certaine douceur si particuliere, que je ne fais s'il y a confiture au monde plus agreable. Il y a aussi de Pateques ou Melons d'eau en quantité, & presque toute l'année, mais ils ne réussissent aussi pas trop bien à Dehli; ils n'ont quasi jamais cette chair vermeille, ferme & sucrée; & s'il s'en trouve de bons, ce n'est encore que chez les Grands, qui prennent la peine d'en faire faire comme des Melons, avec des soins & des dépenses extraordinaires.

On trouve encore par la Ville des Boutiques de Confituriers, mais toutes leurs confitures sont très mal faites,
pici-

pleines de poussière & de mouches.

Il y a aussi plusieurs Boutiques de Pain de tous côtez, mais parce qu'ils n'ont pas les fours comme nous, il n'est jamais bien cuit, ni bien fait; néanmoins on en vend d'assez bon à la Forteresse, & les Omrahs en font faire chez eux qui est fort délicat, n'y épargnant pas le beurre frais, le lait & les œufs; néanmoins, quoi qu'ils le fassent lever, il est toujours bien éloigné de la bonté de nôtre Pain de Gonesse, & de ces autres Pains délicats de Paris, il ressent toujours le gâteau & l'échaudé.

Il y a aussi dans ces Bazars quelques Boutiques où l'on se mesle de Rotisserie, & de faire de je ne sais combien d'autres sortes de manger, mais tout cela n'est rien que gueuserie, vilainie, & de mauvaise viande; je ne sais pas même si quelquefois ce ne seroit point de la chair de chameau, de cheval, ou peut-être de quelque bœuf mort de maladie; il ne s'y faut pas trop fier; si bien que qui veut manger quelque chose qui vaille, il le faut faire apprêter chez soi.

Il se trouve aussi beaucoup de Boutiques de tous côtez où on vend de la chair, mais il faut prendre garde qu'au

lieu de Chèvre on ne vous donne du Mouton , parce que le Mouton & le Bœuf, & sur tout le Mouton, quoi que d'assez bon goût , est ici fort chaud, fort venteux, & de très-mauvaise digestion; le vrai manger est le Chèvreteau , mais on n'en vend que rarement au Marché par quartiers ; en sorte que si on en veut manger , il le faut acheter pour entier & tout vivant ; ce qui est assez incommode, parce que la viande se gâte du matin au soir, & que pour l'ordinaire il est si maigre, qu'il n'a point de goût ; on ne trouve ordinairement à la Boucherie que de quartiers de grandes Chèvres, qui sont aussi souvent très-maigres & dures. Il est vrai que depuis que je me suis un peu instruit des manieres du Pais, je trouve d'assez bonne viande & d'assez bon pain , parce que j'envoie mon Serviteur à la Forteresse chez ces Dépensiers du Roi , qui sont bien aises de lui en donner en bien payant , sans qu'il leur en coûte guere ; & ce fut sur cela que je fis un jour soufrire mon Agah, quand je lui dis que depuis je ne sais combien d'années je ne vivois que d'artifice & que de larcin, & qu'avec les cent cinquante écus de paye qu'il me don-

noît par mois je mourrois de faim , au lieu qu'en France pour une demie Roupie je pourrois tous les jours manger un aussi bon petit morceau de viande que le Roi.

De Chapons il ne s'en trouve points ; tous ces Peuples ont le cœur trop tendre envers tous les animaux, horsmis envers les hommes , dont ils ont affaire pour leurs Serrails ; mais les Marchez sont pleins de Poules qui sont assez bonnes & à bon prix ; il y a entre-autres une certaine espece de petites Poules, que j'appellois Ethiopiennes , parce qu'elles ont la peau noire comme les Ethiopiens, qui sont très-tendres & très-déliques.

Des Pigeons on en trouve , mais non pas des Pigeonneaux ; ils ne les veulent pas tuer si jeunes ; ils seroient , disent-ils trop petits , & ce seroit mal fait que de tuer ces pauvres petits animaux.

Il y a aussi des Perdrix , mais plus petites que les nôtres , & pour l'ordinaire, comme ils les apportent de loin toutes vivantes, les sachans prendre aux filets, elles sont pire que les Poules ; il en est le même des Canards & des Lievres, qu'ils apportent aussi tous vivans à pleines cages.

Pour ce qui est du Poisson, ils ne sont pas ici grands Pescheurs ; néanmoins il s'en trouve quelquefois de fort bon, & principalement de deux sortes ; l'une qui revient à nôtre Brochet , qu'on nomme Sing-ala , & l'autre, qui revient à la Carpe , qu'on appelle Rau ; mais ce n'est que quand il ne fait pas de froid, car les Indiens le craignent beaucoup plus que nous autres Européens ne faisons le chaud ; & s'il s'en rencontre quelquefois par hazard, les Ennuques, qui, je ne sais pourquoi , en sont extrêmement frians, l'enlèvent incontinent : Il n'y a que les Omrahs , qui avec le Korrah , ce grand foüet ordinaire qui est toujours pendu à leurs portes, puissent faire pescher quand ils veulent.

De tout ce que je viens de dire , vous pouvez assez voir en passant , si c'est de Paris qu'il faut sortir pour venir à Dehli faire bonne chere ; veritablement les Grands ont toutes choses ; mais c'est à force de Serviteurs , à force de ce Korrah , & à force d'argent ; aussi disois je quelquefois que dans Dehli il n'y a point de milieu, qu'il faut être grand Seigneur ou vivre misérablement ; car je me suis vu long-tems , pour ainsi dire , mourir

de faim, quoi que j'eusse une paye assez considerable, & que j'eusse bien dessein de ne rien épargner de ce côté-là, parce qu'il ne se trouve ordinairement au Bazar que le rebut des grands Seigneurs; joint que l'ame du festin, qui est le bon vin, ne s'y trouve point, non pas qu'il ne croisse des raisins dans le Pays dont on en pourroit faire; j'en ai bien à Amed-abad & à Golkonda chez les Hollandois & chez les Anglois qui n'étoit pas mauvais; mais c'est qu'il y a défense d'en faire, parce que non seulement dans la Loi des Mahometans, mais encore dans celle des Gentils, il n'est pas permis d'en boire; de sorte que s'il s'y en trouve, c'est fort rarement, & de celui de Perse, qui vient de Chiras par terre au Bander-abassy, de là par mer à Sourate, & de Sourate ici par terre en quarante-six jours; ou bien celui de Canarie, que les Hollandois apportent aussi par mer à Sourate, & l'un & l'autre est si cher, que le coust, comme on dit, en fait perdre le goût, car la bouteille, qui tiendra environ trois de nos Pintes de Paris, revient souvent à six ou sept écus & d'avantage. Ce qui se trouve ici c'est de l'Arac, ou Eau de Vie de Sucre qui n'est pas raffiné,

encore y est-il très expressement défendu d'en vendre, & il n'y a personne que les Chrétiens qui en osent boire, si ce n'est en cachette, c'est une boisson qui est brûlante & aere comme cette eau de vie qu'on fait de bled en Pologne; elle attaque même tellement les nerfs, qu'elle rend souvent les mains tremblotantes de ceux qui en boivent un peu trop, & les jette dans des maladies incurables : Il faut ici s'accoutumer à la belle & bonne eau, & à la limonade, qui est excellente, qui se peut faire à peu de frais, & qui ne gaste point l'estomach. Mais aussi il faut dire la vérité, que dans ces Pays chauds on n'a pas grande inclination à boire du vin; & je suis même bien aise qu'on fasse cette remarque avec moi, que l'abstinence qu'on fait du vin dans ces quartiers, jointe à cette sobriété ordinaire du Pays, aux sueurs & à la transpiration perpetuelle qui se fait par les pores, sont cause, à mon avis, qu'on ne fait presque ce que c'est que de gouttes, de pierres, de maux de reins, de catarres, ni de fièvres quartes, & que ceux qui y apportent quelques-unes de ces incommoditez comme moi, s'en trouvent enfin entièrement libres; & que

même la verole , quoi que très-commune , n'y est pas si cruelle ni si mal-faisante , en sorte qu'on vit ici ordinairement bien plus sainement qu'on ne fait chez nous : mais aussi d'un autre côté, on n'y a point tant de vigueur que dans nos Pays froids , & cette foiblesse & abattement de corps & d'esprit, que cause le chaud, est une espece de maladie quasi perpetuelle , très-considerable & très-incommode à tout le monde , principalement dans les grandes chaleurs de l'Esté , & entre-autres aux Européens qui n'ont encore pas le corps endurci à la chaleur.

De ces Boutiques d'excellens Artisans, c'est ce qu'il ne faut pas non plus chercher dans Delili ; tout ce qu'on y trouve est fort peu de chose ; Ce n'est pourtant pas que les Indiens n'ayent assez d'esprit pour pouvoir très-bien réussir dans les Arts , & que dans quelques-uns même ils n'y réussissent en plusieurs endroits des Indes ; nous en voyons qui y ont assez d'inclination , & qui d'eux-mêmes, & quasi sans maîtres & sans outils, font de tres-jolis Ouvrages , & contrefont si bien nôtre travail d'Europe qu'à peine y peut-on rien reconnoître de

different ; il n'y a pas jusqu'à nos Fusils , j'en ai vû qui en faisoient de très-beaux & de très-bons ; & des pieces d'Orfèvrerie , j'en ai vû de si bien travaillées : que je ne sçavois si en Europe on en feroit de plus belles : Dans la Peinture & dans la Mignature , j'ai aussi vû des pieces si belles, si fines & si délicates, que je les admirois. J'ai vû entr'autres les combats d'Ekbar representez sur un bouclier par un fameux Peintre qu'on disoit avoir été sept ans après , qui me sembloient un Ouvrage merveilleux ; on voit qu'il ne leur manque que les bons Maîtres & les Preceptes de l'Art pour leur donner ces justes proportions ; & sur tout ce vif du visage , où ils ne peuvent presque jamais arriver : Ce qui fait donc que dans les Boutiques de Dehli on ne trouve que rarement de ces bons Artisans, n'est pas parce qu'ils manquent d'esprit , mais parce qu'on méprise trop les Ouvriers , qu'on les maltraite , & qu'on veut avoir tout à trop bon marché : Si quelque Omrah ou Mansébdar veut faire faire quelque chose à un Ouvrier du Bazar , il l'envoyera querir , le fera travailler à demi par force, & puis le payera comme bon lui semblera ; bien-

le Lion ou le Tygre : des Leopars ou Panteres apprivoisées dont on se sert à la chasse des Gazelles ; de ces beaux Chiens de chasse d'Usbek de toutes sortes ; chacun avec sa petite couverture rouge ; quantité d'Oiseaux de Proye de toutes espèces , dont les uns sont pour les Perdrix, les autres pour les Genès , & les autres pour se jeter sur les Lièvres, & à ce qu'on dit, sur les Gazelles mêmes, leur battant la teste , & les aveuglant de leurs ailes & de leurs griffes.

Souvent encore, un ou deux Omrahs font alors passer en Reveü leur Cavalerie devant le Roi ; les Omrahs, affectans que leurs Cavaliers paroissent en bon état , vêtus à l'avantage de vêtemens extraordinaires , & leurs chevaux bardez de fer , & enharnachez de je ne fais combien de façons différentes & bizarres.

Le Roi prend même quelquefois plaisir à faire essayer des coutelas sur des moutons morts qu'on apporte sans entrailles & fort proprement empaquetez ; les jeunes Omrahs , M. nsebdars , & Goutze-Berdars , ou Porteurs de Mailles, s'efforçans de faire paroître leur force & leur adresse en coupant les quatre pieds

joint ensemble, & le corps du mouton tout d'un coup.

Au reste, tous ces divertissemens ne sont que comme un assaisonnement, ou intermede des affaires serieuses; car, comme j'ai dit, le Roi ne laisse pas de faire la Reveüe de sa Cavalerie, & d'y regarder lui-même de bien près; Nous avons vu que la Guerre étant finie, il n'y a pas un Cavalier, ny aucun autre homme de guerre, qu'il n'ait vu, & qu'il n'ait examiné, ou pour lui augmenter sa paye, ou pour la diminuer, ou pour le casser tout à fait. De plus on voit tous les jours qu'il se fait apporter les Requêtes qu'on lui montre de loin dans la foule du peuple, qu'il se les fait lire, fait approcher les parties, les examine, & souvent leur fait faire justice sur l'heure, quoi qu'il y ait l'Adalet-kamay qui est la Chambre de Justice, où il assiste reglement une fois la semaine accompagné de ses deux premiers Kadis ou Chefs de Justice, & quoi qu'une autrefois en la semaine il ait la patience d'entendre en particulier pendant deux heures dix personnes du bas peuple, qu'un bon & riche Vicillard lui presente; d'où l'on peut voir en passant que ces Rois, quel-

ques Barbares que nous les croyons , ne laissent pas de se souvenir toujours qu'ils doivent la justice à leurs sujets.

Tout ce que je viens de vous dire qui se fait dans cette Assemblée de l'Amkas, me semble assez grand & assez Royal; mais ce qui m'y a toujours extrêmement choqué , c'est une certaine flatterie trop basse & trop fade qui s'y entend ordinairement , car le Roi ne sauroit dire un mot tant soit peu à propos , qu'il ne soit incontinent relevé, & que quelques-uns de ces premiers Omrahs élevant les mains en haut comme pour recevoir quelque benediction du Ciel, ne crient aussi-tôt Karamat, Karamat , merveilles, merveilles, il a dit merveille; aussi n'y a-t'il point de Mogol qui ne sache & ne fasse gloire de vous dire ce Proverbe en vers Persans ;

*Agner chab ronzra Goryed cheb est in
Bubayed Goufinck mah ou peruin.*

Si le Roi dit en plein midi qu'il est nuit , il faut dire que voilà la Lune & les Etoiles. Ce vice passe même jusqu'au peuple; Cent fois j'ai vu des Mogols qui pour avoir affaire de moi en

quelque chose, ne se feignoient point de me venir dire de but en blanc pour préambule, que j'étois l'Aristotalis, le Bocrate, & l'Abouÿsina Ulzaman; que j'étois l'Aristote, l'Hipocrate & l'Avicenne du tems; je tâchois dans le commencement de m'en defendre par ce compliment ordinaire, & que je n'étois point tel qu'ils disoient, & que j'étois bien éloigné du merite de ces grands hommes; mais j'ai vu que c'étoit encore pis, & que c'étoit toujours à recommencer, si bien que je crois qu'il faudra enfin que mes oreilles s'accoutument à leur flatterie comme elles ont fait à leur Musique. Je ne saurois ici m'empêcher de vous faire part de ce petit trait de flaterie, parce que cela vous fera voir d'avantage jusques où on la pousse. Un l'endet Brahmen ou Docteur Gentil, que j'avois fait mettre au service de mon Agah, se voulut mêler en entrant de faire son Panegyrique, & après l'avoir comparé aux plus grands Conquerans qui furent jamais, & lui avoir dit cent grossieres & impertinentes flateries, concluoit enfin serieusement par celle-ci; Lors que vous mettez le pied dans l'Éstrier, Seigneur, & que

vous marchez à cheval avec votre Cavalerie , la Terre tremble sous vos pas, les huit Elefans qui la suportent sur leur têtes ne pouvens soutenir ce grand effort. Je ne pûs me tenir de rire là dessus , & je tâchai de dire serieusement à mon Agah , qui ne pouvoit aussi s'en tenir, qu'il seroit donc fort à propos qu'il ne montât à cheval que fort rarement pour empêcher les tremblemens de terre qui causent souvent de si grands malheurs ; Aussi est-ce pour cela même , me répondit-il sans hesiter , que je me fais ordinairement porter en Paleki.

De la grande Sale de l'Am-Ka on entre dans un endroit plus retiré qu'on appelle le Gosel-Kanai , comme qui diroit le lieu où on se lave ; on n'y laisse entrer que peu de monde ; aussi la Cour n'est pas si grande que celle de l'Am-Kas ; néanmoins la Sale est tres-belle, spacieuse, peinte & dorée , & relevée du pavé de quatre à cinq pieds de haut comme une grande Estrade. C'est là que le Roi assis dans une chaire , les Omrahs en pied autour de lui , donne Audience plus particuliere à ses Officiers , reçoit leurs conres & traite des affaires les plus importantes de l'Etat.

Tous les Omrahs sont obligez de se trouver sans manquer tous les soirs à cette Assemblée comme le matin à l'Am-Kas ; autrement on leur retranche quelque chose de leur paye ; il n'y a que mon Agah Danechimend-Kan , qui pour être homme de lettres , & pour être perpétuellement occupé dans l'étude ou dans les affaires étrangères, puisse s'en dispenser , à la reserve néanmoins du Mercredi qui est son jour de Garde : Ce sont des coutumes indispensables ; & il est bien juste qu'elles le soient au regard des Omrahs , puis qu'elles le sont presque au regard du Roi ; car jamais le Roi ne manque de se trouver à ces deux Assemblées , si ce n'est qu'il survienne quelque affaire d'importance ou qu'il soit extrêmement malade ; encore avons-nous vû qu'Aureng-Zebe dans sa dernière maladie , quoi qu'elle fût très-dangereuse , ne laissoit pas de s'y faire porter , du moins une fois le jour ; il est vrai qu'étant malade à l'extrémité comme il étoit , on eut incontinent vû tout le Royaume en desordre & en trouble , & dans la Ville les Boutiques fermées.

Cependant que le Roi dans cette Salle du Coste Kanai s'occupe aux affaires, ainsi que je viens de dire, on ne laisse pas de faire passer devant lui la plupart des choses qu'on y fait passer à l'Am-Kas ; il n'y a que cela de difference, que comme c'est sur le soir se que tient cette Assemblée, & que la Cour est petite, on ne fait point la Revûe de la Cavalerie des Omerahs, comme le matin à l'Am-Kas ; mais il y a aussi cela de particulier, que tous les Manseb-dars qui sont de Garde saluent le Roi & passent devant lui avec assez de ceremonie : Devant eux marche pompeusement ce qu'on appelle le Kours ; ce sont plusieurs figures d'argent, portées sur le bout de certains gros bâtons d'argent fort beaux & fort bien travaillez ; dont il y en a deux qui representent deux grands poissons, deux autres qui representent un Animal fantastique d'horrible figure qu'ils appellent Eie-deba ; d'autres qui representent deux Lions, d'autres deux Mains, d'autres des Balances, & ainsi de je ne sais combien d'autres figures dont ils font leurs Mysteres ; parmi ce Kours & les Manseb-dars, sont mêlez plusieurs Gourze-ber-dars ou Porte-Massûes, qui sont ces gens

choisis de grande taille & de bonne mine dont j'ai parlé ailleurs, & qui sont destinez pour empêcher les desordres aux Assemblées, & pour courir en diligence de tous côtez porter les ordres & exécuter les commandemens du Roi.

Je souhaiterois à présent de vous pouvoir faire promener dans le Serrail, comme j'ai fait dans le reste de la Forteresse ; mais qui est le Voyageur qui en peut parler pour avoir vu ? J'y suis entré quelquefois lors que le Roi n'étoit pas à Dehli, & ce me semble assez avant, à l'occasion d'une grande Dame qui étoit si malade qu'on ne la pouvoit pas apporter vers la porte selon la coûtume ; mais j'avois toujours un Chale de Kachemire sur ma tête, qui me pendoit comme une grande Escharpe jusques aux pieds, & un Eunuque me conduisoit par la main comme un aveugle ; de sorte que je ne saurois vous décrire en détail ce que c'en est ; seulement vous puis-je dire en general, selon ce que j'en ai appris de quelques Eunuques, qu'il y a là-dedans de tres-beaux appartemens, séparez les uns des autres, plus ou moins grands & magnifiques selon la qualité & les pensions des femmes ; qu'il n'y a presque chambre

qui n'ait à la porte son petit Reservoir d'eau courante ; que ce n'est que Parterres , que belles Allées, qu'Ombrages , que Ruisseaux , que Jets d'eau, que Grottes , que grandes Caves pour se garantir de la chaleur pendant le jour, & que grands Divans & Terrasses bien élevées & bien aérées pour dormir la nuit au frais ; qu'enfin on ne fait là dedans ce que c'est de chaleur. Ils vantent sur toutes choses une petite Tour qui regarde sur la Riviere , parce qu'elle est, disent-ils, couverte de plaques d'or comme ces deux qui sont à Agra , & le dedans tout or & azur, belles & riches peintures & miroirs.

C'est à peu près ce que je vous puis dire de la Forteresse ; néanmoins avant que d'en sortir , retournons, je vous prie , encore une fois à l'Amkas: Je m'en vai tâcher de vous le représenter de la façon que je l'ai vu à certaines Fêtes de l'année , & principalement à celle qui se fit après la Guerre pour une Réjouissance extraordinaire ; car c'est une des plus remarquables choses que j'aye vues.

Le Roi paroissoit assis sur son Trône dans le fonds de la grande Sale de

l'Am-kas magnifiquement vêtu. Sa Veste étoit d'un satin blanc à petites fleurs & relevée d'une fine broderie d'or & de soye , son Turban étoit de toile d'or , & il y avoit une aigrette dont le pied étoit couvert de diamans d'une grandeur & d'un prix extraordinaire, avec une grande Topase Orientale, qu'on peut dire être sans paille , qui brilloit comme un petit Soleil ; un Collier de grosses Perles lui pendoit au col ; jusques sur l'estomac , de la façon que quelques Gentils portent ici leur gros Chapelet. Son Trône étoit soutenu par six gros Pieds qu'on dit être d'Or massif, & tout semé de Rubis , d'Emeraudes & de Diamans ; je ne saurois vous dire au vrai ni la quantité , ni le prix de cet amas de pierreries , parce qu'on n'en peut pas approcher d'assez près pour les conter, & pour juger de leur eau & netteté ; seulement vous puis-je dire que les gros Diamans entr'autres y sont à confusion , & que tout le Trône est prisé quatre kouroures de Roupies , si j'ai bonne memoire ; J'ai déjà dit ailleurs, qu'une Roupie vaut environ trente sols qu'une Lecque sont cent mille Roupies & qu'un Kourour sont cent Lecques,

ainsi le Trône seroit estimé quarante millions de Roupies, qui valent soixante millions de livres ou environ. Chah-Jehan, Pere d'Aureng Zebe, est celui qui le fit faire pour faire paroître tant de Pierres, qui par succession de tems s'étoient amassées dans le Trésor, des dépouilles de ces anciens Patans & Rajas, & des Présens que les Omerahs sont obligez de faire tous les ans à certaines Festes. L'artifice de ce Trône ne répond pas à la matiere; ce que j'y trouve de mieux pensé sont deux Paons couverts de Pierreries & de Perles, qui sont de l'artifice d'un François nommé... qui étoit un merveilleux Ouvrier, & qui après avoir trompé plusieurs Princes d'Europe par ces Doublers qu'il savoit faire à merveille, se refugia dans cette Cour où il fit fortune. Au bas de ce Trône paroissoient tous les Omerahs magnifiquement vêtus, sur une Estrade couverte d'un grand Dais de Brocar avec de grandes Franges d'or, & enfermée d'un Balustre d'argent. Les Piliers de la Sale étoient tapissés de Brocar à fond d'or, & ce n'étoit par le haut de la Sale que grands Dais de Satin à fleurs, attachez avec des cordes de Soye

rouge , où pendoient de grosses houpes de soye mêlés de filets d'or ; & par le bas ce n'étoit que grands tapis de soye tres-riches d'une longueur & d'une largeur prodigieuse : Dans la Cour étoit tenduë une certaine tente qu'on nomme l'Aspek , aussi longue & aussi large que la Sale & davantage ; elle y étoit jointe par le haut , & venoit presque jusques au milieu de la Cour , & cependant elle étoit toute enfermée d'un grand balustre couvert de plaques d'argent. Elle étoit soutenuë par trois piliers , qui étoient de la grosseur & de la hauteur d'un mast de Barque & de quelques autres plus petits , & tous étoient couverts de plaques d'argent. Elle étoit rouge par le dehors , & doublée par le dedans de ces beaux Châtres ou toiles peintes au pinceau , de Massipatan , travaillez & ordonnez tout exprés avec des couleurs si vives , & des fleurs si naturelles tirées de cent sortes de façons & de figures, qu'on eût dit de quelque Parterre suspendu. C'est ainsi qu'étoit parée la grande Sale de l'Am-Kas. Pour ce qui est de ces Galeries à Arcades dont j'ai parlé, qui sont tout autour de la Cour ; chaque Omerah avoit en ordre d'en parer une

à ses dépens ; & comme c'étoit à l'envi à qui rendroit la sienne plus magnifique, ce n'étoit que brocat haut & bas, & que riches tapis de pied. Le troisiéme jour de cette Fête le Roi se fit peser avec beaucoup de ceremonie, & après lui plusieurs Omerahs, avec de grandes balances & des poids qu'on dit être d'or massif. Il me souvient que tous les Omerahs temoignerent une grande allégresse de ce que le Roi pesoit deux livres davantage que l'année précédente. Il se fait tous les ans de ces sortes de Fêtes, mais jamais aucune ne parut avec tant d'éclat & tant de dépence. On dit que ce qui porta Aureng-Zebe à faire cette magnifique Fête, ne fut que pour remettre sur pied les Marchands de brocars qui en avoient de pleins Magazins, qui se gâtoient depuis quatre ou cinq ans de guerre qu'ils ne les avoient pû vendre. La depence des Omerahs fut grande ; mais les simples Cavaliers en payerent enfin leur part, parce que les Omerahs après la Fête leur faisoient prendre de ces brocars pour faire des vestes.

Une ancienne coûtume accompagne ces Fêtes qui ne plaît guere aux

Omerahs : C'est qu'ils sont alors honnestement obligez de faire quelques beaux presens au Roi à proportion de leur paye. Il y en a qui pour faire les magnifiques, ou de crainte qu'on ne les recherche pour les voleries qu'ils ont fait dans leurs Offices & dans leurs Gouvernemens, ou pour captiver la bien-veillance du Roi dans l'esperance qu'il leur augmente leurs pensions, lui en font d'extraordinairement grands. Les uns, ce qui est assez ordinaire, presentent quelques beaux vases d'or couverts de pierreries ; les autres presentent quelques belles Perles, Diamans, Emeraude ou Rubis ; les autres, ce qui est aussi fort ordinaire, lui presentent sans autre ceremonie un nombre de ces pieces d'or qui valent environ une pistole & demie. Il me souvient qu'Aureng-Zebe étant allé visiter pendant cette grande Feste son Vizir Jaser-kan, non comme Vizir, mais comme parent, & sous pretexte de vouloir voir un bâtiment qu'il avoit fait faire de nouveau, Jaser-kan lui presenta en ces pieces d'or la valeur de cent mille écus, quelques belles perles, & un Rubis qui fut estimé quarante mille écus, & que Chah-Jehan, qui se

connoissoit merveilleusement en pierres, découvrit n'en valoir pas cinq cens, ce qui embarrassa fort les premiers Jouuiliers qui y avoient été trompez.

Une autre chose accompagne quelque fois ces Fêtes qui est assez bizarre ; c'est une espee de Foire qui se tient alors dans le Mehale ou Serrail du Roi ; les femmes des Omerahs & des grands Mansheb-dars ou petits Omerahs , (j'entens celles qui sont les plus belles & les plus galantes) sont les Marchandes qui tiennent la Foire & qui vendent ; le Roi est le Marchand qui achette, comme toutes ces Begums ou Princesses & autres grandes Dames du Serrail ; les marchandises sont quelques beaux brocars, ou riches broderies de nouvelle façon , quelques riches turbans bien travaillez sur ces toiles d'or, ou quelques pieces de ces fines toiles que portent les grandes Dames, & de ces autres sortes de marchandises de haut prix ; Si elles ont quelque belle fille, elles n'oublient pas de la mener avec elles pour la faire voir au Roi , & la faire connoître à ces Begums. Le bon de cette Foire est que le Roi vient là marchander avec ces Marchandes comme quelque petit Marchand au sol à sol, contestant que c'est le mo

quer , que c'est trop cher , qu'il n'en donnera que tant , que la marchandise d'une telle est bien autre chose , & ainsi de ces autres raisons de petit Marchand : Les Dames aussi se défendent de même , & sans considérer que c'est le Roi (car c'est là le meilleur ,) elle contestent & re-contestent jusqu'à ce qu'elle en viennent à quelques grosses paroles ; que c'est cela être un Marchand de neige ; que c'est n'entendre rien dans la Marchandise , qu'il peut bien aller autre-part , que cette marchandise-là n'est pas pour lui , & ainsi de ces autres raisons de Dame Jeanne : Les Begums en font le même ; & bien encore pis , car elles s'injurient quelquesfois de la bonne façon ; de sorte que c'est une crânerie , un tinararre , & une bouffonnerie sans pareilles : Cependant quand on se peut accorder du prix ; qui achette deçà , qui achete de là ; Le Roi payé , les Begums payent ; tout à bel argent content ; & même il arrive assez souvent que le Roi & les Begums , au lieu de Roupies d'argent , laissent aller en faveur de la belle Marchande ou de sa fille quelques Roupies d'or comme par mégarde , & sans faire semblant de rien ; Les Marchandes

aussi l'acceptent de même, & tout cela toujours avec quelques mots de gaufferie & de galanterie. Chah-Jehan, qui ne haïssoit pas le sexe, vouloit toujours multiplier cette Foire à toutes les Fêtes, quoi qu'il sçût bien que cela ne plaisoit pas trop à quelques Omerahs; Mais une chose qui me semble passer un peu trop les bornes, c'est que les femmes publiques, non pas certes ces publiques de Bazar, mais ces retirées & importantes qui vont aux grands mariages chez les grands Omerahs & Mansébdars pour chanter & danser; celles-là qu'on appelle Kenchen, comme qui diroit les dorées, les fleuries; c'est dis je, que ces sortes de femmes, du tems de Chah-Jehan, entroient aussi pour lors dans le Serrail, & y passoient même toute la nuit à chanter & à danser: Véritablement, comme j'ai dit, elles ne sont pas de ces abandonnées, & sont la plupart belles & bien vestuës, & savent toutes tres-bien chanter & danser à la façon du País, faisant sur tout des tours & des sonplesles de corps en cadence qui sont surprenantes; mais enfin au bout du conte, ce sont toujours femmes publiques: Chah-Jehan ne se contentoit pas même de

les faire venir dans le Serrail à ces Fêtes, mais lors qu'elles le venoient saluer, selon cette ancienne coutume qui les oblige de venir tous les Mercredis saluer le Roi à l'Am-Kas, il les faisoit souvent entrer, & passoit ainsi la nuit à les voir boufonner. Aureng-Zebe est plus sérieux, il ne les laisse pas entrer dans le Serrail, il permet seulement, pour n'abolir pas la coutume, qu'elles viennent à l'ordinaire tous les Mercredis lui faire de loin le Salam à l'Am-Kas, & qu'aussi-tôt elle s'en retournent.

Mais puisque nous voilà sur ces Fêtes & Foires, & sur ces Kenchens ou Kenchenys, quel mal y aura-t'il quand je vous ferai un conte à rire d'un de nos François que je trouve assez bizarre, puisque Plutarque veut que les petites choses ne soient pas toujours à négliger, & qu'elles fassent souvent mieux connoître le genie des hommes que les plus grandes. Ce François, qui s'appelloit Bernard, passa à cette Cour sur les dernières années du Roi Jehan-Guire: Il falloit que ce fût quelque bon Medecin, & qu'il fût même excellent dans la Chirurgie, selon les histoires qu'on en fait; Il fut bien venu auprès de Jehan-Guire,

& devint tres-familier avec lui, jusques-là qu'ils beuvoient & faisoient débauche ensemble ; aussi ce Jehan Guire, ou preneur de Monde, n'a jamais songé qu'à bien prendre la tasse & à se réjoûir, laissant le maniment de son Estat entre les mains de sa femme, cette fameuse Nour-Mehale ou Nour-Jehan-Begum, qu'il disoit avoir assez d'esprit pour gouverner l'Empire sans qu'il s'en donnât la peine. Outre que nôtre Bernard avoit du Roi dix écus de paye par jour, il en gaignoit encore davantage à traiter ces grandes Dames du Serrail, & les grands Omerahs, qui se servoient tous de lui, & lui faisoient des presens à l'envi, tant parce qu'il réussissoit dans ses Cures, que parce qu'on voyoit que le Roi l'affectionnoit extraordinairement ; Mais c'étoit un homme qui ne savoit rien garder ; ce qu'il recevoit d'une main, il le donnoit en même tems de l'autre ; de sorte qu'il étoit fort connu & aimé de tout le Monde, & surtout de ces Kenchenys, avec lesquelles il faisoit grande dépense, en ayant toujours des bandes qui passoient les nuits dans sa Maison à chanter & à danser : Cependant il arriva qu'il devint amoureux d'u-

ne de ces femmes, qui étoit jeune, belle, & qui dançoit tres bien, mais la mere, qui apprehendoit que sa fille, en s'abandonnant, ne perdît de sa force & de sa vigueur ordinaire, comme il arrive, ne la perdoit point de veüe, si bien que Bernard ne pût jamais trouver d'autre moyen d'en venir à bout que celui-ci. Un jour que le Roi lui faisoit un present dans l'Am-kas en presence de tous les Omerahs pour une Cure considerable qu'il avoit faite dans le Serrail, il remercia le Roi fort civilement, le suppliant de lui faire cette autre grace, que de lui donner la jeune Kencheny dont il étoit amoureux, qui étoit derriere en pied avec toute sa troupe pour faire le Salam ordinaire; toute l'Assemblée se mit à sous-rire de voir ce refus & cette demande si ridicule, lui étant Chrétien & la femme Mahumetane & Kencheny. Mais Jehan-Guire, qui ne se mit jamais guere en peine du Mahumetisme, & qui n'en pouvoit plus de rire, commanda en même tems, qu'on lui donnât cette fille: Qu'on la lui charge, dit-il, sur les épaules & qu'il l'emporte; aussi-tôt dir, aussi-tôt faire; en presence de toute l'Assemblée on chargea la Kencheny

sur le dos de Bernard , qui sortit ainsi chargé de sa proie , & l'emmena à la maison.

Il faut ici vous faire part d'un Divertissement par où finissent ordinairement ces Fêtes, & qui nous est inconnu en Europe ; c'est le combat des Elefans, que le Roi , les Dames de la Cour, & les Officiers voyent de divers appartemens de la Forteresse , & qui se fait devant tout le peuple dans cette grande Place sablonneuse qui regarde la Riviere.

L'on fait une muraille de terre de trois ou quatre pieds de largeur , & de cinq ou six de hauteur ; les deux Elefans qui doivent combattre s'en viennent de front , l'un d'un côté de cette muraille, & l'autre de l'autre , chacun ayant deux Conducteurs dessus , afin que si le premier ; qui est sur les épaules & qui a le grand crochet de fer à la main pour faire tourner l'Elefant à droite & à gauche, vient à tomber, le second , qui est sur le derriere, se jette aussi tôt en sa place. Ces quatre Conducteurs animent chacun leur Elefant au combat, & à passer vigoureusement sur son ennemi , tantôt en leur parlant doucement , & tantôt en les que-

rellant comme des lâches & les talonnant très rudement. Quand ils ont ainsi été long-tems poussez & animez, alors on voit ces deux grosses masses venir à la muraille, s'aborder lourdement, & se donner de si terribles coups de dents, de tête & de trompe, qu'on diroit qu'ils s'iroient crever l'un l'autre. Ce combat continuë quelque tems, cesse & recommence par plusieurs fois, jusqu'à ce que la muraille s'étant éboulée, le plus courageux des deux passe sur l'autre, lui fait tourner le dos, le pousse à coups de dents & de trompe, & s'acharne tellement après, qu'il n'y a pas moyen de les separer, si ce n'est avec des Cherkys, qui sont certains feux d'artifice qu'on jette entre-deux ; car cet animal est très-peureux & craint sur tout le feu ; d'où vient que depuis qu'on se sert d'armes à feu dans les armées, les Elefans n'y servent presque plus de rien. Veritablement il s'en trouve quelques-uns de ces braves qu'on amene de l'Isle de Ceilan, qui ne sont pas si peureux ; mais encote n'est-ce qu'après les avoir des années entieres accoustumez, en leur tirant tous les jours devant eux des mousquets, & leur jettant des petas

de papier entre les jambes. Au reste le combat des Elefans ne seroit pas trop desagréable à voir, s'il n'étoit un peu trop cruel, à cause qu'il arrive souvent que quelques-uns de ces pauvres misérables Conducteurs sont foulez aux pieds & y perissent; car les Elefans dans le combat ont cette malice qu'ils tâchent sur tout de fraper de leur trompe, & d'attirer en bas le Conducteur de leur adversaire; & c'est pour cela que le jour que ces pauvres Conducteurs savent qu'ils ont à faire combattre les Elefans, ils disent adieu & à leurs femmes & à leurs enfans, comme s'ils étoient condamnés à la mort: Ce qui les encourage & les console, c'est que quand ils échappent, & qu'ils s'acquittent bien de leur devoir, le Roi augmente leur paye, & leur fait donner sur l'heure un sac de Peyssas; ce qui vient à être environ cinquante francs; ou s'ils y demeurent, il fait laisser la paye pour la veuve, & l'Office au fils quand il y en a. Un autre malheur accompagne souvent ce combat; c'est que dans cette grande foule de monde qui s'y trouve ordinairement, il y en a toujours quelques uns d'attrapez qui sont renversez par l'Elefant, ou fou-

lez aux pieds des chevaux & des hommes, qui s'écartent & fuyent tous tout d'un coup, & tombent les uns sur les autres, lors que les Elefans sont en furie, & que l'un poursuit l'autre; de sorte qu'on ne peut voir de jeu-là de près qu'avec danger. Pour moi, la seconde fois que je le vis, je me repentis assez de m'être si fort aproché, & si je n'eusse eu un bon cheval & deux bons Valets, je crois que je l'aurois payé cher aussi bien que beaucoup d'autres.

Il est tems que nous sortions de la Forteresse, & que nous rentrions dans la Ville, pour vous y faire remarquer deux choses que j'avois oubliées. La premiere est la grande Mosquée, qu'on voit de loin au milieu de la Ville, élevée sur un Rocher qu'on a aplani pour la bâtir; & pour faire tout autour une belle Place, à laquelle viennent aboutir quatre fort belles & longues Ruës, qui répondent aux quatre côtez de la Mosquée, c'est à dire une à la maîtresse Porte ou Frontispice, une autre au derrière, & les deux autres aux deux Portes qui sont au milieu de chaque côté. Il y a pour arriver aux Portes vingt-cinq ou trente degrez de belles & grandes pierres, qui

regnent tout autour, hormis par le derrière, qu'on a revêtu d'autres belles grandes pierres de taille pour couvrir les inégalitez du Rocher qu'on avoit coupé, ce qui contribuë beaucoup pour faire paroître ce bâtiment. Les trois entrées sont magnifiques, ce n'est que marbre, & leurs grandes Portes fermantes sont couvertes de Plaques de cuivre tres-bien travaillées; au dessus de la principale Porte, qui est beaucoup plus magnifique que les deux autres, il y a plusieurs petites touterelles de marbre blanc qui lui donnent beaucoup de grace, & sur le derrière de la Mosquée s'élèvent trois grands Domes de front, qui sont aussi de marbre blanc tant dehors que dedans; celui du milieu est bien plus gros & plus haut élevé que les deux autres. Tout le reste de la Mosquée, je veux dire depuis ces trois Dômes jusqu'à la grande Porte; est sans couverture à cause de la chaleur du Pais, & tout le pavé est de grands carreaux de marbre. Je veux bien que cet Edifice ne soit pas dans ces regles & ordres d'Architecture que nous croyons devoir être suivis indispensablement, néanmoins je n'y remarque rien qui m'y cho-

que la veuë, au contraire tout m'y paroît bien entendu, bien conduit, & bien proportionné, & je m'imagine même que si nous avions dans Paris une Eglise qui tirât sur cette sorte d'Architecture, on ne la trouveroit pas laide, quand ce ne seroit que pour être à nôtre égard d'un air extraordinaire & surprenant, & parce qu'hormis les trois grands Dômes & routes ces tourelles qui sont de marbre blanc, il paroît tout rouge comme si tout n'étoit que grandes tables de marbre rouge, quoi qu'en effet ce ne soit que pierre fort facile à tailler & à couper, & qui même s'exfolie avec le tems. Je dirai en passant que si ce qu'on dit des carrieres de cette pierre est veritable, ce doit être une chose assez remarquable; car on prend, soit parce qu'elles se remplissent d'eau tous les ans, ou autrement, que peu à peu la pierre y renaît.

C'est à cette Mosquée que le Roi va tous les Vendredis, qui est le Dimanche des Mahumetans, faire sa priere. Avant qu'il sorte de la Forteresse, les rues par où il doit passer ne manquent pas d'être bien arrosées à cause de la chaleur & de la poussiere: Deux ou trois cens Mousquetaires se doivent tenir en haye à

la porte de la Forteresse , & autant d'autres des deux côtez d'une grande rue qui aboutit à la Mosquée , leurs mousquets sont petits , bien travaillez , & ont une espee de grand fourreau d'écarlate avec une petite banderolle dessus : Cinq ou six Cavaliers bien montez doivent aussi être tout prêts à la Porte , & courir bien loin devant le Roi , de peur de lui faire de la poussiere , afin de faire écarter le Peuple. Les choses étant ainsi disposées , on voit sortir le Roi de la Forteresse , monté sur un Elefant richement enharnaché sous un Dais à piliers , peint & doré , ou bien dans un Trône éclatant d'or & d'azur sur un brancart couvert d'écarlate ou de brocar , que huit hommes choisis & bien vêtus portent sur leurs épaules. Le Roi est suivi d'un gros d'Omerahs , dont quelques-uns sont à cheval , & quelques uns en Paleki , entre ces Omerahs il se trouve quantité de Mansabdars & de ces porteurs de massues d'argent dont j'ai parlé. Veritablement ce n'est pas là cette superbe & magnifique Procession , ou plutôt Mascarade du Grand Seigneur , car je ne sais quel autre nom plus propre je lui saurois donner ; ce n'est pas non plus cette

Guerriere Ordonnance de nos Rois; c'est tout un autre air de grandeur que le nôtre, mais qui ne laisse néanmoins pas d'avoir quelque chose de Royal.

La seconde chose que j'avois oubliée à vous faire remarquer dans la Ville, c'est un bâtiment qu'on appelle le Karvanfara de la Princesse, parce que ç'a été Begum-Saheb cette fille aînée de Chah-Jehan, dont j'ai tant parlé ailleurs, qui le fit bâtir à ses depens, voulant contribuer de sa part à l'embellissement de la Ville, comme faisoient à l'envi tous les Omerahs pour complaire à Chah-Jehan. C'est un autre grand quarré à Arcades comme nôtre Place Royale, & toujours avec cette difference qu'une Arcade est séparée de l'autre par une cloison, & que dans le fonds de chaque Arcade il y a une petite Chambre, & de plus que par dessus les Arcades il y a une Galerie qui regne tout autour du Bâtiment pour entrer dans autant de Chambres hautes qu'il y en a par en bas. Ce Serah est le Rendez-vous des grands Marchands Persiens, *Uzbeks*, & autres Etrangers, qui y trouvent ordinairement des chambres vuides assez commodes, où ils peuvent demeurer quelque tems en

tres-grande sécurité, la porte fermant tous les soirs. S'il y en avoit une vingtaine comme cela dans divers endroits de Paris, les Etrangers qui arrivent de nouveau ne se trouveroient pas si embarrassés comme ils sont bien souvent pour trouver où se loger en lieu de sécurité; ils pourroient demeurer là quelques jours jusqu'à ce qu'ils eussent vu leurs connoissances, & cherché quelque bon logement; outre que ce seroient des Magazins de toutes sortes de Marchandises, & le Rendez-vous de toute sorte de Marchands Etrangers.

Avant que de sortir de Dehli j'ajouterai un mot à raison de cette demande que vous ne manquerez pas de me faire, si dans Dehli il y a autant de Peuple & d'aussi beau monde que dans Paris. Certainement quand je considère ces trois ou quatre Paris qui sont l'un sur l'autre, tout cela pratiqué de chambres, & plein, la plupart depuis le haut jusques en bas; quand je considère de plus cet incroyable embarras d'hommes & de femmes, de gens de pied & de cheval, de charettes, de chaises & de carrosses, & qu'il n'y a que peu de grandes places, de cours & de

Jardins dans Paris, cette Ville-là me semble une pépinière de monde , & j'ai de la peine à croire qu'il y en ait autant dans Dehli ; néanmoins quand je considère cette infinité de Boutiques d'un côté de Dehli , & d'un autre la vaste étendue de la Ville , & qu'il n'y a jamais moins de trente-cinq mille Cavaliers dedans , sans parler des Maisons des Omerahs ; que de tous ces Cavaliers il y en a très-peu qui n'ayent femmes & enfans , & qui n'ayent grand nombre de Serviteurs qui ont leur maison à part comme les Maîtres , & que toutes ces maisons des uns & des autres fourmillent de femmes & d'enfans ; que dans plusieurs endroits de Dehli ; quoique les rues soient larges , & qu'il n'y ait que peu de charettes & point de carosses , il ne laisse pas de s'y trouver , aux heures que la chaleur permet de sortir pour les affaires , de grands embarras ; quand , dis-je , d'un autre côté je considère tout cela , je ne sais presque que déterminer de la question , & je m'imaginais que s'il n'y a pas autant de monde dans Dehli que dans Paris, il ne s'en faut du moins pas beaucoup.

Pour ce qui est de la grande quantité

té du beau monde ; il faut avouer qu'il y a cela de différence entre le Peuple de Paris & celui de Dehli , que de dix personnes qu'on rencontre dans les rues de Paris, il y en a toujours sept ou huit d'assez bien couverts, qui paroissent quelque chose , & qu'on ne prend point pour de la canaille ni pour des gueux ; au lieu qu'à Dehli , pour deux ou trois personnes qui paroissent ainsi assez bien vêtues & bien couvertes , on en trouve toujours sept ou huit de gueux , de misérables, mal mis & mal vêtus , cette Armée qui est là traînant avec soi toute cette racaille & cette gueusaille. Disons néanmoins toujours la vérité sans trop exagérer les choses, que dans Dehli, aussi bien que dans Paris , on rencontre très-grande quantité de gens bien faits , bien lestes, bien montez, bien vêtus, & bien accompagnés ; & certainement que de se trouver dans cette grande Place qui est devant la Forteresse aux heures que tous ces Omrahs, Rajas & Mansébdars vont à l'Assemblée & à leur Garde, cela a quelque chose de grand & d'éclatant ; quand on voit arriver là de tous côtez ces Mansébdars bien ajustez, bien dorez , bien montez , une couple de Valets qui

vont devant pour faire faire place, & autant derrière, quand on voit plusieurs de ces grands Omerahs & Rajas montez sur de superbes Elefans, quelques-uns à cheval comme des Manieb-dars, & la plupart assis dans leurs riches Palékys portez sur les épaules de six hommes, le dos appuyé contre quelque gros coussin de brocar, mâchans leur Bet-lé pour avoir bonne haleine & leurs lèvres vermeilles, un Serviteur à côté qui porte le Pique-dans ou Crachoir de Chine, ou d'argent, deux qui lui font du vent & lui chassent les mouches & la poussière avec des queues de Paon, trois ou quatre à pied qui marchent devant pour écarter le monde, & partie de leur Cavalerie, à savoir les Cavaliers les mieux faits & mieux montez qui demeurent derrière; quand on voit, dis-je, tout cela marcher de la façon que je le viens de dire avec cet embarras qui se fait par là, aussi bien que dans beaucoup d'endroits de Paris, on ne sauroit nier que ce ne soit quelque chose de grand, & qui ne paroisse beaucoup.

Pour ce qui est de la Campagne d'alentour de Dehli, elle est considérable pour sa fertilité, car elle porte des Ris, des Millets, de trois ou quatre autres

fortes de Legumes qui sont le manger ordinares du menu Peuple , des Fromens, du Sucre & de l'Anil ou Indigo , & tout cela en abondance. A deux lieues de la Ville du côté d'Agra , dans un lieu que les Mahumetans ont nommé Koia Koutub-éddine , il y a un Edifice très ancien qui a été un Deûra ou Temple d'Idoles , où il y a des Inscriptions qui doivent aussi être très-anciennes , parce que ce sont des caractères que personne ne connoit , & qui sont differens de ceux de toutes les langues des Indes.

D'un autre côté à deux ou trois lieues de la Ville , on voit une Maison de Plaisance des Rois qui s'appelle Chah-Limar; c'est veritablement une belle & Royale Maison ; mais n'allez pas penser que ce soit quelque chose d'aprochant d'un Fontaine-bleau , d'un Saint Germain , ou d'un Versailles sans nous flatter ce n'en est seulement pas l'ombre ; ne pensez pas non plus que dans cette Campagne de Dehli se trouve des Saints Cloux , des Chantillis, des Meudons, des Liancours, des Vaux, des Ruelles & tant d'autres de même , ou qu'on y voye même de ces autres moindres Maisons de Plaisance de simples Gentilshommes , des Bour-

geois & des Marchands ? je l'ai déjà dit ailleurs ; cette maxime, que les sujets d'un Royaume n'ont aucune terre en propre, supprime tout cela. Enfin pour vous faire vite passer cinquante ou soixante lieues de chemin qu'il y a de Dehli à Agra, il ne faut pas penser que sur cette route on rencontre de ces grosses & bonnes Bourgades comme sur nos chemins ; ôté Maturas où on voit encore un ancien & magnifique Temple d'Idole, & ôté quelques Karavans-Serrahs assez beaux qu'on trouve de couchée en couchée, je n'y vois rien de considérable, si ce n'est cette royalle allée d'arbres que fit planter Jehan Guire, & qu'il fit continuer plus de cent cinquante lieues avec une petite Pyramide ou Tourette de Kosse en Kosse, c'est à dire de demi lieue en demi lieue, pour marquer les chemins ; & souvent des puits pour desalterer les passans & arroser les jeunes arbres.

Pour ce qui est d'Agra, vous en avez l'idée si vous avez bien pris celle de Dehli ; du moins au regard de sa situation qui est le même sur le Gemma, au regard de la Forteresse ou maison du Roi, & au regard de la plupart des Edifices ;

il est vrai qu'Agra a cet avantage sur Dehli, qu'étant une Ville où les Rois ont déjà long-tems fait leur demeure, à-savoir depuis Akber qui la fit bâtir, & qui la nomma de son nom Akber-abad, elle a plus d'étendue que Dehli, plus de ces belles maisons d'Omerahs & de Rajas, plus de beaux Karvans-Serrahs, & plus de ces autres belles maisons de pierres & de briques de particuliers, outre qu'elle a deux fameux Tombeaux dont je parlerai cy-après; mais elle a aussi ce desavantage qu'elle n'est pas fermée de murailles; que n'ayant pas été bâtie toute d'un dessein, elle n'a pas ces belles & larges rues de même structure comme Dehli, & que hormis quatre ou cinq de ces principales rues marchandes qui sont tres-longues & assez bien bâties tout le reste n'est la plûpart que petites rues étroites sans symmetrie, que détours & que recoins; ce qui cause des embarras étranges quand la Cour y est. Je ne vois pas qu'il y ait d'autre différence d'Agra à Dehli que celle que je viens de dire, si ce n'est qu'Agra ressent plus le champêtre que Dehli; principalement quand on le regarde d'un lieu plus éminent, mais ce n'est point un

champestre qui lui soit desavantageux, il est très-beau & très-divertissant ; car comme il y a par tout entre ces maisons d'Omerahs des Rajas , & autres quantité de grands arbres verts mêlez, chacun ayant été curieux d'en planter dans son jardin & dans sa cour pour avoir de l'ombre , & que ces hautes maisons de Pierres de Banyanes , ou Marchands Gentils , paroissent deçà delà entre ces arbres comme quelques restes de vieux Châteaux de Forests ; il se fait par là dedans des veüs & des perspectives très-agreables , principalement dans un Pais sec & chaud , où les yeux semblent ne demander que de la verdure & des ombrages.

Il n'est pas néanmoins nécessaire que vous sortiez hors de Paris pour trouver la plus belle & la plus magnifique veüe qui soit au monde ; promenez-vous seulement sur votre Pont-neuf , considerant attentivement pendant le jour tout ce qui est à l'entour de vous avec cet incroyable & admirable embarras ; pendant la nuit considerez cette infinité de sombres lumieres des fenestres de ces hauts bâtimens qui vous environnent ; ce même embarras du jour qui continuë

jusques après minuit le bon Bourgeois ,
& ce qui ne se voit en nulle part de l'A-
sie , la belle Bourgeoise qui se promene
là sans craindre les filoux & l'incommo-
dité des bouës , & puis toutes ces lon-
gues files d'Etoiles qui bravent le vents,
la pluye & l'obscurité ; Promenez-vous,
dis-je , là seulement en considérant tou-
tes ces choses que je viens de dire , &
soutenez hardiment sur ma parole , que
vous estes dans le point de la plus bel-
le , de la plus superbe & de la plus ma-
gnifique veüe artificielle qui soit au reste
de la Terre, si ce n'est donc quelque part
en la Chine ou bien au Japon où je n'ai
pas esté. Que sera-ce un jour lors que
le Louvre , cet Ouvrage qu'on ne cro-
yoit jamais voir qu'en dessein & sur le
papier , sera achevé ? J'ai ajouté ex-
près ce mot d'artificielle , parce qu'en
parlant des plus belles Perspectives qui
soient , il faut toujours excepter celle de
Constantinople , quand on est en bateau
au milieu de ce grand Canal vis-à-vis la
pointe du Serrail ; car on se trouve là
tout surpris comme au milieu de quelque
grand & vaste Amphitheatre enchanté ;
mais dans cette Perspective là l'Ouvrage
de la Nature est ce qu'il y a de plus

considerable, au lieu que celle de Paris est presque toute artificielle & l'ouvrage des mains des hommes ; ce qui la rend sans doute plus considerable , en ce qu'elle ressent ainsi davantage le Siege d'un grand Roi, la Capitale d'un grand Empire , & qu'elle est effectivement sans nous flatter , & toutes ces beautez de Dehli, d'Agra & de Constantinople bien considerées , & balancées, la plus belle, la plus riche, la premiere Ville du monde.

Dans Agra les Reverends Peres Jesuites ont une Eglise & une Maison qu'ils y appellent College ; ils y enseignent en particulier la Doctrine Chrestienne aux enfans de vingt-cinq ou trente familles de Chrestiens qui se sont je ne fais comment ramassez-là & habituez à cause des charitez que les Peres leur font : Ce fut Ekbar qui du tems de la grande puissance des Portugais dans les Indes les appella , leur donnant une pension pour leur subsistance , & leur permettant qu'ils bâtissent des Eglises dans les Villes Capitales d'Agra & de Lahor : Son fils Jehan-Guire les favorisa encore davantage , mais Chah-Jehan, fils de Jehan-Guire & pere d'Aureng-Zebe regnant aujourd'hui , leur

ôta leur pension, fit ruiner l'Eglise de Lahor, fit demolir la plus grande partie de celle d'Agra, & fit entierement jeter par terre la Tour de l'Eglise, où étoit la Cloche qui s'entendoit de toute la Ville.

Les bons Peres Jesuites avoient de grandes espérances de l'avancement du Christianisme du tems de ce Roi Jehan-Guire, à cause du mépris qu'il faisoit de la Loi Mahumetane, & de l'estime qu'il témoignoit faire de la nôtre; & parce qu'il permit que deux de ses Neveux se fissent Chrétiens, & qu'un certain Mirz Zulkarmin, qui avoit été élevé dans le Serrail, & circoncis, se fit aussi Chrétien, sous prétexte qu'il étoit de sang Chrétien, & fils de la femme d'un riche Armenien, laquelle Jehan-Guire s'étoit fait amener dans le Serrail.

Les mêmes Peres disent que ce Roi, pour commencer tout de bon à authentifier le Christianisme, fit dessein de faire habiller toute la Cour à la Française, & qu'après avoir tout préparé pour cela, & s'y être lui même habillé en particulier, il fit venir un des principaux Omerahs, auquel il demanda ce qu'il lui sembloit de cet habillement;

mais que cet Omerah bien étonné lui ayant répondu tout froidement que c'étoit une chose bien dangereuse, il fut obligé de changer de dessein, & tourna l'affaire en raillerie.

Les Peres soutiennent encore, qu'étant sur le point de mourir il les demanda pour se faire Chrestien, mais qu'on ne les en avertit pas : Plusieurs soutiennent que cela n'est point, & qu'il mourut comme il avoit vécu, sans aucune Religion, & dans le dessein qu'il avoit, aussi bien qu'avoit eu son pere Ekbar, de s'ériger en Prophete, & de se faire Chef d'une Religion particuliere qu'il faisoit composer : Quoi qu'il en soit, voici une autre chose que j'ai apprise d'un Mahumetan qui estoit fils d'un Officier de Ichan-Guire : que ce Roi étant un jour en débauche, fit venir un certain Pere Florentin qu'il avoit nommé le Pere Atech pour estre un petit homme tout de feu, & qu'après lui avoir commandé de dire tout ce qu'il pourroit contre la Loi de Mahomet, & en faveur de la Loi Chrétienne, en presence des plus sçavans Mullahs, il fut sur le point de faire cette terrible épreuve des deux Loix; Il commanda qu'on fit une grande

fosse & un bon feu dedans, pretendant que le Pere Atech avec l'Evangile sous le bras, & un Mullah de mesme avec l'Alcoran, se jetteroient ensemble dans le feu, & qu'il suivroit la Loi de celui qui ne brûleroit pas; mais la triste mine des Mullahs tout étonnez, & la compassion qu'il eut du Pere qui acceptoit la partie, l'en détourna: Quoi qu'il en soit encore de ce point, il est tres-certain que tant que Iehan-Guire a vécu, ces Peres ont esté honorez & respectez à cette Cour, & qu'ils concevoient de grandes esperances du progrès du Christianisme dans ces quartiers; mais depuis ce tems-là ils n'ont pas eu grand sujet d'en esperer; si n'est peut-estre un peu à cause de cette familiarité que nostre Pere Buzée avoit avec Dara: Mais puisque nous voilà tombez sur les Missions, pourquoi ne vous en dirai-je pas ces trois mots en general, en attendant que je vous en donne une grande Lettre toute entiere?

Je ne scaurois certainement que je n'approuve extremement les Missions & les bons Missionnaires, & sur tout nos Capucins & lesuites, & quelques autres de nos environs, entant qu'ils instruisent doucement sans ce zele & emportement.

indiscret , & entretiennent charitable-
ment les Chrétiens du Pais dans le
Christianisme , soit Catholiques , soit
Grecs ou Armeniens , Nestoriens , Iaco-
bites ou autres ; & entant qu'ils leur
refuge & la consolation des pauvres E-
trangers & Voyageurs , & que par leur
science , vie retenuë & exemplaire , ils
confondent l'ignorance & la vie libertine
des Infidelles ; ce que ne font pas tou-
jours quelques autres qui seroient bien
mieux dans leurs Convens bien resser-
rez , au lieu de nous venir faire dans ces
Pais une Momerie de nôtre Religion,
& qui par leur ignorance , jalousie , vie
libertine & abus de leur autorité & ca-
ractère , se font les pierres de scandale de
la Loi de Jesus-Christ ; mais une chose
particuliere ne fait rien pour le general ;
cela n'empêche pas que je n'approuve ex-
trêmement les Missions & les bons &
savans Missionnaires ; ils sont absolument
necessaires ; c'est l'honneur & la prero-
gative du Christianisme qu'il y ait des
Lieutenans des Apôtres par tout le
Monde ; mais après ce que j'ai vu , & a-
près avoir conversé & raisonné tant de
fois avec tant de ces obstinez Infidelles ,

il me sera bien permis de dire que je désespère presque de voir faire de ces grands coups d'Apôtres qui convertissent deux ou trois mille personnes dans une seule prédication ; ou de ces grandes conversions des Rois Mahumetans ; voyant par expérience & sachant très-bien d'ailleurs , pour avoir presque parcouru tous ces lieux de Missions d'Orient, que tout ce qu'il y a de Missionnaires, non seulement dans les Indes , mais dans tous les États Mahumetans ; pourroient bien à la vérité par leurs instructions, jointes aux aumônes & aux charités , faire quelque progrès avec les Gentils ; mais qu'ils ne font pas en dix ans par leurs enseignemens & par leurs raisons un seul Mahumetan Chrétien. Véritablement ces Infidèles auront toujours de grands sentimens de nôtre Religion , ils ne parleront jamais de Jésus-Christ qu'avec beaucoup de veneration, & ils ne prononceront jamais le mot d'Ayfa, qui veut dire Jésus , qu'ils n'y joignent celui d'Azzeret , qui veut dire Majesté. Ils conviendront même avec nous qu'il est engendré & né miraculeusement d'une Marie Vierge , & qu'il est le Kelum-Allah & le Rouh-Allah, la Parole de Dieu,

le souffle de Dieu ; mais qu'ils approuvent le reste de nostre Religion, en sorte qu'ils quittent la leur dans laquelle ils sont nés, & leur faux Prophete, pour embrasser la nostre, quelques bonnes raisons qu'on leur apporte, c'est ce qu'il ne faut pas esperer ; nos Chrétiens d'Europe doivent souhaiter & employer même leur puissance, leurs soins & leurs charitez, pour qu'il y ait des Missionnaires par tout, qui ne soient point à charge aux gens du Pays, que la misere n'oblige point à des bassesses, tant pour les raisons que j'ai déjà dites, que pour être là tout prêts à prendre l'occasion aux cheveux, rendre toujours témoignage à la verité, & travailler à la vigne quand il plaira à Dieu de leur en faire l'ouverture ; mais du reste on se doit desabuser, ne se laisser pas persuader trop à la legereté de tant de contes, & ne croire pas la chose si facile comme quelques uns la font : La Secte est trop libertine & trop attrayante pour la quitter ; c'est une peste de Loi qui s'est introduite par les armes & par la force, & qui va toujours avançant de même ; je ne vois guere d'autres moyens que ceux-là mêmes qui soient capables de commencer à l'é-

branler & à la détacher ; si ce n'est donc qu'il survienne de ces grands & extraordinaires coups du Ciel , & que Dieu par cette toute puissante & toute particulière Providence n'y mette la main, comme on doit toujours espérer , & selon ces grandes apparences qu'il y a eues dans la Chine , dans le Japon , & dans la personne de ce Roi Jehan-Guire dont je viens de parler ; loint que sans vouloir faire ici le Predicateur , l'irreverence des Chrétiens dans leurs Eglises , tellement disconvenante avec la croyance que nous avons de cette présence particulière de Dieu sur nos Autels , & tellement différente de ce profond & surprenant respect qu'ont les Infidèles dans leurs Mosquées, où ils ne tourneroient pas seulement la tête , ni ne se diroient pas le moindre mot , sera toujours, si nous ne changeons, un obstacle très-considérable à leur conversion.

Dans Agra les Hollandois ont aussi une Maison, où ils tiennent ordinairement quatre ou cinq personnes ; autrefois ils trouvoient bien leur conte dans l'Ecarlate , les Miroirs grands & petits les Dentelles simples , & celles d'or & d'argent , & dans quelque Clincaillerie

comme aussi dans l'achapt de l'Anil ou Indigo qui se recueille tout autour d'Agra, & principalement à Biances, qui n'en est qu'à deux journées, & où ils vont une fois l'année, y ayant une maison expresse, comme encore dans toutes ces toiles qu'il tirent tant de Jelapour, que de Laxnau, à sept ou huit journées d'Agra, où ils tiennent aussi une Maison, & où il envoient quelques Facteurs une fois l'année ; mais à présent ils disent qu'il n'y a pas grand profit, soit à cause que les Armeniens font ce même trafic, ou parce qu'il y a si loin d'Agra à Sourate, ou parce qu'il arrive toujours quelque desastre à leurs karavanes qu'ils sont obligez de faire passer du côté d'Amed-abad sur toutes ces terres de Rajas, pour éviter les mauvais chemins & les montagnes qui sont du côté de Goualeor & de Brampour, où est le chemin le plus court. Ils n'abandonneront néanmoins pas, je crois, cette Péturie, comme les Anglois y ont fait la leur, quand ce ne seroit qu'à raison de leurs Epiceries qu'ils y vendent très-bien, & pour avoir là des gens proche de la Cour qui veillent à leurs affaires ; ne se pouvant faire qu'il ne leur survienne tou-

jours quelque embarras de quelqu'une de leurs Feturies , par la tyrannie des Gouverneurs & autres Officiers , tantôt du côté de Bengale & de Patna, & tantôt du côté de Sourate & d'Ames-abab.

Finissons par ces deux merveilleux Mausolées qui donnent tant d'avantage à la ville d'Agra sur celle de Dehli. Jehan-Guire fit bâtir le premier pour honorer la memoire de son pere Akber ; & Chah-Jehan fit bâtir le second pour honorer celle de Taje-Mehale sa femme, cette extraordinaire & fameuse beauté dont il fut tellement passionné, qu'on dit que tant qu'elle vecut il n'en vit jamais d'autre , & que quand elle mourut il en pensa mourir lui-même. Je ne m'arrêterai pas à vous parler de celui d'Akber , parce que tout ce qu'il y a de beauté se trouve avec beaucoup plus d'avantage dans celui de Taje-Mehale , que je m'en vai tâcher de vous décrire. Représentez-vous donc qu'au sortir de la Ville d'Agra , tirant vers l'Orient , vous entrez dans une longue & large rue pavée , qui va doucement en montant , & qui a d'un côté une haute & longue muraille , qui fait le côté d'un jardin carré.

beaucoup plus grand que nôtre Place Royale , & de l'autre une file de maisons neuves à arcades , telles que sont celles de ces principales ruës de Dehli dont j'ai parlé. Quand on a fait la longueur de la moitié de la muraille , on trouve à la droite du côté des maisons une grande porte assez bien faite , qui donne entrée dans un Karvan-Serrah , & à l'opposite du côté de la muraille, une porte magnifique d'un grand Pavillon quarré , qui donne entrée dans le jardin entre deux Reservoirs revêtus de pierre de taille.

Ce pavillon est plus long que large, & est bâti d'une pierre qui est comme du marbre rouge, mais elle n'en a pas la dureté. La façade me semble être beaucoup plus magnifique en sa façon plus longue, & autant élevée que celle de Saint Louis de nôtre ruë S. Antoine. Veritablement, on ne voit pas là des Colomnes, des Architraves & des Corniches taillées dans la proportion de ces cinq ordres d'Architecture qu'on observe si religieusement dans nos Palais , c'est une espèce de bâtiment differente & particuliere , mais qui ne laisse pas d'avoir de l'agréable dans sa bizarre disposition, & qui , à mon avis,

meriteroit bien sa place dans nos Livres d'Architecture. Ce n'est presque qu'Arcades sur Arcades, & que Galeries ou Divans sur Galeries, disposées & pratiquées de cent façons différentes; & cependant tout paroît magnifique, assez bien entendu & bien conduit; & rien n'y choque la vûë, au contraire tout y rit, & on ne peut se rassasier de la regarder. La dernière fois que je la vis fut avec un de nos Marchands François, qui ne pouvoit aussi bien que moi se lasser de la regarder; je n'osois lui en dire mon sentiment, appréhendant de m'être corrompu le goût. & me l'être fait à l'Indienne; mais comme il revenoit fraîchement de France, je fus bien aise de lui entendre dire qu'il n'avoit jamais rien vu de si auguste ni de si hardi dans l'Europe.

Après qu'on est entré quelques pas dans le Pavillon pour passer au jardin, on se trouve dessous une haute voute en rond ou en calote, qui a par le haut des Galeries tout autour, & par le bas à droit & à gauche deux Divans ou Estrades relevées de terre de huit ou dix pieds. A l'opposite de la porte c'est une grande Arcade toute ouverte, par ou on entre sur une Allée qui coupe presque

tout le Jardin en deux parties égales.

Cette Allée est en terrasse large à passer six carrosses de front , pavée de grands carreaux de pierre dure, élevée de quelques huit pieds au dessus du Jardin, & divisée par le milieu d'un Canal, revêtu de pierre de taille avec des jets d'eau de distance en distance.

Après qu'on a fait vingt-cinq ou trente pas sur cette Allée, si l'on tourne le visage pour regarder l'entrée, on voit l'autre façade du pavillon, qui n'est véritablement pas à comparer avec celle qui regarde sur la Rue, mais qui ne laisse pas encore d'être magnifique, étant haute élevée & d'une Architecture approchante de l'autre ; & des deux côtés du Pavillon, le long de la muraille du Jardin, on voit une longue & profonde Galerie en Terrasse soutenue par quantité de colonnes basses & proche les unes des autres ; & c'est dans cette Galerie que pendant la saison des pluies on fait entrer les pauvres qui viennent là trois fois la semaine pour recevoir l'aumône d'une fondation que Chah-Ichany a faite à perpétuité.

Avançant ensuite le long de l'Allée, on découvre de loin devant soi un grand

Dôme, où est la sépulture, & où on voit en bas à droit & gauche diverses allées de jardin couvertes d'arbre, & divers parterres couverts de fleurs.

Du bout de cette allée, outre ce Dôme qu'on a devant soi, on découvre à droit & à gauche deux grands Pavillons qui sont bâtis de mêmes pierres, & qui paroissent par conséquent tous rouges comme le premier. Ce sont de grands & spacieux Edifices quarrés, faits en terrasse, ouverts de trois arcades & ayant au fond la muraille du Jardin; en sorte qu'on marche par dessous comme si c'étoient de hautes & larges Galleries. Je ne m'arrêterai pas à vous faire considérer les ornemens du dedans de ces Pavillons, parce qu'au regard de leurs murailles, du plafond & du pavé, ils ne sont guère dissemblables du Dôme que je m'en vais vous dépeindre, après que je vous aurai fait remarquer qu'entre le bout de l'Allée dont nous avons parlé, & le Dôme, il y a un espace de plain pied assez large, que j'appelle un Parterre d'eau, en ce que les pierres taillées & figurées en plusieurs façons, sur lesquelles on marche, y tiennent lieu des buys de nos Parterres; & c'est du milieu

de ce Parterre qu'on peut voir à son aise une partie de ce bâtiment, où est la sepulture qui nous reste à considérer.

C'est un grand & vaste Dôme de marbre blanc, qui s'éleve à peu près de la hauteur de celui de nôtre Val de Grace de Paris, & qui est entouré de quantité de Tourterelles de même matiere qui decendent par degrés. Quatre grandes Arcades soutiennent toute la Machine, dont trois sont entierement à jour; la quatrième est fermée de la muraille d'une Salle, accompagnée d'une Gallerie, où des Mullahs entretenus lisent incessamment l'Alcoran avec un profond respect en l'honneur de Taje-Mehalle. Le centre des Arcades est enrichi de tables de marbre blanc, où l'on voit entaillees de grands Caracteres Arabes de marbre noir, qui font un très-bel effet à la veüe. L'intérieur ou partie concave du Dôme, & tout le mur generalement depuis le haut jusques en bas, est couvert de marbre blanc; il n'y a endroit qui ne soit travaillé avec art & qui n'ait la beauté particuliere: L'on ne voit par tout que Jasben ou Jad, que de ces sortes de pierres dont on enrichit les murailles de la Chapelle du Grand Duc à Florence, que Jaspe, & que

plusieurs autres espèces de pierres rares & de prix , mises en œuvre en cent façons, mêlées & enchaînées dans les marbres qui couvrent le corps du mur: Les quarréaux de marbre blanc & noir , & qui font le pavé , en sont même rehaussées avec toute la délicatesse & galanterie imaginable.

Sous ce Dôme est une petite chambre qui renferme la Sepulture ; je ne l'ai pas vue par le dedans , parce qu'on ne l'ouvre qu'une fois l'année avec grande cérémonie, & qu'on n'y laisse entrer aucun Chrétien , de peur , disent-ils , de profaner la sainté du lieu ; mais à ce que j'ai pu comprendre de ce que l'on m'en a dit il n'est rien de plus riche ni de plus magnifique.

Il ne me reste plus qu'à vous faire prendre garde à une Allée en terrasse de vingt ou vingt-cinq pas ordinaires de largeur & davantage de hauteur qui est entre le Dôme & l'extrémité du Jardin, d'où l'on voit en bas la Rivière du Gemma qui passe au pied , une grande Campagne de Jardins , une partie de la ville d'Agra , la Forteresse & toutes ces belles Maisons d'Omerahs qui sont bâties le long de l'eau ; Il ne me reste plus , dis-je , qu'à

vous faire prendre garde à cette terrasse qui tient presque toute la longueur d'un côté du Jardin, & vous prier après cela de juger si j'ai eu raison de dire que le Mausolée de Taje-Mehalle est quelque chose de merveilleux; Pour moi, je ne fais pas bien encore si je n'aurois point le goût un peu trop Indien, mais je crois qu'on le devoit plutôt mettre au nombre des merveilles du monde que ces masses informes de Pyramides d'Egypte que je me lassai de voir dès la seconde fois qu'on m'y mena, & où je ne trouve par le dehors que des monceaux de grandes pierres arrangées & en degrez les unes sur les autres, & par le dedans que très-peu d'art & d'invention.

Ecrit à Dehli le premier Juillet 1663.



LETTRE

A MONSIEUR

CHAPELAIN.

*Touchant les Superstitions, étranges façons
de faire, & Doctrine des Indous ou
Gentils de l'Hindoustan.*

D'où l'on verra qu'il n'y a Opinion si
ridicule & si extravagante dont l'Esprit
de l'homme ne soit capable.



MONSIEUR,

Quand je vivrois des siècles entiers,
je ne sai si je pourrois oublier ces deux
Eclipses de Soleil, dont je vis l'une en
France l'an 1654. & l'autre dans les In-
des à Dehli en 1666. si j'ai bonne me-
moire. Celle-là me semble très-remar-

quable pour cette credulité enfantine de nôtre populace, & la terreur panique qui lui avoit saisi si fort le cœur que quelques-uns achetoient de la Drogue contre l'Eclipse, les autres se tenoient à l'obscurité dans leurs caves ou dans leurs chambres bien closes & bien fermées, & les autres se jettoient à la foule dans les Eglises; ceux-là apprehendans quelque maligne & perilleuse influence, & ceux-ci croyans d'être parvenus à leur dernier jour; Que l'Eclipse s'en alloit ébranler les fondemens de la Nature, & la renverser sans dessus dessous; quoi que les Gassendys, les Robervals, & plusieurs autres fameux Astronomes & Philosophes peussent dire & écrire contre cette folle persuasion, démontrans que cette Eclipse étoit de même nature que tant d'autres qui avoient précédé sans aucun malheur, & que c'étoit un accident connu, prevenu & ordinaire qui n'avoit rien de particulier que ce que la fourberie de quelque Astrologue Charlatan pourroit avoir inventé.

Celle que je vis à Dehli me sembla aussi très-remarquable pour les ridicules erreurs & superstitions des Indiens. Au tems qu'elle devoit arriver je montai sur la Terrasse de ma maison qui étoit

située sur le bord du Gemna ; delà je vis les deux côtez de ce fleuve près d'une lieüe de long , couverts de Gentils ou Idolâtres qui étoient dans l'eau jusqu'à la ceinture , regardans attentivement vers le Ciel , pour se plonger & se laver dans le moment que l'Eclipse commenceroit : Les petits garçons & les petites filles étoient tout nus comme la main , les hommes l'étoient aussi hormis qu'ils avoient une espee d'Escharpe bridée à l'entour des cuisses pour les couvrir ; & les femmes mariées & les filles qui ne passoient pas six ou sept ans étoient couvertes d'un simple drap : Les personnes de condition, comme les Rajas ou Princes Souverains Gentils , qui sont ordinairement à la Cour au service & à la paye du Roi , & les Serrafs ou Changeurs , Banquiers , Jouailliers , & autres gros Marchands , avoient la plupart passé de l'autre côté de l'eau avec toute leur famille , & y avoient dressé leurs Tentes , & planté dans la Riviere des Kanates , qui sont une espee de Paravent pour faire leurs Cérémonies , & se laver à leur aise avec leurs femmes sans être vûs de personne. Ces Idolâtres ne se furent pas plutôt apperceus que le

Soleil commençoit de s'éclipser, que j'entendis un grand cri qui s'éleva, & que tout d'un coup ils se plongèrent tous dans l'eau je ne fais combien de fois de suite, se tenans par après debout dans cette eau, les yeux & les mains élevées vers le Soleil, marmotans tous & prians, comme on diroit en grande devotion, prenans de tems en tems de l'eau avec les mains, la jettans vers le Soleil, s'inclinans la tête profondement, remuans & tournans les bras & les mains tantôt d'une façon & tantôt d'une autre, & continuans ainsi leurs plongemens, leurs prieres & leurs singeries jusqu'à la fin de l'Eclipse, que chacun se retira en jettant des piéces d'argent bien avant dans l'eau, & faisant l'aumône aux Brahmens ou gens de Loi, qui n'avoient pas manqué de se trouver à cette ceremonie. Je remarquai qu'au sortir de cette riviere ils prirent tous des vêtemens nouveaux, qui les attendoient tous pliez sur le sable, & que même plusieurs des plus devots laisserent là leurs anciens habits pour les Brahmens. C'est ainsi que de ma Terrasse je vis celebrer cette grande Fête de l'Eclipse, qui fut chomée de la même façon

dans l'Indus, dans le Gange, & dans tous les autres Fleuves & Talabs ou Reservoirs des Indes; mais sur tout dans celui de Tanaïser, où il se trouva plus de cent cinquante mille personnes assemblées de tous les côtez des Indes, parce que son eau est ce jour-là réputée plus sainte & plus meritoire qu'aucune autre.

Le Grand Mogol, quoique Mahumetan, permet ces anciennes superstitions aux Gentils, parce qu'il ne veut, ou n'ose pas les choquer dans l'exercice de leur Religion, & que d'ailleurs cela ne se fait point que quelques Brahmens comme Depûtez ne lui fassent présent d'une Lecque de Roupies, c'est à dire de cent mille Roupies, qui valent cinquante mille écus ou environ, dont il est quitte pour quelques Vestes & pour quelque vieil Elefant dont il leur fait aussi présent. Vous allez voir les solides raisons qu'ils apportent de cette Fête & de ces Cere-monies dans le tems de l'Eclipse.

Nous avons, disent-ils nos quatre Bêths, c'est à dire nos quatre Livres de Loi, Livres Sacrez & Divins que Dieu nous a donné par le moyen de Brahma. Ces Livres nous enseignent qu'un certain

Deûta , qui est une espee de Divinité corporelle, très-malin, & très-mal faisant, très-noir, très-obscur, très-sale & très-impur, ce sont là tons leurs termes, se saisit du Soleil, le noircit comme de l'encre, l'infecte & l'obscurcit; Que ce Soleil, qui est aussi un Deûta, mais des meilleurs, des mieux faisans & des plus parfaits, se trouve en cét état dans de très-grandes peines & de terribles angoisses, pour se voir pris & infecté de la sorte par ce noir vilain; Que c'est un devoir general de tâcher de le délivrer de ce malheureux état, ce qui ne se peut faire qu'à force de prieres, d'ablutions & d'aumônes, & que ces actions sont d'un merite tout à fait extraordinaire; jusques-là qu'une aumône faite en ce tems-là en vaut cent faites en un autre; qui est-ce, ajoutent-ils, qui ne voudroit gagner cent pour cent? Voilà, Monsieur, ces deux Eclipses que je vous ai dit que je ne saurois que difficilement oublier, & qui me donneront sujet de passer à d'autres Extravagances des Gentils, dont il vous sera permis de tirer vos consequences telles qu'il vous plaira.

Dans la ville de Jagannat, qui est située sur le Golfe de Bengale, & où est ce

fameux Temple de l'Idole de même nom, il se fait tous les ans une certaine Fête qui dure huit ou neuf jours, si j'ai bonne memoire; il s'y trouve une quantité incroyable de peuple comme autrefois au Temple d'Hammou, & à présent dans la Mecque; ce nombre, dit-on, va quelque fois à plus de cent cinquante mille personnes: L'on fait une superbe Machine de bois, comme j'en ai vu en plusieurs autres endroits des Indes, avec je ne sçai combien de figures extravagantes, telles à peu près qu'on nous peint des Monstres à deux têtes, des corps à moitié hommes & à moitié bêtes, des têtes gigantesques & horribles, des Satyres, des Singes, ou des Diables; laquelle est posée sur quatorze ou seize rouës, comme pourroient être celles des affûts de Canon, que cinquante ou soixante personnes plus ou moins tirent, poussent & font rouler; sur le milieu est posé en évidence l'Idole Jagannat, richement orné & paré, qu'on transporte d'un Temple à un autre.

Le premier jour qu'on montre cet Idole en ceremonie dans le Temple, la foule & la presse est ordinairement si grande pour le voir, qu'il ne se passe point

d'année que quelques-uns de ces pauvres misérables Pelerins, qui viennent de loin lassez & fatiguez, ne s'y trouvent étoufez, tout le monde leur donnant mille benedictions pour avoir été assez heureux que d'être venus mourir dans une si sainte occasion; & lors que marche ce Chariot de Triomphe infernal (ce n'est point contes ni fables (il se trouve des personnes si folles & si éperduës de fausses croyances & superstitions, qu'ils se jettent le ventre à terre sous ces larges & pesantes rouës qui les écrasent, s'étant laissé persuader qu'il n'y a action si heroïque ni si meritoire que celle-là, & que Jagannat en même tems les recevra comme ses enfans, & les fera renaître dans un état de bonheur & de grandeur.

Les Brahmens pour leur profit & intérêt particulier, je veux dire à raison des aumônes qu'on leur fait & du respect qu'on leur rend, comme à des Personnes attachées & consacrées aux Mysteres, entretiennent ces peuples dans ces erreurs & superstitions, & passent même juques à des fourberies & à des vilainies si infames, que je ne les aurois jamais pu croire si je ne m'en étois pleinement informé. Ces fourbes prennent une jeu-

ne fille des plus belles qui se trouve entre eux , pour être (comme ils disent & comme ils font acroire à ce peuple idiot & ignorant) l'Epouse de Jagannat , ils la laissent la nuit dans le Temple, où ils l'ont transportée en grande ceremonie avec l'Idole , lui donnent à entendre que Jagannat viendra dormir avec elle, & lui ordonnent de lui demander si l'année sera fertile, quelles Processions, quelles Fêtes, quelles prieres & quelles aumônes il desire qu'on fasse pour cela ; cependant on de ces Imposteurs entre là dedans la nuit par une petite porte de derriere , jouit de cette fille , & lui fait acroire tout ce que bon lui semble ; & le lendemain qu'on la transporte de ce Temple dans un autre avec la même magnificence qu'on l'avoit portée sur ce Chariot de Triomphe à côté de Jagannat son Epoux , ces Brahmens lui font dire hautement au peuple tout ce qu'elle a appris de ces fourbes , comme l'ayant appris de la bouche même de Jagannat : Mais passons, s'il vous plaît , à des folies d'une autre espece.

Au devant de ce Chariot, & souvent encore dans les Deûras ou Temples d'Idoles , aux jours de Fêtes , on voit danser des femmes publiques , qui font cent

postures deshonnêtes & extravagantes, néanmoins les Brahmens ne laissent pas d'acorder tout cela avec leur Religion. J'ai vu de ces femmes qui non seulement sont renommées pour leur beauté, mais encore pour leur grande retenue, refuser jusques à des presens considérables de certains Mahumetans & Chrétiens & même de Gentils étrangers, comme si elles n'étoient dédiées que pour le Ministère & les Ministres du Deüra, pour les Brahmens & pour ces Fakires, qui sont là assis la plupart sur les cédrès, tout autour, quelques uns tout nus avec leurs horribles cheveux de Megere, & dans la posture que je dirai-ci-après. Mais n'en demeurons pas à ces folies.

Tant de Voyageurs écriront que les femmes se brûlent dans les Indes, que je pense qu'on en croira enfin quelque chose, pour moi je m'en vai à mon tour vous en écrire comme les autres, vous faisant néanmoins remarquer d'abord, qu'il n'en est pas tout ce qu'on en dit, & qu'il ne s'en brûle pas en si grand nombre qu'au tems passé, parce que les Mahumetans, qui tiennent à présent le Gouvernement, sont ennemis de cette barbare coutume, & l'empêchent

tant qu'ils peuvent ; non pas qu'ils s'y opposent absolument , car ils veulent laisser leurs peuples Idolâtres, qui sont en bien plus grand nombre qu'eux , dans le libre exercice de leur Religion , de crainte de quelque Revolte ; mais ils l'empêchent indirectement en ce qu'ils obligent les femmes qui se veulent brûler à en aller demander la permission aux Gouverneurs , qui les font venir devant eux , les font quelquesfois entrer parmi leurs femmes , leur font des remontrances , & des promesses , & ne leur donnent jamais cette permission que quand ils ont tenté toutes les voyes de douceur , & qu'ils les voyent absolument fixées dans leur folie ; ce qui n'empêche néanmoins pas qu'il ne s'en s brûle beaucoup , principalement sur ces terres de Rajas où il n'y a point de Gouverneurs Mahumetans : Je ne m'arrêterai pas à vous faire l'histoire de toutes celles que j'ai vû se brûler , cela seroit trop long, & trop ennuyeux ; je vous en rapporterai seulement deux ou trois exemples , d'où vous pourrez juger du reste ; mais je vous ferai auparavant l'histoire d'une femme, vers laquelle je fus envoyé pour la détourner d'un si malheureux dessein.

Un de mes amis nommé Bendidas, premier Ecrivain de mon Agah Danechmend-kan, vint à mourir d'une fièvre Étique, dont je l'avois traité plus de deux ans; sa femme résolut aussi-tôt de se brûler avec le corps de son mari; mais les parens par l'ordre de mon Agah, dont ils estoient serviteurs, tâcherent de l'en dissuader, lui représentant qu'à la vérité c'estoit une genereuse & louable résolution, & que ce seroit un grand honneur & un grand bon-heur dans la famille, mais qu'elle devoit songer que ses enfans estoient encore petits, qu'elle ne pouvoit pas les abandonner, & qu'elle devoit preferer leur avantage & l'affection qu'elle avoit pour eux, à l'amour qu'elle avoit eu pour son mari, & à sa propre satisfaction. Les parens n'ayant rien pu gagner sur son esprit par tout ce qu'ils lui avoient pu représenter, s'aviserent de me prier de l'aller trouver comme étant envoyé de mon Agah, & comme ancien ami de la Maison. Je vis en entrant un Sabat de sept ou huit Vieilles horribles à voir avec quatre ou cinq vieux infatuez & écervelez de Brahmens, qui erioient tous par reprises & en batans des mains à l'entour du mort, & la femme

toute échevelée, le visage pâle, les yeux secs & étincelans, qui étoit assise, & qui crioit en battant aussi des mains en cadence comme les autres aux pieds de son mari. La crierie & le tintamare étant finis, je m'approchai de cette troupe de gens, & m'adressant à la femme, je lui fis entendre assez doucement que je venois de la part de Danechmendkan; qu'il avoit fait deux écus de pension par mois à chacun de ses deux fils, mais que ce n'étoit qu'à la charge qu'elle ne se brûleroit pas, afin qu'elle pût avoir soin d'eux & les faire instruire; qu'au reste nous sçaurions bien le moyen de l'empêcher de se brûler, au cas qu'elle s'y voulût opiniâtrer, & de faire repentir ceux & celles qui l'incitoient & la pouissoient à une si déraisonnable résolution, veu principalement qu'aucun de ses parens n'en étoit content, & qu'elle ne seroit point réputée pour infame, comme sont celles qui n'ont pas le courage de se brûler après la mort de leurs maris, lors qu'elles n'ont pas d'enfans; je lui repetai plusieurs fois toutes ces raisons, sans qu'elle me fit aucune réponse, seulement me répondit-elle enfin en me regardant fierement: Et bien si l'on

m'empêche de me brûler , je me casseraï
la tête contre les murailles. Quelle
diabolique fureur te possède , disois-je
à-part moi ; Et bien , lui dis-je aussi tout
en colere , Prends donc tes enfans , mal-
heureuse que tu es égorge-les , & les
brûle avec toi ; aussi bien mourront-ils de
faim , car je m'en vais de ce pas trouver
Danechmend-kan , & faire casser leur
pension. Ces paroles , dites avec un ton de
voix le plus fort & le plus menaçant que
je pus , firent impression sur l'esprit de
cette femme & de tous les assistans , elle
abaissa tout d'un coup , sans dire mot , la
tête sur ses genoux & la plupart des
Vieilles & des Brahmens se tirèrent vers
la porte & sortirent ; après quoi les
parens qui étoient venus avec moi se
mirent à parler. Je crus pour
lors que j'en avois assez fait , je montai à
cheval & m'en vins à mon logis dans la
croyance qu'ils acheveroit bien le res-
te ; en effet sur le soir que je m'en-allois
rendre conte à mon Agah de ce que j'a-
vois fait , je rencontrai ces parens qui
me remercièrent & me dirent qu'on a-
voit brûlé le corps , & qu'ils avoient en-
fin fait resoudre la femme à ne pas
mourir.

Pour ce qui est des femmes qui se sont brûlées effectivement, je me suis tant de fois trouvé à ces horribles spectacles, que je ne les pouvois presque plus souffrir, & que j'ai même encore quelque horreur à y penser ; Je m'en vais tâcher néanmoins de vous en représenter quelques-uns, sans toutefois prétendre de vous exprimer au vif avec quelle fermeté & avec quelle résolution des femmes entreprennent une si étrange & si effroyable Tragedie ; car il n'y a que la veüe seule qui en puisse faire prendre quelque idée.

Dans le tems que je passai de la ville d'Amed-abab à Agra par dessus les terres des Rajas qui sont dans ces quartiers-là, on nous donna nouvelle dans une Bourgade, où se reposoit la Caravane à l'ombre en attendant la fraîcheur du soir pour partir, qu'une femme s'en alloit à l'heure même se brûler avec le corps de son mari : Je me levai incontinent, & m'en allai tout courant sur le bord d'un grand Reservoir d'eau où se devoit faire l'action : Je vis en bas dans ce Reservoir, qui étoit presque à sec, une grande fosse pleine de bois, un corps mort étendu dessus, une femme, qui de loin me pa-

eut assez bien faite assise sur ce mesme bu-
cher, quatre ou cinq Brahmens qui y
mettoient le feu de tous côtez, cinq fem-
mes de mediocre âge & assez bien vêtues
qui se tenoient par la main en chantant
& en dansant à l'entour de la fosse,
& une grande foule de monde d'hom-
mes & de femmes qui regardoient. Le
bucher fut incontinent tout en feu, par-
ce qu'on avoit jetté dessus quantité d'hui-
le & de beurre, & je vis dans ce mesme
tems au travers des flammes, que le feu
se prenoit aux habits de la femme, qui
étoient frottez d'huiles de senteur mêlées
avec de la poudre de Sandaus & du sa-
fran; je vis tout cela, & ne remarquai
point que la femme s'inquietât & se tour-
mentât en aucune façon; l'on disoit
mesme jusques là qu'on lui avoit entendu
prononcer avec beaucoup de force ces
deux paroles, cinq, deux pour donner
à entendre suivant certains sentimens
particuliers & populaires dans la Me-
tampsicose que c'étoit pour la cinquié-
me fois qu'elle se brûloit avec son mesme
mari, & qu'il n'en restoit plus que deux
pour la perfection; comme si elle eût eu
alors cette Reminiscence ou quelque
Esprit Prophetique. Ce ne fut pas là la

fin de cette infernale Tragedie; je croyois que ce n'étoit que par ceremonie que ces cinq femmes chantoient & dansoient à l'entour de la fosse ; mais je fus bien étonné, lorsque la flamme s'étant prise aux habits d'une d'entr'elles , elle se laissa aller la tête la premiere dans la fosse , & qu'ensuite une autre accablée de la flamme & de la fumée en fit autant que la premiere ; mon étonnement redoublant par après quand je vis que les trois qui restoit se reprirent par la main , continuèrent le branle sans s'effrayer , & qu'enfin les unes après les autres elles se précipiterent dans le feu comme avoient fait leurs compagnes. Il m'ennuyoit bien de ce que je ne savois ce que cela vouloit dire , mais j'appris incontinient que c'étoient cinq Esclaves , qui voyant que leur Maîtresse étoit extrêmement affligée de la maladie de son mari, & qu'elle lui avoit promis de ne lui point survivre , & de se brûler avec lui , se laisserent aussi toucher de compassion & de tendresse envers cette Maîtresse, & s'engagerent de parole de la suivre dans sa resolution & de se brûler avec elle. Plusieurs personnes alors , que je consultois sur ce brûlement des femmes avec

le corps de leurs maris , me voulurent persuader que ce qu'elle en faisoient n'étoit que par un excès d'amitié qu'elle avoit eu pour eux , mais j'ai bien reconnu depuis que ce n'étoit qu'un effet de l'opinion , de la prévention & de la coutume , & que les meres infatuées dès leur jeunesse de cette superstition comme d'une chose très-vertueuse , très louable & inévitable à une femme d'honneur , en infatuoient de même l'esprit de leurs filles , dès leur tendre jeunesse , quoi qu'au fond ce n'aît jamais été qu'un artifice des hommes , pour s'assujettir davantage leurs femmes , pour les obliger à prendre des soins particuliers de leur santé , & pour empêcher qu'elle ne les empoisonnassent. Mais passons à une autre Tragedie , que je vous représenterai plutôt que plusieurs autres où je me suis trouvé , parce qu'elle a quelque chose de bizarre ; véritablement je n'étois pas présent à l'action , mais vous pourrez faire comme moi qui ne m'obstine plus à ne pas croire ces sortes de choses , à force d'en avoir tant vû qui m'étoient incroyables : Celle-ci s'est tellement rendue fameuse dans les Indes , que personne n'en doute , & peut-être même que

vous en aurez ouï parler dans l'Europe.

C'est d'une femme qui avoit quelques amourettes avec un jeune Mahumetan son voisin, qui étoit Tailleur & Joueur de Tambourin. Cette femme, dans l'espérance qu'elle avoit que le jeune homme l'épouserait, empoisonna son mari, & s'en vint tout aussi-tôt dire à son Tailleur; qu'il étoit tems de partir & de s'enfuir ensemble comme ils avoient projeté, ou qu'autrement elle seroit honnêtement obligée de se brûler; le jeune homme, qui eut crainte de s'embarasser dans quelque mauvaise affaire, la refusa tout court; mais la femme, sans s'émouvoir ni s'étonner autrement, fut trouver ses parens, les avertit de la mort subite de son mari, & leur protesta hautement qu'elle ne lui vouloit point survivre & qu'elle se vouloit brûler avec lui. Les parens bien contents d'une si genereuse résolution, & du grand honneur qu'elle faisoit à toute la famille, font aussi-tôt une fosse, la remplissent de bois, mettent le corps sur le Bucher & allument le feu. Tout étant ainsi préparé, la femme va embrassant & disant adieu à tous ses parens qui étoient autour de la fosse.

entre lesquels étoit aussi le Tailleur qu'on avoit invité là pour tambouriner avec je ne sai combien d'autres de ces sortes de gens , selon la coutume de ce Quartier-là. Cette furie de femme étant venue proche de ce jeune homme , fit semblant de lui vouloir aussi dire adieu comme aux autres , mais au lieu de l'embrasser doucement, elle le prend de toute sa force au collet, l'attire sur le bord de la fosse , & se renversant tout d'un coup , le fait tomber avec elle la tête la première dedans , où ils furent bien-tôt dépêchez.

Celle que je vis se brûler en partant de Sourate pour venir en Perse, en presence de Monsieur Chardin de Paris & de plusieurs Anglois & Hollandois, étoit entre deux âges & n'étoit pas laide ; de vous représenter cette intrepidité bestiale & gaieté feroce qui se remarquoit sur son visage , avec quelle fermeté elle marchoit, se laissoit laver, parloit à l'un, parloit à l'autre, avec quelle assurance & insensibilité elle nous regarda, considéra sa petite Cabane faite de grosse paille de Millet bien sèche , entrelacée de menu bois, entra dedans cette Cabane, s'assit sur le Bucher, prenant la tête de son mari dans

Son giron , prit un flambeau à la main,
& mit le feu elle-même par dedans,
pendant que je ne fais combien de
Brahmens, armez de grands fregons pour
attiser le feu, l'allumoient par dehors de
tous côtez ; de vous représenter , dis-je,
tout cela , c'est ce qui ne m'est pas possi-
ble, à peine même le puis-je croire à pre-
sent , quoi qu'il n'y ait , pour ainsi dire,
que trois jours que je l'ai vu.

Il est vrai que j'en ai vu quelques-
unes, qui à l'aspect du Bucher ou du feu
témoignoient avoir quelque apprehen-
sion , & qui eussent peut-être bien vou-
lu s'en dédire, mais souvent il n'est plus
tems ; les Demons de Brahmens , qui
sont là avec leurs grands bâtons , les é-
tonnent , les animent , ou les poussent
même dedans , comme je l'ai vu à une
jeune qui avoit reculé cinq ou six pas du
Bucher , & à une autre qui se tourmen-
toit quand elle vit prendre le feu autour
d'elle & à ses habits, ces bourreaux la re-
poussant deux ou trois fois avec leurs fre-
gons. Néanmoins j'en ai vu une plu-
sieurs fois , qui étoit encore belle fem-
me, & qui s'étoit sauvée de leurs mains,
se jetant en celles des Gadous , qui se
trouvent là quelque fois en troupe

quand ils savent que c'est quelque belle & jeune femme qu'on doit brûler , & qui n'est pas fort apparentée, ni fort accompagnée ; car les femmes qui ont peur en voyant le Bucher, & qui se sauvent pour lors, ne pouvant plus être reçues ni vivre avec les Gentils , parce qu'ils les reputent infames après avoir fait une telle faute & un tel deshonneur à la Religion , sont d'ordinaire la proie de ces sortes de gens, qui sont aussi reputés infames dans les Indes , & qui d'ailleurs n'ont rien à perdre ; un Mogol n'oseroit pas les faire sauver , ni les recevoir , de crainte de s'attirer quelque mauvaise affaire. Il n'y a eu que les Portugais, qui sur les Ports de Mer, où ils étoient les plus forts , en ont enlevé plusieurs fois ; pour moi j'ai eu quelquefois de telles rages contre ces maudits Brahmens, que si j'avois osé je les aurois étranglez. Il me souvient entr'autres que je vis brûler à Lahor une femme , qui étoit très-belle & qui étoit encore toute jeune , je ne crois pas qu'elle eût plus de douze ans ; cette pauvre petite malheureuse paroissoit plus morte que vive à l'approche du Bucher, elle trembloit & pleuroit à grosses larmes , & cependant trois ou qua-

tie de ces bourreaux, avec une vieille qui la tenoit par dessous l'aisselle, la poussaient & la firent asséoir sur le Bucher; & de crainte qu'ils avoient qu'elle ne s'enfût, ou qu'elle ne se tourmentât, ils lui lièrent les pieds & les mains; mirent le feu de tous côtez, & la brûlèrent toute vive. J'eus bien de la peine à retenir ma colère, mais il se falut contenter de détester cette horrible Religion, & d'en dire en moi-même ce que le Poëte disoit autrefois d'une semblable, à l'occasion d'Ifigenie, que son propre Pere Agamemnon sacrifia à Diane pour l'intérêt des Grecs, dont il étoit un des principaux Chefs.

Sapius olim

*Religio peperit scelerosa atque impia
facta,*

*Aulide quo pacto trivialis Virginis Aram
Iphianassai turparunt sanguine fæde*

Ductores Danaum —

*— tantum Religio potuit suadere
malorum!*

Ce sont certainement des choses bien barbares & bien cruelles, mais ce que font les Brahmens dans quelques endroits

des Indes l'est bien autant ou plus ; car au lieu de brûler ces femmes qui veulent mourir après la mort de leurs maris, ils les enterrent peu à peu toutes vives jusqu'à la gorge, & puis tout d'un coup se jettent deux ou trois dessus, leur tordent le col, & les achevent d'étouffer, les couvrans vite de paniers de terre & leur marchant sur la tête. Mais voyons-en d'autres sortes.

La plupart des Gentils brûlent leurs morts ; néanmoins il y en a qui se contentent de les faire un peu griller avec du chaume sur le bord d'un fleuve, après quoi, ils les précipitent du haut en bas d'une rive haute & escarpée ; c'est ce que j'ai vu plusieurs fois sur le Gange, prenant plaisir de voir des troupes de Corneilles assister à ces funérailles & voltiger tout autour du cadavre, car c'est là leur proie aussi bien que celle des poissons & des Crocodiles. Mais en voici une qui me semble bien meilleure.

Il y a de ces Gentils qui lors qu'ils s'aperçoivent qu'un malade est sur le point de mourir, le portent sur le bord d'un fleuve (je me suis aussi trouvé une fois à cette barbare façon de faire) lui mettent premièrement les pieds dans l'eau &

& puis le font couler & avancer jusqu'à la gorge , & lors qu'ils jugent qu'il s'en va expirer, ils l'enfoncent tout d'un coup dedans , & le laissent là après avoir bien criaillé & battu des mains; c'est, disent-ils, afin que l'ame en sortant soit lavée de toutes les impuretez qu'elle auroit pû contracter dedans le corps ; & ce n'est point seulement une raison du bas Peuple. J'ai vu des plus doctes d'entr'eux qui la rapportoient serieusement. Passons à d'autres sortes d'extravagances.

Entre une infinité & diversité très-grande de Fakires , ou comme on voudra dire, de Pauvres , Derviches , Religieux, ou Santons Gensils des Indes, il y en a grand nombre qui ont comme une espece de Convens , où il y a des Supérieurs , & où ils font une sorte de Vœu de Chasteté , Pauvreté & Obéissance, & qui menent une vie si étrange que je ne sai si vous le pourrez croire. Ce sont pour l'ordinaire ceux qu'on appelle Jauguis , comme qui diroit unis avec Dieu ; on en voit quantité de tout nuds assis ou couchez les jours & les nuits sur les cendres , & assez ordinairement dessous quelques uns de ces grands arbres , qui sont sur les bords des

Talabs ou Reservoirs , ou bien dans des Galeries qui sont autour de leurs Deûras ou Temples d'Idoles; Il y en a qui ont des cheveux qui leur tombent jusqu'à mi-jambe , & qui sont entortillez par branches comme ce grand poil de nos barbes , ou plutôt comme les cheveux de ceux qui ont cette maladie de Pologne qu'on appelle la Plie. De ceux-là j'en ai vu en plusieurs endroits qui tenoient un bras & quelquefois tous les deux élevez & tendus perpetuellement en haut par dessus leurs têtes , & qui avoient au bout des doigts des ongles entortillez qui étoient plus longs , selon la mesure que j'en ai prise , que la moitié de mon petit doigt ; leurs bras étoient petits & maigres comme de ces personnes qui meurent Etiques , parce qu'ils ne prenoient pas assez de nourriture dans cette posture forcée & contre nature , & ils ne les pouvoient abaisser pour prendre quoi que ce soit , pour boire ni pour manger , parce que les nerfs s'étoient retirez , & les jointures s'étoient remplies & sechées ; aussi ont-il de jeunes Novices qui les servent avec des respects tres-grands comme de saints Personnages. Il n'y a Megere d'Enfer

si horrible à voir que ces gens-là tout nus avec leur peau noire, ces grands cheveux, ces fuzeaux de bras dans la posture que j'ai dit, & ces longs ongles entortillez.

J'ai souvent rencontre à la campagne, & principalement sur les terres des Rajas, des bandes de ces Fakires tout nus qui faisoient horreur à les voir. Les uns tenoient leurs bras élevez dans la posture que je viens de dire; les autres avoient leurs horribles chevenx épars, ou bien ils les avoient liez & entortillez à l'entour de leur tête, quelques autres avoient des massues d'Hercule à la main, & quelques autres des peaux de Tygre seches & roides sur les épaules. Je les considérois passer ainsi tous nus effrontement au milieu d'une grande Bourgade. J'admirois comme les hommes, les femmes & les filles les regardoient indifferemment sans s'émouvoir non plus que quand on voit passer quelques Hermites par nos ruës, & comme les femmes leur portoient même l'aumône bien dévotement, & les prenoient sans doute pour de Saints Personnages bien plus sages & bien plus honnêtes que le reste des hommes.

J'en ai veu un fameux assez long-tems dans Dehli nommé Sarmet , qui alloit ainsi tout nud par les ruës , & qui aimoit mieux enfin se laisser couper le col que de se vestir , quelques menaces & quelques promesses que lui pût faire Aureng-Zebe.

J'en ai veu plusieurs qui par devotion faisoient de longs pelerinages non seulement tout nuds, mais chargez de grosses chaines de fer , comme celles qu'on met aux pieds des Elefans ; d'autres qui par un vœu particulier se tenoient les sept, & huit jours debout sur leurs jambes , qui devenoient enflées & grosses comme leurs cuisses, sans s'asseoir ni sans se coucher , ni sans se reposer autrement qu'en se penchant & s'appuyant quelques heures de la nuit sur une corde tendue devant eux ; d'autres qui se tenoient les heures entieres sur leurs mains sans branler, la tête en bas & les pieds en haut, & ainsi de je ne sai combien d'autres sortes de postures , tellement contraintes & tellement difficiles , que nous n'avons bâteleurs qui les pussent imiter ; & tout cela, ce semble, par devotion, comme j'ai dit, & par motif de Religion, où on n'en sauroit seulement découvrir l'ombre.

Toutes ces choses si extraordinaires, à vous dire le vrai, me surprenoient fort dans le commencement, je ne savois qu'en dire & qu'en penser; tantôt je les considérois comme quelques restes, ou comme les auteurs de cette ancienne & infame Secte Cynique, sinon que je ne remarquois en eux que brutalité & ignorance, & qu'ils me sembloient plutôt des arbres qui se remuoient un peu d'un lieu à autre que des animaux raisonnables; tantôt je les considérois comme gens entestez de Religion; mais, comme j'ai déjà dit, je ne pouvois remarquer en tout cela aucune ombre de vraie Piété; tantôt je pensois en moi-même que cette vie paresseuse, faineante, & indépendante de gîteux, pourroit bien avoir quelque chose d'attrayant; tantôt que la vanité, qui se fourre par tout, & qui se trouve aussi souvent sous le manteau rapetassé d'un Diogene, que sous les bons habits d'un Platon, pourroit être ce ressort qui faisoit jouer tant de machines; & puis faisant encore réflexion sur la misérable & austere vie qu'ils menotent, je ne savois plus quel jugement en porter.

Il est vrai que plusieurs disent qu'ils ne font ces austeritez si horribles que dans l'esperance qu'ils ont de renaître Rajas , ou dans un état de vie plus délicieux que la leur ; mais comme je leur ait dit à eux-mêmes plusieurs fois , comment peut-on croire qu'un homme se puisse résoudre à une si malheureuse vie dans l'esperance d'une autre qui ne sera pas plus longue , & qui au bout du compte n'est toujours que bien peu heureuse , quand on renaîtroit un Raja , ou un Jesseingue , ou un Jessomseingue , qui sont des plus puissans Rajas des Indes ? Il faut , leur disois-je , qu'il y ait quelque chose là-dedans que vous ne nous veüilliez pas découvrir , ou que vous avoüiez que vous êtes des fous achevez.

Entre tous ceux que je viens de dire , ils s'en trouve qu'on croit de vrai Saints illuminez & parfaits Jauguis ou parfaitement unis à Dieu. Ce sont gens qui ont entierement abandonné le monde , & qui se retirent d'ordinaire à l'écart dans quelque Jardin fort éloigné , comme des Hermites , sans jamais venir à la Ville ; si on leur porte à manger , ils le reçoivent , sinon , on dit qu'ils s'en

passent , & on croit qu'ils vivent de la grace de Dieu dans les jeûnes & dans les austeritez perpetuelles , & sur tout abimez dans la meditation ; je dis abimez , car ils se poussent si avant là dedans qu'ils passent les heures entieres ravis en extase, leurs sens externes sans aucune fonction, & (ce qui seroit admirable s'il étoit vrai ,) voyans Dieu même comme une certaine lumiere tres-blanche , tres-vive & inexplicable , avec une joye & une satisfaction non moins inexprimable, suivie d'un mépris & d'un détachement entier du monde, s'il est vrai ce qu'un de ceux qui prétendoit pouvoir entrer en cette extase & y avoir entré plusieurs fois, m'en disoit; & s'il est vrai ce que disent ceux qui les approchent, & qui assurent la chose d'une telle façon qu'il semble qu'ils le croient tout de bon comme s'il n'y avoit point de tromperie; Dieu seul sçait au vrai ce qui en est, & si dans cette solitude & dans ces jeûnes l'imagination affoiblie ne se laisseroit point aller dans ces illusions, ou si ce ne seroit point quelque chose de ces especes d'extases naturelles , ou Cirdan dit qu'il entroit quand il vouloit, d'autant plus que je vois qu'il y a de

l'artifice en ce qu'ils font, veu qu'ils prescrivent des Regles pour se lier peu à peu les sens ; car ils disent par exemple, qu'après avoir jeuné plusieurs jours au pain & à l'eau , il faut premierement se tenir seul dans un lieu retiré , les yeux fichez en haut quelque tems sans branler aucunement , puis les ramener doucement en bas , & les fixer tous deux à regarder en même tems le bout de son nez également & autant d'un côté que de l'autre(ce qui est assez difficile) & se tenir là ainsi bandez & attentifs sur le bout du nez jusqu'à ce que cette lumiere vienne. Quoi qu'il en soit , je sçai que ce Ravissement , & les moyens d'y entrer, font le grand Mystere de la Cabale des Jauguis, comme il l'est des Soufys; je dis Mystere, parce qu'ils tiennent cela caché entr'eux, & n'eût été ce Pendet ou Docteur Indou, que Danechmend-kan tenoit à ses gages, & qui n'osoit lui rien celer, & que Danechmend-kan sçavoit d'ailleurs les Mysteres de la Cabale des Soufys , je n'en aurois pas tant découvert : je sçai de plus que pour ce qui est de l'extrémité de la pauvreté , des jeûnes & des austeritez , il faut qu'il en soit quelque chose : Il ne faut pas , ou je suis bien

trompé , qu'aucuns de nos Religieux ou Hermites Européens croient l'emporter en cela sur ces gens-là , ni même en general sur tous les Religieux Afratiques, témoins la vie & les jeûnes des Arméniens , des Cofres , des Grecs , des Nestoriens , des Jacobites & des Maronites ; il faut avouer que nous ne sommes que des Novices auprès de tous ces Religieux ; mais aussi faut-il avouer, selon ce que j'ai expérimenté , au regard de ceux des Indes , qu'ils ne doivent pas être cruellement tourmentez de la faim, comme nous sommes nous autres dans nos Païs froids.

Il y en a d'autres bien différens de ceux-ci qui sont d'étranges personnages ; ils vont quasi-perpetuellement voyageans deçà-delà ; ce sont gens qui se moquent de tout , qui ne se mettent en peine de rien ; gens à secrets , qui , à ce que le peuple dit , ne savent pas moins que de faire de l'or & préparer si admirablement le Mercure ; qu'un ou deux grains pris tous les matins remettent un corps en parfaite santé, & fortifient tellement l'estomach qu'il digere tres-bien, & qu'on ne se peut presque pas rassasier. Ce n'est pas tout ; quand deux de ces ex-

cellens Janguis viennent à se rencontrer, & qu'on les peut faire piquer l'un l'autre sur ce pouvoir de leur science ou Janguisme; on leur voit faire de tels tours à l'en-
vi l'un de l'autre, que je ne sçai si Simon Magus en auroit fait davantage, car ils devinent ce qu'on pense, font fleurir une branche d'arbre, & lui font porter du fruit en moins d'une heure, mettent couver un œuf qu'on leur donne dans leur sein, & en font éclore en moins d'un demi quart-d'heure tel oiseau qu'on veut, qu'ils font voler dans la chambre, & ainsi de je ne sçai combien d'autres prodiges. J'entens si ce qu'on en dit est véritable, car il me souvient qu'un jour mon Agah avoit fait venir chez lui un de ces fameux Devins; qu'il convint avec lui de lui donner le lendemain trois cens Roupies, ce qui valoit près de cent cinquante écus, s'il lui disoit, comme il le promettoit, sa pensée, qu'il écriroit devant lui sur le papier; que je convins aussi de lui en donner vingt-cinq, pourveu qu'il devinât la mienne; mais que le Prophète nous manqua de parole, comme me fit une autrefois un de ces producteurs d'oiseaux à qui j'avois aussi promis vingt Roupies,

Vous voyez que j'entens toujours si ce qu'on en dit est véritable , car pour moi avec toute ma curiosité , j'e ne suis jamais de ces heureux qui se trouvent present à ces sortes de grands coups , & même quand par hazard je me trouve à quelques-uns de ceux que l'on croit estranges , je vastoujours cherchant si la chose ne se pourroit point faire par quelque tromperie,artifice ou souplesse de main,&c je suis même quelquefois assez malheureux ou heureux pour trouver la fourbe, comme je fis de celui qui faisoit courir une tasse pour découvrir quel étoit le voleur qui avoit pris de l'argent à mon Agah.

Il y en a enfin en plusieurs endroits qui ont tout un autre air que tous ceux que j'ai dit ci-dessus ; leur vie & leur devotion est plus douce & plus polie ; ils vont par les rues nuds pieds , nud tête, ceints d'une escharpe qui leur vient jusqu'aux genoux ; & un drap blanc passé par dessous l'aisselle droite, & repassé par dessus l'épaule gauche en forme de manteau , sans autres vestemens par dessous ; ils sont toujours bien lavez & propres en tout , & marchent ordinairement deux à deux fort modestement

tenans dans la main un petit pot de terre à trois pieds & à deux anses fort propre & fort joli ; ils ne vont pas gueusans de boutique en boutique comme beaucoup d'autres Fakires ils entrent librement par tout dans les maisons des Gentils, où ils sont les bien venus & les bien receus ; c'est la benediction du logis ; Dieu garde de les accuser de quelque chose ; & cependant on ne laisse pas de sçavoir ce qui se passe souvent dans ces visites parmi les femmes, mais c'est la coutume ; ils sont en possession d'être Saints nonobstant tout cela, & une Maison ne se trouve qu'honorée de leur visite, aussi n'est-ce pas sur cela que je m'arrête, il ya bien d'autres endroits dans le monde où on n'y regarde pas de si près ; mais ce que je trouve tout a fait ridicule dans ces gens-là, c'est qu'ils sont assez impertinens pour se comparer à nos Religieux qu'ils voyent dans les Indes : J'ai pris quelquefois plaisir pour les faire donner dans le panneau, de leur faire de grandes ceremonies, & leur rendre de grands respects ; & les entendois incontinent après qu'ils se disoient les uns aux autres, ce Frangui-là connoît qui nous sommes, il y a long-tems

qu'il est dans les Indes ; il sçait que nous sommes les Padrys des Indous ; la belle-comparaison , disois-je en moi-même, impertinente & idolatre canaille ! Mais c'est trop s'arrester aux gueux des Gentils ; passons à leurs Livres de Loi & de Science , vous pourrez juger par après si la plus grande partie de ce que j'en dirai se devra mettre , ainsi que je le pense , au nombre des Extravagances.

Ne vous étonnez pas d'abord , si, quoi que je ne sçache pas le Hanscrit , qui est la langue des Doctes , dont je dirai un mot ci après , & peut-être celle-là même des anciens Bragmanes des Indes , comme on pourra voir ensuite, je ne laisserai pas de , vous dire beaucoup de choses qui sont tirées des Livres écrits en cette langue, car vous sçauvez que mon Agah Danechmend-kan, partie à ma sollicitation , partie pour sa propre curiosité , prit à ses gages un des plus fameux Pendets qui fut dans toutes les Indes & qui autrefois avoit eu pension de Dara le fils aîné du Roi Chah-Jehan , & que ce Pendet , outre qu'il attiroit chez nous tous les plus sçavans Pendets, a esté plus de trois ans assis à mes costez. Quand

j'étois las d'expliquer à mon Agah ces dernières découvertes d'Harveus & de Pecquet sur l'Anatomie, & de raisonner avec lui sur la Philosophie de Gassendi & de Descartes, que je lui traduisoit en Persien (car ç'a été la m^a plus grande occupation pendant cinq ou six ans) le Pender étoit nôtre Refuge, & alors c'étoit à lui à raisonner, & à nous conter ses fables, qu'il nous debitoit sérieusement & sans jamais rire, il est vrai que nous nous degoutâmes si fort à la fin de ses raisonnemens boursins, que nous ne le pouvions presque plus entendre.

Ils disent donc que Dieu, qu'ils appellent Achar, c'est à dire, immobile ou immuable, leur a envoyé quatre Livres qu'ils appellent Beths, mot qui signifie Science, parce qu'ils prétendent que dans ces Livres toutes les Sciences soient comprises. Le premier de ces Livres s'appelle Atherbabed, le second Zagerbed, le troisième Rekbbed, & le quatrième Samabed. Suivant la doctrine de ces Livres, ils doivent être distinguez, comme ils le sont effectivement, en quatre Tribus, la première de Brahmens, ou gens de Loi; la seconde de Queteris,

qui sont les gens de guerre ; la troisième de Bescué, ou Marchands, qu'on appelle communement Banyames ; & la quatrième de Seydra, qui sont les Artisans & Laboureurs ; en sorte que ces Tribus ne se puissent point allier les unes avec les autres, c'est à dire qu'un Brahmen, par exemple, ne puisse pas se marier avec une femme Queteri, & ainsi des autres.

Ils conviennent tous dans une doctrine semblable à celle des Pythagoriciens au regard de la Metempsicose, & en ce qu'ils ne peuvent ni tuer, ni manger aucun animal ; il y en a néanmoins quelques-uns de la seconde Tribu qui en peuvent manger, pourveu que ce ne soit pas de la vache ou du paon : Ils ont tous un grand respect pour ces deux animaux, & sur tout pour la vache, parce qu'ils imaginent je ne sçai quel fleuve entre cette vie & l'autre qu'ils doivent passer, se tenans à la queue d'une vache. Leurs anciens Législateurs avoient peut-être veu ces Bergers d'Égypte qui traversent ainsi le Nil, en tenant de la main gauche la queue d'un bœuf ou d'un bœuf, & de la main droite un bâton pour le conduire & le faire tourner comme

ils veulent ; ou plutôt ils auroient imprimé ce respect pour la vache , parce que c'est d'elle qu'ils tirent le lait & le beurre , ce qui fait une bonne partie de leur subsistance , & qu'elle est le fondement du labourage , & par conséquent de la vie , d'autant plus qu'il n'en est pas dans les Indes comme dans nos Quartiers , où la terre puisse nourrir cette grande quantité de bétail ; si l'on en tuoit dans les Indes la moitié de ce qu'on fait en France ou en Angleterre , le Païs s'en trouveroit bien-tôt dépourvu , & la terre sans pouvoir être cultivée ; le chaud y est si grand huit mois de l'année , que tout est sec , & que les bœufs & les vaches mourans souvent de faim , mangent de la vilainie dans la Campagne , comme pourroient faire des porcs ; & c'est à cause de la disette de bétail que du tems de Jehan Guire les Brahmens obtinrent qu'il ne s'en tueroit point durant un certain nombre d'années , & que ces années dernières ils présenterent une Requête à Aureng-Zebe , & lui firent offrir d'une somme considerable s'il vouloit faire une semblable défense que Jehan-Guire : Ils remontoient que depuis cinquante ou soixante ans plus

leurs terres demeuroident incultes, parce que les bœufs & les vaches étoient devenus trop rares & trop chers : peut-être même que ces Législateurs auroient considéré que la chair de vache & de bœuf dans les Indes n'a pas grand goût, ni n'est guere saine, si ce n'est un peu l'Hiver pendant le froid. Ou peut-être enfin qu'ils auroient voulu détourner les hommes de la cruauté où ils étoient trop enclins les uns envers les autres, les obligeant par maxime de Religion d'avoir de l'humanité pour les animaux mêmes, & leur donnant à croire qu'en tuant ou en mangeant quelque animal, il se pourroit faire qu'ils tueroient ou mangeroient quelqu'un de leurs grands peres, ce qui seroit un crime horrible.

Selon la Doctrine de ces Bèths, ils sont obligez de faire Oraison tous les jours trois fois pour le moins, au matin, à midi & au soir, le visage tourné vers l'Orient. Ils sont encore obligez de se laver trois fois tout le corps, ou du moins avant le manger, & croient qu'il y a plus de merite de se laver, & de faire la priere dans de l'eau courante que dans une autre. Peut-être bien encore que les

Legislateurs en ce point ont eu égard à ce qui est propre & commode pour le Pais, car on ne demande dans les Indes qu'à se laver & à se baigner. Aussi sont-ils bien embarrassés à observer leur Loi lors qu'ils se trouvent dans les Pais froids. J'en ai vu dans les voyages qui ont pensé mourir pour se vouloir ainsi opiniâtre à se laver le corps, se plongeant dans les fleuves ou dans les reservoir lors qu'ils en trouvoient proche, ou se jettant des sceaux d'eaux sur la tête lors qu'ils en étoient éloignez. Quand je leur disois sur cela que dans les Pais froids il seroit impossible d'observer leur Loi pendant l'Hiver, ce qui étoit un signe qu'elle n'étoit qu'une pure invention des hommes, ils me donnoient cette réponse assez plaisante; qu'ils ne prétendoient pas que leur Loi fût universelle; que Dieu ne l'avoit faite que pour eux, & c'étoit pour cela qu'ils ne pouvoient pas recevoir un Etranger dans leur Religion; qu'au reste ils ne prétendoient point que la nôtre fût fautive; qu'ils se pouvoit faire qu'elle fût bonne pour nous, & que Dieu pouvoit avoir fait plusieurs chemins differens pour aller au Ciel, mais ils ne veulent pas entendre.

que la nôtre étant generale pour toute la terre, la leur ne peut être que fable & que pure invention.

Ces mêmes Beths leur enseignent que Dieu ayant déterminé de créer le monde, il ne le voulut pas faire immédiatement, mais qu'il créa trois Etres très-parfaits. Le premier fut Brahma, qui veut dire pénétrant en toutes choses; le second Beschén, qui veut dire existant en toutes choses; & le troisième Mehahden, qui veut dire grand Seigneur; que par le moyen de Brahma il crea le monde, par le moyen de Beschén il le conserve; & que par le moyen de Mehahden il le détruira; que ce fut Brahma qui par le commandement de Dieu publia les quatre Beths, & que c'est pour cela que dans quelques-uns de leurs Temples ils le représentent avec quatre têtes.

Touchant ces trois Estres j'ai vu des Missionnaires Européens qui prétendent que les Gentils ont quelque idée du Mystere de la Trinité, & qui disent qu'il est expressement porté dans leurs Livres, que ce sont trois Personnes en un seul Dieu; pour moi j'ai fait assez discourir les Pénitents sur cette matiere, mais ils s'ex-

pliquent si pauvrement que je n'ai jamais pû comprendre nettement leur sentiment ; j'en ai même vu quelques-uns qui disent que ce sont trois véritables Créatures très parfaites qu'ils appellent *Deütas*, sans pourtant bien expliquer ce qu'ils entendent par ce mot de *Deüta* ; comme nos anciens Idolâtres n'ont à mon avis, jamais bien expliqué ce qu'ils entendoient par ces mots de *Genius* & de *Numina*, qui est, je pense, le même que *Deüta* chez les Indiens ; il est vrai que j'en ai vu d'autres, & des plus savans, qui disoient que ces trois *Estres* n'étoient effectivement qu'un même Dieu considéré en trois façons, à savoir en tant qu'il est Producteur, Conservateur & Destructeur des choses ; mais ils ne disoient rien des trois Personnes distinctes en un seul Dieu.

De plus j'ai vu le Réverend Pere Roa Jésuite, Allemand de Nation & Missionnaire à Agra, qui s'étoit appliqué au *Hanscrit* & qui y avoit beaucoup d'entrée, qui soutenoit que non seulement il étoit porté dans les Livres des Gentils, qu'il y avoit un Dieu en trois Personnes, mais même que la seconde Personne de leur Trinité s'étoit incarnée neuf fois,

& afin qu'on ne croye pas que je me
veuille attribuer des Ecrits des autres , je
m'en vai vous rapporter mot pour mot
ce qu'en attrapa par adresse un Pere
Carme de Chiras , lors que ce Pere Roa
passoit par là pour venir à Rome. Les
Gentils , dit-il , tiennent que la seconde
Personne de la Trinité s'est incarnée par
neuf fois, & cela pour diverses necessitez
du monde , desquelles elle l'a délivré;
La huitième Incarnation est la plus cele-
bre , car ils soutiennent que le Monde
étant asservi sous la puissance des Geans,
il fut délivré par la seconde Personne in-
carnée & né d'une Vierge à minuit; les
Anges chantans dans les airs, & les Cieux
versans une pluye de fleurs pendant tou-
te la nuit. Cela sent beaucoup le Chris-
tianisme , mais voici la fable qui retour-
ne. Ils ajoutent que ce Dieu incarné
tua premierement un Geant qui voloit
dans l'air , & qui étoit si grand qu'il ob-
scurcissoit le Soleil ; que par sa chute il
fit trembler toute la terre , & que mê-
me de son grand poids il la penetra si a-
vant qu'il tomba dans l'Enfer ; que ce
Dieu incarné blessé au côté dans le
premier conflit avec ce Geant tomba ;
mais que par sa chute il mit en fuite

ses ennemis ; qu'après s'être relevé & avoir délivré le Monde, il monta aux Cieux, & qu'à cause de sa blessure il est appelé ordinairement, blessé au côté. La dixième Incarnation, qui sera lors que suivant nôtre supputation l'Ante-Christ viendra, ce sera, disent-ils, pour délivrer le Monde de l'esclavage des Mahumetans ; mais ce n'est qu'une Tradition vulgaire qu'on ne trouve point dans leurs Livres. Ils disent aussi que la troisième Personne de la Trinité s'est manifestée au Monde ; surquoi ils content que la fille d'un Roi étant en état d'être mariée, & lui ayant été demandé par son Pere, qui elle vouloit en mariage, répondit qu'elle ne vouloit être unie qu'à une Personne Divine, & qu'en même tems apparut au Roi la troisième Personne de la Trinité en forme de feu, que ce Roi en donna incontinent avis à sa fille, qui consentit aussi tôt aux Noces ; que cette Personne de la Trinité, toute en feu qu'elle étoit, fut appelée au Conseil ; & que voyant que les Conseillers du Roi s'opposoient à ce mariage, elle se prit à leurs barbes, & les brûla avec toute la Maison Royale ; après quoi elle épousa la fille (contes de ma

mere l'Oye.) Ils ajoutent encore que la premiere Incarnation de la seconde Personne fut dans la nature d'un Lion; la seconde dans celle d'un pourceau; la troisieme en celle d'une tortuë; la quatrieme dans un serpent; la cinquieme dans un Pygmée Brahmane haut d'une coudée; la sixieme dans un monstre homme-lion; la septieme dans un dragon; la huitieme comme nous avons dit; la neuvieme en un singe, & que la dixieme se fera en celle d'un grand Cavalier.

Sur tout ceci je vous dirai que je ne fais point de doute que le Reverend Pere Roa n'ait tiré ce qu'il dit des Livres des Gentils, & que c'est là le principal fondement de leur Mythologie, j'en avois écrit plusieurs choses fort au long dans mes Memoires & avois même pris les figures de plusieurs de leurs Dieux ou Idoles que j'avois vus dans leurs Temples, & m'étois fait donner les caracteres de leur langue Hanscrit, mais ayant trouvé à mon retour tout cela, ou du moins la meilleure partie, imprimé dans *Chine illustrata* du Pere Kirker, qui l'avoit appris à Rome de ce même Pere Roa, je me contenterai de vous avoir

indiqué le Livre. Il est vrai que ce mot d'Incarnation, dont se sert le Reverend Pere, m'a été nouveau, ne l'ayant jamais vu usité si expressement; seulement avois-je entendu quelques Pendets qui expliquoient ainsi la chose: Savoir que Dieu avoit autrefois paru en ces figures, où il avoit fait toutes ces merveilles qu'ils racontent; d'autres me l'avoient expliqué de cette autre sorte; que c'étoit l'ame de certains grands Hommes, comme nous pourrions dire des Heros qui avoit passé dans ces corps, & que ces Heros étoient ainsi devenus Deütas, ou pour parler comme nos anciens Idolâtres, qui étoient devenus une espece de Divinitez puissantes & considerables, des Numina, des Genii, des Demones, ou si vous voulez des Esprits ou des Fées, car je ne voi point que ce mot de Deüta puisse signifier autre chose. Mais cette seconde explication des Pendets revenoit enfin à la premiere, en ce qu'ils croient la plupart que nos ames sont des portions du portioneules de Dieu. D'autres me donnoient une explication bien plus relevée, disans que toutes ces Incarnations ou Apparitions, dont parlent leurs Livres,

ne

ne se doivent point entendre au pied de la lettre , mais seulement mystiquement, étant qu'on expliquoit par là les divers Attributs de Dieu. Il y en a eu quelques-uns, & des plus doctes , qui m'ont avoué franchement qu'il n'y avoit rien de plus fabuleux que toutes ces Incarnations , & que ce n'étoit que des inventions de Législateurs pour retenir les peuples dans quelque Religion, & que quand même cela auroit été , supposant ce fondement qui leur est commun , que nos ames fussent des portions ou portionneules de la Divinité, on s'en devroit moquer en bonne Philosophie , sans en faire des mystères de Religion : puis qu'à l'égard de nos ames , nous serions Dieu, & qu'au fond ce seroit nous-mêmes qui nous serions imposez des cultes de Religion, des Metempsychoses , des Paradis & des Enfers , ce qui seroit ridicule.

J'ajouterais ces mots pour vous faire savoir que je ne suis pas moins obligé à Messieurs Henri Lor & Abraham Roger , qu'aux Reverends Peres Kirker & Roa : J'avois compilé cent choses touchant les Gentils que j'ai trouvées dans les Livres de ces Messieurs , & qui m'auroient bien donné de la peine à ran-

ger comme ils les ont fait. Ainsi je me contenterai de vous dire quelque chose en general de leurs études & sciences, non pas en bel ordre, comme vous pourriez peut-être esperer, mais de la façon que je l'ai appris, & apparemment comme il est dans leurs Livres, je veux dire par pieces, par morceaux & sans suite.

La Ville de Benares, qui est située sur le Gange, dans un tres-beau & riche Pais & dans un tres-bel endroit, est l'Ecole generale, & comme l'Athenes de toute la Gentilité des Indes, où les Brahmenes & les Religieux, qui sont ceux qui s'appliquent à l'étude, se rendent. Ils n'ont point de Colleges & de Classes ordonnées comme chez nous; cela me semble plus tenir de cette façon d'Ecole des Anciens; les Maîtres étant dispersés par la Ville dans leurs maisons, & principalement dans les Jardins des Fauxbourgs, où les gros Marchands les souffrent. De ces Maîtres, les uns ont quatre Disciples, les autres six ou sept, & les plus renommez douze ou quinze tout au plus, qui passent les dix & les douze années avec eux. Toute cette étude est fort froide, parce que la plupart des Indiens

sont d'une humeur lente & paresseuse, la chaleur du pais & leur manger y contribuant beaucoup. Et parce qu'ils ne sont point comme nous animez au travail par cette grande émulation & par cette espérance que nous avons de parvenir à quelque chose, ils étudient doucement & sans beaucoup se tourmenter, en mangeant leur Kicheri ou mélange de legumes que les riches Marchands leur font apprêter.

Leur première étude est sur le Hanscrit, qui est une langue tout à fait différente de l'Indienne ordinaire, & qui n'est que des Pendets; & c'est de cette langue dont le Reverend Pere Kirker a donné l'Alphabet qu'il a eu du Pere Roa, elle s'appelle Hanscrit qui veut dire langue pure; & parce qu'ils tiennent que ce fut dans cette langue que Dieu, par le moyen de Brahma, leur publia les quatre Beths, qu'ils estiment Livres Sacrez, ils l'appellent langue Sainte & Divine. Ils prétendent même qu'elle soit aussi ancienne que Brahma, dont ils ne content l'âge que par Lecques ou centaines de mille ans; mais je voudrois caution de cette étrange antiquité. Quoi qu'il en soit, on ne sça-

roit nier , ce me semble , qu'elle ne soit tres-ancienne , puis que leurs Livres de Religion , qui l'est sans doute beaucoup , ne sont écrits que dans cette langue , & que de plus, elle a ses Auteurs de Philosophie , la Medecine en Vers , quelques autres Poësies, & quantité d'autres Livres dont j'ai vu une grande Sale toute pleine dans Benares.

Après qu'ils ont pris le Manuscrit , ce qui leur est tres-difficile, parce qu'ils n'en ont point de Grammaire qui vaille , ils se mettent pour l'ordinaire à lire le Puran-ke, qui est comme un Interprète & Abregé des Beths , parce que ces Beths sont fort gros, du moins si ce sont ceux qu'on me montra à Benares: ils sont mêmes tres-rares , jusques-là que mon Agah ne les a jamais pû trouver à acheter, quelque diligence qu'il ait pû faire ; aussi les tiennent-ils fort secrets , de crainte que les Mahumetans ne mettent la main dessus , & ne les fassent brûler comme ils ont déjà fait plusieurs fois. Après le Purance quelques-uns se jettent dans la Philosophie , ou certainement ils réussissent bien peu ; je l'ai déjà dit, ils sont d'une humeur lente & paresseuse , & ne sont point animez dans l'esperance de par-

venir à quelque chose par leur étude.

Entre leurs Philosophes il y en a principalement six fort fameux, qui font six Sectes différentes ; les uns s'attachent à celle-ci, & les autres à celle-là ; ce qui fait de la différence, & cause même de la jalousie entre les Penseurs ou Docteurs ; car ils savent qu'un tel est de cette Secte, & un tel d'une autre, & chacun d'eux prétend que sa doctrine est bien meilleure que celle des autres, & qu'elle est même plus conforme aux Bèthes. Il y a bien une sixième Secte qui s'appelle Bauté, d'où sortent douze autres Sectes différentes, mais cette Secte n'est pas si commune que les autres ; les Sectateurs en sont haïs & méprisés, traitez d'Athées & de gens sans Religion, & ne vivent pas même aussi comme les autres.

Tous ces Livres parlent des premiers Principes des choses, mais fort différemment. Les uns tiennent que tout est composé de petits corps, qui sont indivisibles, non pas à cause de leur solidité, dureté & résistance ; mais à raison de leur petitesse, & disent ainsi plusieurs choses ensuite qui approchent des opinions de Démocrite & d'Épicure, mais

c'est avec tant de confusion & en si mauvais ordre, qu'on ne sait à quoi se tenir, tout cela ne paroît que pieces & morceaux mal ajustez & mal suivis ; néanmoins comme leurs plus fameux Pendets me semblent tres-ignorans, & que d'ailleurs je n'ai pas leu leurs Livres, il me reste un scrupule que ce ne soit autant ou plus la faute des Pendets que celle des Auteurs.

Les autres disent que tout est composé de matiere & de forme, mais pas un d'eux ne s'explique nettement sur la matiere, & bien moins encore sur la forme ; néanmoins j'ai assez reconnu qu'ils ne l'entendent aucunement de la sorte qu'on a accoutumé de l'expliquer dans nos Ecoles avec nôtre éducation de la puissance de la matiere ; car ils apportent toujours des exemples de choses artificielles, & entre autres celui d'un vase de terre molle, que le Potier tourne & forme tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

D'autres veulent que tout soit composé des quatre Elemens & du Neant, mais il ne s'expliquent en aucune façon touchant le mélange & la transmutation. Et pour ce qui est du Neant, qui vient à peu près à nôtre Privation, ils

admettent de je ne sçai combien de façons, qu'ils n'entendent, je crois, point du tout, ni ne sçantroient faire entendre.

Il y en a aussi qui veulent que la lumière & les tenebres soient les premiers Principes, & disent là-dessus mille choses à vue de païs, sans ordre ni suite, & apportent de longues raisons, qui ne sentent nullement la Philosophie, mais souvent la façon ordinaire de parler du peuple.

Il y en a encore qui admettent pour Principe la Privation, ou plutôt les Privations, qu'ils distinguent du Neant, & dont ils font de grands dénombremens, si inutiles & si peu philosophiques, que j'ai de la peine à m'imaginer que cela soit dans leurs Livres, & que leurs Auteurs se soient pu amuser à des telles bagatelles.

Il y en a enfin qui prétendent que tout est composé d'accidens, & en font aussi des dénombremens étrangement longs & ennuyeux, & qui ne sentent que la boutique de quelque causeur du mentir peuple.

Touchant ces Principes en general, ils sont tous d'accord qu'ils sont Eternels ; cette production du Rien semble

ne leur être point tombée en pensée, non plus qu'à beaucoup d'autres de ces anciens Philosophes ; néanmoins il y en a un, disent-ils, qui en touche quelque chose.

, Dans la Medecine ils ont quantité de petits Livres, qui sont plutôt des Recueils de Receptes qu'autre chose ; le plus ancien & le principal est écrit en Vers. Je vous dirai en passant que leur Pratique est assez differente de la nôtre, & qu'ils se fondent sur ces Principes ; Qu'un malade qui a la fièvre n'a pas besoin de grande nourriture ; Que le principal remede des maladies est l'abstinence ; Qu'on ne sçauroit rien donner de pire à un malade que des bouillons de viande, ni qui se corrompe plutôt dans l'estomac d'un fiévreux ; & qu'on ne doit tirer du sang que dans une grande & évidente necessité, comme quand on apprehende quelque transport au cerveau, ou qu'on remarque quelque partie considerable enflammée, comme la poitrine, le foye ou les reins. Que cette Pratique soit la meilleure ou non, c'est-ce que je laisse à decider à nos sçavans Medecins ; mais je voi qu'elle ne laisse pas de réussir parmi eux.

Elle n'est pas même particulière aux Médecins Gentils ; les Médecins Mogols & Mahumetans , qui suivent Avicenne & Averroës , la tiennent fort religieusement , principalement au regard des bouillons de viande. Il est vrai que les Mogols sont un peu plus prodigues de sang que les Gentils , parce que dans les maladies où ils craignent ces accidens que je viens de dire, ils saignent ordinairement une ou deux fois , mais ce n'est pas de ces petites saignées de nouvelle invention de Goa & de Paris ; ce sont de ces saignées copieuses des Anciens, de dixhuit & vingt onces de sang , qui vont souvent jusques à la défaillance , & qui souvent aussi étranglent les maladies dans leur commencement , comme dit Galien , & comme j'ai vu plusieurs fois.

Dans l'Anatomie on peut dire que les Gentils n'y entendent rien du tout ; ils ne savent dire que des impertinences là dessus ; aussi n'est-ce pas merveille qu'ils y soient si ignorans ; ils n'ouvrent jamais de corps ni d'hommes ni d'animaux ; ils ont une telle horreur de cela , que lors que j'ouvrais des chèvres vivantes & des moutons devant moi :

Agah pour lui faire comprendre la circulation du sang, & lui faire voir les vaisseaux de Monsieur Pecquer, par où le chile vient enfin se rendre dans le ventricule dextre du cœur, ils s'ensuyoient tous & trembloient de peur ; & cependant ils ne laissent pas d'assurer qu'il y a cinq mille veines dans l'homme ni plus ni moins, comme s'ils les avoient bien contées.

Pour ce qui est de l'Astronomie ; ils ont leurs Tables suivant lesquelles ils prévoient les Eclipses ; & si ce n'est pas avec toute cette justesse de nos Astronomes d'Europe, du moins ils y viennent à peu près ; cependant ils ne laissent pas de raisonner sur l'Eclipse de Lune, de la même façon que sur celle du Soleil, ils veulent que ce soit le Rach ce noir vilain, ce mal faisant Deûta, qui prend en ce tems là la pauvre Lune, se saisit d'elle & l'infecte. Ils veulent encore avec autant de raison, que la Lune soit quatre cens mille Kosses au dessus du Soleil, c'est à dire, plus de cinquante mille lieues ; Qu'elle soit lumineuse d'elle-même, & que ce soit d'elle que nous vient une certaine eau vitale qui s'assemble & se range principalement dans le cerveau,

descendant de là comme d'une source dans tous les membres pour leurs fonctions. Ils veulent outre cela que le Soleil & la Lune & généralement tous les Astres soient des Deütas; Que la nuit se fasse lors que le Soleil est derrière le Someire, cette montagne imaginaire qu'ils placent au milieu de la Terre, & qu'ils font de je ne sçai combien de mille lieües de hauteur, & à qui ils donnent la figure d'un pain de sucre renversé, en sorte que le jour ne soit chez eux que lors que le Soleil se retire du derrière de cette montagne.

Dans la Geographie ils n'ont pas moins bien réussi; ils croient que la Terre est plate & triangulaire, & qu'elle a sept estages, tous différens en beauté, en perfection & en habitans, dont chacun est entouré de sa Mer; Que de ces Mers il y en a une de lait, une autre de sucre, une autre de beurre, une autre de vin, & ainsi des autres, en sorte qu'après une Terre vienne une Mer, & après une Mer une Terre, & ainsi jüques à sept, à commencer du Someire qui est au milieu de tous ces estages, Que le premier estage qui est au pied du Someire, a des Deütas pour habitans qui

sont tres-parfaits ; Que le second en est aussi, mais qui sont moins parfaits, & ainsi des autres en diminuant toujours de perfection jusqu'au septième qui est le nôtre, c'est à dire celui des hommes qui sommes bien moins parfaits que tous les Deütas ; & qu'enfin toute cette masse est soutenüe sur la tête de plusieurs Elefans, qui causent les tremblemens de terre quand ils se remuent.

Toutes ces grandes impertinences, que je viens de vous raconter, m'ont souvent fait dire en moi-même que si ce sont là les fameuses sciences de ces anciens Bragmanes des Indes , il faut qu'il y ait eu bien du monde trompé dans les grandes idées qu'on en a conceües ; pour moi j'aurois bien de la peine à me le persuader , sinon que je vois que la Religion des Indiens est de tems immemorial ; qu'elle est écrite dans la langue Hanscrit , qui ne peut être que tres-ancienne , puis qu'on ignore son commencement , & que c'est une langue morte qui n'est sceüe que des Savans , & qui a ses Poësies ; que tous leurs Livres de sciences ne sont écrits que dans cette langue , qui sont tout autant de marques d'une tres-grande antiquité. Ajoûtons

un mot touchant le culte des Idoles.

Lors que je descendois le long du Gange, & que je passai par Benares, cette fameuse Ecole de toute la Gentilité des Indes, j'allai trouver le Chef des Pen-dets, qui fait là sa demeure ordinaire. C'est un Fakire ou Religieux tellement renommé pour son sçavoir, que Chah-Jehan, tant pour la science que pour complaire aux Rajas, lui fit pension de deux mille Roupies, qui est environ mille écus; c'étoit un gros homme très bien fait, & qu'on regardoit avec plaisir; pour tout vestement il n'avoit qu'une espee d'escharpe blanche de soye qui étoit liée à l'entour de sa ceinture & qui pendoit jusqu'à mi-jambe, avec une autre écharpe rouge de soye assez large, qu'il avoit sur ses épaules comme un petit manteau. Je l'avois vu plusieurs fois à Dehli dans cette posture devant le Roi dans l'Assemblée de tous les Omerahs, & marcher par les rues tantôt à pied & tantôt en Paleki. Je l'avois aussi vu & j'avois conversé plusieurs fois avec lui, parce que pendant un an il s'étoit toujours trouvé à notre Conférence devant mon Agah, à qui il faisoit la Cour, afin qu'il lui fit redonner sa pension, qu'Au-

rong-Zebe parvenu à l'Empire lui avoit ostée pour paroître grand Musulman. Dans la visite que je lui rendis à Benares il me fit cent caresses, & me donna même la collation dans la Bibliothèque de son Université avec les six plus fameux Pendets de la Ville. Quand je me vis en si bonne Compagnie je les priaï tous de me dire leur sentiment sur l'adoration de leurs Idoles ; car je leur disois que je m'en allois des Indes extrêmement scandalisé de ce côté-là, & leur reprochois que c'étoit une chose contre toute sorte de raison & tout à fait indigne de gens Sçavans & Philosophes comme eux : Et voici quel fut le Resultat & la Conclusion de cette noble Assemblée.

Nous avons veritablement, me dirent-ils, dans nos Deûras ou Temples, quantité de Statuës diverses, comme celles de Brahma, Mehadeu, Genich & Gavanî, qui sont des principaux & des plus parfaits Deûtas, & même de quantité d'autres de moindre perfection, auxquelles nous rendons beaucoup d'honneur, nous prosternant devant elles, & leur presentans des fleurs, du ris, des huiles de senteurs, du safran & autres choses

semblables avec beaucoup de ceremonie : neantmoins nous ne croyons point que ces Statuës soient ou Brahma même , ou Bechen lui même , & ainsi des autres , mais seulement leurs Images & Représentations , & nous ne leur rendons honneurs qu'à cause de ce qu'elles représentent ; elles sont dans nos Deùras , parce qu'il est nécessaire pour bien faire la priere qu'il y ait quelque chose devant les yeux qui arrête l'esprit , & quand nous prions , ce n'est pas la Statuë que nous prions , mais celui qui est représenté par la Statuë ; au reste nous reconnoissons que c'est Dieu qui est le Maître absolu & le seul Tout-puissant. Voilà sans ajoûter ni diminuer la solution qu'ils me donnerent ; mais , à vous dire le vrai , cela me sembloit un peu trop bien concerté à la Chrestienne au prix de ce que j'en avois appris de plusieurs autres Penders.

Après cela je les mis sur leur Chronologie , où ils pretendoient bien me faire voir d'autres antiquitez que toutes les nôtres. Ils ne veulent pas dire que le monde est éternel , mais ils le font si vieux , que je ne sai quasi lequel vaut le mieux. Sa durée déterminée , disent-ils , est de

quatre Dgugue , que Dgugue est un certain nombre déterminé d'années, comme nous dirions un Siècle , avec cette différence qu'un Siècle n'est composé que de cent ans, & que leur Dgugue est composé de cent Lecques, c'est à dire, de cent fois cent mille ans. Il ne me souvient pas précisément du nombre total des années de chaque Dgugue , mais je sais bien que le premier, qui s'appelle Sate-Dgugue , est de vingt-cinq Lecques d'années , que le second , qui s'appelle Trita , est de plus de douze Lecques ; le troisième, qui s'appelle Düaper , est de huit Lecques & soixante & quatre mille années, si j'ai bonne memoire ; & qu'ainsi le quatrième, qui s'appelle Kale-Dgugue, est de je ne sais combien de Lecques, les trois premiers, ajoutent-ils , & beaucoup du quatrième sont écoulés , de sorte que le monde ne durera point tant qu'il a fait , parce qu'il doit perir à la fin du quatrième , toutes choses retournant à leurs premiers Principes, Je les fis chiffrer & rechiffrer pour avoir au vrai l'âge du monde , mais comme je vis que cela les embarrassoit trop , & qu'ils ne convenoient pas tous précisément du nombre des Lecques, je me

contentai de voir qu'ils le font étrangement vieux ; mais pressez-les un peu sur cette ancienneté , ils ne vous payent que de fables , & en viennent enfin à dire qu'ils tiennent cela de leurs Beths, ou Livres de Loi , qui leur ont été donnez par le moyen de Biahma.

Je les poussai ensuite sur la nature de leurs Deütas, que je voulois qu'ils m'expliquassent, mais je n'en pûs rien tirer que de confus ; Qu'il y en avoit de trois sortes , de bons , de mauvais , & d'indifférens, c'est à dire, qui n'étoient ni bons ni mauvais ; Que quelques-uns vouloient qu'ils fussent faits de feu ; Qu'il y en avoit d'autres qui vouloient qu'ils fussent faits de lumière ; Que plusieurs vouloient qu'ils fussent Biapex , mot dont je ne pouvois tirer aucune explication nette , sinon étant qu'ils me disoient que Dieu est Biapex , que nôtre ame est Biapex , & que ce qui est Biapex est incorruptible , & ne dépend point ni du tems ni du lieu ; Que d'autres vouloient que ce fussent que des portions de la Divinité , selon que j'ai dit ci-dessus ; & qu'enfin il y en avoit qui vouloient que ce fussent de certaines especes de

Divinité séparées & dispersées par le Monde.

Il me souvient que je les mis encore sur la nature du Lengu-cherire , que quelques-uns de leurs Auteurs admettent, mais je n'en pûs tirer autre chose que ce que j'avois déjà depuis long-tems entendu de nôtre Pender , à savoir que les semences des plantes, par exemple, des arbres & des animaux, ne se forment point de nouveau , qu'elles sont toutes des la premiere naissance du Monde dispersées par tout , & mêlées dans toutes choses , & qu'elles ne sont autre chose, non seulement en puissance , comme l'on dit, mais actuellement & effectivement , que des plantes, des arbres, & des animaux, même entiers & parfaits, mais si petits , qu'on ne peut distinguer leurs parties , sinon lors qu'étans venues dans un lieu convenable elles se nourrissent , s'étendent & grossissent ; en sorte que les semences d'un pomier & d'un poirier sont un Lengu-cherire , un petit pomier & un petit poirier entier & parfait avec toutes les parties essentielles , comme celles d'un cheval , d'un éléphant & d'un homme , sont un Lengu-cherire, un petit cheval, un petit éléphant,

& un petit homme, auxquels il ne manque que l'ame & la nourriture pour le faire paroître tel qu'il est.

Au reste pour conclusion je m'en vais vous découvrir le mystere d'une grande Cabale, qui a fait beaucoup de bruit ces dernieres années dans l'Hindoustan, parce que certains Pendets ou Docteurs Gentils en avoient infecté l'esprit de Dara & du Sultan Sujah les deux premiers fils de Chah-Jehan.

Il n'est pas que vous ne sachiez la doctrine de beaucoup d'anciens Philosophes, touchant cette grande ame du Monde, dont ils veulent que nos ames, & celles des animaux, soient des portions : Si nous penetrions bien dans Platon & dans Aristote, peut-être que nous trouverions qu'ils ont donné dans cette pensée. C'est là la Doctrine comme universelle des Pendets Gentils des Indes, & c'est cette même Doctrine qui fait encore à present la Cabale des Soufys, & de la plupart des gens de lettres de Perse, & qui se trouve expliquée en Vers Persiens si relevez & si emphatiques dans leur Goult-chen-raz ou parterre des Mysteres ; comme ç'a été celle-là même de Flud, que nôtre grand Gassen-

di a réfutée si doctement , & celle où se perdent la plupart de nos Chimistes. Or ces Cabalistes ou Pendets Indous, que je veux dire , poussent l'impertinence plus avant que tous ces Philosophes, & prétendent que Dieu ou cét Estre souverain , qu'ils appellent Achar, immobile, immuable, ait non seulement produit ou tiré les ames de sa propre substance, mais generalement encore tout ce qu'il y a de materiel & de corporel dans l'Univers, & que cette production ne s'est pas faite simplement à la façon des causes efficientes , mais à la façon d'une Araignée , qui produit une toile qu'elle tire de son nombril , & qu'elle reprend quand elle veut ; La creation donc , disent ces Docteurs imaginaires , n'est autre chose qu'une extraction & extension que Dieu fait de sa propre substance, de ces rets qu'il tire comme de ses entrailles, de même que la destruction n'est autre chose qu'une reprise qu'il fait de cette divine substance , de ces divins rets dans lui-même ; en sorte que le dernier jour du Monde , qu'ils appellent Maperlé ou Pralea , dans lequel ils croient que tout doit être détruit , ne sera autre chose qu'une reprise generale

de tous ces rets que Dieu avoit ain-
tierez de lui-même. Il n'est donc rien,
disent-ils, de réel & d'effectif de tout
ce que nous croyons voir, ouïr ou flai-
rer, goûter ou toucher ; tout ce Mon-
de n'est qu'une espece de songe & une
pure illusion, entant que toute cette mul-
tiplicité & diversité de choses, qui nous
apparoissent, ne sont qu'une seule, unique
& même chose, qui est Dieu même ; com-
me tous ces nombres divers que nous a-
vons, de dix, de vingt, de cent, de mil-
le, & ainsi des autres, ne sont enfin
qu'une même unité repetée plusieurs
fois ; Mais demandez-leur un peu quel-
que raison de cette imagination, ou qu'ils
vous expliquent comme se fait cette
sortie, & cette reprise de substance,
cette extension, cette diversité appa-
rente ; ou comme il se peut faire que
Dieu n'étant pas corporel, mais Bia-
pek, comme ils avoient, & incorrupti-
ble, il soit néanmoins divisé en tant de
portions de corps & d'ames ; ils ne
vous payeront jamais que de belles
comparaisons ; Que Dieu est comme
un Océan immense, dans lequel se mou-
voient plusieurs fioles pleines d'eau ;
Que ces fioles, quelque part qu'elles

pùssent aller, se trouveroient toujours dans le même Ocean, dans la même eau, & que se venant à rompre, leurs eaux se trouveroient en même tems unies à leur tout, à cet Ocean dont elles étoient des portions : Ou bien ils vous diront qu'il en est de Dieu comme de la Lumiere, qui est la même par tout l'Univers, & qui ne laisse pas de paroître de cent façons différentes des objets où elle tombe, où selon les diverses couleurs & figures des verres par où elle passe. Ils ne vous payeront, dis-je, jamais que de ces sortes de comparaisons, qui n'ont aucune proportion avec Dieu, & qui ne sont bonnes que pour jeter de la poudre aux yeux d'un peuple ignorant ; & il ne faut pas espérer qu'ils vous répondent solidement, si on leur dit que ces fioles se trouveroient véritablement dans une eau semblable, mais non pas dans la même, & que c'est bien une semblable lumiere par tout le Monde, mais non pas la même, & ainsi de tant d'autres fortes objections qu'on leur fait ; ils reviennent toujours aux mêmes comparaisons, aux belles paroles, ou comme les Soufys, aux belles Poësies de leur Goukchen-raz.

Or de tout ce grand tissu d'extravagances que j'ai rapportées, je veux dire, de cette terreur panique si puerile dont je vous ai parlé dans le commencement; de cette superstitieuse pitié & compassion envers le Soleil pour le délivrer de ce malin & noir Deûta, avec ces singeries de prières, d'ablutions, de plongemens, & d'aumônes-jettées dans la Rivière, ou faites aux Brahmens, de cette furieuse & infernale constance des femmes à se brûler avec le corps de leurs maris, qu'elles auront souvent haïs pendant leur vie; de toutes ces diverses manières de Fakires, & enfin de tout ce fatras fabuleux de Beths & autres Livres, ne vous semble-t-il pas que j'ai bien pu mettre au front de cette Lettre (misérable fruit que je retire de tant de voyages, & de tant de reflexions, dont le Satirique moderne a sçu si bien prendre & donner l'idée sans aller si loin) *Qu'il n'y a Opinions si ridicules & si extravagantes dont l'esprit de l'homme ne s'avise.*

Au reste, vous me ferez bien la grace de donner en main propre la Lettre de Monsieur Chapelle; C'est lui qui le premier m'a procuré cette familiarité avec Monsieur Gassendi votre intime &

illustre Ami , qui m'a été si avantageuse ; ce qui fait que je lui suis extrêmement obligé , & que je ne puis que je ne l'aime , & ne me souviennne de lui quelque part où je sois ; Comme je suis de même infiniment vôtre obligé , & tenu de vous honorer toute ma vie , tant à raison de l'inclination particuliere que vous avez toujours eüe pour moi, que pour les bons conseils dont vous m'avez assisté par vos Lettres frequentes pendant tous mes voyages, & pour la bonté que vous avez eüe de m'envoyer si genereusement , sans interêt, & sans argent , jusques au bout du Monde où ma curiosité m'avoit porté, une Caisse de Livres, lors que ceux à qui je les demandois avec de l'argent que j'avois fait tenir à Marseille, & qui me les eussent dû honnêtement envoyer, m'abandonnoient là , & se mocquoient de mes Lettres , me considerans comme un homme perdu qu'ils ne reverroient jamais.

De Chiraz en Perse, le 10. Juin 1668.



LETTRE

Envoyée de Chiras en Perse,

A MONSIEUR
CHAPELLE.

*Sur le deſſein qu'il a de ſe remettre à l'é-
tude , ſur quelques points qui concernent
la doctrine des Atomes , & ſur la nature
de l'entendement humain.*



MON TRES-CHER.

J'avois toujours bien crû ce que di-
ſoit Monsieur Luillier , que ce ne ſeroit
qu'un emportement de jeuneſſe ; que
vous laſſeriez cette vie qui déplaiſoit
tant à vos Amis , & que vous retour-
neriez enfin à l'Étude avec plus de vi-

gueur que jamais. J'ai appris dès l'Hindoustan par les dernières Lettres de mes Amis, que c'est à présent tout de bon, & qu'on vous va voir prendre l'essor avec Democrite & Epicure, bien loin au delà de leurs flamboyantes murailles du monde, dans leurs espaces infinis, pour voir & nous rapporter victorieux ce qui se peut & ne se peut pas, *Et ultra processit longe flammantia*, &c. pour faire une revue & sérieuse meditation sur la nature de ces espaces, lieu general des choses, sur ces infinies generations & corruptions de leurs Mondes prétendus par leur prétendu concours fatal d'Atomes; sur la nature, indivisibilité, & autres propriétés de leurs Atomes; sur la Liberté, la Fortune & le Destin, sur l'Existence, l'Unité & la Providence de Dieu, sur l'usage des Parties, sur la nature de l'Âme & sur toutes les hautes Matières qu'ils ont traitées.

Pour moi, je ne saurois condamner ce dessein, l'inclination que nous avons à savoir étant une chose naturelle. Au contraire, je crois qu'il n'appartient qu'aux grandes Âmes de s'élever à de telles entreprises, veu que c'est principalement par

là que l'homme peut faire paroître ce qu'il est , & l'avantage qu'il a sur les Animaux. Mais comme les plus hautes entreprises sont ordinairement aussi les plus perilleuses , certainement celle-ci n'est point sans beaucoup de danger ; car encore qu'il semble que nous ayons une particuliere inclination pour la Vérité , il semble aussi que nous en avons une autre très-forte pour la liberté & l'indépendance , pour ne reconnoître point de Maître au dessus de nous , & pour dire , croire & faire tout à nôtre fantaisie , sans crainte de qui que ce soit , & sans obligation de rendre compte d'aucune chose ; de sorte que si nous ne sommes sur nos gardes , cette dernière inclination l'emporte , & nous arrêtans aux raisons qui nous portent à cette liberté , & nous contentans de peser à la légère celles qui nous en pourroient détourner , nous nous trouvons bien-tôt engagez dans une étrange vie , ou du moins demeurans comme entre-deux , & comme balancez entre ces *Peut-être que cela est , Peut-être que cela n'est pas*, tièdes, froids , lents & indifferens à tout ce qui concerne la fin & la règle de nôtre vie.

De plus, il me semble que la plupart des Philosophes se laissent facilement aller à cette vanité, de croire que d'avoir des opinions hors du commun c'est le moyen de passer pour esprits rares & excellens; & qu'ils prennent même plaisir à débiter ces sortes d'opinions comme quelque chose de mystérieux, qui n'appartient qu'à des gens de grande science, & qui est fondé sur de hautes & solides raisons, quoi qu'ils ne soient pas trop persuadés de ce qu'ils disent; de sorte que si on ne prend encore garde de ce côté là, on ne manque pas de donner dans cette vanité; & pensant persuader aux autres ce dont on ne l'est pas, on se laisse persuader insensiblement soi-même; comme un menteur, qui pour avoir raconté plusieurs fois une même chose fautive, la croit enfin véritable: Ou du moins on tombe enfin dans ces inquietudes, dans ces Peut-être, dans cette tiédeur & indifférence que j'ai dit, au lieu d'en venir à cet état de solide tranquillité & de science sublime, qu'on se promet, & dont on se flatte.

Enfin il est sans doute que bien que nous ayons cette inclination d'appren-

dre , nous ne laissons pas d'être fort paresseux , nous voudrions bien la Science & la Verité , mais nous la voudrions avoir à bon marché , sans qu'elle nous coûtât tant de travail & tant de veilles, qui nous chagrinent , & qui incommode bien souvent nôtre santé , & qui néanmoins sont maux nécessaires , si nous voulons savoir la moindre petite chose à fond , & nous rendre capables d'en porter un jugement solide ; & de là vient que si nous ne sommes encore perpétuellement sur nos gardes, & que nous ne combattons perpétuellement la paresse , nous nous laissons bien-tôt flatter de cette croyance , que pour savoir il n'est point nécessaire de si grande & si pénible étude , & que ne pouvant nous résoudre à un travail opiniâtre , nous nous laissons facilement surprendre à cette aparence de verité , qui reluit dans les raisons que nous apportent ordinairement ces Messieurs les esprits forts ; au lieu de les examiner sérieusement, afin qu'on ne nous les fasse paroître au delà de ce qu'elles ont de force, & qu'on ne nous cache & déguise la force de celles qui sont contre , comme il arrive assez souvent ; soit par l'ignorance ou

prevention, ou bien par la vanité & presumption de ces Messieurs qui se mêlent de dogmatiser ; ou enfin par ce je ne sçai quel malheureux plaisir que nous prenons la plupart à nous laisser exagérer les choses , & à les exagérer nous-mêmes, nous laissant agréablement tromper , & trompant les autres de même.

Ainsi , mon Très-Cher , pour vous dire franchement mon sentiment sur votre dessein ; il me semble que dans la Philosophie , & principalement dans l'étude de ces hautes matieres que vous entreprenez , il n'y a point de milieu à tenir ; je veux dire , qu'ou bien il faut, sans tant s'alambiquer l'esprit , se laisser doucement emporter au courant, où tant de personnes de bon sens , & qui passent même parmi nous pour être honnêtes gens & bons Philosophes, se laissent bien aller ; Ce qui me semble quasi le meilleur & le plus seur ; tant pour le grand travail que cette étude demande , que pour le danger qu'il y a, que ne philosophant qu'à demi , & ne pénétrant pas les choses à fond, on ne gagne que de ces doutes qui nous inquietent & nous rendent malheureux le reste de

nos jours , & nous laissent quelquesfois très-vicieux , desagréables & incommodes à la société ; ou bien si nous voulons philosopher , que ce soit donc tout de bon , & que sans crainte du travail , & sans nous laisser surprendre à cette vanité de vouloir passer pour esprits extraordinaires , ni sans nous laisser aller à cette malheureuse inclination de vouloir vivre sans maître & sans loi , nous nous jettions courageusement dans l'étude , & qu'animez du seul desir de la vérité nous nous opiniâtrons à peser & repeser tout , à mediter , à écrire , converser , disputer , & en un mot à ne rien oublier de ce qui peut contribuer à nous échauffer l'esprit & nous donner quelque intelligence.

Pour ce qui est à present de ce que vous me demandez par votre dernière , que je vous fasse part de ce qui me peut être venu en pensée de considerable ; en philosophant avec nôtre Danechmendkan le savant de l'Asie , sur toutes ces matieres où vous allez vous apliquer. Je vous dirai franchement & sans me flater , que vous pourriez bien vous adresser à une personne plus intelligente que moi , mais non pas

qui les eût étudiées avec plus de soin que j'ai fait ; car je ne me suis pas seulement contenté de peser exactement les raisons de tout ce que j'ai jamais pu voir d'Auteurs, tant Anciens que Modernes, qu'Arabes, que Persans, qu'Indiens ; mais j'en ai encore conféré cent fois avec tout ce que j'ai jamais pu trouver de plus grands hommes, quelque part où j'aie été, jusques à avoir même feint plusieurs fois avec ces Messieurs qui sont les esprits forts, que je n'érois pas éloigné de leurs sentimens pour les obliger à ne me rien celer ; mais comme c'est une affaire de fort longue haleine, il vaudra mieux, puis qu'aussi bien nous voilà déjà en chemin pour l'Europe, que nous remettions la partie quand nous serons par delà, lors que nous nous pourrons parler de vive voix, & que nous pourrons plus facilement nous déclarer l'un l'autre nos sentimens ; néanmoins, pour ne sembler pas négliger votre priere, je vous dirai cependant ceci sur la nature de nôtre entendement, *Qu'il me semble bien raisonnable de croire qu'il y a quelque chose en nous de plus parfait que tout ce que nous apellons Corps ou Matière.*

Vous savez , selon l'idée que nous a voulu donner Aristote de la premiere matiere des choses , qu'il ne se peut rien imaginer de si imparfait ; car enfin n'être qu'un certain ni quoi ni qu'est-ce, c'est , ce me semble , aprocher du rien aussi près qu'il se peut. Vous savez même que toutes les perfections & proprietiez que Democrite & Epicure attribuent à leurs corps premiers, ou premiere & unique matiere des choses , ne se terminent principalement qu'à être certains Estres très-petits , très-solides, sans aucun vuide , & indivisibles ; tous ayans quelque figure particuliere & essentielle , en sorte qu'il y en ait une infinité de ronds , par exemple , une infinité de pyramidaux , une infinité de quatzes , une infinité de cubiques, de crochus, de pointus , de triangulaires, & ainsi d'un nombre non pas infini , mais innombrable d'autres especes de figures differentes ; tous mobiles de leur nature & d'une vitesse imaginable ; les uns neanmoins plus propres au mouvement sensible des concretionz que les autres , c'est à dire à se débarrasser & se separer , ou s'envoler plutôt & plus facilement que les autres dans la

dissolution des composez , selon qu'ils sont plus ou moins petits , plus ou moins ronds, ou plus ou moins polis & glissans ; & puis enfin tous éternels de leur nature , & par consequent tous incorruptibles & indépendans comme ils prétendent , quoi que sans aucun sentiment, raison & jugement. Vous savez, dis-je, que toutes les proprietéz de leurs petits corps ne se terminent à peu près qu'à ce que je viens de dire , dont je vous prie de vous souvenir , pour que nous puissions par après juger s'ils sont capables de ce qu'ils leur attribuent ; néanmoins, pour n'ôter rien de la force de leurs principes, & pour vous desabuser si vous croyez que j'eusse tourné le dos aux Atomes , je vous avoüerai franchement, que plus je considere cette division à l'Infini d'une portion de matiere finie, plus elle me semble absurde & indigne d'un Philosophe ; & je crois les raisons qui semblent la prouver aussi capricieuses que celles que Zenon , suposant cette même Divisibilité , apportoit pour prouver qu'il n'y avoit aucun mouvement, les points , les lignes & les superficies Mathematiques , qui ne sont que par

l'Entendement & sans profondeur, ne se devant point transferer & apliquer sur les corps Phisiques, qui ne peuvent être sans toutes les dimensions, & qui sont l'ouvrage de la Nature ; joint qu'un Philosophe doit éviter, autant qu'il lui est possible, de donner dans l'infini, parce que c'est une espece de gouffre profond & obscur, qui souvent ne sert que pour se cacher, & où l'esprit humain se perd.

De plus, que je suis encore de ce sentiment, non seulement que les Atomes sont indivisibles, parce que ce sont de petites portions de matiere, ou petits corps durs, résistans & impenetrables (proprietez aussi essentielles à la matiere que l'extension) & parce qu'elles sont pure matiere continuë, sans aucunes parties qui soient seulement contiguës, & dont chacune ait sa superficie particuliere & déterminée ; mais j'ajouterai que la separation, disjonction ou dissociation de parties purement contiguës dans un composé est, à mon avis, la seule division concevable ; tellement qu'il n'est pas possible, non seulement de diviser aucun Atome, c'est à dire aucune portion de matiere purement continuë, quand même nous la suposerions

aussi longue qu'une aiguille ; veu que pour la diviser avec un ciseau, par exemple, ou autrement, il en faudroit venir à quelque pénétration qui nous est inconcevable, & qu'il faudroit que quelque chose de l'aiguille, quelque portion, ou quelque partie (si l'on peut dire qu'il y a des parties dans un tout où il n'y en a point de contiguës,) cédât, & qu'il est néanmoins inconcevable comme elle pût céder au ciseau qui la presseroit, ou faire céder les autres antérieures sans pénétration, d'autant plus que les parties pressées & la partie du ciseau qui presseroit sont toutes deux de même nature & de même force, toutes deux dures, résistantes & impenétrables ; en sorte que la Doctrine des Atomes a ce grand avantage, qu'elle ne suppose pas seulement ses principes, demandant qu'on lui octroye de grace que ses premiers corps soient indivisibles ; veu qu'on ne peut pas même concevoir qu'ils le soient ; ni comment de principes mols, cedans, & divisibles, il en puisse résulter un composé qui soit dur ; ni comment deux très-subtiles portions de matière venant à se choquer, ne se résisteroient pas par leur dureté.

sans se reduire en quelque poussiere de petites portions plus petites ; comme cette même Doctrine ne demande pas non plus qu'on lui acorde de pure grace , qu'il doit necessairement y avoir de petits espaces vuides entre les parties des corps composez , quelque subtile matiere qu'on puisse inventer pour les remplir ; veu qu'il est encore inconcevable , non seulement comment pourroit commencer un mouvement dans le plein , mais comment les parties mêmes de cette matiere très-subtiles , qui doivent avoir leurs figures particulieres définies & déterminées , aussi bien que les plus grosses , puissent être si parfaitement arrangées , qu'il ne reste necessairement entr'elles de ces petits espaces vuides.

Je vous avouërai encore franchement qu'il me semble que dans la façon de philosopher des Atomistes, on peut très-bien & très-raisonnablement imaginer qu'il n'y a composé de si admirable figure, composition, ordre & disposition de parties qui puisse être , jusqu'au corps humain même , qui ne se pût former par le concours, par l'ordre & la disposition particuliere de leurs petits corps, de leurs Ato-

mes ; pourvû qu'il intervint une cause directrice assez intelligente pour cela.

Je vous avouërai de même que de leurs Principes il en pourroit resulter un composé si parfait, qu'il seroit capable des mouvemens locaux les plus difficiles qu'on se sauroit imaginer, jusqu'à cheminer comme s'il étoit chose vivante & animée, & jusqu'à imiter parfaitement, si l'on veut, le chant, le pleurer, & tous ces autres mouvemens locaux des Animaux les plus parfaits; il n'y a contradiction aucune là-dessus ; toutes les Horloges & tant d'autres Machines artificielles de la sorte nous le font assez voir, & semblent ne nous permettre pas de douter de la possibilité de la chose.

Je tomberai enfin d'accord très-volontiers que la Secte de Democrite & d'Epicure, suposant pour eux que les Atomes font l'ouvrage de la main toute-puissante & directrice de Dieu, a de très-grands avantages sur les autres, pour pouvoir donner raison avec plus de probabilité de quantité de beaux effets naturels, où les autres demeurent courts ; il n'y a, à mon avis, que ceux qui n'ont pas pris la peine d'examiner les choses à fond, & de comparer les autres Sectes avec celle-là, qui en

puissent douter ; Mais d'imaginer & de me persuader que leurs principes , avec tous ces avantages, puissent enfin, comme ils veulent, par quelque concours, ordre, union & disposition particuliere , quelque admirable qu'elle puisse être , & même quelque intelligente cause directrice qui pût intervenir , en venir à former un Animal , qui soit tel que l'homme dans ses operations, c'est mon Cher, ce qui ne m'a jamais été possible , ce qui m'a toujours semblé choquer la raison & le bon sens , & ce qui sans doute vous paroîtra de même qu'à moi , pourveu que vous veüilliez seulement vous donner la patience de remettre en vôtre memoire ce que vous avez sans doute entendu dire cent fois, & que je m'en vais vous redire à ma façon.

Ce n'est pas que je prétende faire ici le Predicateur & le grand homme de bien à mon retour (un Voyageur comme moi, & nourri dans l'Ecole des Atomes, pourroit bien faire des Miracles que je ne fais si on en croiroit rien ;) Soiez persuadé que si je prétens vous dire quelque chose , ce n'est point par ostentation ni par affectation aucune , mais de tout mon meilleur sens , & dans toute la sincerité possible.

Ce n'est pas aussi que je prétende avec tout ce Préambule en stile Asiatique avoir trouvé de nouvelles raisons dans les lades ; ne vous attendez à rien moins qu'à cela ; je desespere presque aussi bien que Cicéron, que les hommes puissent jamais rien trouver sur cette matière au delà de ce qui s'y est trouvé ; il ne me seroit pas difficile de montrer que tout ce qu'en ont dit les Modernes, ou n'est rien, ou n'est pas nouveau ; il ne faudroit que commencer à reprendre ce que Messieurs Gassendi & Arnault en ont écrit contre Monsieur Descartes, à quoi je ne vois pas qu'il ait fait aucune réponse ; & plutôt à Dieu qu'il leur eût pû répondre aussi démonstrativement & magistralement, comme il semble le vouloir faire accroire, que j'embrasserois, & pour ainsi dire, adorerois volontiers l'Auteur d'une démonstration sur ce sujet, & que ces Vers lui seroient bien mieux appliquez qu'à cet ancien Atomiste.

*Qui genus humanum ingenio superavit,
& omnes
Præstinxit Stellar, exortus uti Æthe-
reus Sol.*

Je vous prierai donc seulement d'une chose : Que vous fassiez ce qui me semble être la seule & unique chose à faire ici dessus , je veux dire une serieuse reflexion sur ce qui se passe au dedans de nous , sur les operations de nôtre entendement ; & qu'après cela vous me disiez de bonne foi si vous concevez qu'il y ait quelque proportion entre la perfection de ces operations , & l'imperfection de ce que nous apellons Corps ou Matiere ; Suposant , ce que vous m'accorderez volontiers , que quelque effort d'esprit qu'on puisse faire on ne concevra jamais autre chose dans les Atômes , & genetalement dans tout ce qui est Corps ou Matiere , que ces proprietéz que j'ai déjà rapportées , grandeur , figure , dureté , indivisibilité , mouvement , ou si l'on veut , car cela ne fait rien à la chose , mollesse ou divisibilité.

Je me promets que vous donnerez bien ceci à ma priere , qui est de repasser un moment sur ces pensées si ingenieuses & si agreablement tournées qu'on a sçu tirer de vos Memoires ; sur tant d'autres Fragmens de même force que je sçai qui y ont resté,

& généralement sur tous ces entousiasmes & emportemens poétiques de votre Homere , Virgile & Horace , qui semblent tenir quelque chose de divin ; Et vous ne me refuserez pas dans cette netteté d'esprit & humeur philosophique , où vous vous trouvez quelquefois le matin , de faire reflexion sur trois ou quatre choses qui me semblent très-dignes de l'attention d'un Philosophe. La premiere , que nos sens ne sont pas seulement frapés par les corps , comme pourroient être les yeux d'une Statuë ou d'un Automate , mais que nous sentons leur impression , le chatouillement & la douleur , & que nous nous apercevons même que nous les sentons , quand nous disons , je m'aperçois que cela me flatte bien davantage ou bien moins le goût qu'à l'ordinaire , que ma douleur est bien moindre ou plus grande qu'elle n'étoit , & ainsi de cent choses de même. La seconde , que souvent nous n'en demeurons pas là , mais que nous tirons ces conclusions particulieres ; il faut donc suivre ceci , il faut donc fuir cela : Et puis ces generales , tout ce qui est bon est à suivre , tout ce qui est mal est à fuir. La troisième ,

que nous nous souvenons du passé, que nous considérons le présent, & que nous prévoyons l'avenir. La quatrième, que nous tâchons quelquefois de pénétrer dans nous-mêmes, dans notre intérieur, comme je fais à présent que je cherche ce que je suis, ce que c'est que cette puissance raisonnante qui est en moi, ces pensées, ces raisonnemens & ces réflexions que je fais, nous réfléchissans ainsi sur nous-mêmes & sur nos opérations. La cinquième, qu'en nous attachant fortement à méditer sur une Matière, nous faisons quelquefois de nouvelles découvertes, que nous trouvons de nouvelles raisons, ou que du moins nous voyons celles qui ont déjà été inventées, les pesans & comparans les unes aux autres- & en tirans quelquefois de telles conséquences, qu'elles dépendront d'un grand nombre de Propositions antécédentes que nous verrons toutes comme d'une seule ceillade, & concourir toutes pour tirer une seule conclusion, comme il arrive dans toutes les Sciences, & principalement dans les Mathématiques, en quoi notre esprit montre je ne sai quelle force, & je ne sai quelle étendue tout à fait admirable.

Ce peu de réflexions pourroient suffire pour ce que je vous demande, d'autant plus que tout ce que je puis dire outre cela revient presque au même. Mais il faut que vous vous resolviez pour cette fois seulement au stile de ces Païs d'Asie, dont je respire l'air depuis si long-tems, & que vous ayez la patience de jeter encore les yeux sur une chose qui me semble très - considérable ; que nous connoissons non seulement les choses particulieres qui font impression sur nos sens, mais que nôtre entendement, par je ne sai quelle force & capacité admirable qu'il a, prend occasion de connoître & de se former les idées de mille choses qui ne tombent point immédiatement & toutes entieres comme elles sont sous les sens ; que l'homme, par exemple, est un animal raisonnable ; que le Soleil est beaucoup plus grand que toute la Terre, qu'il est impossible qu'une chose soit en même tems & ne soit pas ; que deux choses qui sont égales à un troisième sont égales entr'elles ; que l'absence du Soleil cause la nuit ; que tout ce qui s'engendre est sujet à corruption ; que de rien il ne se peut naturellement rien faire,

comme ce qui est retourner dans le rien ; qu'il faut de toute nécessité qu'il y ait quelque chose d'éternel & d'incréé dans l'Univers , Dieu , ou la premiere matiere des choses , ou tous les deux , ou que Dieu ait créé cette matiere , & cela de toute éternité , ou dans le tems ; & ainsi d'une infinité d'autres pensées si grandes & si vastes , & si éloignées de la matiere, qu'on ne fait presque par quelle porte elles sont entrées dans nôtre esprit.

Or toutes ces actions que je viens de dire , qui montrent une si grande force, puissance , capacité & étendue de l'esprit humain , tous ces mouvemens internes , cet état particulier que nous ne pouvons pas nettement expliquer, mais que nous sentons & reconnoissons néanmoins très - bien en nous-mêmes, quand nous nous réfléchissons sur ce qui se passe au dedans de nous , & que nous considérons nos operations ; (car cette reflexion que nous faisons sur nos actions me semble quelque chose de tout à fait admirable & de considerable) toutes ces actions , dis - je , ou mouvemens intérieurs , ou comme on voudra les appeler autrement , en

bonne foi se pourroient-ils bien attribuer à des esprits , à un vent , à un feu , à un air , à des Atomes , à des particules, de matiere très-subtile, & en un mot à ce qui n'a point d'autres qualitez ou proprietez que ce qui se peut comprendre sous ce mot de Corps , quelque petit , quelque tenu , quelque mobile ou agile qu'il puisse être; dans quelque texture ou disposition qu'il puisse venir, & de quelques mouvemens qu'on le fasse capable de donner & de recevoir ? Non, on n'imaginera jamais que ce puisse être autre chose que mouvemens purement locaux de quelque machine purement artificielle, morte, insensible , sans jugement , sans raison ; on ne concevra jamais qu'ils puissent être aucune de ces actions internes que j'ai dit ; qu'ils puissent être ce je vois ou connois que je connois , ce je vois que je raisonne , ce voir ces raisonnemens , cet apercevoir qu'on les voit.

De plus jettons un peu les yeux sur quelques-unes de ces principales propositions d'Euclide , sans parler de celles d'un Archimede , d'un Apollonius & de tant d'autres ; pour moi quand je pense seulement à la 47. du premier d'Eu-

clide , j'y trouve quelque chose de si grand & de si noble , que je vous avouë que j'ai de la peine à croire que ce soit une invention humaine , en sorte que je m'imaginerois que ce fut pour cela que Pytagore, après avoir été si heureux que d'avoir trouvé cette incomparable , en fut tellement ravi & tellement étonné qu'il fit ce fameux sacrifice pour remercier les Dieux , comme voulant témoigner par là que cette invention étoit une chose qui surpassoit la portée de l'esprit humain.

Ce n'est pas néanmoins que je vou-
lusse dire qu'il y eût raison de croire que dans l'homme il y ait quelque chose de Divin , quelque particule de la Divinité , ou quelque chose de semblable ; c'est un blasphême insupportable & hors de raison de quelques Stoïciens , des Cabalistes de Perse , & des Bragmanes des Indes , qui pour reconnoître clairement la noblesse & la perfection de l'esprit de l'homme , ont mieux aimé se jeter dans cette extrémité , que de le croire si bas & si imparfait , que d'être tout corps , tout matière , tout corporel. Je n'ai garde de donner

dans cette pensée , vous verrez dans la Lettre de Monsieur Chapelain que je suis bien éloigné de croire que ce soit une opinion soutenable à un Philosophe ; mais c'est que je remarque dans l'homme , aussi bien que ces Stoïciens & autres , quelque chose de si parfait , de si grand & de si revelé , que leur opinion me semble encore cent fois moins absurde que celle-là , qui veut que dans l'homme , & même dans tout l'Univers , il n'y ait rien autre chose que de corporel , que mouvemens locaux & corporels , que corps , qu'Atomes , que matière.

Dieu ! quand j'y pense (sauroit-on trop exagerer la chose !) qui est l'homme , pour peu qu'il ait de bon sens , qui se puisse persuader que lors qu'un Archimede , un Pythagore , quelques autres de ces grands hommes étoient dans ces efforts d'esprit & profondes meditations , il n'y eût rien pour lors dans leurs têtes & dans leurs cervelles autre chose que de corporel , autre chose que des esprits vitaux ou animaux , qu'une certaine chaleur naturelle , que des particules de matiere très subtile , ou si on veut que des Atomes , qui nonobstant
qu'ils

qu'ils soient insensibles , sans intelligence aucune & sans raison , & qu'ils ne se meuvent même , comme ils prétendent , que par un mouvement & concours fatal & aveugle , soient néanmoins venus à se mouvoir & concourir avec tant de fortune & de merveille , que comme autrefois par un semblable concours ils avoient formé la tête de ces grands hommes-là toute telle qu'elle est avec cette infinité d'organes si industrieusement ordonnez & disposez, ils en soient venus de même pour lors à former & produire ces subtiles pensées & profondes meditations ; ou plutôt qu'ils soient venus à se mouvoir dans tous ces organes d'une façon si admirable , qu'ils en soient enfin venus dans un certain ordre , dans une certaine disposition, dans un certain état (car ce sont là les termes dont se servent ces Philosophes) si merveilleux , qu'ils aient été eux-mêmes ce concevoir , ce voir , ce mediter , ces propositions admirables , & ces divines inventions.

Encore ceci , (que ce soit si l'on veut la même chose en autres termes) lors que pour quelque affront ou pour quelque autre déplaisir nous nous

sentons entrer en colere & en furie, & que cependant nous tenons main à la passion; je vous pris, ce commandant & ce commandement interne que nous sentons, cette sorte d'obéissance, cette moderation & retenue qui se fera, par exemple, en vue de quelque raison d'honnêteté, d'honneur & de vertu, & contre cette inclination naturelle que nous avons à nous venger; qu'est-ce que c'est que ce mouvement & état intérieur là? Peut-on dire que ce ne soit autre chose que quelques roulemens, entrechoquemens, réfléchissemens, conjonctures & contextures particulieres d'Atomes ou d'esprits, ou s'ils aiment mieux qu'on die, de molecules ou particules de matière qui se fassent par là au dedans de ces nerfs, de ces delicates membranes, de ces canaux & organes très-subtils du cerveau, du cœur, & des autres parties du corps? Chimeres, mon très-cher Ami, ce n'est que pures chimeres.

Ce mot encore sur la liberté; lors que dans l'apprehension de prendre un mauvais parti pour un bon, nous nous tenons comme en balance, cherchans au dedans de nous toutes les raisons qui sont pour & contre, & les pesas &

les examinans sérieusement ; cette apprehension , cette recherche , ce balancement, & cette resolution que nous prenons enfin de faire la chose ou de ne la faire pas ; tout cela, tous ces mouvemens, tout cet état ou façon interne d'Être (je ne parle point dans d'autres termes qu'eux) ne sera-ce non plus qu'un broüllamini , que dirai-je ? un tricoti & un concours aveugle de petits corps ? le pourriez-vous bien imaginer ? vous le pourriez-vous bien persuader ? Lucrece même ce Partisan juré de la Secte, ne l'a pû faire , & n'a pû se résoudre à attribuer aux seuls Atomes ces mouvemens libres de la volonté ; car si la volonté , comme il dit , est tirée hors de la fatalité & relevée au dessus du destin , & *fatis avulsa voluntas* , &c. comment peut il , avec tout son *Clinamen* ou declination de principes , avoir eû de bonne foi & sans scrupule qu'il n'y ait rien que de corporel , & que rien ne se fasse en nous , non plus qu'ailleurs , que par un concours naturel, éternel, indépendant, immuable , inévitable d'Atomes ? Il n'ignoroit pas que cela étant ainsi , ni la volonté , ni quelque autre chose qui peut être , ne pourroit être tirée &

exempte de cette concatenation & suite éternelle & immuable de mouvemens & de causes, qui se suivroient & succederoient les unes aux autres par des ordres éternels, absolument nécessaires & invariables.

Je pourrois bien outre tout ceci vous faire ressouvenir de plusieurs raisons qu'on a accoutumé d'apporter sur ce sujet: vous connoissez ce grand homme qui en a recüeilli plus d'une vingtaine de tres-belles, mais ce seroit trop abuser de votre patience, & d'ailleurs, je l'ai déjà dit, je ne vois pas qu'il y ait guere autre chose de plus grande importance à mediter ici dessus que ce que je viens de vous représenter.

Je pourrois bien aussi vous dire de quelle façon je crois qu'on peut le plus raisonnablement répondre à toutes les objections qui se font ici, mais je sçais que ce n'est pas à vous qu'il faut faire des Livres. Je vous dirai seulement deux choses à propos de cela.

La premiere, qu'il est bien vrai ce qu'ils disent, que le boire, le manger, la santé, la chaleur naturelle, les esprits & la bonne disposition des organes, qui sont toutes choses corporelle, & comme

ils peuvent dire , dépendantes des Atomes comme principes & premiere matiere , sont choses necessaires pour toutes ces pensées , raisonnemens & reflexions, & en un mot pour toutes ces autres operations internes que j'ai dit ; c'est une chose qui ne se peut nier & que chacun experimente trop sensiblement pour ne la pas avouer ; mais qu'on puisse conclure delà que tout ce qui intervient & concourt à la formation de ces operations soit seulement & purement corps ou corporel , Atomes , esprits ; matiere subtile ; pour peu certes qu'on fasse de reflexion sur leur perfection & excellence, & sur l'imperfection ou le peu de perfections des corps ou Atomes , & sur le peu de rapport qu'il y a de leurs qualitez à ces operations ; c'est ce qui ne se pourra jamais, & que le bon sens ne pourra jamais conceder ; de sorte qu'il me semble que tout ce qui se pourroit au plus conceder, seroit que les Atomes & esprits, & toutes ces autres choses qu'on apporte, fussent veritablement necessaires, mais simplement comme conditions ou dispositions , ou même de quelque autre façon ou maniere qui nous soit cachée & inconnue , & non point comme pre-

miers principes & absolus , & comme cause totale des operations ; il faut qu'il y ait par là autre chose que tout cela, quelque chose de plus noble , de plus haut & de plus parfait.

La seconde chose , c'est qu'il est encore bien vrai que nous ne pouvons pas prendre une idée véritable , ou , comme on dit , prochaine & positive de ce qui est au dessus du corps , ou de tout ce qui n'est point corps ; cela ne se peut à mon avis , pendant que nous sommes dans cet état mortel si étroitement unis avec le corps ; cette dépendance des sens corporels, qui limitent & obscurcissent si fort la lumière de nôtre entendement , nous en empêche ; mais je ne vois point qu'il se puisse ainsi conclure de là , qu'il n'est donc rien effectivement au dessus du corps , autre qu'Atomes , autre que Matière , autre que Corporel ; car combien y a-t-il de chose dont nous n'avons point cette idée positive , & que la raison nonobstant cela nous oblige d'avouer qu'elles sont effectivement ? ou plutôt combien peu de chose y a-t-il dont nous avons les vraies & véritables idées ? Ces Philosophes ont-ils eux-mêmes quelque idée positive de leurs Atomes ?

Ils avoient que leur petiteſſe eſt telle, qu'elle ne ſe peut pas ſeulement imaginer en entendant prononcer ou expliquer ce mot d'Atome, bien loin qu'ils puiſſent tomber ſous les ſens, & que nous nous puiſſions imprimer leur vraie & poſitive idée; & cependant ils ne laiſſent pas de croire & de conclure par le raiſonnement, qu'ils ſont: Un Mathématicien a-t'il l'idée poſitive de la grandeur du Soleil? Elle eſt ſi prodigieuſe & ſi fort éloignée de la portée des ſens, qu'on ne la ſauroit auſſi pas même imaginer telle qu'elle eſt, & cependant encore il n'y en a pas un qui n'en ſoit entièrement perſuadé & pleinement convaincu par la force des démonſtrations, & qui ne connoiſſe parfaitement qu'elle ſurpaſſe de beaucoup celle du Globe de la Terre: Et puis ne ſait-on pas que la nature d'une choſe ſe peut connoiſtre en deux façons? ou poſitivement, comme lors que nous la voyons, & qu'elle tombe ſous quelqu'un de nos ſens, ou comme lors que nous diſons ce que c'eſt, & que nous en donnons la définition poſitive; ou bien, comme on dit, négativement, en diſant ce que ce n'eſt pas. Or j'avoüerai bien que nous ne ſommes pas ca-

pables de connoître le principe de nos opérations ou raisonnemens de cette première façon ; ni même ce que c'est , & comment se font & se produisent ces opérations. Hélas ! nous ne sommes pas assez heureux pour cela , il nous faudroit d'autres sens bien plus parfaits que tous ceux que nous avons ; nous ne sommes pas nés pour pénétrer & pour Philosopher si avant ; Disons nous , *Invida praeclusit speciem Natura videndi* ? Mais il faut aussi avouer que du moins nous le pouvons bien connoître de la seconde façon ; en sorte que si nous ne pouvons pas dire au vrai & positivement ce que c'est , du moins pouvons-nous dire & connoître certainement ce que ce n'est pas : Je veux dire que de la perfection des opérations que nous voyons évidemment être telles , qu'elles n'ont aucune proportion avec toutes ces propriétés & perfections d'Atomes , & généralement surpasser la portée de tout ce qui est purement corps, nous pouvons tirer une conclusion certaine , qu'il faut que le principe de telles opérations , & ces opérations mêmes , soient quelque chose au dessus de tout ce qui est corps ou corporel ; ce qui m'est ici suffisant, ne m'étant point avancé davan-

rage dès le commencement, & ne prétendant point que nous puissions prendre une idée véritable & positive de ce principe; mais seulement qu'on peut & qu'on doit conclure par le raisonnement, qu'il faut que ce soit quelque chose, comme j'ai déjà dit, de bien plus parfait & de bien plus noble que tout ce qui est au nombre des corps, quelque fois puis après son Être, quelle que soit sa nature.

Mais n'acheverai-je pas de vous découvrir entièrement ma pensée? Vous connoissez assez si je suis homme à prendre plaisir à me vanter, ou à forger des mensonges, ou à dire les choses à la volée dans une matière si importante que celle-ci. On ne sçauroit nier qu'il n'y ait très-grande différence entre les opérations des brutes, & ces admirables opérations de l'homme dont il est question; je dis non seulement au regard de celles de leurs sens externes, comme de sentir, voir, goûter & les autres, mais au regard même de celle de leurs sens internes ou imagination. Tout cela est si fort au dessous du raisonnement de l'homme, qu'il faut avouer qu'il n'y a aucune proportion, & que celles de l'homme partent d'un principe très-différent & in-

finiment plus parfait ; nonobstant tout cela (c'est ici ma pensée que je vous veux déclarer , nonobstant , dis-je tout cela , j'estimerois cent fois moins absurde celui-là qui soutiendrait , que dans le principe de ces opérations des brutes , soit de leurs sens internes , soit des externes même il s'y trouveroit quelque chose de plus parfait que le corporel , & que tout ce qui se peut entendre & comprendre sous ce nom de Corps , ou Matière , ou Esprits , que je ne ferois celui qui prétendrait que le principe de celles de l'homme seroit purement corporel ; tant je crois cette opinion hors de toute raison & indigne d'un homme de bon jugement ; ce n'est pas certainement philosopher de bonne foi , ce ne peut être qu'un excès de vanité qui a jetté ces Philosophes , que nous avons dit , dans une si déraisonnable extrémité ; ils voyoient sans doute que leur Secte avoit de grands avantages sur toutes les autres , comme j'ai protesté dès le commencement pour pouvoir expliquer avec beaucoup de facilité & de probabilité quantité des plus beaux effets de la Nature par le seul mouvement local , ordre & disposition parti-

culiere de leur Matière , Corpuscules , Molecules ou Atomes ; ils ont voulu nous faire accroire que par ces mêmes principes ils pouvoient donner raison de tout , & nous expliquer tout ce qui concerne l'esprit humain & ses opérations. Eh Dieu ! mon Cher ne sommes nous pas cent fois tombez d'accord ensemble vous & moi , que quelque effort que nous puissions faire sur nôtre esprit , nous ne saurions jamais concevoir comme quoi ce corpuscules insensibles il en puisse jamais resulter rien de sensible , sans qu'il intervienne rien que d'insensible , & qu'avec tous leurs Atomes , quelques petits , quelques mobiles qu'ils les fassent , quelques mouvemens & quelques figures qu'ils leur donnent , & en quelque ordre , mélange & disposition qu'ils nous les puissent faire venir , & même qu'elque industrieuse main qui les plût conduire , ils ne sauroient jamais (demeurans dans leur supposition qu'il n'ayent point d'autres propriétés ou perfections que celle que j'ai dit) nous faire imaginer comme quoi il en puisse resulter un composé , je ne dis point qui

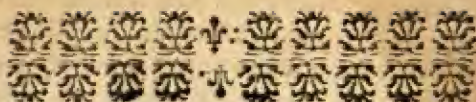
soit raisonnant comme l'homme , mais qui soit simplement sensitif, comme pourroit être le plus vil & le plus imparfait vermillon de terre qui se trouve ; Comme quoi oseront-ils bien prétendre de nous vouloir expliquer comment il en peut résulter une chose qui soit imaginative , qui soit raisonnante , qui soit les imaginations mêmes, les raisonnemens mêmes ?

Pour nous , si vous m'en croyez , mon très-Cher , laissons-là toute cette sorte de présomption & cette vanité d'esprits forts ; ne prétendons point de pouvoir expliquer la nature du principe de nos raisonnemens de la même façon que nous pourrions faire les autres choses qui tombent sous les sens , & ne faisons point les Geometres là-dessus ; Nous ne sommes pas assez heureux pour cela , je l'ai déjà dit ; c'est ce qui ne se peut dans cet état mortel & dans cette grande dépendance des sens corporels où nous sommes pris ; néanmoins nous devons prendre une plus haute idée de nous-mêmes , & ne faire pas notre ame de si basse étoffe que ces grands Philosophes trop corporels en ce point ;

Nous devons croire pour certain que nous sommes infiniment plus nobles & plus parfaits qu'ils ne veulent, & soutenir hardiment, que si nous ne pouvons pas bien savoir au vrai ce que nous sommes, du moins savons nous très-bien & très-assurément ce que nous ne sommes pas ; que nous ne sommes pas ainsi entièrement de la bouë & de la fange comme ils prétendent. Adieu.

Le 10. Juin 1668.





I. L E T T R E.
A MONSIEUR
DE MERVEILLES.

Aureng-Zebe étant sur son depart.

Contenant le sujet du Voyage d'Aureng-Zebe : L'armée, avec la double Artillerie qu'il tient ordinairement proche de sa personne ; l'équipage & les provisions ordinaires des principaux Cavaliers : Ce que causent les mauvaises eaux , & quelques particularitez à observer dans les Voyages des Indes.

M O N S I E U R ,

Depuis qu'Aureng-Zebe commence à se porter mieux , le bruit a toujours couru qu'il iroit à Lahor , & de là à Kachemire pour changer d'air, & éviter

les chaleurs de l'Esté prochain , de crainte de quelque rechûte ; mais les plus sages avoient peine à se persuader que tandis qu'il tiendrait Chah-Jehan prisonnier dans la Forteresse d'Agra , il osât s'écarter si loin ; néanmoins on a vu que la raison Politique a cédé à celle de la santé , & aux conseils des Medecins , ou plutôt aux intrigues de Rauchena-rabegum , qui meurt d'envie de respirer un air plus libre que celui du Serrail , & de paroître à son tour dans l'Armée pompeuse & magnifique , comme faisoit autrefois son aimée Bagum-Sahab durant le Règne de Chah-Jehan. Il est enfin parti le sixième de Decembre sur les trois heures après midy , jour & heure qui doivent être heureux pour un grand Voyage , s'il en faut croire Messieurs les Astrologues qui l'ont ainsi déterminé ; & il s'est rendu à Chah-limar sa Maison de plaisance , éloignée environ de deux lieues d'ici , où il a passé six jours entiers , afin de donner à tout le monde le tems de faire les préparatifs nécessaires pour un Voyage qui doit être d'un an & demi. Nous avons nouvelles aujourd'hui qu'il est parti pour aller camper sur le chemin de

Lahor , & qu'après qu'il y aura séjour-
né deux jours , il continuera sa route
sans attendre davantage : Il mène avec
soi non seulement les trente-cinq mil-
le hommes de Cavalerie ou environ,
qu'il tient toujours proche de la Per-
sonne , & plus de dix mille d'Infante-
rie , mais encore les deux Artilleries , à
savoir la grosse ou pesante , & la legere
qu'on appelle l'Artillerie de l'Estrier ,
parce qu'elle est inseparable de la per-
sonne du Roi , au lieu que la grosse s'en
écarte quelquefois pour suivre les grands
chemins & mieux rouler. La grosse est
composée de soixante-dix pièces de ca-
non , la plupart de fonte , dont il y en
a plusieurs de si pesantes , qu'il faut les
vingt paires de bœufs pour les tirer , &
quelques autres où on met des Elefans ,
qui aident tous ces bœufs en poussant ,
& tirant les roues des charrettes avec
leurs trompes & leurs têtes quand on
est dans de mauvais pas , ou qu'on
monte quelque rude Montagne. Celle
de l'Estrier est composée de cinquante
ou soixante petites pieces de Campa-
gne toutes de bronze , montées chacu-
ne sur une petite charrette bien faite &
bien peinte, comme j'ai déjà dit ailleurs.

ornée de plusieurs petites banderolles rouges, tirée par deux fort beaux chevaux conduits par le Canonier en forme de Cocher, avec un troisième cheval que l'Aide du Canonier mène en main pour relayer. Toutes ces charrettes vont toujours courant afin de se trouver en ordre devant la porte de la Tente du Roi, & tirer toutes à la fois dans le tems qu'il y entre pour en avertir l'Armée. Tout ce grand appareil donne sujet d'apprehender qu'au lieu d'aller à Kachemire, on ne nous mene assiéger cette importante ville de Kandahar, qui est frontiere de la Perse, de l'Hindoustan & de l'Usbec, Capitale d'un très-beau Pais, & de très grand revenu, & qui pour ces raisons a été de tous tems disputée entre les Perses & les Indiens. Quoi qu'il en soit, il faut se dépêcher de quitter Dehli, quelque affaire qu'on y puisse avoir; & je me trouverois en arriere de l'Armée si je différois plus long-tems. D'ailleurs je sais que mon Navab ou Agag Danech mend-kan m'attend au Camp avec impatience: Il ne peut non plus se passer de philosopher toute l'après-dînée sur les livres de Gassendi & Descartes, sur le Glo-

be, & sur la Sphere, ou sur l'Anatomie, que de donner le matin tout entier aux grandes affaires du Royaume en qualité de Secretaire d'Etat pour les affaires étrangères, & de grand Maître de la Cavalerie : Je partirai cette nuit après avoir enfin donné ordre à toutes mes affaires, & m'être à peu près fourni de tout ce qui m'est nécessaire pour le Voyage, ainsi que font les principaux Cavaliers : Je veux dire de deux bons chevaux Tartares, à quoi je suis obligé, à raison des cent cinquante écus de paye que j'ay par mois ; d'un Chameau de Perse des plus grands & des plus forts ; d'un Chamelier & d'un Valet d'étable ; d'un Cuisinier & d'un autre serviteur que l'on fait marcher ordinairement dans ce País devant le cheval, portant un flacon d'eau à la main : Je me suis encore fourni des ustencilles ordinaires, comme d'une tente de mediocre grandeur, & d'un tapis de pied à proportion ; d'un petit lit à sangles qui est fait de quatre cannes très-fortes & legeres, avec un coussin pour mettre sous la tête, de deux couvertures, dont l'une pliée en quatre sert de matelas ; d'un Soufra ou nape de cuir ronde sur quoy

on mange de quelques serviettes de toile teinte, & de trois petits sacs de batterie de cuisine, ou vaisselle, qu'on arrange dans un plus grand sac, & ce sac dans un très-grand & très-fort bissac fait de sangles, où on met toutes les provisions, le linge & les habits du Maître & des valets. J'ai aussi fait provision d'excellent ris pour cinq ou six jours, de crainte de n'en trouver pas toujours de si bon; de quelques biscuits doux avec du sucre & de l'anis, d'une pochette de toile avec son petit crochet de fer pour faire égoutter & conserver du Days ou lait caillé, & de quantité de Amons avec du sucre pour faire de la limonade, car le Days & la limonade sont les deux grands & souverains rafraîchissans des Indes: Tout cela, comme j'ai dit se met dans ce Bissac, qui est si large & si pesant que trois ou quatre personnes sont assez embarrassées pour le charger; quoi que deux hommes plient & renversent premièrement un côté sur l'autre quand il est plein; quoi qu'on fasse acroupir le chameau tout proche, & quoi qu'on n'ait qu'à renverser un des côtes du Bissac par dessus le chameau. Tout cet équipage & provisions sont abso-

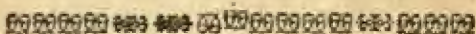
lument nécessaires dans ces Voyages. Ce n'est pas à ces bons logemens de nos Pais qu'il faut s'attendre ; il faut se résoudre à camper & à vivre à l'Arabesque & à la Tartare, sans esperer d'autres hôtelleries que les Tentes. Il ne faut pas non plus s'attendre à piller le Païsan toutes les Terres du Royaume étant en propre au Roi, on doit assez penser qu'il faut être sage, & que ruiner le Païsan seroit ruiner le Domaine du Roi. Ce qui me console beaucoup sur cette marche, c'est que nous allons vers le Nord, & que nous partons dans le commencement de l'Hiver après les pluies, qui est la vraie saison de voyager dans les Indes, parce qu'il ne fait point de pluie, & qu'on n'est pas tant incommodé du chaud & de la poudre, outre que je me vois hors du danger de manger du pain de Bazar, ou du Marché, qui est ordinairement mal cuit, plein de sable & de poussiere, & d'être obligé de boire de ces vilaines eaux, qui pour être ou toutes troubles, & mêlées de mille saletez de tant d'hommes & d'animaux qui en prennent & entrent dedans, causent des fièvres dont on ne guérit que très difficilement, & qui engendrent même de

certains vers dans les jambes très-dangereux. Ils font d'abord une grande inflammation, accompagnée de fièvre, & sortent ordinairement peu de tems après le Voyage, quoi qu'on en ait vu qui ont attendu un an entier & davantage à sortir. Ils sont ordinairement de la grosseur & de la longueur d'une chanterelle de violon, en sorte qu'on les prendroit plutôt pour quelque nerf que pour un ver; & il les faut tirer peu à peu, de jour en jour, les entortillant doucement à l'entour d'un petit morceau de bois gros comme une épingle de peur de les rompre. Ce qui me console, dis-je, beaucoup, c'est de me voir exempt de ces incommoditez, mon Navab m'ayant fait une grace bien particulière; qui est d'avoir ordonné qu'on me donnera tous les jours un pain frais de sa Maison, & un Sourai de l'eau du Gange, dont il mène plusieurs Chameaux chargés comme fait toute la Cour: Sourai est ce flacon d'étain plein d'eau, que le serviteur, qui marche à pied devant le Cavalier, porte à la main envelopé d'une pochette de toile rouge; Il ne tient ordinairement qu'une pinte, mais j'en ai fait faire un exprés qui en

tient deux ; Nous verrons si la ruse réussira. L'eau se rafraîchit très-bien dans ce flacon , pourveu qu'on ait soin de tenir toujours humectée la pochette qui l'environne , & que le serviteur, qui le tient à la main , marche & agite l'air, ou bien qu'on le tiennne au vent , comme on fait ordinairement sur trois jolis petits bâtons croisez pour ne point toucher la terre , car l'humidité du linge , l'agitation de l'air , ou le vent , sont des conditions absolument nécessaires pour que l'eau se rafraîchisse , comme si cette humidité , ou plutôt l'eau dont la pochette est imbibée , arrêtoit les petits corps ou esprits ignez qui sont dans l'air , en même tems qu'elle donne Passage aux nitreux ou autres qui empêchent le mouvement dans l'eau & causent le froid, de la façon que le verre arrête l'eau & laisse passer la lumière à raison de la contexture & disposition particulière des parties du verre, & la diversité qui doit être entre les petits corps de lumière & ceux de l'eau. Il n'y a qu'en Campagne qu'on se sert de ce flacon d'é-tain pour rafraîchir l'eau quand on est à la Maison on a des Gourgoulettes ou Aiguieres d'une certaine terre poreuse, où

elle se rafraîchit bien mieux, pourveu qu'on la tienne au vent, & humectée d'un linge comme le flacon, ou bien on se sert du salpêtre de la façon que s'en servent toutes les personnes de condition, soit à la Ville, soit à l'Armée. On met de l'eau, ou quelque autre liqueur qu'on veut rafraîchir, dans un flacon d'étain rond & à long col comme sont ces bouteilles de verre d'Angleterre, & un demi quart d'heure durant on remuë ce flacon dans de l'eau où on a jetté trois ou quatre poignées de salpêtre; cela rend l'eau très-froide, & n'est pas même mal sain comme je craignois, si ce n'est qu'il donne quelquefois des tranchées dans le commencement qu'on n'y est pas encore accoutumé. Mais à quoi bon s'arrêter tant à Philosopher sur les rafraîchissemens quand il faut songer à partir, à souffrir le Soleil, qui en toute saison est incommode dans les Indes, & à boire de la poussière, qui ne manque jamais dans l'Armée; à plier, charger & décharger tous les jours son Bagage, aider les valets, planter des picquets tirer les cordes, dresser sa Tente & l'abatre, marcher le jour, marcher la nuit, manger froid, manger chaud, & en

un mot à nous faire Arabes pour un an & demi que nous devons être en Campagne ? Adieu , je ne manquerai pas de m'acquitter de ma promesse , & de vous instruire de tems en tems de nos aventures ; & même comme l'Armée marchera cette fois à petites journées , sans crainte de l'Ennemi ; & avec toute cette pompe & magnificence qu'affectent les Rois de l'Hindoustan, je tâcherai de remarquer les choses les plus considérables pour vous en faire part , aussi-tôt que nous arriverons à Lahor.



II. LETTRE

A U M E S M E.

Ecritte à Lahor le 25. Février 1663.

Aureng-Zebe y arrivant.

*Comenant la quantité & la magnificence,
l'ordre & la disposition des Tentes du
Grand Mogol en Campagne : Le nom-
bre des Elefans , des Chameaux , des
Mules*

Males & des Porte-faix qu'il faut pour les porter : La disposition des Bazaars ou Marchez Royaux : Celle des quartiers particuliers des Omerahs, ou Seigneurs, & du reste de l'Armée : L'étendue de toute l'Armée quand elle est campée ; L'embaras qui s'y trouve, & comment on s'en peut tirer : L'ordre pour empêcher les voleries : Les diverses manieres de marcher du Roi, des Princesses & du reste du Serrail : Le danger qu'il y a de se trouver trop proche des femmes ; Les diverses Chasses du Roi, & comment il chasse avec toute son Armée : La quantité de monde qui est dans l'Armée, & le moyen de la faire subsister.

MONSIEUR,

Cela s'appelle marcher avec gravité, & comme on dit ici à la Mogole ; il n'y a pas plus de quinze ou seize journées de Dehli à Lahor, qui ne font guere plus de six-vingt lieues, & cependant nous avons été près de deux mois sur cette route ; il est vrai que le Roi, avec la meilleure partie de l'Armée, s'est un

peu écarté du grand chemin pour mieux prendre le divertissement de la chasse, & pour la commodité de l'eau du Gemna, que nous sommes allés chercher à la droite, & que nous avons doucement suivi assez long-tems, en chassant au travers de grandes herbes, pleines de toute sorte de gibier, ou à peine pouvoit-on voir les Cavaliers : à présent que nous sommes en repos dans une bonne Ville, je m'en vaitâcher de m'aquiter de ce que je vous ai promis dans le titre de cette Lettre, esperant de vous faire bien-tôt après passer à Kachemire, & vous faire voir un des plus beaux Païs du monde.

Lors que le Roi marche en Campagne, il a toujours deux Camps, je veux dire deux amas de tentes separés, afin que quand il décampe & sort de l'un, l'autre puisse avoir précédé d'un jour, & se trouver tout prêt lors qu'il arrive au lieu destiné pour camper ; & c'est pour cela qu'on les appelle Peiche-kanés, comme qui diroit Maisons qui précédent. Ces deux Peiche-kanés sont à peu près semblables, & il faut plus de soixante Elefans, plus de deux cens Chameaux, plus de cent Mulets, & plus

de cent Porte-faix pour en porter une ; Les Elefans portent les choses les plus lourdes , comme les grandes Tentes , & leurs gros piliers , qui pour être trop longs & trop pesans se démontent en trois pieces. Les Chameaux portent les moindres Tentes, les Mulets le Bagage & les Cuisines ; & l'on donne aux Porte-faix tous ces meubles legers & délicats qui se pourroient rompre, comme la porcelaine dont se sert ordinairement le Roi à sa table, ces lits peints & dorez, & ces riches Karguais , dont je parlerai ensuite.

! L'une de ces deux Peiche-kanés , ou amas de tentes , n'est pas plutôt arrivée au lieu destiné pour le campement , que le Grand Maître des Logis choisit quelque bel endroit pour le Quartier du Roi, aiant néanmoins égard , autant qu'il est possible, à la symmetrie qui se doit observer pour toute l'Armée, & fait tracer un quarré, dont chaque côté a plus de 300. pas ordinaires de longueur. Cent Pionniers d'abord nettoient & aplanissent cet espace, font des Divans de terre ou especes d'estrades en quarré, sur lesquelles ils dressent les Tentes, & entourent tout ce grand quarré de Kanates ou paravents de

huit pieds de hauteur, qu'ils affermissent par des cordes atachées à des piquets, & par des perches, qu'ils plantent en terre deux à deux, de dix pas en dix pas, une en dehors & l'autre en dedans, les inclinant l'une sur l'autre. Ces kanates sont d'une toile forte, qui est doublée d'Indiennes, ou toiles peintes en portages avec un grand vase de fleurs. Au milieu d'un des côtez du quarré est l'entrée ou Porte Royale, qui est grande & magnifique, & les Indiennes dont elle est faite, comme aussi celles dont est doublé en dehors tout le côté du quarré de la face, sont bien plus belles & plus riches que les autres.

La premiere & la plus grande des Tentes, qu'on dresse dans cet enclos, s'appelle Am-kas, parce que c'est le lieu où le Roi & tout ce qu'il y a de Seigneurs dans l'Armée s'assemblent sur les neuf heures du matin quand on fait Mokam, c'est à dire, quand on sejourne en quelque endroit: car les Rois de l'Hindoustan, quoi qu'ils marchent en campagne, ne se dispensent que rarement de cette coutume comme inviolable, & qui passe pour une espeece de devoir & de loi, de se trouver à l'Assemblée deux fois le jour com-

me quand ils sont dans leur Ville Capitale , pour donner ordre aux affaires d'Etat, & rendre la Justice.

La seconde qui n'est guere moindre que la premiere, & un peu plus avancée dans l'enclos, s'appelle Gofle-kané , qui veut dire lieu du lavement, ou lieu pour se laver; & c'est là que tous les Seigneurs s'assembloient tous les soirs, & où ils viennent saluer le Roi , comme ils font ordinairement quand ils sont dans la Ville Capitale. Cette Assemblée du soir est très-incommode aux Omerahs , mais c'est quelque chose de grand & de magnifique de voir de loin dans une nuit obscure, au milieu d'une Campagne, au travers de toutes les Tentes d'une Armée, de longues files de flambeaux qui conduisent ces Omerahs au Quartier du Roi, ou les ramènent à leurs Tentes: Il est vrai que ces flambeaux ne sont pas de cire comme les nôtres , mais ils durent très-long-tems ; Ce n'est qu'un fer emmanché dans un bâton , au bout duquel on entoure du vieux linge de tems en tems, qu'on arrose d'huile , que le Masfalchi ou porte-flambeau tient à la main dans un flacon d'airain ou de fer blanc à long col & étroit.

La troisième Tente, qui est plus petite que les deux premières, & qui est encore plus avancée dans l'enclos, s'appelle Kalvet-kané, c'est à dire, lieu retiré, ou le lieu du Conseil Privé, parce qu'il n'y entre que les premiers Officiers du Royaume, & c'est là que se traitent les plus grandes & les plus importantes affaires.

Plus avant sont les Tentes particulières du Roi qui sont entourées de petites Kanates de la hauteur d'un homme, doublées d'Indiennes au pinceau, de ce beau travail de Massipatam, qui représentent cent sortes de fleurs différentes; & quelques unes sont doublées de satin à fleurs avec de grandes franges de soie.

Joignant les Tentes du Roi, sont celles des Begums ou Princesses, & des autres grandes Dames & grandes Officières du Serrail, qui sont aussi entourées, comme celles du Roi, de riches Kanates, & parmi toutes ces Tentes se trouvent placées celles des moindres Officières & autres femmes de service, toujours à peu près dans le même ordre, selon que le demande leur Office.

L'Am-kas & les cinq ou six autres Tentes principales sont haut élevées, afin qu'on les voye de loin, & qu'elles puissent mieux parer la chaleur; par le dehors ce n'est qu'une grosse & forte toile rouge, embellie néanmoins & diversifiée de certaines grandes bandes, taillées de diverses manieres assez agreables à la vûë, mais le dedans est doublé de ces belles Indiennes à fleurs au pinceau faites exprès, de ce même travail de Mas-sipatam; & ce travail est relevé & enrichi de broderie de soie, d'or & d'argent avec de grandes franges, ou de quelque beau satin de diverses couleurs taillé en fleurs, & en plusieurs autres façons bizarres. Les Piliers qui soutiennent ces Tentes sont peints & dorez; on ne marche que sur de riches tapis, qui ont des matelas de coton par dessous de trois ou quatre doigts d'épaisseur, & tout autour de ces tapis il y a de grands quarteaux de brocar pour s'appuyer.

Dans chacune des deux grandes Tentes où se tient l'Assemblée, on y élève un Theatre, qu'on pare richement, & le Roi y donne audience sous un grand Dais de velours, ou de brocar. On voit sous les autres Tentes de semblables

Dais, & on y voit aussi de Karguais dressés, c'est à dire, des Cabinets, dont les petites portes se ferment avec un cadenas d'argent. Pour les concevoir, il faut se représenter deux petits quarrés de nos paravens, qu'on auroit posés l'un sur l'autre, & attachez tout autour bien proprement l'un à l'autre avec une corde de soie comme un lacet; en sorte pourtant que les extrémités des côtes de celui d'enhaut vinssent à s'incliner les unes sur les autres pour faire comme une espèce de petit Dôme ou Tabernacle; avec cette différence de nos paravens, que tous les côtes de ceux-ci sont d'ais de sapin fort minces & fort légers, peints & dorez par le dehors, & enrichis de franges d'or & de soie tout autour, & doublez par le dedans d'écarlate, ou de satin à fleurs, ou de brocar. C'est à peu près ce que je vous puis dire de ce qui est contenu au dedans du grand quarré.

Pour ce qui est du dehors du quarré; il y a premièrement deux jolies Tentés des deux côtes de la grande entrée ou Porte Royale; où l'on voit quelques chevaux d'élite tous selez, richement enharnachez, & tous prêts à monter.

dans une nécessité, ou plutôt par parade & par magnificence.

Des deux côtez de la même Porte sont rangées ces cinquante ou soixante petites pieces de Campagne, qui font l'Artillerie de l'Étrier dont j'ai parlé, & qui tirent toutes pour saluer le Roi quand il entre dans la Tente, & en avvertir toute l'Armée.

Au devant de la Porte on laisse toujours, autant qu'il se peut, une grande place vuide, au bout de laquelle il y a une grande Tente qu'on appelle Nagarkané, parce que c'est le lieu des Timbales & des Trompettes.

Proche de cette Tente il y en a une autre grande qu'on appelle Tchaukykané, parce que c'est le lieu où les Omerahs font la garde chacun à leur tour une fois la semaine pendant vingt quatre heures, néanmoins la plupart des Omerahs le jour de leur garde font dresser tout proche quelqu'une de leurs Tentes pour être plus en liberté & plus au large.

Autour des trois autres côtez du grand quarré sont dressées toutes les Tentes d'Officiers, qui se trouvent toujours en même ordre & en même dis-

position , si ce n'est que le lieu ne le permette pas : Elles ont toutes leurs noms particuliers , mais comme ils sont difficiles à prononcer , & que je ne pretends pas vous apprendre la langue du pais, il suffira de vous dire qu'il y en a une particuliere pour les armes du Roi ; une autre pour les riches harnois des chevaux ; une autre pour les vestes de brocar ; qui sont les presens ordinaires que fait le Roi ; qu'il y en a de plus quatre autres proche les unes des autres , dont la premiere est destinée pour garder les fruits, la seconde pour les confitures , la troisieme pour l'eau du Gange & le salpêtre dont on la rafraichit , & la quatrieme pour le Batlé qui est cette feuille dont j'ai parlé ailleurs , qu'on presente pour regal comme le Kauve en Turquie , & qu'on mâche pour avoir les levres vermeilles & l'haleine douce & agreable ; après celles là on en trouve 15. ou 16. autres, qui sont les cuisines ou leurs dependances : entre toutes ces Tentes sont celles de quantité d'Officiers & d'Eunuques ; & enfin il y en a quatre ou cinq longues qui sont pour les chevaux de main , & quelques autres pour les Elefans d'import-

tance , & toutes celles qui sont comprises sous la Venerie ; car il faut que toute cette grande quantité d'oiseaux de proie, qu'on porte toujours pour la Chasse & par magnificence ; comme encore toute cette grande quantité de chiens, ces Leopars dont on se sert pour prendre les gazelles ; ces Nil-gans , ou bœufs gris que je crois espèces d'Elans, ces Lions & ces Rinoceros qu'on mene par grandeur, ces grands Buffes de Bengale qui combattent le Lion ; & enfin ces Gazelles apprivoisées qu'on fait battre devant le Roi ; il faut , dis-je , que tous ces animaux avec leurs Gouverneurs aient leurs lieux de retraite.

C'est toute cette grande quantité de Tentes que je viens de dire , avec celles qui sont au dedans du grand carré , qui composent le quartier du Roi, lequel se trouve toujours dans le milieu & comme dans le centre de toute l'Armée , si ce n'est que le lieu ne le permette pas. On concevra aisément que ce quartier du Roi doit être quelque chose de grand & de Royal , & qu'il fait beau voir de quelque lieu éminent tout ce grand amas de Tentes rouges au milieu de l'Armée , quand elle est placée dans

quelque belle & rase campagne , où l'on a pû garder tout l'ordre & toute la disposition qui se doivent observer.

Après que le grand Maréchal des Logis a choisi le lieu propre pour le Quartier du Roi , & qu'il a fait dresser l'Am-kas la plus haute de toutes les Tentes , & sur laquelle il se doit régler, afin que l'ordre & la disposition du reste de l'Armée soit toujours la même ; il marque les Bazars Royaux , où se fournit toute l'Armée , tirant le premier & le principal de tous comme une grande rue droite , & un grand chemin libre qui traverse toute l'Armée , tantôt à la droite & tantôt à la gauche de l'Am-kas & du Quartier du Roi , & toujours le plus droit qu'il se peut vers le Campement du lendemain. Tous les Bazars Royaux , qui ne sont ni si longs ni si larges , traversent ordinairement ce premier, les uns au deçà & les autres au delà du Quartier du Roi , & tous ces Bazars sont marquez par des cannes très-hautes comme de grandes perches , qu'on plante en terre de trois cens pas en trois cens pas ou environ , avec des étendards rouges , & des queue's de Vaches du grand Tibet, qui sont fichées sur le haut

de ces cannes comme des pertuques.

Ce même Maréchal désigne ensuite la place des Omerahs , afin qu'ils gardent toujours le même ordre , & qu'ils soient toujours à peu près en même distance du Quartier du Roi ; ceux-ci à la droite , ceux-là à la gauche , les uns en-deçà , & les autres en delà , sans qu'aucun puisse changer la place qui lui a été ordonnée ou qu'il a demandée dans le commencement du Voyage.

Les Quartiers des grands Omerahs & des Rajs , pour ce qui est de l'ordre & de la disposition particulière , se doivent à peu près imaginer , comme celui du Roi ; car ils ont ordinairement deux Peiche-kanés avec un carré de Kanates , qui enferme leur principale Tente & celles de leurs femmes ; & autour de ce carré sont dressées les Tentes de leurs Officiers & Cavaliers , avec un Bazar particulier , qui est une rue de petites Tentes de ce menu Peuple qui suit l'Armée , & qui entretient leur Camp de fourage , de ris , de beurre , & des autres choses les plus nécessaires , sans qu'il soit besoin d'aller toujours aux Bazars Royaux , où tout se trouve ordinairement quasi comme dans la Vil-

le Capitale ; chaque Bazar est marqué aux deux bouts par deux cannes qu'on plante en terre , elles sont aussi hautes que celles des Bazar Royaux, afin qu'on puisse découvrir de bien loin les Eten-darts particuliers qui y sont atachez , & ainsi distinguer les divers quartiers.

Les grands Omerahs & grands Rajas se piquent d'avoir des tentes fort élevées ; il faut néanmoins qu'ils prennent garde qu'elles ne le soient pas trop, parce qu'il pourroit arriver que le Roi en passant s'en apercevroit , & les feroit jetter par terre , comme on a vû dans cette dernière Marche ; il faut aussi pour la même raison qu'elles ne soient pas toutes rouges par le dehors , n'y ayant que celles du Roi qui le puissent être ; & enfin il faut par honneur qu'elles soient toutes tournées vers l'Am-kas ou quartier du Roi.

Le reste de l'espace qui se trouve entre le quartier du Roi , ceux des Omerahs , & les Bazar , se trouve rempli des tentes des Mansebdars , ou petits Omerahs , & de cette infinité de Marchands petits & grands qui suivent l'Armée ; de tous ces gens d'affaires & gens de Justice ; & enfin de celles de tout ce

qu'il y a de gens qui servent les deux Artilleries ; ce qui fait à la vérité un prodigieux nombre de tentes, & demande une très-grande étendue de Pais ; néanmoins ni de l'un ni de l'autre il n'en est pas tout ce que l'on en dit, & je crois que quand toute l'Armée se trouve dans quelque belle & rase Campagne, où elle se peut placer à son aise, & que suivant le plan ordinaire elle vient enfin à se trouver à peu près disposée en rond, comme nous avons vû plusieurs fois dans cette Route, son circuit ne sera pas de plus de deux lieues, ou de deux lieues & demie ; encore se rencontre-t'il d'un côté & d'autre plusieurs endroits vides ; mais aussi la grande Artillerie, qui tient un grand Pais, precede souvent d'un jour ou de deux.

Tout ce qu'on dit de cette étrange confusion, dont on étonne ordinairement les nouveaux venus, n'est pas plus véritable ; Car pour peu qu'on soit filé dans l'Armée, & qu'on s'applique à en reconnoître l'ordre, on se peut tirer de l'embarras, aller & venir à ses affaires & retrouver son quartier ; parce qu'on se regle sur le quartier du Roi, sur les Tentes & les Etendards

particuliers des Omerahs qui se voient de loin , & sur les étendarts & perruques des Bazars Royaux qui se voyent aussi de fort loin.

Toutes ces marques que je viens de dire n'empêchent néanmoins pas qu'on ne se trouve quelquefois très-embarrassé, & même en plein jour , & sur tout au matin , quand tout le monde arrive , & que chacun se remue & cherche à se placer , non seulement parce qu'il s'élève souvent une poussière si grande qu'on ne peut découvrir le quartier du Roi , les étendarts des Bazars & les Tentes des Omerahs , sur lesquelles on se pourroit régler ; mais parce qu'on se trouve pris entre des Tentes qu'on dresse , & entre des cordes que les moindres Omerahs, qui n'ont pas de Peiche-kané , & les Mansébdars tendent pour marquer leur logis , & pour empêcher qu'il ne se fasse un chemin auprès d'eux , ou que quelque inconnu ne se vienne placer proche de leurs tentes , où ils ont quelquefois leurs femmes. Si l'on pense gagner d'un côté , l'on trouve les chemins fermés avec ces cordes tendues, qu'un tas de canaille de valets , qui sont là avec de gros bâtons, ne veulent pas laisser abais-

fer , pour laisser passer le bagage : Si l'on veut retourner sur ses pas, l'on trouve qu'on a fermé les chemins depuis que l'on est passé , & c'est là qu'il faut crier, tempêter , prier , faire semblant qu'on veut donner des coups & s'en bien garder, laissant tant qu'on peut quereller les valets les uns contre les autres , & puis les acorder de crainte de quelque malheur , & enfin faire toutes les postures imaginables pour se tirer de là , & faire passer ses Chameaux : mais la grande peine est quand on se trouve obligé d'aller le soir en quelque endroit un peu éloigné, parce que ces puantes fumées de feu de bois verd , de bouze de vache , & de crôte de chameaux, que le menu peuple fait alors pour la cuisine , forment un brouillard , principalement quand il ne fait pas de vent, qui est si épais qu'on ne voit goutte : Je m'y suis trouvé surpris trois ou quatre fois à ne sçavoir que devenir ; j'avois beau demander le chemin , je ne sçavois où j'allois , & je ne faisois que tourner ; une fois entre autres je fus contraint d'attendre que ce brouillard fut passé & la Lune levée ; & une autrefois je me trouvai obligé de gagner l'Aguaci-dié , me coucher au

pied , & y passer la nuit le mieux que je pûs, mon cheval & mon valet auprès de moi : Cet Aguaci - dié est comme un grand arbre de Navire , mais fort menu, qui se démonte en trois pieces , & qu'on plante vers le quartier du Roi , proche de cette tente qu'on appelle Nagarkané ; on tire au haut une lanterne le soir , qui est allumée toute la nuit , ce qui est très commode , parce qu'on la voit de loin , & c'est là où l'on se va rendre quand on est égaré , pour de là reprendre les Bazars & demander le chemin, ou pour y passer le reste de la nuit , car personne n'en empêche , & on y est en sûreté des voleurs ; il s'appelle Aguaci-dié, comme qui diroit lumière du Ciel , parce que cela paroît de loin comme quelque Etoile.

Pour empêcher les voleries , chaque Omerah fait faire garde toute la nuit dans son Camp particulier par des gens qui tournent perpetuellement tout autour & qui crient Kaber-dar , qu'on prend garde à soi ; & de plus il y a autour de l'Armée des gardes posées de cinq cens pas en cinq cens pas ordinaires , qui font du feu , & qui crient aussi Kaber-dar ; & outre tous ces gens-là , le

Cotoûal , qui est comme le grand Prevôt , envoie des troupes de gardes de tous côtez , qui vont parcourans tous les Bazards , crians & trompetans toute la nuit ; néanmoins il ne laisse pas de se faire toujours quelques vols , & il fait bon être toujours sur les gardes , dormir de bonne heure pour veiller le reste de la nuit , & ne se pas trop fier aux valets pour faire la garde. Voyons à présent de combien de façons différentes le Grand Mogol se fait porter en Campagne.

Il se fait ordinairement porter sur les épaules des hommes , avec une espee de grand brancar , sur lequel il y a un Taët-ravan, c'est à dire un trône de Campagne , où il est assis ; ce Taët est une espee de magnifique Tabernacle à piliers peint & doré, qui se ferme avec des vitres quand il fait mauvais tems , les quatre branches du brancar sont couvertes d'écarlate ou de brocat avec de grande frange d'or & de soie ; & à chaque branche il y a deux porteurs bien robustes & bien vêtus , qui se relayent de tems en tems avec autant d'autres qui suivent. Il monte aussi quelquefois à cheval , principalement quand le jour est beau pour la Chasse : Il monte en-

core quelquefois sur un Elefant, en Mikdember, ou en Hauze ; & c'est la monture la plus superbe & la plus éclatante ; car l'Elefant a toujours des harnois très-riches & très-magnifiques ; le Mikdember, qui est une petite maison ou tour de bois quarrée, est toujours peint & doré, & le Hauze, qui est un siege en ovale avec un dais à piliers, l'est aussi de même.

Dans ces diverses Marches il est toujours acompagné d'un grand nombre d'Omerahs & de Rajas, qui le suivent immédiatement à cheval & en gros sans beaucoup d'ordre ; & tous ceux qui sont à l'Armée sont obligez de se trouver à l'Am-kas à la pointe du jour pour suivre, si ce n'est qu'il les en ait exemptez, ou à raison de leur Office particulier, ou à cause de leur vieillesse. Cette marche leur est très-incommode, principalement les jours de Chasse, car il leur faut souffrir le Soleil & la poussiere comme de simples Soldats, & quelquefois jusqu'à trois heures après midi, au lieu que quand ils n'accompagnet pas le Roi, ils vont à leur aise dans leurs Palekys clos & couverts s'ils veulent, exempts du Soleil & de la poussiere, dorment là dedans

couchent tout de leur long comme dans un lit, & arrivent de bonne heure à leur Tente qui les attend avec le dîner tout prêt; leur cuisine étant partie dès le soir après souper. A l'entour des Omerahs, & parmi eux, il y a toujours quantité de Cavaliers bien montez, qu'on appelle Gourze-berdars, parce qu'ils portent une espee de massue ou masse d'armes d'argent; il y en a aussi toujours quantité sur les aîles, qui precedent la personne du Roi à la droite & à la gauche avec plusieurs Valets de pied. Ces Gourze-berdars sont gens choisis, de bonne mine & de belle taille, & destinez pour porter les Ordres, & qui ont tous de grands bâtons à la main, font écarter le monde de bien loin, & empêchent que personne ne marche devant le Roi. En suite des Rajas marche le Cours, mêlé d'un grand nombre de Timbales & de Trompettes: J'ai déjà dit ailleurs que ce Cours n'est autre que des figures d'argent, qui representent des animaux étranges, des mains, des balances, des poissons & autres choses mystérieuses, qu'on porte sur le bout de certains grands bâtons d'argent. Enfin un gros de Mansch-dars ou petits Ome-

rahs bien montez & bien équipés avec l'épée, les flèches & les carquois, suit après tout ce que je viens de dire; & ce gros est de beaucoup plus nombreux que celui des Omerahs, parce qu'outre que tous ceux qui sont de garde n'oseroient manquer de se trouver dès la pointe du jour comme les Omerahs à la porte de la Tente du Roi pour l'accompagner, il y en a encore beaucoup qui y viennent pour faire leur Cour & se faire connoître.

Les Princesses & les grandes Dames du Serrail se font aussi porter de plusieurs façons; Les unes comme le Roi sur les épaules des hommes dans un Tchaoudoule, qui est une espèce de Taët-ravan peint & doré, & couvert d'un grand & magnifique rets de soye de diverses couleurs, enrichi de broderie, de frange & de grosses houpes pendantes. Les autres dans de très-beaux Palekys fermés, qui sont aussi peints & dorez, & couverts de ce magnifique rets de soye. Quelques-unes dans de grandes & larges Litieres, portées par deux puissans Chameaux, ou par deux petits Elefans au lieu de Mules; c'est ainsi que j'ai vu quelquefois marcher Rauchenara-Begum; & j'ai même, une fois entre-au-

tres, remarqué sur le devant de sa Litierre, qui étoit ouvert, une petite Esclave bien vêtue, qui lui chassoit les mouches & la poussière avec une queue de Paon qu'elle tenoit à la main. Les autres enfin se font porter sur des Elefans, richement enharnachez avec leurs couvertures en broderie, & leurs grosses clochettes d'argent; elles sont là élevées en l'air comme dans la moyenne Region, assises quatre à quatre dans des Mix-dembers à treillis, qui sont toujours couverts d'un rets de soye, & qui ne sont pas moins magnifiques & éclatans que les Tchau-doules & les Tact-ravans.

Je ne saurois m'empêcher de vous dire que dans ce voyage j'ai pris un singulier plaisir à considérer cette pompeuse marche du Serrail. En effet on ne peut concevoir rien de plus superbe que de voir Rauchenara-Begum marcher la première, montée sur un grand Elefant de Pegu dans un Mixdember tout éclatant d'or & d'azur; suivie par cinq ou six Elefans avec des Mixdembers presque aussi éclatans que le sien, plein des principales Officières de la Maison; quelques Eunuques des plus importans bien vêtus & montez à

L'avantage à ses côtez la Canne à la main, une troupe de Servantes Tartares & kachemiris autour d'elles bizarrement vêtues & montées sur de belles haquenées ; & enfin plusieurs autres Eunuques à cheval, accompagnés de quantité de Pagys ou Valets de pied avec de grands bâtons qui avancent bien loin devant de tous côtez pour faire retirer le monde : En suite de Rauchenara-Begum on voioit passer une des principales Dames de la Cour, montée & accompagnée à proportion comme elle ; & après celle-ci une troisième de même, & puis une autre, & ainsi jusques à quinze ou seize, toutes plus ou moins magnifiquement montées & accompagnées à proportion de leur rang, de leur paye, & de leur office ; Certainement cette longue file d'Elefans, au nombre de cinquante, ou soixante, ou davantage, & qui marchent ainsi gravement & comme à pas contez, avec tout ce train & tout cet équipage pompeux, représentent quelque chose de grand & de Royal ; & si je n'eusse regardé cette magnificence avec une espee d'indifference Philosophique, je ne sçais si je ne me serois pas laissé aller à ces sentimens

extra

extravagans de la plupart des Poëtes Indiens , qui veulent que tous ces Elefans portent autant de Déeses cachées. Il est vrai que difficilement on peut les voir, & qu'elles sont presque inaccessibles aux hommes. Ce seroit un grand malheur à un pauvre Cavalier , quel qu'il pût être, de se trouver en Campagne trop proche d'elles à leur rencontre , tous ces Eunuques , & toute cette canaille de Valets sont insolens au dernier point, & ne demandent qu'un pretexte & une occasion de la sorte pour rôuer un homme de coups. Il me souvient que je m'y suis une fois malheureusement laissé surprendre , & sans doute j'eusse été très-maltraité, aussi bien que quantité d'autres Cavaliers , si je ne me fusse enfin résolu de me faire faire place l'épée à la main plutôt que de me laisser ainsi estropier comme ils commençoient à s'y disposer, & si par bonheur je n'eusse eu un bon cheval qui me tira vigoureusement de la presse, le poussant ensuite au travers d'un torrent que je repassai. Aussi est-ce comme un Proverbe general de ces Armées, qu'il se faut sur tout donner de garde de trois choses ; la premiere , de se laisser embarrasser entre les troupes de chevaux

d'élite qu'on mène en main, car les coups de pieds ne manquent pas ; la seconde, de se trouver dans les lieux de Chasse ; & la troisième, de se trouver trop proche des femmes du Serrail ; néanmoins , à ce que j'entends ; il est bien moins dangereux ici qu'en Perse , car il y va là de la vie à se trouver en Campagne en vûe des Eunuques qui les accompagnent , quand on en seroit éloigné d'une demie lieuë ; Il faut que tout ce qu'il y a d'hommes dans les Villages & Bourgades , par où elles passent , abandonnent & se retirent bien loin de là.

Pour ce qui est des Chasses du Roi, je ne savois comment m'imaginer ce que l'on dit ordinairement , que le Grand Mogol va à la Chasse avec cent mille hommes , mais à présent je vois assez comment on peut dire qu'il y va avec plus de deux cens mille , & ce n'est pas chose bien difficile à comprendre. Aux environs d'Agra & de Dehli , le long du fleuve Gemna jusques aux Montagnes, & même des deux côtez du grand chemin qui va à Lahor , il y a quantité de terres incultes , les unes comme des bois taillis , & les autres pleines de grandes herbes de la hauteur d'un homme & da-

vantage ; dans tous ces lieux-là il y a quantité de Gardes , qui vont sans cesse rodans deçà delà & empêchans que qui que ce soit ne chasse, si ce n'est aux perdrix , aux cailles & aux lièvres , que les Indiens savent prendre aux filets ; de sorte que par tout là il y a très-grande abondance de toute sorte de gibier: Cela étant ainsi, les Gardes des Chasses, quand ils savent que le Roi est en Campagne & qu'il est proche de leur canton , donnent nouvelles au grand Maître des Chasses de la qualité du gibier & de l'endroit où il y en a le plus , on borde de Gardes toutes les avenues de ce quartier-là , & quelques fois même plus de quatre ou cinq lieues de pais , afin de faire passer l'Armée ou deçà ou delà , & que le Roi tout en chemin faisant y puisse entrer avec ce que bon lui semble d'Omerahs, de Chasseurs & autres personnes , & y chasser tout à son aise, tantôt d'une façon & tantôt d'une autre, selon que le gibier est différent ; Et voici premierement de quelle façon se fait la chasse des Gazelles avec les Léopards aprivoîsez.

Je crois vous avoir dit ailleurs que dans les Indes il y a quantité de Gazelles qui sont à peu près faites comme nos

Fans ; que ces Gazelles vont ordinairement par troupes séparées les unes des autres , & que chaque troupe , qui n'est jamais de plus de cinq ou six , est suivie d'un mâle seul qui se connoît par la couleur. Quand on a découvert une troupe de ces Gazelles , on tâche de les faire apercevoir au Léopard , qu'on tient enchaîné sur une petite charette. Cet animal rusé ne se met pas incontinent à courir après comme on pourroit croire , mais il s'en va tournant , se cachant & se courbant pour les aprocher de près & les surprendre ; & comme il est capable de faire cinq ou six sauts ou bonds d'une vitesse presque incroyable , quand il se sent à portée , il s'élance dessus , les étrangle , & se soule de leur sang , du cœur & de leur foye ; & s'il manque son coup , ce qui arrive assez souvent , il en demeure-là ; aussi seroit-ce en vain qu'il prétendrait de les prendre à la course , parce qu'elles courent bien mieux & plus long-tems que lui. Le Maître ou Gouverneur vient ensuite bien doucement autour de lui , le flétant & lui jettant des morceaux de chair , & en l'amusant ainsi il lui met des lunettes qui lui couvrent les yeux , l'enchaîne & le remet sur

la charette. Un de ces Leopars nous donna un jour dans la marche ce divertissement qui effraïa bien du monde; une troupe de Gazelles s'éleva au milieu de l'Armée, comme il arrive tous les jours, par fortune elles passerent tout proche de deux Leoparts qu'on menoit à l'ordinaire sur leur petite charette; l'un d'eux qui n'avoit point de lunettes fit un si grand effort qu'il rompit sa chaîne, & se lança après, mais sans rien atraper, néanmoins comme les Gazelles ne savoient où fuir, étant couruës, criées & chassées de tous côtez, il y en eut une qui fut obligée de repasser encore près du Leopard, qui notwithstanding les chameaux & les chevaux, qui embarrassoient tout le chemin, & contre ce qu'on dit ordinairement que cet animal ne retourne jamais sur sa proie quand une fois il l'a manquée, se lança dessus & l'attrapa.

La chasse des Nil-gaux ou Bœufs gris, que j'ai dit être une espoce d'Elans, n'a pas grand' chose de particulier; on les enferme daps de grands filets qu'on resserre peu à peu, & quand ils sont reduits à un petit enclos, le Roi, les Omerahs & les Chasseurs entrent dedans, & les tuent comme ils veulent, à coups de

flèches , de demi-piques , de sabres &c de mousquetons , & quelquefois en si grande quantité que le Roi en envoie des quartiers de presens à tous les Omehs.

La Chasse des Gruës a quelque chose d'assez divertissant ; c'est un plaisir de les voir se deffendre en l'air contre les Oiseaux de proie ; elles en tuent quelquefois, mais enfin, comme elles ne sont pas adroites à se tourner , plusieurs bons Oiseaux en viennent à bout.

De toutes ces Chasses celle du Lion est la plus Roïale, parce qu'il n'y a que le Roi & les Princes qui la puissent faire, si ce n'est par une permission toute particulière ; mais elle est aussi la plus périlleuse ; voici à peu près de quelle façon on s'y prend. Quand le Roi est en Campagne & que les Gardes des Chasses ont pû découvrir l'endroit où se retire le Lion, ils attachent aux environs un Ane, que le Lion ne manque pas de venir devoier, & sans se mettre en peine d'aller chercher d'autre proie , c'est-à-dire , des bœufs , des vaches , des moutons ou des Bergers , il s'en va chercher à boire , & s'en vient dans son lieu ordinaire se coucher & dormir jusqu'au lendemain, qu'il

trouve un autre Ane dans le même endroit que les Chasseurs y ont attaché comme le jour précédent ; & quand ils l'ont ainsi apâté & arrêté plusieurs jours dans ce même endroit , & qu'ils savent que le Roi est proche , ils attachent enfin un Ane , à qui ils font avaler quantité d'Opium , afin que la chair puisse mieux assoupir le Lion , & avec tous les Païsans des Villages circonvoisins , ils tendent de grands filets faits exprés , qu'ils reduisent aussi peu à peu à un petit enclos comme il se fait dans la chasse des Nilgoux. Tout étant ainsi préparé , le Roi monté sur un Elefant bardé de fer , accompagné du Grand Maître des Chasses , de quelques Omerahs montez sur des Elefans , de quantité de Gourze berdars à cheval , & de plusieurs Gardes des Chasses à pieds armez de demi-piques , s'approche des filets par le dehors , & avec un gros mousqueton tire le Lion : quand il se sent blessé il s'en vient droit à l'Elefant , car c'est là sa coutume ; mais il rencontre ces grands filets qui l'arrêtent , & le Roi lui tire tant de coups de mousqueton qu'à la fin il le tue ; néanmoins dans cette dernière chasse , il y en eut un qui sauta par dessus les filets , se jetta vers un

Cavalier dont il tua le cheval , & s'enfuit ; mais les Chasseurs l'attraperent & l'enfermerent derechef dans les filets , ce qui causa un terrible embarras dans l'Armée ; Nous fumes trois ou quatre jours à patroüiller dans des torrens qui descendent des montagnes ; entre de petits bois & de grandes herbes où les Chameaux ne paroissent quasi pas , & bien-heureux furent ceux qui avoient fait provision de quelque chose pour manger , car tout étoit en desordre , les Bazars n'avoient pu se ranger , & les Villages étoient éloignés ; La raison pourquoi il nous falut arrêter là si long-tems est , que comme c'est un bon augure chez les Indiens quand le Roi tue un Lion , aussi en est-ce un très-mauvais quand il le manque , & ils croient que l'Etat seroit en grand danger s'il n'en venoit à bout ; aussi font-ils de grandes ceremonies sur cette Chasse ; car on apporte le Lion mort devant le Roi dans l'Assemblée generale des Omerahs , & après qu'il a été bien considéré & bien mesuré , on écrit dans les Archives , qu'un tel Roi , en tel tems , tua un Lion de telle grandeur , de tel poil , & qui avoit les dents & les griffes de telle longueur & largeur , & ainsi

jusques aux moindres circonstances. J'ajouterai ce mot à raison de ce qu'on dit communement de cet Opium qu'on fait manger à l'Ane ; qu'un des premiers Chasseurs m'a assuré que ce n'étoit qu'une fable du menu peuple, & que le Lion s'endormoit assez sans cela quand il étoit bien saoul.

Pour passer les grandes Rivières , qui en ces quartiers n'ont ordinairement point de ponts , l'on en fait deux de bateaux, éloignez de deux ou trois cens pas l'un de l'autre , ou environ ; ils les savent assez bien lier & affermir , & ils jettent dessus de la terre & de la paille mêlées , qui empêchent que les animaux ne glissent facilement ; il n'y a que l'entrée & la sortie qui soient fâcheuses & perilleuses, parce qu'outre la grande presse qui s'y rencontre ordinairement , la grande confusion & le grand embarras, il s'y fait souvent des fosses , quand c'est de la terre mouvante , où l'on voit des chevaux & des bœufs de charge renverser les uns sur les autres , sur lesquels on passe avec un desordre incroiable, & qui seroit encore bien plus grand s'il falloit que tout le monde passât en un jour , mais ordinairement le Roi ne va

camper qu'à demie lieuë du Pont, où il sejourne un jour ou deux, & ne va pres-que jamais camper qu'à demie lieuë de la Riviere de l'autre côté du Pont, afin que l'Armée ait toujours du moins trois jours & trois nuits pour passer plus à l'aise.

Pour ce qui est enfin de la quantité de monde qui se trouve dans l'Armée, ce n'est pas chose trop facile d'en bien déterminer; on en parle si différemment qu'on ne sait qu'en juger; ce que je vous en puis dire en general de plus vrai-semblable, c'est que dans cette marche il y avoit du moins, soit en gens de guerre, ou autres, cent mille Cavaliers & plus de cent cinquante mille Animaux, Chevaux, Mules, ou Elefans; qu'il y avoit bien près de cinquante mille Chamcaux, & guere moins de Bœufs ou de Bidets qui servent à porter les grains & autres provisions de ces pauvres gens de Bazar, leurs femmes & leurs enfans; car ils traînent tout avec eux comme font nos Bohemiens; sur cela faites à peu près le compte des gens de service, suposant que rien ne s'y fait quasi qu'à force de Valets, & que moi qui ne tiens rang que de Cavalier à deux chevaux, je ne sau-

rois que difficilement me passer de trois. Les uns disent qu'en toute l'Armée il n'y a pas moins de trois ou quatre cens mille personnes ; les autres veulent qu'il y en ait davantage , & les autres moins ; il faudroit les avoir comptez pour en déterminer au juste. Je n'en saurois dire autre chose d'assuré , sinon que c'est une quantité de monde prodigieuse & quasi incroïable ; mais aussi il faut s'imaginer que c'est tout Dehli , la Ville Capitale, qui marche , parce que tout le monde de la Ville ne vivant enfin que de la Cour & de l'Armée , comme j'ai dit ailleurs, il est obligé de suivre, quand principalement le voiage doit être long comme celui-ci , ou bien il faudroit qu'il mourut de faim.

La difficulté est de savoir d'où & comment peut subsister une si grande Armée en Campagne , une si grande quantité d'hommes & d'animaux. Il ne faut pour cela que supposer ce qui est très-vrai , que les Indiens sont fort sobres & fort simples dans leur manger , & que de tout ce grand nombre de Cavaliers il n'y en a pas la dixième, ni même la vingtième partie qui dans la marche mange de la viande ; pourveu qu'ils aient leur Ki-

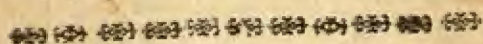
cheri ou mélange de ris & d'autres legumes, sur lesquels ils versent du beurre roux quand ils sont cuits, les voilà contents. Il faut encore savoir que les Chameliers résistent extrêmement au travail, à la faim & à la soif, vivent de peu & mangent de tout, & qu'aussi-tôt que l'Armée est arrivée, les Chameliers les mènent brouter à la Campagne, où ils mangent tout ce qu'ils attrapent; De plus que les mêmes Marchands qui entretiennent les Bazars dans Dehli, sont obligez de les entretenir dans la Campagne; & que tous ces petits Marchands qui tiennent boutique dans les Bazars de Dehli, la tiennent encore dans l'Armée, soit par force & par contrainte, soit par nécessité; & qu'enfin au regard du fourage, tous ces pauvres gens s'en vont rodans de tous les côtez dans les Villages pour en acheter & y gagner quelque chose, & que leur grand & ordinaire refuge est de raper avec une espee de truelle les Campagnes entieres, battre ou laver cette petite herbe qu'ils ont rapée, & l'apporter vendre à l'Armée, quelquefois bien cher, & quelquefois à bon marché.

J'oubliois à dire une chose remarquable; que le Roi entre dans le Camp tan-

tôt d'un côté & tantôt d'un autre, & qu'ainsi aujourd'hui il passe proche des tentes de certains Omerahs, & demain proche de celles de quelques autres; & cela ne se fait pas sans mystere; car les Omerahs proche de qui il passe sont obligez d'aller au devant, & de lui faire quelque petit present; de sorte que les uns lui presenteront vingt Roupies d'or, ce qui est autant que trente pistoles, les autres en presenteront cinquante, & ainsi des autres à proportion, suivant leur generosité, & selon la grandeur de leur paie.

Au reste vous m'excuserez bien si je ne vous marque pas les Villes & les Bourgades qui sont entre Dehli & Lahor, je n'en ai presque pas vû, je suis presque toujours allé au travers des champs & la nuit, parce que mon Agah n'étoit pas placé au milieu de l'Armée, où est souvent le grand chemin, mais bien avant dans l'aîle droite; nous allions à vuë de pais & des étoiles, au travers de la Campagne pour gagner l'aîle droite du Campement, sans aller chercher les grands chemins; veritablement nous nous trouvions quelquefois bien embarrassez, & au lieu de trois ou quatre lieues, qui est la

distance ordinaire d'un Campement à l'autre , nous en faisons bien quelquefois cinq ou six, mais enfin quand le jour vient , on s'en tire.



III. LETTRE

AU MESME,

Ecritte à Lahor , le Roi étant sur son départ pour Kachemire.

Description de Lahor , Capitale de Penje-ab , ou Roiaume des cinq Eaux.

M O N S I E U R ,

Ce n'est pas sans raison qu'on appelle ce Roiaume, dont Lahor est la Capitale, le Penje-ab, ou Pais des cinq Eaux ; parce qu'effectivement il y a cinq Rivières considerables qui descendent de ces grandes Montagnes , dans lesquelles est enclavé le Roiaume de Kachemire , & qui viennent traverser cette Campagne pour se joindre à l'Indus , & se jeter dans l'Océan au Scindi, vers l'entrée du Golfe

Perlique. Que Lahor soit cette ancienne Bucefalos, je m'en raporte; on connoît assez ici Alexandre sous le nom de Sekander Filifous, qui veut dire Alexandre, fils de Philippe; mais pour ce qui est de son cheval, ils ne le connoissent point. La Ville est bâtie sur une des cinq Rivières qui n'est pas moindre que notre Loire, & pour laquelle on auroit grand besoin d'une semblable levée; parce qu'elle fait de grands dégats, qu'elle change de lit fort souvent, & que même depuis quelques années elle s'est retirée de Lahor d'un grand quart de lieuë, ce qui incommode fort les habitans. Les maisons de Lahor ont cela de particulier sur celles de Dehli & d'Agra, qu'elles sont fort hautes, mais elles tombent la plupart en ruine, parce qu'il y a plus de vingt ans que la Cour est presque toujours à Dehli, ou dans Agra, & que ces années dernières les pluies ont été si excessives qu'elles en ont renversé quantité, & qui ont même acablé beaucoup de monde; il est vrai qu'il reste cinq ou six ruës considerables, dont il y en a deux ou trois qui ont plus d'une grande lieuë de long, mais il s'y trouve encore beaucoup de bâtimens qui tombent par terre.

Le Palais du Roi n'est plus sur le bord de l'eau comme il étoit autrefois, à cause que la Rivière s'en est retirée ; il est fort élevé & a quelque chose de magnifique, néanmoins ceux d'Agra & de Dehli le sont bien davantage. Il y a plus de deux mois que nous sommes ici en attendant que les neiges des Montagnes de Kachemire se fondent pour passer plus commodément dans ce Roïaume ; mais enfin il nous faut partir demain ; il y a déjà deux jours que le Roi est sorti de la Ville. Me voilà garni d'une jolie petite tente Kachemirienne que j'acheterai hier ; l'on m'a conseillé de faire comme les autres , & de laisser ici ma tente ordinaire qui est assez grande & assez pesante, parce qu'on dit qu'entre ces Montagnes de Kachemire où nous allons , il y aura de la peine à trouver place ; & que les Chameaux n'y pouvant aller , on sera obligé de faire porter toutes ses hardes par des Crocheteurs , & qu'ainsi ma grosse tente me coûteroit beaucoup de port. Adieu.





IV. LETTRE
AU MESME.

*Ecritte du Camp de l'Armée allant de
Lahor à Kachemire le quatrieme
jour de la Marche.*

MONSIEUR,

Je croiois qu'après avoir surmonté les chaleurs de Moka, proche de Bab-el-mandel, je pourrois braver celles du reste de la Terre, mais depuis ces quatre jours que l'Armée est partie de Lahor, je me suis bien trouvé éloigné de mon compte, & j'ai expérimenté au hazard de ma vie que ce n'est pas sans raison que les Indiens mêmes apprehendoient les onze ou douze journées de marche d'Armée qu'il y a depuis Lahor jusques à Bember l'entrée des Montagnes de Kachemire; je vous proteste en verité & sans exagerer, que les chaleurs ont été si excessives, qu'elles m'ont déjà quelquefois reduit à l'extremité, & à ne savoir le matin si je

serois en vie le soir. La raison de cette chaleur si extraordinaire vient de ce que les hautes montagnes de Kachemire se trouvant au Nord de nôtre route, nous empêchent tout le vent frais qui nous pourroit venir de ce côté, réfléchissent les raïons du Soleil sur nous, & laissent la Campagne brûlante & étouffée; Mais à quoi me sert-il de philosopher & de chercher des raisons de ce qui me tuera peut-être demain ?



V. L E T T R E

A U M E S M E,

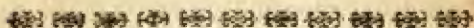
Ecrité du Camp de l'Armée allant de Lahor à Kachemire le 6. jour de la Marche.

M O N S I E U R,

Je passai hier un des grands fleuves des Indes qu'on appelle le Tchenau; l'excellence de son eau, dont les grands Omerahs se chargent au lieu de celle du Gange dont ils ont bû jusques à présent, m'empêche de croire que ce ne soit quel-

que fleuve pour passer aux Enfers , plutôt que pour passer à kachemire, où l'on nous veut faire croire que nous trouverons des neiges & de la glace ; car je vois que c'est tous les jours de pis en pis , & que plus nous avançons , plus nous trouvons de chaleur. Il est vrai que je passai le Pont en plein midi , mais je ne sçais quasi lequel valoit le mieux, ou de marcher en Campagne , ou de se tenir étouffé sous la tente , du moins ai-je réussi dans mon dessein , qui étoit de passer ce Pont à mon aise , pendant que tout le monde se reposoit attendant de partir du Camp sur le tard que la chaleur n'est plus si forte , au lieu que si j'eusse attendu comme les autres, il me seroit peut-être arrivé quelque malheur , ç'a été, à ce qu'on me dit , le plus terrible embarras , & le plus grand desordre qui eût encore été à aucun autre semblable passage depuis Dehli ; l'entrée sur le premier bateau & la sortie du dernier s'étant renduës très-difficiles , parce que ce n'étoit que sable mouvant , qui à force de marcher dessus & de le remuer , glissoit dans l'eau & laissoit une fosse ; de sorte qu'il y a eu dans la presse quantité de Chameaux, de Bœufs & de Chevaux renversez & fou-

lez aux pieds, & des coups de bâtons distribuez en abondance ; Il se trouve ordinairement en ces rencontres de ces Officiers & Cavaliers d'Omerahs, qui pour faire passer leurs Maîtres & leurs bagages n'en sont point chiches ; mon Navab y a perdu un de ses Chameaux avec son four de fer qu'il portoit ; cela me fait appréhender que je ne sois réduit au pain de Bazar. Adieu.



VI. L É T T R E

• A U M E S M E,

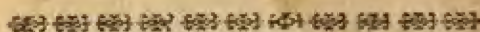
Ecritte du Camp de l'Armée allant de Lahor à Kachemire le 8. jour de la Marche.

MONSIEUR,

C'est trop de curiosité, il y a de la folie, ou du moins de la temerité à un Européen de s'exposer à de telles chaleurs & à de si facheuses & dangereuses marches ; c'est se mettre en évident peril de la vie ; néanmoins à quelque chose le malheur est bon. Pendant le tems

que nous venons de séjourner à Lahor il m'étoit survenu des fluxions & des douleurs de membres qui m'incommodoient extrêmement, pour m'être opiniâtre à coucher sur la Terrasse & prendre le frais la nuit comme l'on fait à Delhi sans danger; mais depuis ces huit ou neuf jours de marche la sueur a bien dissipé toutes ces humeurs. Mon corps est devenu un vrai crible, sec & aride, & je ne me suis pas plutôt jeté une pinte d'eau dans l'estomac (car on n'y va point à moins) que je la voi en même tems sortir de tous mes membres comme une rosée jusques aux bouts des doigts; je crois en avoir aujourd'hui bû plus de dix pintes; encore est-ce une grande consolation qu'on en peut quasi boire autant qu'on veut sans qu'elle fasse de mal, pourveu qu'elle soit bonne.





VII. LETTRE

A U M E S M E,

*Ecritte du Camp de l'Armée allant de
Lahor à Kachemire le 10. jour de
la Marche au matin.*

MONSIEUR,

Le Soleil ne fait que de se lever ; cependant il est insupportable, il n'y a pas un nuage ; pas un souffle de vent ; mes chevaux n'en peuvent plus ; ils n'ont pas vu une herbe verte depuis Lahor ; mes Indiens avec toute leur peau noire, sèche & dure, se rendent ; tout mon visage , mes mains & mes pieds sont pelez , & mon corps est tout couvert de petites pustules rouges , qui me piquent comme des aiguilles ; hier un de nos pauvres Cavaliers , qui n'avoit point de Tente , fut trouvé mort au pied d'un petit arbre dont il s'étoit saisi. Je doute si je pourrai passer la journée sans périr ; toute mon espérance est dans un peu de lait caillé

sec que je m'en vai delaier avec de l'eau,
& dans un peu de sucre, & quatre ou
cinq limons qui me restent pour faire de
la limonade. Adieu, l'ancre se sèche au
bout de ma plume, & la plume me tom-
be de la main. Adieu.



VIII. LETTRE

A U M E S M E,

Ecritte de Bember, la porte des Montag-
nes de Kachemire après y avoir
campé deux jours.

*Ce que c'est que Bember, changement de
voitures pour les Montagnes, nombre
incroyable de Porte-faix, & l'ordre qu'on
doit tenir dans le défilé de cinq jours.*

M

 O N S I E U R,

Nous voilà enfin arrivez à Bember au
pied d'une Montagne escarpée, noire &
brulée, & campez dans un large torrent
à sec, de cailloux & de sables brûlans;
c'est une vraie fournaise ardente, & sans
cette pluie d'orage qui est survenuë ce

matin ; & sans le lait caillé , les limons & la volaille qu'on nous a ici apporté des Montagnes , je ne sçai ce que je serois devenu , & vous eussiez été bien en danger de ne voir jamais cette Lettre ; mais graces à Dieu je sens que l'air est un peu rafraichi , l'appetit , les forces & le caquet me sont revenus ; aprenez de nouvelles marches & de nouveaux embarras.

Hier de nuit , le Roi tout le premier, avec Rauchenara-begum & les autres femmes du Serrail , le Raja Ragnat , qui fait l'Office de Vizir , & Fazelkan le grand Maître d'Hôtel , se tiroient de ce lieu si brûlant , & la nuit passée le grand Maître des Chasses partit avec quelques-uns des plus grands & des plus nécessaires Officiers de la Maison Royale , & plusieurs femmes de considération ; c'est cette nuit que vient nôtre tour , mon Navab Danechmend-kan partira ; Mahmet - Emir-kan , le fils de ce fameux Emir-Jemla dont j'ai tant parlé ailleurs, sera des nôtres ; Dianetkan nôtre bon ami avec ses deux fils , & plusieurs autres Omerahs , Rajas , & Mansébdars en seront aussi ; & ensuite tous les autres Seigneurs qui sont destinez pour
Ka-

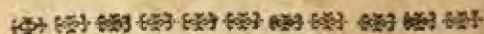
Kachemire partiront chacun à leur tour, pour éviter, dans ces chemins difficiles & étroits de Montagnes, l'embarras & la confusion, pendant ces cinq jours de marche qu'il y a d'ici à Kachemire. Tout le reste de la Cour, comme Fedaykan le grand Maître de l'Artillerie, trois ou quatre grands Rajas, & quantité d'Omerahs, demeureront ici autour comme en Garde pendant trois ou quatre mois, jusques à ce que le Roi s'en retourne après les chaleurs passées. Les uns iront planter leurs Tentes sur le bord du Tchenau, les autres dans les Villes & Bourgades prochaines, & les autres seront obligez de camper ici dans ce feu de Bember.

Le Roi de crainte d'affamer ce petit Royaume de Kachemire, ne mène premièrement avec lui que le moins de femmes qu'il peut, les plus grandes Dames, les meilleures amies de Rauchenara-begum, & les plus nécessaires pour le service, il ne mène encore que le moins d'Omerahs & de Milice qui se peut; les Omerahs qui ont permission de venir ne peuvent pas amener avec eux tous leurs Cavaliers, mais seulement vingt-cinq de cent, sans y comprendre néanmoins les

Officiers particuliers de leur Maison ; & cela se doit observer religieusement, parce qu'il y a un Omerah en garde à l'entrée des Montagnes qui conte tout le monde un à un , & empêche de passer ce grand nombre de Mansébdars & autres Cavaliers qui voudroient bien venir jouir de la fraîcheur de Kachemire, & tous ces Marchandeaux & petites gens de Bazar qui cherchent à gagner leur vie. Le Roi, pour porter du bagage & des femmes du Serrail , mène quelques Elefans des plus forts & des meilleurs; Ces animaux, quoi que lourds & pesans , ont le pied extrêmement ferme & assuré , ne marchent dans les mauvais pas que comme à taton, & s'assurent toujours bien d'un pied avant que de remuer l'autre; Il mène aussi quelques Mules; mais ce qui seroit le plus nécessaire , on ne sauroit mener de Chameaux ; ces Montagnes sont trop rudes & trop fâcheuses pour leurs longues & roides jambes , il faut que les Portes-faix suppléent aux Chameaux; quel nombre en faudra-t-il si le Roi seul, comme l'on dit, en a plus de six mille pour sa part , & qu'en mon particulier, quoi que j'aie laissé à Lahor ma tente ordinaire & beaucoup de mon bagage, comme chacun a fait, jus-

qu'aux Omerahs & au Roi même, je me trouve obligé d'en prendre trois : on ne croit pas qu'il y en ait déjà moins ici de quinze mille ; soit de ceux que le Gouverneur de Kachemire & les Rajas d'ici autour y ont contraint de venir, soit ceux qui y viennent d'eux-mêmes des Villages circonvoisins pour gagner quelque chose, car on est obligé selon l'Ordonnance du Roi de leur donner dix écus pour cent livres pesant. On dit qu'il s'en trouvera enfin plus de trente mille, sans conter qu'il y a déjà un mois que le Roi & les Omerahs ont envoyé devant du bagage, & les Marchands, de toutes sortes de Marchandises.





IX. LETTRE

AU MESME,

Ecritte à Kachemire le Paradis Terrestre
des Indes , après y avoir sejourné
trois mois.

*Description exacte du Royaume de Kache-
mire , l'état present des Montagnes cir-
convoisines ; Et réponse à cinq deman-
des considerables d'un Ami.*

MONSIEUR,

Les Histoires des anciens Rois de Ka-
chemire veulent que tout ce Païs n'ait été
autre fois qu'un grand lac, & que ce fut un
certain Pire ou Saint Vieillard nommé
Kacheb qui donna issue aux eaux en cou-
pant miraculeusement la Montagne de
Baramoulé ; c'est ce que vous pourrez
voir dans l'Abregé de ces Histoires que
Jehan-Guire avoit fait faire , & que je
traduis du Persien. Pour moi , je ne
voudrois pas nier que toute cette terre





n'eût autrefois été couverte d'eaux, ont le dit bien de la Thessalie & de quelques autres Pais ; mais j'ai de la peine à croire que cette ouverture soit l'ouvrage d'un homme , parce que la Montagne est très-large & très-haute : je croirois plutôt que quelque grand tremblement de terre , comme ces lieux y sont assez sujet , auroit fait ouvrir quelque caverne souterraine où la Montagne se seroit enfoncée , de même que s'est faite l'ouverture de Bab-el-mandel , s'il est vrai ce que les Arabes du Pais en disent, & de la façon qu'il s'est vû des Villes & des Montagnes s'abîmer dans de grands lacs.

Quoi qu'il en soit, Kachemire n'est plus un lac, c'est à present une très-belle campagne qui est diversifiée de quantité de petites collines, qui a trente lieues de long ou environ & dix ou douze de large, qui est située dans l'extremité de l'Hindoustan au Nord de Lahor , & qui est enclavée dans le fond des montagnes du Caucase , entre celles des Rois du grand Tibet, du petit Tibet , & du Raja Gamon, qui sont les plus proches voisins.

Les premières Montagnes qui l'entourent , je veux dire celles qui sont les

plus près de la plaine , sont de mediocre hauteur, toutes vertes d'arbres ou de pâturages , pleines de bétail de toute sorte, comme vaches , brebis , chèvres & chevaux ; de gibiers de plusieurs especes, comme perdrix , lièvres, gazelles , & de quelques animaux qui portent le musc ; il y a aussi des abeilles en très-grande quantité ; & ce qui est très-rare dans les Indes , il ne s'y trouve ni Serpens , ni Tigres , ni Ours , ni Lions , si ce n'est très-rarement ; de sorte qu'on peut dire que ce sont des Montagnes innocentes & décollantes de lait & de miel , comme étoient celles de la Terre de promesse.

Au delà de ces médiocres Montagnes, il s'en élève d'autres très-hautes, dont le sommet en tout tems demeure couvert de neiges , & qui paroît , au dessus des nuages & des brouillars ordinaires , toujours tranquille & lumineux aussi bien que l'Olimpe.

De toutes ces Montagnes il sort une infinité de sources & de ruisseaux de tous côtez , que les Habitans font amener à leurs campagnes, de ris , & conduire même par de grandes levées de terre jusques sur leurs petites colines , & qui

après avoir fait mille petits autres ruisseaux & mille cascades de tous côtez, viennent enfin à se rassembler, & à former une très-belle Riviere qui porte des bâteaux aussi grands que nôtre Seine ; & qui après avoir doucement tournoyé à l'entour du Royaume, & passé par le milieu de la Ville Capitale, s'en va trouver sa sortie à Baramoulé entre deux rochers escarpez, pour se jeter delà au travers des précipices, se charger en passant de plusieurs petites Rivières qui descendent des Montagnes, & se rendre vers Atck dans le Fleuve Indus.

Tous ces ruisseaux qui descendent des Montagnes rendent la Campagne & toutes ces Colines si belles & si fertiles, qu'on prendroit tout ce Royaume pour quelque grand Jardin tout verd, mêlé de Villages & de Bourgades qui se découvrent entre les arbres, & diversifié de petites prairies, de pieces de ris, de froment, de plusieurs sortes de legumes, de chanvre & de safran, tout cela entrelassé de fosses pleins d'eau, de canaux, de quelques petits lacs & de ruisseaux : tout y est parsemé de nos plantes & de nos fleurs d'Europe, & couvert de

tous nos arbres , pommiers , poiriers , pruniers , abricotiers & noyers chargez de leurs propres fruits & de vignes & de raisins dans la saison. Les Jardins particuliers sont pleins de melons , de patèques , ou melons d'eau , de chervis , de betes-raves , de refors , de la plûpart de nos herbes potageres , & de quelques-unes dont nous n'avons pas.

Il est vrai qu'il n'y a pas tant d'especes de fruits que chez nous , & qu'ils ne sont pas même si excellens que les nôtres, mais je crois que ce n'est pas la faute de la terre , & que s'ils avoient d'aussi bons Jardiniers que nous , qui sçussent cultiver & enter les arbres , choisir les endroits & les soulages propres , & faire venir des greffes des Pais étrangers , ils en auroient d'aussi bons que les nôtres ; parce qu'entre cette quantité de toute sorte que j'ai souvent pris plaisir de me faire apporter , j'en ai trouvé plusieurs fois de très-excellens.

La Ville Capitale qui est du même nom que le Roïaume est sans murailles, elle n'a pas moins de trois quarts de lieuë de long & de demi lieuë de large , elle est située dans une rase Campagne, éloignée environ de deux lieuës des

Montagnes qui semblent faire comme un demi cercle , & sur le bord d'un Lac d'eau douce de quatre ou cinq lieues de jour , qui se forme de sources vives , & des ruisseaux qui découlent des Montagnes, & qui se va dégorger par un Canal portant bateaux dans la Riviere qui passe au milieu de la Ville : Cette Riviere a dans la Ville deux Ponts de bois pour la communication d'un côté à l'autre : la plupart des maisons sont de bois , mais elles ne laissent pas d'être bien bâties , & même à deux & trois étages ; ce n'est pas qu'il n'y ait de la pierre de taille très-belle ; on y voit encore quantité de vieux Temples d'Idoles ruinez , & d'autres bâtimens qui en étoient faits , mais l'abondance de bois qui descend facilement des Montagnes par de petites Rivières où on le jette , fait qu'on trouve mieux son compte à bâtir de bois que de pierre : Les maisons qui sont sur la Riviere ont presque toutes leur jardinet qui regarde sur l'eau , ce qui fait une très-agréable Perspective , principalement au Printems ou en Été quand on se promene sur l'eau ; les autres maisons qui ne sont pas sur la Riviere ont presque aussi toutes quelque jardin , & même

il y en a quantité qui ont un Canal qui répond au Lac, & un petit bateau pour s'aller promener dessus.

Dans une extrémité de la Ville paroît une Montagne détachée de toutes les autres, qui fait encore une Perspective assez agréable, parce qu'elle a dans son panchant de belles maisons avec leurs jardins, & que sur le haut il y a une Mosquée & un Hermitage bien bâtis avec un jardin, & quantité de beaux arbres verts qui lui servent de couronne; & c'est à cause de ces arbres & jardins qu'on l'appelle dans la langue du païs, Hariperbet, comme qui diroit la Montagne de verdure.

A l'opposite de cette Montagne il en paroît une autre, sur laquelle on voit aussi une petite Mosquée avec un jardin, & un très-ancien bâtiment qui marque avoir été un Temple d'Idoles, quoi qu'on l'appelle Taët-Souliman, le Trône de Salomon, parce que Salomon, disent les Mahuméens, l'a fait bâtir lorsqu'il vint à Kachemire, mais je ne sai s'ils nous pourroient bien prouver qu'il eût fait ce long voyage.

Le lac a cela de particulier qu'il est plein d'Isles, qui sont autant de jardins de Plai-

sance qui paroissent tous verts au milieu de l'eau à cause de ces arbres fruitiers & des allées de treilles ; & parce qu'ordinairement ils sont entourez de Trembles à larges feuilles disposez de deux en deux pieds, dont les plus gros peuvent être embrassez, mais qui sont longs comme des masts de Navire, ayant un bouquet de branches seulement tout au haut comme des palmiers.

Au delà du lac, sur le panchant des Montagnes, ce n'est que maisons & jardins de plaifance, le lieu s'étant trouvé admirable pour cela, parce qu'il est en très-bel air, en vûe du Lac, des Isles & de la Ville, & qu'il est plein de sources & de ruisseaux.

Le plus beau de tous ces jardins est celui du Roi qu'on appelle Chah-limar ; du lac on y entre par un grand canal bordé de gazons ; ce canal a plus de cinq cens pas ordinaires de long, & il est entre deux larges allées de peupliers ; il conduit à un grand cabinet qui est au milieu du jardin ; où commence un autre canal bien plus magnifique, qui va tant soit peu en montant jusques à l'extrémité du jardin ; ce canal est pavé de grandes pierres de tailles ; son talut est de même

pierres que le pavé, & dans le milieu on voit une longue file de jets d'eau de quinze en quinze pas; Il y a encore d'espace en espace de grands ronds d'eau comme des réservoirs, d'où s'élèvent quantité de jets d'eau de plusieurs sortes de figures, & il se termine à un autre grand cabinet qui est presque comme le premier.

Ces cabinets, qui sont à peu près faits en Dômes, situés au milieu du canal & entourés d'eaux, & par conséquent entre ces deux grandes allées de peupliers, ont une galerie qui regne tout autour, & quatre portes à l'opposite les unes des autres, dont il y en a deux qui regardent les allées avec deux Ponts pour y passer, l'une d'un côté & l'autre de l'autre; les deux autres regardent sur les canaux opposés: Chaque cabinet est composé d'une grande chambre au milieu de quatre autres moindres chambres qui sont dans les quatre coins; tout est peint & doré par le dedans, tant la grande chambre que les petites, avec des Sentences écrites en gros & magnifiques caractères Persans: Les quatre portes sont très-riches; elles sont faites de grandes pierres avec deux colonnes qui ont été

tirées de ces anciens Temples d'Idoles que Chah-Jehan fit ruiner, on ne sait pas au vrai le prix de ces grandes pierres & colonnes, ni de quelle matiere elles sont, mais on voit bien que c'est quelque chose de précieux plus beau que le marbre & que le porfire.

De tout ce que je viens de dire on peut assez conjecturer que je suis un peu charmé de Kachemire, & que je pretens qu'il n'y a peut-être rien au monde de pareil ni de si beau pour un petit Roïaume; il meritoit encore de dominer toutes ces Montagnes circonvoisines jusqu'à la Tarrarie, & tout l'Hindoustan jusqu'à l'Isle de Ceilan, comme il a fait autrefois; & ce n'est pas sans quelque raison que les Mogols l'appellent le Paradis Terrestre des Indes, qu'Ekbar travailla tant pour s'en emparer sur les Rois naturels du pais, & que son fils Jehanguir en devint tellement amoureux qu'il ne le pouvoit quitter, & qu'il disoit quelquefois qu'il aimeroit mieux perdre tout son Roïaume que de perdre Kachemire. Aussi deslors que nous y fûmes arrivez, tous les Poëtes à l'envi les uns des autres, Kachemiris & Mogols, s'efforcèrent de faire des Poësies à la

louange de ce petit Roïaume pour les
presenter à Aureng Zebe qui les rece-
voit & les recompensoit agréablement.
Il me souvient même entre-autres qu'il
y en eut un qui exagérant la hauteur ex-
traordinaire des Montagnes qui l'envi-
ronnent, & qui le rendent comme inac-
cessible de toutes parts, disoit que c'étoit
le sommet de ces Montagnes qui étoit
cause que le Ciel se retiroit en voûte
comme il paroît ; & que Kachemire
étant le chef-d'œuvre de la Nature, & le
Roi des Royaumes du Monde, il étoit
convenable qu'il fût inaccessible, pour
pouvoir jouir d'une paix & d'une
tranquillité inébranlable, commandant
à tous sans pouvoir être commandé :
Il ajoûtoit que la raison pour laquelle
la Nature l'avoit entouré, comme j'ai
dit au commencement, de Montagnes,
dont les unes, savoir les plus hautes & les
plus éloignées, étoient en tout tems
toutes blanches couvertes de neiges,
& les plus basses & les plus proches
de la plaine, toutes vertes & couvertes
de bois, étoit parce que le Roi des Ro-
yaumes du Monde devoit être couronné
d'une Couronne très-précieuse, dont le
haut & les rayons fussent de Diamans

& le fond d'Emeraudes ; Si le Poëte eût encore ajouté (disois-je à mon Navab Danech-mend-kan qui me vouloit faire admirer toutes ces Poësies) que tous ces grands pais de Montagnes qui l'environnent , comme le petit Tibet , l'Etat du Raja Gamon , Kachguer , & Serenaguer , se doivent comprendre sous le Roïaume de Kachemire , puisque , selon les Histoires du Pais , ils en ont autrefois dépendu , & par consequent que le Gange d'un côté , l'Indus d'un autre , le Chenau d'un autre , & le Gemna d'un autre , sortent du Royaume de Kachemire ; que ces fleuves , avec tant d'autres qui en sortent , valent bien le Gizon , le Fizou & les deux autres ; & qu'enfin il eût conclu que c'étoit là assurément ce lieu là qui étoit le Paradis Terrestre plutôt qu'en Armenie ; ç'eût été , ce me semble , encore encherir davantage sur la matiere.

Les Kachemiris ont la reputation d'être tout-à-fait spirituels , beaucoup plus fins & adroits que les Indiens , & propres à la Poësie & aux Sciences autant que les Persiens ; Ils sont de plus très-laborieux & industrieux ; ils font des Palekis , des boits de lits , des cofres , des écri-

toires, des caſſetes, des culieres, & pluſieurs autres fortes de petits ouvrages qui ont une beauté toute particuliere, & qui ſe diſtribüent par toutes les Indes; ils ſçavent y donner un verni, & ſuivre & contre-faire ſi adroitement les veines d'un certain bois qui en a de fort belles, y apliquant des filets d'or, qu'il n'y a rien de plus beau: Mais ce qu'ils ont de particulier & de conſiderable, & qui attire le trafic & l'argent dans leur païs, eſt cette prodigieuſe quantité de chales qu'ils y travaillent & où ils occupent les petits enfans; ces chales ſont certaines pieces d'étofe d'une aulne & demie de long, & d'une de large ou environ, qui ſont brodées aux deux bouts d'une eſpece de broderie faite au métier d'un pied ou environ de large; les Mogols & Indiens, hommes & femmes, les portent l'Hiver ſur leur tête, les repaſſans par deſſus l'épaule gauche comme un manteau: Il ſ'en fait de deux fortes, les uns de laine du païs, qui eſt plus fine & plus delicate que celle d'Eſpagne; les autres ſont d'une laine, ou plutôt d'un poil qu'on appelle Touz qui ſe prend ſur la poitrine d'une eſpece de chevre ſauvage du grand Tibet; ceux-ci

sont bien plus chers à proportion que les autres, aussi n'y a-t'il point de Castor qui soit si molet ni si délicat; le mal est que les vers s'y mettent facilement à moins qu'on ait un soin particulier de les déplier & éventer souvent, j'en ai vu de ceux-ci que les Omerahs font faire exprés qui coûtoient jusqu'à cent cinquante Roupies; des autres qui sont de cette laine du païs, je n'en ai pas vu qui passassent cinquante Roupies.

L'on fait cette remarque sur les challes, qu'on a beau en travailler avec tout le soin possible dans Patna, dans Agra, & dans Lahor; jamais on n'en peut rendre l'étoffe si molette, ni si delicate comme dans Kachemire: On attribue communement cette délicatesse à l'eau particulière du Païs, comme on fait à Massipatan cette belle teinture de leurs chittes ou toiles peintes au pinceau, qui deviennent plus belles en les lavant.

Les Kachemiris sont encore renommés pour le beau sang; ils sont aussi bien faits que nos Européens, ne tenans même rien du visage de Tartare avec ce nez écaché, & ces petits yeux de porc, comme l'ont ceux de Kacheguer & la plupart de ceux du grand Tiber; les fem-

mes sur tout y sont très-belles ; aussi est-ce là que s'en fournissent la plupart des Etrangers nouveaux venus à la Cour du Mogol , afin de pouvoir faire des enfans qui soient plus blanes que les Indiens , & qui puissent ainsi passer pour vrais Mogols ; & certainement si l'on peut juger de la beauté des femmes qui sont plus cachées & retirées , par celles du menu peuple qu'on rencontre dans les rues & qu'on voit dans les boutiques , on doit croire qu'il y en a de très belles. A Lahor, où elles sont en renom d'être de belle taille , menuës de corps, & les plus belles brunes des Indes, comme elles le sont effectivement , je me servis d'un artifice ordinaire aux Mogols , qui est de suivre quelque Elefant, principalement de ceux qui sont richement enharnachez , car aussi-tôt qu'elles entendent ces deux sonnettes d'argent qui leur pendent des deux côtez , elles mettent toutes la tête aux fenêtres : Je me suis servi ici du même artifice , & d'un autre encore qui m'a bien mieux réussi ; il étoit de l'invention d'un vieil & fameux maître d'Ecole que j'avois pris pour m'aider à entendre un Poëte Persien : Il me fit acheter

quantité de confitures , & comme il étoit connu & qu'il avoit l'entrée par tout, il me mena en plus de quinze maisons , disant que j'étois son parent, nouveau venu de Perse , que j'étois riche & à marier ; aussi-tôt que nous entrions dans une maison il distribuoit des confitures aux enfans , & incontinent tout accouroit autour de nous , femmes, & filles , grandes & petites , pour en attraper leur part , ou pour se faire voir ; Cette sole curiosité ne laissa pas de me coûter quelques bonnes Roupies , mais aussi je ne doutai plus que dans Kachemire il n'y eut d'aussi beaux visages qu'en aucun lieu de l'Europe.

Il ne me reste plus qu'à vous faire part de ce que j'ai remarqué de plus considérable entre les Montagnes depuis Bember jusques ici (ce qui est peut-être par où je devois avoir commencé) & après vous avoir rendu compte de quelques autres petits voyages que j'ai été obligé de faire dans divers endroits de ce Royaume , vous apprendre tout ce que je puis sçavoir du reste des Montagnes circonvoisines.

Pour ce qui est donc premierement de nôtre voiage de Bember jusques ici,

ce m'a été une chose assez surprenante de me voir dès la première nuit que nous partîmes de Bember, & que nous entrâmes dans les Montagnes, passer d'une Zone torride à une tempérée; car nous n'eûmes pas plutôt monté cette affreuse muraille du monde, je veux dire cette haute & escarpée, noire & pelée montagne de Bember, qu'en descendant de l'autre côté nous trouvâmes un air supportable, plus frais, plus doux, & plus temperé; mais ce qui m'a surpris davantage dans ces Montagnes, c'est de m'être trouvé tout d'un coup comme transporté des Indes en Europe; car à voir la terre couverte de toutes nos plantes & arbrisseaux, excepté l'hislope, le rin, la marjolaine & le romarin, je m'imaginois être en quelques-unes de nos Montagnes d'Auvergne, au milieu d'une Forêt de toutes nos espèces d'arbres, de sapins, de chênes verts, d'ormeaux, de platanes, & j'en étois d'autant plus étonné que dans ces Campagnes brûlantes de l'Hindoustan, d'où je venois, je n'avois presque rien vu de tout cela.

Ceci entre autres choses me surprit à l'égard des plantes, qu'à une journée

& demie de Bember je trouvai une Montagne qui en étoit couverte des deux cô-
tez , mais avec cette différence que dans
le côté de la Montagne qui étoit exposé
au Midi vers les Indes , c'étoit un mé-
lange de plantes Indiennes & Euro-
péennes , & dans celui qui étoit ex-
posé au Nord , je n'y en remarquai que
d'Européennes , comme si le premier
côté eût participé de l'air & de la tem-
perature d'Europe & des Indes , & que
celui qui étoit exposé au Nord eût été
tout Européen.

Au regard des Arbres j'admirois cer-
te suite naturelle de generations , & de
corruptions , j'en voyois en bas dans ces
precipices, où jamais homme ne fut, des
centaines qui tomboient ou étoient tom-
bez les uns sur les autres, morts & à demi
pourris de vielleſſe , & d'autres jeunes &
frais qui renaïssoient du pied de ceux qui
étoient morts ; j'en voyois même quel-
ques-uns de brûlez ; soit qu'ils eussent
été frappez de la foudre ; soit que dans le
cœur de l'Eté ils se fussent enflâmez se
frotant les uns contre les autres , étans
agitez par quelque vent chaud & furieux ;
soit , comme disent les gens du Pais,
que le feu s'y prenne enfin de lui-mê-

me quand ils sont devenus vieux & secs.

J'admirois encore ces Cascades naturelles & sans artifice que nous trouvions entre ces Rochers : Nous en rencontrâmes une entre-autres si admirable , que sans doute elle n'a point de pareille. On voit de loin du panchant d'une haute Montagne descendre un torrent d'eau par un long canal sombre & couvert d'arbres , & se precipiter tout d'un coup en bas d'un Rocher droit & escarpé d'une hauteur prodigieuse , avec un bruit qui étourdit les oreilles comme une petite Catadupe : Un grand Theatre étoit dressé tout proche sur un Rocher que Jehan Guire fit aplanir exprés , afin que la Cour en passant s'y pût reposer, & pût de là considérer à son aise ce merveilleux Ouvrage de la Nature, qui, aussi bien que ces vieux arbres dont je viens de parler, semble ressentir quelque chose de grande antiquité , & de cette premiere naissance du monde.

Tous ces divertissemens furent mêlez d'un étrange accident. Le jour que le Roi montoit la montagne du Pirepenjale , qui est la plus haute de toutes , & d'où l'on commence à découvrir de loin le païs de Kachemire ; le jour , dis-je,

qu'il montoit cette Montagne, suivi d'une longue file d'Elefans où étoient les femmes dans des Mixdembers & Embarris, un de ces Elefans fut saisi de peur, en considerant, disent les Indiens, la montée qui étoit très-longue & très-droite, & se mit à reculer sur celui qui le suivoit, celui-là sur l'autre, & cet autre sur un autre, & ainsi jusques à quinze, en sorte que pas un ne pouvant se tourner dans ce chemin qui étoit extrêmement roide & étroit, ils culbuterent tous dans le precipice; le bonheur voulut pour ces pauvres femmes que le precipice n'étoit pas fort escarpé, & qu'ainsi il n'y en eut que trois ou quatre de tuées, mais les quinze Elefans y demeurèrent: Une fois que ces grosses masses tombent dessous ces lourds fardeaux dont on les charge, elles ne s'en relevent jamais quand ce seroit dans un très-beau chemin: Nous les vîmes deux jours après en passant, & j'en remarquai quelques-uns qui remuoient encore la trompe: Cet accident mit toute l'Armée, qui marchoit depuis quatre journées en file selon son ordre le long des Montagnes, en très-grand embarras, parce que pour retirer ces femmes & tout ce debris, on fit faire halte,

qui dura tout le reste du jour & toute la nuit, chacun étant obligé de s'arrêter où il se trouvoit, parce qu'il étoit impossible en plusieurs endroits d'avancer, ni de reculer, & que personne n'avoit près de soi ses Crocheteurs qui portoient la tente & ses vivres : Pour moi je ne la passai pas des plus mal, ayant trouvé moyen de grimper hors du chemin, & d'y acommoder un petit lieu pour m'y coucher & pour mon cheval ; & pour ma bonne fortune, un de mes valets, qui me suivoit avoit un peu de pain que nous partageâmes ensemble. Il me souvient que ce fut là qu'en remuant des pierres nous trouvâmes un gros scorpion noir, qu'un jeune Mogol de mes amis mit & pressa en sa main, mit dans celle de mon valet, & puis enfin dans la mienne sans qu'il nous piquât ; ce jeune Cavalier disoit qu'il l'avoit charmé, comme il avoit fait autrefois beaucoup d'autres, par un passage de l'Alcoran qu'il ne me voulut pas enseigner, parce que la puissance de charmer, disoit-il, passeroit à moi en le quitant, comme elle avoit passé en lui, en quitant celui qui le lui avoit appris.

En traversant cette même Montagne

du Pire-penjale, où étoient tombez les Elefans, trois choses rapellerent mes anciennes pensées philosophiques. La première, qu'en moins d'une heure nous expérimentâmes l'Été & l'Hiver; car en montant nous suions à grosses gouttes, tout le monde marchant à pied avec un Soleil qui brûloit; & lors que nous fûmes sur le sommet de la Montagne, nous trouvâmes encore les neiges glacées qu'on avoit coupées pour faire faire le chemin; un verglas ou petite pluie glacée tomboit, & il souffloit un vent si froid que tout le monde trembloit & s'enfuyoit, principalement les pauvres Indiens, qui n'avoient la plupart jamais vû de glace ni de neige, ni senti un tel froid.

La seconde, c'est que je rencontraï en moins de deux cens pas deux vents en tout contraires; l'un de Nord qui me donnoit dans le nez en montant, principalement quand j'arrivai proche du sommet, & un de Midi qui me donnoit à dos en descendant; comme si cette Montagne eût poussé de tous côtez une exhalaison de ses entrailles, qui venant à sortir, eût fait un vent qui eût descendu & pris son cours dans ces deux valons oposez.

La troisième, fut la rencontre d'un vieil Hermite, qui étoit sur le sommet de cette Montagne depuis le tems de Jehan-Guire, & duquel on ne savoit point la Religion, quoi qu'à ce qu'on dit, il fit des miracles, qu'il fit tonner étrangement quand il vouloit, & qu'il excitât des orages de grêle, de neige, de pluie, & de vent: Son visage tenoit quelque chose de sauvage, aussi bien que sa longue & large barbe blanche & mal peignée, il demandoit l'aumône fierement, laissoit prendre de l'eau dans des Tasses de terre qu'il avoit arrangées sur une grande pierre, faisoit signe de la main qu'on passât vite sans s'arrêter, & grondoit contre ceux qui faisoient du bruit; parce que, me dit-il, après que j'eus entré dans sa cavetne, & lui eus un peu adouci le visage avec une demi Ronpie que je lui mis bien humblement dans la main: le bruit excite ici des orages & des tempêtes furieuses; Aureng-Zebe, ajouta-t-il, a très bien fait de suivre mon conseil, & de ne permettre pas qu'on en fit; Chah-Jehan en a toujours usé de même, & Jehan-Guire pour s'être une fois moqué de mes avis, & avoir fait sonner les Trompettes & donner des Timbales, y a pensé périr.

A l'égard des petits Voyages que j'ai faits dans divers quartiers de ce Royaume, voici ce que j'ai à vous en dire. Nous ne fûmes pas plutôt arrivés à Kachemire, que mon Navab Danechmendkan m'envoïa, avec un de ses Cavaliers, pour escorter un homme du Pais à une des extrémités de ce Royaume, à trois petites journées d'ici, sur le rapport qu'on lui fit que c'étoit le vrai tems pour voir les Merveilles (car c'est ainsi qu'on en parle) d'une fontaine qui est de ce côté-là. Ces Merveilles sont, qu'au mois de Mai, tems auquel les neiges ne viennent que de fondre, cette fontaine environ l'espace de quinze jours fluë & s'arrête reglement trois fois le jour, sur la pointe du jour, sur le midi, & sur la nuit : Son flux est pour l'ordinaire de trois quarts d'heures peu plus ou peu moins, & assez abondant pour remplir un Reservoir en quarré avec des degrez pour descendre jusques en bas, qui a dix ou douze pieds de largeur ou environ, & autant de profondeur. Après les quinze premiers jours son cours commence à n'être plus si réglé, ni si abondant, & enfin après un mois ou environ elle s'arrête tout-à-fait & ne coule

plus le reste de l'année, si ce n'est pendant quelques grandes & longues pluyes qu'elle coule sans cesse & sans regle comme les autres fontaines. Les Gentils ont là sur le bord du réservoir un petit Dcû-ra ou Temple d'Idole de Brare, qui est un de leurs Dcûtas ou fausses Divinitez, & c'est pour cela qu'ils appellent cette fontaine Send-brari, comme qui diroit eaux de Brare, & qu'ils viennent là de toutes parts en pelerinage pour se baigner & se santifier dans cette eau miraculeuse. Ils font sur l'origine de cette eau plusieurs fables que je ne vous rapporterai point, parce que je n'y vois aucune ombre de verité. Pendant cinq ou six jours que je demeurai-là, je fis tous mes efforts pour trouver la raison de cette Merveille; je considérai attentivement la situation de la Montagne au pied de laquelle est la fontaine; je montai tout au haut avec beaucoup de peine, cherchant & furetant de tous côtez; je remarquai qu'elle s'étend en long au Nord au Midi, qu'elle est séparée des autres Montagnes qui néanmoins en sont fort proche, qu'elle est en forme de dos d'âne, que son sommet, qui est très-long, n'a guère que cent pas dans l'endroit où

il est le plus large, qu'un des côtez de la Montagne, qui n'est couvert que d'herbe verte, est exposé au Levant, le Soleil néanmoins ne le pouvant voir que sur les huit heures du matin à cause des autres Montagnes opposées, & enfin que l'autre côté qui est exposé au Couchant est couvert d'arbres & de buissons. Tout cela considéré, je me suis imaginé que la chaleur du Soleil, avec la situation particulière & la disposition intérieure de la Montagne, pourroient bien être les causes de ce prétendu miracle, que le Soleil du matin venant à donner fortement sur ce côté qui lui est opposé, l'échauffe, & fait fondre une partie des eaux gelées, qui durant l'Hiver, que tout étoit couvert de neige, s'étoient insinuées au dedans de la terre de la Montagne; que ces eaux venant à pénétrer & couler en bas peu à peu jusques à certaines couches ou tables de roches vives, qui les retiennent & conduisent vers la source de la fontaine, produisent le flux du Midi, que le même Soleil s'élevant au Midi & quittant ce côté qui se refroidit, pour frapper de ses rayons comme à plomb sur le sommet qu'il échauffe, fait encore fondre de semblables eaux ge-

lées qui descendent de même peu à peu comme les autres , mais par d'autres circuits , jusques à ces couches de roches , & font le flux du soir ; & qu'enfin le Soleil échauffant de même le côté Occidental, produit le même effet, & cause le troisième flux , à savoir celui du matin, lequel est plus lent que les deux autres, ou parce que ce côté Occidental est éloigné de l'Oriental où est la source, ou parce qu'étant couvert de bois , il ne s'échauffe pas si vite, ou bien à raison de la froideur de la nuit. Or je trouvois que mon imagination étoit d'autant plus raisonnable , qu'elle semble s'accorder avec ce qu'on dit , que dans les premiers jours l'eau vient en plus grande abondance que sur les derniers ; qu'elle vient enfin à s'arrêter & à ne couler plus du tout ; comme si dans le commencement il y avoit de ces eaux gelées dans la terre en plus grande quantité que sur la fin : Elle semble encore s'accorder avec ce qu'on a remarqué qu'il y a des jours dans le commencement même , qu'un flux se trouve plus abondant que l'autre , & quelquefois à midi plus qu'au soir ou au matin , ou au matin plus qu'à midi ; ne se pouvant faire qu'il

ne se trouve des jours plus chauds les uns que les autres , ou qu'il ne s'élève quelques nuages qui interrompent cette égalité de chaleur , & rendent par conséquent les flux inégaux.

En revenant de Send-brati je me détournai un peu du grand chemin pour aller coucher à Achiavel , qui est un lieu de plaisance des anciens Rois de Kachemire , & à présent du Grand Mogol ; Ce qui en fait la principale beauté c'est une fontaine dont l'eau se disperse par dehors de tous côtez à l'entour du bâtiment qui n'est pas laid , & dans les jardins par cent canaux ; elle sort de terre comme si elle remontoit & rejaillissoit du fond d'un puits avec violence & bouillonnement & en telle abondance qu'on la pourroit plutôt appeler Riviere que Fontaine ; l'eau en est admirablement bonne , & est tellement froide qu'on n'y peut presque souffrir la main ; le jardin est très-beau , par ses allées , par la grande quantité d'arbres fruitiers , pommiers , poiriers , pruniers , abricotiers & cerisiers , & par quantité de jets d'eau de plusieurs sortes de figures , & de Reservoirs pleins de poissons , & enfin par une espee de Cascade fort haute , qui en tombant

fait une grande Nape de trente ou quarante pas de long dont l'effet est admirable, particulièrement la nuit, lors que l'on a mis par dessous cette Nape d'eau une infinité de petites lampes qui s'ajustent dans des trous faits exprès dans la muraille, ce qui est d'une très-grande beauté.

D'Achiavel je me détournai encore un peu de mon chemin pour passer par un autre Jardin Royal qui est aussi très-beau, & dans lequel on trouve les mêmes agrémens qu'à celui d'Achiavel ; mais il a ceci de particulier, que l'on trouve dans l'un de ses canaux des poissons qui viennent quand on les appelle & qu'on leur jette du pain, dont les plus grands ont des anneaux d'or annez avec des inscriptions autour, qu'on dit que leur fit arracher cette fameuse Nour-mehalle la femme de Jehan-Guire, l'ayeul d'Aureng-Zebe.

Aussi tôt que je fus de retour de Sendbrari, Danechmend-xan assez content de mon voyage m'en fit entreprendre un autre pour aller voir un Miracle assuré, à ce qu'il disoit, qui me devoit bientôt faire changer de Religion pour me faire Musulman. Va-t'en, me dit-il,

à Baramoulai ; il n'y a pas plus loin que d'ici à Send-brari , tu trouveras là une Mosquée où est le tombeau d'un de nos fameux Pires ou Saints Derviches , qui fait encore tous les jours des miracles dans la guérison des malades qui s'y rendent de tous côtez ; peut-être que tu ne croiras rien de toutes ces guérisons miraculeuses que tu pourras voir, mais du moins croiras-tu à un miracle qui se fait tous les jours & que tu verras devant tes yeux ; c'est d'une grosse pierre ronde , que l'homme le plus fort ne sauroit qu'à peine un peu soulever de terre, & qu'onze hommes néanmoins, en intercedant le Saint , enlèvent comme si c'étoit une paille avec le bout de leurs onze doigts , sans peine aucune & sans en sentir aucun poids : Je me mis donc en chemin avec mon Cavalier ordinaire & mon homme du Pays , & me rendis à Baramoulai , je trouvai un assez agréable endroit, la Mosquée est assez bien bâtie , le tombeau du Saint prétendu bien orné , & tout autour il y avoit quantité de gens en grande dévotion qui se disoient malades ; proche de la Mosquée étoit une Cuisine avec de grandes chaudières de fondation pleines de chair

& de ris , qui étoient , à mon avis , l'aimant qui attiroit les malades , & le miracle qui les guérissoit ; d'un autre côté étoit le jardin & les chambres des Mullahs qui passent là doucement leur vie à l'ombre de cette sainteté miraculeuse du Pire qu'ils ne manquent pas de bien faire valoir : Mais comme je suis toujours malheureux en semblables occasions , il ne fit point de miracle ce jour-là sur les malades. Pour ce qui est de la grosse pierre ronde qui étoit la grande affaire , onze fourbes de ces Mullahs s'arrangeoient autour bien pressés , qui avec leurs Cabaïes ou vestes longues empêchoient de voir clairement de quelle façon ils la prenoient & la soulevoient, disans tous néanmoins qu'ils ne la renoient que par le bout d'un de leurs doigts , & qu'elle étoit legere comme une plume ; pour moi qui ouvris bien les yeux & qui y regardois de bien près , je m'apercevois assez qu'ils faisoient grand effort , & il me sembloit qu'ils y ajoûtoient le ponce , qu'ils tenoient bien ferme sur le second doigt plié & serré , & néanmoins je ne jallois pas de crier comme les Mullahs & tous les assistans, Karamet, Karamet , miracle,

miracle , donnant en même tems une Roupie pour les Mullahs , & les priant bien devotieusement, de me faire cette grace que je pûsse être une fois un des onze qui souleveroient cette pierre ; ils eurent assez de peine à s'y résoudre, mais comme je leur jetai une seconde Roupie , & que je témoignois être pleinement persuadé de la vérité du Miracle, un des onze me quitta sa place. Ils s'imaginoient sans doute que dix d'entr'eux joints ensemble suffiroient ; quand même je n'y ferois pas grand effort, & qu'ils se rangeroient & se presseroient si bien, que je ne m'apercevrais de rien ; mais ils furent bien trompez , quand la pierre , que je ne voulois soutenir qu'avec le bout du doigt seulement, panchoit & tomboit toujours de mon côté , jusqu'à ce qu'enfin je vis qu'il étoit tems d'y mettre le ponce & le doigt bien ferme & bien serré comme eux , & ainsi nous l'enlevâmes de terre , mais ce fut avec beaucoup de peine ; néanmoins comme je vis que tout le monde me regardoit de travers & qu'on ne savoit quel homme j'étois , je ne laissai pas de crier encore karamet comme les autres , & de jet-

ter encore une autre Roupie de crainte d'être lapidé, & m'étant retiré de là tout doucement, je montai au plus vite à cheval sans boire ni manger, & laissai-là le Saint & ses miracles, considérant en passant cette fameuse ouverture qui donne issuë à toutes les eaux du Royaume, dont j'ai déjà dit un mot au commencement de cette Lettre.

Je quitai encore mon chemin pour m'approcher d'un grand lac que je voyois de loin, au milieu duquel passe la Riviere qui s'en va à Baramoulai. Il est plein de poissons, & sur tout d'anguilles & couvert de canards & d'oyes sauvages, & de plusieurs sortes d'oiseaux de riviere; c'est là que le Gouverneur vient l'Hiver, lorsqu'il en est couvert, pour prendre le divertissement de la Chasse. Au milieu de ce lac il y a un Hermitage avec son petit jardin, qui, à ce qu'on dit, flotte miraculeusement sur l'eau, & où l'Hermite passe sa vie sans en sortir. L'on fait encore mille sorts contes là-dessus qui ne meritent pas d'être rapportez, hormis peut-être ce que quelques-uns m'ont dit, que ce fut un de ces anciens Rois de Kachemire qui par curiosité le fit bâtir sur de

grosses poutres attachées les unes aux autres.

De là je m'en allai chercher une fontaine qui a bien aussi quelque chose d'assez rare; elle bouillonne doucement, monte avec quelque petite impetuosité, fait de petites bules pleines d'air, & amène à la superficie un certain petit sable fort fin & fort délicat qui retourne de même qu'il est venu, l'eau s'arrêtant un moment après cela sans bouillonner & sans amener de sable, & puis après recommençant tout de nouveau comme auparavant, & continuant ainsi son mouvement par intervalles qui ne sont pas reglez. Or la Merveille, dit-on, consiste en ce que le moindre bruit qu'on fasse en parlant, ou en frappant du pied contre terre, meut l'eau & la fait couler & bouillonner comme j'ai dit: néanmoins je remarquai clairement que le parler, ni le fraper n'y font rien, & qu'elle se meut aussi bien quand on ne dit mot, que quand on parle ou qu'on frappe du pied. Pour vous en dire à cette heure la véritable cause, il faudroit y avoir mieux pensé que je n'ai fait, si ce n'est qu'on voulût dire que le sable en retombant vient à boucher le canal étroit de cette petite & foible source,

jusqu'à ce que l'eau se trouvant comme rabatuë & reserrée, fasse un effort pour le faire remonter & se dégager ; ou plutôt, que quelque vent engagé dans le canal de la source sortiroit à reprises comme il arrive dans les fontaines artistielles.

Après avoir considéré cette fontaine nous entrâmes dans les Montagnes pour voir un grand lac où il y a de la glace en Été, dont les vents font & défont des monceaux comme une petite mer glaciale ; & puis nous passâmes par un certain lieu qu'on appelle Sengsafed, qui veut dire pierre blanche ; il est fameux parce que tout l'Été il est rempli de toutes sortes de fleurs comme un parterre, & qu'on a remarqué de tout tems que quand il y va beaucoup de monde qui fait grand bruit & qui agite beaucoup l'air, il survient incontinent une grande pluie ; quoi qu'il en soit, il est constant que ces années passées que Chah Jehan y alla, il y pensa périr par la grande & extraordinaire pluie qui y survint, quoi qu'il y eût un commandement de ne faire que le moins de bruit que l'on pourroit ; cela convenoit avec ce que mon Hermite de Pirc-penjale m'avoit dit,

Jé m'en allois delà passer à une Grotte de congelations merveilleuses qui est à deux journées de là , mais j'eus nouvelles que depuis le long tems que j'étois absent mon Navab étoit en peine de moi.

Pour ce qui est de l'état des Montagnes circonvoisines ; j'ai depuis que nous sommes ici fait tout mon possible pour m'en instruire , mais je vois que je n'ai guere profité , pour ne trouver pas des gens qui remarquent les choses & qui aient l'intelligence qui seroit à souhaiter ; néanmoins je ne laisserai pas de vous dire ce que j'en ai appris.

Les Marchands de Kachemire , qui vont tous les ans de Montagne en Montagne amassans les fines laines pour faire ces chales dont j'ai parlé , conviennent tous qu'entre les Montagnes qui dépendent encore de Kachemire , il se rencontre de très beaux endroits de païs , & qu'entre-autres il y en a un qui paie son tribut en cuirs & en laines que le Gouverneur envoie prendre tous les ans , où les femmes sont extrêmement belles , chastes & laborieuses ; qu'il y en a encore un autre plus éloigné de Kachemire qui paie aussi son tribut en cuirs & en lai-

nes qui a de fort jolies petites plaines fertiles, & des vallons très-agreables; & où il se trouve des bleds, des ris, des pommes, des poires, des abricots & des melons excellens, & même des raisins dont il se fait de très-bons vins, les habitans ont quelquefois refusé de payer le tribut, se confians sur ce que le pays est de très-difficile accès, mais on a toujours trouvé le moyen d'y entrer & de les réduire. Ces mêmes Marchands conviennent encore qu'entre les autres Montagnes, plus éloignées & qui ne dépendent plus de Kachemire, il se rencontre de même de fort agreables contrées, peuplées de gens blancs & bien faits, mais qui ne sortent presque jamais de là, dont il y en a qui n'ont point de Rois & qui n'ont même point de Religion qu'on ait pu découvrir, si ce n'est que quelques-uns ne mangent point de poisson, le croyant impur.

J'ajouterais ce que me racontoit ces jours passez un bon vieillard qui avoit épousé une femme de l'ancienne famille des Rois de Kachemire : Il me dit que dans le tems que Jehan-Quire fit une si exacte recherche de tous ceux qui étoient de cette famille, il eut

peur d'être pris , & qu'il s'enfuit avec trois-serviteurs au travers de ces Montagnes , sans savoir presque où il alloit , qu'errant ainsi il se trouva enfin dans un fort beau petit canton , où lors qu'on scût quel il étoit, les habitans le vinrent visiter & lui firent des presens , & que pour comble de caresses ils lui amenèrent sur le soir les plus belles de leurs filles , le priant d'en choisir une pour dormir avec elle , parce qu'ils souhaitoient d'avoir de son sang : Que passant delà dans un autre canton qui n'étoit pas fort éloigné , on le vint aussi visiter avec des presens , mais que la courtoisie du soir fut dissemblable de celle de l'autre, en ce que les habitans lui amenèrent leurs propres femmes, soutenant que ceux de l'autre canton étoient des bêtes, parce que son sang ne demeureroit pas dans leur maison , veu que les filles emporteroient l'enfant avec elles dans la maison de celui avec lequel elles seroient mariées.

J'ajouterais encore qu'il y a quelques années que la dissension s'étant mise dans la famille du Roi du petit Tibet qui confine avec Kachemire , un des pretendans à la Couronne apella secre-

tement à son secours le Gouverneur de Kachemire , qui par ordre de Chah-Jehan l'assista puissamment , fit mourir, ou mit en fuite les autres prétendans , & laissa celui-ci en possession du pais , à la charge d'un tribut annuel qui se paie-roit en cristal, en muse & en laines : Ce Roitelet n'a pû se dispenser de venir en personne voir Aureng Zébe avec quel-ques présens de ces choses que je viens de dire; mais il avoit un si misérable train, que je ne l'aurois jamais pris pour ce qu'il étoit , mon Navab lui donna à dî-ner pour le mieux entretenir de l'état de ses Montagnes : J'entendois qu'il di-soit que son Pais du côté de l'Orient confine avec le grand Tibet ; qu'il pou-voit avoir trente ou quarante lieues de large ; que véritablement il avoit quel-que peu de cristal , quelque peu de muse & de laines , mais que du reste il étoit fort pauvre , & qu'il n'y avoit point de mines d'or comme l'on disoit ; qu'il y avoit en certains endroits de fort bons fruits & sur tout d'excellens melons ; que l'Hiver y étoit extrêmement grand & fâcheux à cause des neiges, & que le peu-ple , qui par le passé étoit Gentil , s'étoit fait presque tout Mahumetan.

comme lui, à favoir de cette Seûte qu'on appelle Chia, qui est celle de toute la Perse.

De plus qu'il y a dix-sept ou dix-huit ans que Chah-Jehan tâcha de s'emparer du Roïaume du grand Tibet comme avoient fait autrefois les Rois de Kachemire; que son Armée après seize jours de marche très-difficile, toujours entre les Montagnes, assiegea un Château qu'elle prit, qu'il ne lui restoit plus qu'à passer une riviere qui est fameuse & extrêmement rapide, & s'en aller droit à la Ville Capitale qu'on auroit facilement emportée, tout le Roïaume étant dans l'épouvante; mais que la saison étant fort avancée, le Gouverneur de Kachemire, qui étoit le General de l'Armée, eut crainte d'être surpris par les neiges, & s'en retourna laissant dans ce Château une garnison, qui, soit qu'elle eût peur de l'ennemi, ou qu'elle n'eût pas de provision suffisantes, l'abandonna incontinent, ce qui rompit le dessein qu'avoit le Gouverneur de retourner au Printems. Maintenant que le Roi de ce grand Tibet a sçu qu'Aureng-Zebe est à Kachemire & qu'il le menace de la guerre, il lui a envoyé un

Ambassadeur avec des presens du païs du cristal , de ces cheres queue's blanches de certaines vaches particulieres de ce pays-là qu'on atache par ornement aux oreilles des Elefans , de quantité de musc , & d'une pierre de Jachen qui est de grand prix , parce qu'elle est d'une grandeur extraordinaire : Ce Jachen est une pierre verdâtre avec des veines blanches , qui est si dure qu'on ne la travaille qu'avec la poudre de diamant & qui est fort estimée à la Cour du Mogol ; on en fait des tasses & autres vases , comme j'en ai, enrichis d'or en filets d'un travail tout particulier avec des pierrieres. Le train de cet Ambassadeur consistoit en trois ou quatre Cavaliers , & en dix ou douze grands hommes secs & maigres avec trois ou quatre poils de barbe comme les Chinois , & de simples bonnets rouges comme nos Mariniers , le reste des habits à proportion , veritablement je crois qu'il y en avoit quatre ou cinq qui avoient des épées , mais le reste marchoit après l'Ambassadeur sans verges ni bâtons. Il traita avec Aureng-Zebe de la part de son Maître , promettant qu'il souffriroit que dans la Ville Capitale il seroit bâti une Mosquée , dans la

quelle la priere se feroit à la Mahumetane ; que la monnoye qui se feroit désormais seroit marquée d'un côté au coin d'Aureng-Zebe , & qu'il lui payeroit un certain tribut tous les ans ; mais on croit que dès que ce Roi sçaura qu'Aureng-Zebe sera hors de Kachemire , il se moquera de tout ce Traité comme il a déjà fait autrefois de celui qu'il avoit fait avec Chah-Jehan.

Cet Ambassadeur avoit amené avec soi un Medecin qu'on disoit être du Royaume de Lassa & de Tribu Lami , ou Lama , qui est la Tribu des gens de Loi de ce pais-là , comme est celle des Brahmens dans les Indes , avec cette différence que les Brahmens des Indes n'ont point de Calife ou Pontife , & que ceux-là en ont un, que non seulement le Royaume de Lassa reconnoît pour tel, mais encore toute la Tartarie , & qui est honoré & respecté comme quelque chose de Divin. Ce Medecin avoit un Livre de receptes qu'il ne me voulut jamais vendre ; l'écriture , à la voir de loin, avoit quelque air de la nôtre ; Nous lui fîmes commencer à écrire l'Alphabet , mais il écrivoit si lentement, & son écriture étoit si mauvaise au regard

de celle de son Livre que nous jugeâmes d'abord qu'il falloit que ce fût un pauvre Docteur. Il étoit fort attaché à la Metempsychose, il en faisoit d'admirables contes; entre-autres il disoit que son grand Lama, que lors qu'il étoit vieil & prêt de mourir il fit assembler son Conseil, & declara qu'il s'en alloit passer dans le corps d'un petit enfant qui étoit né depuis peu; qu'on éleva cet enfant avec grand soin, & quand il eut environ six ou sept ans on lui apporta quantité de meubles & de hardes qui étoient à des particuliers pêle-mêle avec les siennes, & qu'il distingua très-bien celles qui étoient ou avoient été à lui, d'avec les autres; ce qui étoit, disoit-il, une preuve authentique de la Metempsychose; pour moi je crus d'abord qu'il se railloit, mais je reconnus enfin qu'il le disoit du meilleur sens qu'il eût; je le fus voir une fois chez l'Ambassadeur avec un Marchand de Kachemire qui sçavoit la langue du Tibet & qui me servoit d'Interprète; je feignois que c'étoit pour acheter de certaines étofes qu'il avoit apportées pour vendre, qui étoient des espèces de ratines d'un pied de larges ou environ; mais c'étoit en effet pour tâcher

d'apprendre quelque chose de ces Païs-là, néanmoins je n'en pûs pas tirer grand-chose ; Il me disoit seulement en general que tout ce Roïaume du grand Tibet étoit au prix du sien un miserable Païs, plein de neiges plus de cinq mois de l'année, que son Roi faisoit souvent la guerre avec les Tartares ; mais il ne me put jamais distinguer quels Tartares c'étoient : Enfin après lui avoir fait quantité de questions sans en pouvoir tirer d'éclaircissement, je vis que je perdois mon tems avec lui.

Voici une autre chose qui est si constante que personne n'en doute ici ; il n'y a pas encore vingt ans qu'il partoit tous les ans de Kachemire des Caravanes qui traversoient toutes ces Montagnes du grand Tibet, entroient dans la Tartarie, & se rendoient en trois mois ou environ à Catai, quoi qu'il y ait de très-mauvais passages & des torrens très-rapides qu'on passe sur des cordes qui sont tenduës d'un Rocher à un autre ; ces Caravanes raportoient du musc, du bois de Chine, de la Rhubarbe & du Mami-ron qui est une petite racine très-bonne pour le mal des yeux ; en repassant par le grand Tibet elles se chargeoient aussi des

marchandises du Pais, de musc, de cristal & de Jachen, & sur tout de quantité de laines très-fines de deux sortes, l'une de brebis, & de cette autre qu'on appelle Touz, qui est plutôt, comme j'ai dit un poil aprochant de nôtre Castor qu'une laine; mais depuis cette entreprise que fit Chah-Jehan de ce côté-là, le Roi du grand Tibet a entierement fermé le chemin, & ne permet que personne du côté de Kachemire entre dans son Pais; & c'est pour cela que les Caravanes partent à présent de Patna sur le Gange pour ne passer point par dessus ses terres, les laissant à la gauche, & gagnant droit le Royaume de Lassa.

Touchant ce Roïaume qui s'appelle ici Kacheguer, ce qui est à mon avis ce que nos Cartes disent Kascar, voici ce que j'en ai pu apprendre par des Marchands du Pais même, qui sçachans qu'Aureng Z be devoit demeurer quelque tems à Kachemire, y étoient venus avec quantité d'Esclaves, filles & garçons, qu'ils vouloient vendre; ils disent que le Roïaume de Kacheguer est à l'Orient de Kachemire tirant un peu au Septentrion; que le plus court chemin seroit d'aller droit au grand Tibet, mais que le pas-

sage étant fermé, ils étoient obligez de
 prendre par le petit Tibet; que premie-
 rement ils s'en alloient à une petite Ville
 qui s'appelle Gourtche, qui est la dernière
 Ville dependante de kachemire, & à
 quatre journées de la Ville de kachemi-
 re; que de là en huit jours de chemin ils
 alloient à Eskerdou, qui est la Ville Ca-
 pitale du Roi du petit Tibet; & de là
 en deux jours à une petite Ville nom-
 mée Cheker, qui est encore du petit
 Tibet, & qui est située sur une riviero
 fameuse pour être fort medicinale;
 qu'en quinze jours ils passoient à une
 grande forêt qui est sur les confins du pe-
 tit Tibet, & en quinze autres jours à ka-
 cheguer petite Ville, qui a été autrefois
 la demeure du Roi de kacheguer, au
 lieu que c'est à present Jourcend qui est
 un peu plus vers le Septentrion, & à dix
 journées de kacheguer. Ils ajoûtoient
 que de la Ville de kacheguer à katai
 il n'y a pas plus de deux mois de che-
 min; qu'il y va tous les ans des Carava-
 nes qui raportent de toutes les sortes de
 marchandises que j'ai dit, & qui pas-
 sent en Perse par l'Usbek, comme il y
 en a d'autres qui de katai passent à Pa-
 na dans l'Hindoustan. Ils ajoûtoient

encore que de Kacheguer pour allet à Katai , il falloit gagner une Ville qui est à huit journées de Coten , qui est la dernière Ville du Royaume de Kacheguer ; que les chemins de Kachemire à Kacheguer sont fort difficiles ; qu'il y a entre autres un endroit où dans quelque tems que ce soit il faut marcher environ un quart de lieue sur la glace. C'est tout ce que j'ai pû apprendre de ces quartiers-là ; veritablement cela est bien confus & bien peu de chose , mais on trouvera que c'est encore beaucoup si l'on considere que j'avois à faire à des gens qui sont si ignorans , qu'ils ne savent presque donner raison d'aucune chose ; & à des Interpretes , qui , la plûpart du tems , ne savent pas faire comprendre les interrogations , ni expliquer la Réponse qu'on leur donne. Je pensois finir ici cette Lettre ou plutôt ce Livre , & prendre congé de vous jusqu'à Dehli où nous allons bien-tôt retourner ; mais puisque je suis en train d'écrire & que j'ai quelque loisir , je m'en vai tâcher de satisfaire aux cinq Demâdes que vous me faites dans vôtre dernière Lettre de la part de Monsieur Thevenot , cét illustre Curieux , qui nous donne tous

les jours plus de découvertes sans sortir de son Cabinet , que nous n'en avons appris de ceux qui ont fait le tour du Monde.

La premiere de ses Demandes est celle-ci ; S'il est vrai que dans le Royaume de kachemire il y ait des Juifs habitez de long-tems ; s'ils ont la sainte Ecriture , & si le vieux Testament seroit entierement semblable au nôtre.

La seconde , que je vous entretienne de ce que j'ai observé sur la Moisson , ou Saison des pluyes réglées des Indes.

La troisiéme , que je vous donne mes Observations , & vous dise mon sentiment sur cette admirable regularité du courant de la Mer , & des vents dans les Indes.

La quatriéme, si le Royaume de Bengale est aussi fertile , aussi riche & aussi beau comme on dit.

La cinquiéme, que je vous decide enfin cette vieille querelle sur les causes de l'accroissement du Nil.

Réponse à la premiere Demande , qui concerne les Juifs.

JE serois certainement très-aïse , aussi bien que Monsieur Thevenot, qu'il se trouvât des Juifs dans le fond de ces Montagnes qui fussent tels que je me doute qu'il les desireroit ; j'entens de ces Tribus transportées par Salmanasar ; mais vous le pouvez assurer que s'il y en a eu autrefois comme il y a quelque sujet de le croire, il n'y en a plus à présent, & que tout le Peuple y est ou Gentil ou Mahumetan, c'est dans la Chine qu'il s'en pourroit peut-être trouver , car j'ai depuis peu vû entre les mains de nôtre R. P. Jesuite de Delili des Lettres d'un Jesuite Allemand écrites de Pekin , qui marquoient qu'il y en avoit vû qui avoient conservé le Judaïsme & le vieil Testament , qui ne savoient rien de la mort de J. C. & qu'ils avoient même voulu faire le Jesuite leur kakan pourveu qu'il s'abstint de manger du porc. Neanmoins on ne laisse pas de trouver ici beaucoup de marques du Judaïsme. La premiere , c'est qu'en entrant dans ce Royaume , après avoir passé la Mon-

tagne du Pire-penjale , tous les habitans que je vis dans les premiers Villages me semblerent Juifs , à leur port & à leur air , & enfin à ce je ne sai quoi de particulier qui nous fait souvent distinguer les Nations les unes des autres; je ne suis pas le seul qui ait eu cette pensée ; nôtre Pere Jesuite & plusieurs de nos Européens l'avoient eüe avant moi. La seconde , c'est que j'ai remarqué qu'entre le peuple de cette Ville, quoi que Mahumetan , le nom de Moussa , qui veut dire Moÿse , est fort en usage. La troisième, qu'ils disent communement que Salomon est venu en leur Pays, & que c'est lui qui a coupé la Montagne de Baramoulé pour donner issue aux eaux. La quatrième, que Moÿse est mort à Kachemire, & que son tombeau est à une lieüe de cette Ville. Et la cinquième , qu'ils pretendent que ce petit & tres-ancien Edifice, qui paroît d'ici sur une haute Montagne , a été bâti par Salomon ; & que c'est pour cela qu'on l'appelle encore à present le Trône de Salomon; ainsi je ne voudrois pas nier qu'il n'en eût pénétré quelques uns jusques-ici : Ces gens par la suite du tems pourroient avoir perdu la pureté de leur Loi,

s'être faits Idolâtres , & enfin Mahumetans ; en effet on voit quantité de gens de cette Nation qui ont passé en Perse , à Lar , à Hispan , & dans l'Hindoustan du côté de Goa & de Cochîn ; j'ai appris qu'il y en a plusieurs en Ethiopie , qui sont mêmes braves & guerriers , & quelques-uns tellement puissant , qu'il y en eut un il y a quinze ou seize ans qui avoit entrepris de se faire Roi d'un petit Pays de Montagnes de très difficile accès , s'il est vrai ce que m'en ont dit deux Ambassadeurs du Roi d'Ethiopie , qui étoient nés guère en cette Cour.

Réponse à la seconde Demande , qui est sur les Pluyes réglées des Indes.

LE Soleil est si fort & si violent dans les Indes toute l'année , & principalement pendant huit mois , qu'il brûleroit tout & rendroit la terre stérile & inhabitable , si la Providence n'y avoit pourvu particulièrement , & disposé les choses d'une façon si admirable qu'au mois de Juillet , dans le plus fort de la chaleur , il survient reglement des pluyes qui durent trois mois de suite , temperent la terre , la rendent très-fertile & temperent

l'air, de sorte qu'il n'est pas insupportable; ces pluyes ne sont néanmoins pas si réglées qu'elles viennent précisément dans le même tems, j'en ai fait plusieurs Observations en differens endroits, & principalement à Dehli où j'ai demeure long tems, il en est de même aux autres Contrées, & il y a toujours quelque différence d'une année à l'autre, car tantôt elles commencent ou finissent quinze jours ou trois semaines plutôt, & tantôt plus tard, & il est des années qu'elles ne sont pas si abondantes que les autres, jusques-là que deux années de suite il ne plut presque point du tout, ce qui causa beaucoup de maladies, & une grande famine. Il y a encore cette difference au regard des Contrées différentes & éloignées les unes des autres, que ces pluyes commencent ordinairement plutôt, ou sont plus abondantes dans l'une que dans l'autre; dans le Bengale par exemple, & le long de la Côte de Koromandel jusques à l'Isle de Ceilan elles commencent & finissent plutôt d'un mois que vers la Côte de Malabar; & dans le Bengale ce sont des pluyes à verse de quatre mois qui durent quelquefois huit jours & huit nuits sans cesser; au

lieu qu'à Dehli & Agra elles ne sont jamais si abondantes ni si continuës , il se passe même souvent deux ou trois jours sans pleuvoir, & ordinairement tout le matin depuis l'aube du jour jusques sur les neuf ou dix heures il ne pleut que fort peu ou point du tout : Mais la différence la plus considérable que j'aye observée , est que les pluyes en divers endroits viennent de différentes parties du Monde , comme vers la ville de Dehli elles viennent du côté d'Orient où est le Bengale , au lieu que dans le Pais de Bengale & sur la Coste de Koromandel elles viennent du côté du Midi ; & sur la Coste de Malabar elles viennent presque toujours de l'Occident.

J'ai encore remarqué une chose dont tout le Monde est d'accord en ces quartiers , c'est qu'à proportion que la chaleur de l'Esté vient plutôt ou plus tard, qu'elle est plus ou moins violente, & qu'elle dure plus ou moins long-tems; les pluyes viennent aussi plutôt ou plus tard , sont plus ou moins abondantes , & durent plus ou moins de tems.

Ces Observations m'ont donné sujet de croire que la chaleur de la terre & la rarefaction de l'air devoient être les cau-

les principales de ces pluyes & les attirer d'autant que l'air des mers circonvoisines des terres , plus froid , plus condensé & plus grossier , se trouvant rempli de nuës que la grande chaleur de l'Esté elevé des eaux, & que les vents poussent & agitent, se décharge facilement du côté des terres où l'air est plus chaud , plus rarefié , plus mobile & moins resistant que sur les mers, en sorte que cette décharge est plus ou moins tardive & abondante selon que la chaleur vient plutôt , & qu'elle est plus violente.

Suivant ces mêmes Observations je me suis persuadé que si les pluyes •commencent plutôt sur la Coste de Koromandel que sur celle de Malabar , ce n'est qu'à cause que l'Esté y commence de meilleure heure , y pouvant plutôt commencer pour quelques raisons particulieres qui ne seroient peut-être pas difficiles à trouver si on examinait bien le País; car on fait que selon la diverse situation d'une terre à l'égard des mers ou des montagnes , & selon qu'elle est plus sabloneuse , ou montagnense , ou couverte de bois , l'Esté s'y fait sentir ou plutôt ou plus tard , & avec plus ou moins de violence.

Je me suis encore persuadé ceci ; que ce n'étoit pas merveille que les pluies vinssent de differens endroits ; que sur la Côte de Koromandel, par exemple, elles vinssent du Midi, & sur celle de Malabar du Couchant ; parce qu'aparemment ce doivent être les Mers les plus proches qui les envoient, & que la Côte de Koromandel est plus proche de la Mer qui lui est Meridionale, & lui est mieux exposée, comme celle de Malabar l'est à son Occidentale, qui s'en va s'étendre vers Bab-el-mandel, l'Arabie & le Golfe Persique.

Enfin je me suis imaginé que si à Dehli, par exemple, l'on voit venir les playes du côté d'Orient, il se peut néanmoins faire que leur origine soit des Mers qui lui sont au Midi ; mais qu'elles doivent être obligées, à raison de quelques Montagnes ou de quelques terres où l'air sera plus froid, plus condensé & plus résistant, de se détourner, & de se décharger vers un autre côté où l'air sera plus rarefié, & où elles trouveront par conséquent moins de résistance.

J'oubliois à vous dire que j'ai encore observé à Dehli qu'il ne pleut jamais tout

de bon qu'après qu'il a passé durant plusieurs jours quantité de nuës vers l'Ocident, comme s'il falloit que ces espaces d'air, qui sont au dela de Dehli vers l'Ocident, fussent premierement remplis de nuës, & que ces nuës trouvant là quelque empêchement, comme quelque air moins chaud & moins rarefié, & par consequent plus condensé & plus capable de résister, ou quelques autres nuës & vents contraires qui les repoussassent, vinssent à devenir si épaisses, si chargées & si pesantes, qu'elles fussent obligées de tomber en pluye de la même façon qu'il arrive assez souvent quand le vent pousse des nuages contre quelque haute Montagne.

*Réponse à la Troisième Demande, qui est
sur la regularité du courant de la Mer,
& des Vents dans les Indes.*

AUssi-tôt que les pluies sont finies, ce qui arrive ordinairement vers le mois d'Octobre, on observe que la Mer prend son cours vers le Midi, & que le vent froid du Nord s'élève; ce vent souffle quatre ou cinq mois sans aucune intermission & sans tempêtes, gardant tou-

jours la même égalité pour la force & pour la route , si ce n'est qu'il change ou cesse quelque jour par hazard , mais il recommence aussi-tôt ; il se passe ensuite deux mois ou environ pendant lesquels les autres vents regnent sans regle ; ces deux mois étans passez , qu'on appelle l'Entre-deux de Saison , ou comme les Hollandois l'ont nommé assez proprement , le Vent douteux ou du Changement , la Mer retourne sur ses pas du Midi au Nord , & le vent du Midi s'éleve pour regner aussi à son tour quatre à cinq mois comme fait le courant de la Mer ; il se passe ensuite deux mois ou environ qui font l'autre Entre-deux de Saison ; durant ces intervalles la Navigation est tres-difficile & tres-dangereuse , au lieu que pendant les deux Saisons elle est tres-aisée , agreable & sans danger , si ce n'est sur la fin de la Saison du vent de Midi ; c'est pour cela qu'il ne se faut pas étonner si vous entendez dire que les Indiens , quoi que tres-craintifs & sans connoissance de l'art de la Navigation , ne laissent pas de faire des voyages de Mer assez longs & assez considerables , comme quand de Bengale ils vont à Tanasserij ,

Achem, Malaque, Siam & MaKascar, ou à Massipatan, Ceilan, Maldives, Moxa & Bender Abbassy, parce qu'ils prennent leur tems pour aller avec une Saison & revenir avec l'autre. Il est vrai que bien souvent ils ne laissent pas d'y être attrapez & de faire naufrage, mais c'est quand ils ne peuvent pas faire leurs affaires assez tôt, ou qu'ils manquent à prendre leurs mesures; nos Européens s'y perdent aussi quelquefois, quoiqu'ils soient bien meilleurs hommes de Mer, plus hardis & plus entendus, & que leurs Navires soient en meilleur état & bien mieux équipés. De ces deux Entte-deux de Saison celui qui suit le vent du Midi est incomparablement plus dangereux que l'autre, & bien plus sujet aux tempêtes & aux bourasques; aussi ce Vent dans la Saison même est pour l'ordinaire bien plus impetueux & plus inégal que celui du Nord. C'est une remarque que je ne dois pas oublier ici, que sur la fin de la Saison du vent de Midi, pendant le tems de pluie; quoiqu'il y ait un grand calme en la haute Mer, ce n'est néanmoins que tempêtes & coups de vents proche des Costes, jusqu'à la distance de quinze ou vingt

lieux ; d'où vient que quand les vaisseaux d'Europe ou autres qui sont en voyage veulent approcher les Côtes des Indes, de Surate par exemple, ou de Massipatan, il faut qu'ils prennent bien leur tems pour arriver justement après les pluyes, autrement ils courent grand risque de se perdre & de se briser à la Côte.

Voilà à peu près comme vont les saisons, ou du moins ce que j'en ai pû observer ; ce que je souhaiterois fort seroit de vous pouvoir donner quelques bonnes raisons là-dessus ; mais comment pénétrer dans ces profonds secrets de la Nature ? Il m'est venu premièrement en pensée que l'air qui environne le Globe de la terre en doit être censé partie comme l'eau de la mer & des rivières, entant que l'un & l'autre pesent sur ce Globe, tendent à son même centre, & lui sont ainsi en quelque façon unis & atachez ; en sorte que de ces trois corps, je veux dire de l'air, de l'eau & de la terre, il en résulte comme un grand Globe. De plus, que le Globe de la terre étant suspendu & en balance comme il est dans son lieu, dans l'espace libre & sans résistance où Dieu l'a voulu placer, seroit capable

d'être remué facilement si quelque corps étranger venoit à le rencontrer & à le heurter. En troisième lieu, que le Soleil après avoir passé la ligne pour aller vers un des Poles, par exemple, vers le Pole Arctique, venant à darder ses rayons de ce côté-là, y fait assez d'impression pour faire un peu abaisser le Pole Arctique, en sorte qu'il l'abaisse toujours de plus en plus à mesure qu'il avance vers le Tropicque, & le laisse relever de même peu à peu à mesure qu'il s'en retourne vers la ligne, jusqu'à ce que par la force de ses rayons il en fasse autant du côté du Pole Antarctique, qu'il a fait du côté de l'Arctique.

Si ces suppositions, jointes à celle du mouvement journalier de la terre, étoient véritables, il me semble que ce ne seroit pas sans raison qu'on dit ordinairement dans les Indes, que le Soleil conduit & amène avec soi la mer & le vent; car s'il est vrai qu'ayant passé la ligne pour aller vers un Pole, il fait changer la direction de l'Axe de la terre, & abaisser le Pole de ce côté-là, il faut de nécessité que l'autre Pole s'élève, & que par conséquent la mer & l'air, comme ils sont deux corps liquides & pesans, coulent dans ce pan-

chant, en sorte qu'il soit vrai de dire que le Soleil avançant vers un Pole, cause de ce côté-là deux grands courans reglez, sçavoir celui de la mer, & celui de l'air qui fait le vent de la moisson, comme il en cause deux opposez quand il s'en retourne vers l'autre Pole.

Sur ce fondement, il me semble, qu'on pourroit dire qu'il n'y a que deux flux de mer principaux opposez, l'un du côté du Pole Arctique & l'autre du côté de l'Antarctique; que s'il y avoit une mer d'un Pole à l'autre qui passât par nôtre Europe, nous verrions que ces deux courans seroient reglez par tout comme ils sont dans les Indes, & que ce qui empêche que cette regularité de flux ne soit générale, c'est que les mers sont entrecoupées de terres qui en empêchent, rompent & diversifient le cours, de la façon que quelques-uns disent que le flux & reflux ordinaire de la mer est empêché dans les mers qui s'étendent en long, comme la Méditerranée, de l'Est à l'Ouest. Il me semble de même qu'on pourroit dire aussi sur le même fondement qu'il n'y a que deux flux d'air ou vents principaux opposez, & qu'ils seroient reglez généralement par tout, si la terre

étoit parfaitement unie, égale & semblable par tout.

Réponse à la quatrième Demande, sur la fertilité, richesses & beauté du Royaume de Bengale.

TOUS les Siècles ont parlé de l'Egypte comme du meilleur & du plus fertile País du monde, nos Ecrivains ne veulent pas qu'il y ait de terre qui lui soit comparable; mais selon ce que j'ai pû reconnoître du Royaume de Bengale dans deux voyages que j'y ai faits, je crois que cet avantage lui est bien plutôt dû qu'à l'Egypte. Il porte des ris en si grande abondance que non seulement il en fournit les voisins, mais même des País fort éloignez. On en fait remonter le Gange jusqu'à Parna, & il s'en transporte par mer à Massipatan & en plusieurs autres Ports de la Côte de Koromandel. On en transporte encore dans les Royaumes étrangers & principalement en l'Isle de Ceilan & aux Isles de Madives; il abonde aussi tellement en Sucre qu'il en fournit les Royaumes de Golkonda & de Karnates où il n'en croît que fort peu; l'Arabie & la Mesopo-

tamie s'en fournissent encore par la voye de Moka & de Bassora ; la Perse même en fait grande traite par le Bander-Abbasi ; C'est aussi le Pays des bonnes confitures , principalement dans les endroits où il y a des Portugais qui sont adroits à les faire & en font un grand trafic : Ils en font de ces gros poncires comme nous en avons en Europe ; & d'une certaine espee de racine qui est languette comme la Sal-separeille & très-delicat ; de ce fruit ordinaire des Indes qu'on appelle Amba ; d'un autre nommé Ananas ; de petits Mirobolans qui sont excellens ; des limons & du gingembre. Il est vrai que le pays du Bengale n'a pas tant de froment que l'Egipte , mais si c'est un défaut, on le doit imputer à ses habitans qui mangent très-peu de pain , & beaucoup plus de ris que les Egiptiens ; néanmoins il en porte toujours assez pour ce qu'il en faut dans le Pays , & pour fournir d'excellens biscuits & à bon marché aux équipages des Navires de nos Européens, Anglois, Hollandois & Portugais. On y donne presque pour rien ces trois ou quatre autres sortes de legumes , qui avec le ris & le beurre font le manger

le plus ordinaire du menu peuple, & pour une Roupie, qui est la valeur de vingt-neuf sols ou environ, on a vingt bonnes poules ou davantage, des oyes & des canards à proportion; Il y a aussi des chèvres & des moutons en abondance, & des pores en si grande quantité, que les Portugais qui sont habitez dans le Pais ne vivent presque d'autre chose, & les Anglois & Hollandois en font de grandes provisions pour leurs Navires: Il en est de même du poisson de plusieurs especes tant de frais que de salé, & en un mot Bengale est le pais où tout abonde; & c'est pour cette abondance de toutes choses qu'il s'y est tant réfugié de Portugais, Mestices & autres Chrétiens, de toutes ces terres que leur ont prises les Hollandois; car les Peres Jesuites & Augustins, qui y ont leurs grandes Eglises où ils exercent la Religion avec toute liberté, m'assuroient que dans Ougouli seul il n'y avoit pas moins de huit à neuf mille ames Chrétiennes, & ce que je croirois assez, que dans le reste du Royaume il y en avoit plus de vingt-cinq mille, c'est aussi cette même affluence de toutes les choses nécessaires à la vie, jointe à la beauté & la belle

humeur des femmes qui l'habitent, qui a donné lieu au Proverbe entre les Portugais, les Anglois & les Hollandois; qu'il y a cent portes ouvertes pour entrer dans le Royaume de Bengale & pas une pour en sortir.

Pour ce qui est des marchandises de grand prix, & qui attirent le trafic des étrangers dans le Pays; je ne sais s'il y a terre au monde qui en donne tant & de tant de sortes différentes; car outre le sucre dont j'ai parlé, & qu'on peut mettre au nombre des marchandises de prix, il y a des cotons & des soyes en telle quantité qu'on peut dire que le Bengale en est comme le Magasin general, non seulement pour tout l'Hindoustan ou Empire du Grand Mogol, mais pour tous les Royaumes circonvoisins & pour l'Europe même. Je me suis quelquefois étonné de la quantité de toiles de coton de toutes sortes, fines & autres, teintes & blanches, que les Hollandois seuls en tirent & transportent de tous côtes, & principalement au Japon & en Europe, sans parler de ce que les Anglois, les Portugais & les Marchands Indiens en tirent de leur côté. Il en est de même des soyes & des étofes de soye de toutes

fortes; on ne s'imagineroit jamais la quantité qui s'y en prend tous les ans; car ce Pais en fournit généralement tout ce grand Empire du Mogol jusques à Lahor & à Caboul, & la plupart des autres Pays étrangers où se transportent les toiles de coton. Il est vrai que ces soyes ne sont pas si fines que celles de Perse & que celles de Sirie, Sayd & Barut; mais il y a bien aussi de la difference de prix; & je sai de bonne part que qui voudroit prendre la peine de les bien choisir & de les bien faire travailler, on en feroit de très-beaux ouvrages. Les Hollandois seuls ont quelquefois sept ou huit cens hommes du Pays qu'ils y font travailler dans leur Factorie de Kassein Bazar, ainsi que les Anglois & d'autres Marchands à proportion. C'est aussi dans le Bengale que se prend cette prodigieuse quantité de Salpêtre qui descend si commodément sur le Gange de Patna, & où les Hollandois & les Anglois en chargent des Navires pour plusieurs endroits des Indes & pour l'Europe. Enfin c'est du Bengale que la bonne Lacque, l'Opium, la Cire, la Civette & le Poivre long, & autres drogues se tirent, & il n'y a pas jusques au beurre qui ne s'y trouve en si grande abondance,

qu'encore que ce soit marchandise de grand volume, on ne laisse pas d'en transporter par mer de tous côtez.

Veritablement l'air au regard des étrangers n'y est pas trop sain, & principalement en aprochant de la mer; en effet dans le commencement que les Hollandois & les Anglois s'y habituerent il leur mouroit beaucoup de monde, & j'ai vû dans Balasor deux très-beaux Vaisseaux Anglois, qui ayant été obligez, à cause de la guerre des Hollandois, de demeurer là plus d'un an, ne pûrent plus se mettre en mer, parce que la meilleure partie de leur équipage y avoit péri: Neanmoins depuis qu'ils ont donné ordre, aussi bien que les Hollandois, que leurs équipages ne boivent point tant de Bouleponges, & ne sortent point si souvent du Navire pour venir à terre visiter les vendeurs d'Arac & de Tabac, & les Indiennes, & qu'ils ont experimenté qu'un peu de bon vin de Grave, de Canarie ou de Chiras, est un merveilleux antidote contre le mauvais air; depuis, dis-je, qu'ils vivent avec ces précautions il n'y a pas tant de maladies, & il ne leur meurt plus tant de monde. Bouleponge est un certain breu-

vage composé d'Arac , c'est à-dire d'eau de vie , de sucre noir , avec du suc de limons , de l'eau , & un peu de muscade rapée dessus ; il est assez agreable au goût ; mais c'est la peste du corps & de la santé.

Pour ce qui est de la beauté du Païs, il faut s'imaginer que dans tout le Bengale , à prendre près de cent lieuës de longueur des deux côtez du Gange, depuis Raje-Mehale jusqu'à la mer , ce ne sont que grands canaux , qu'on a autrefois creusé & tiré du Gange avec des travaux immenses bien avant dans les terres , pour la facilité du transport des marchandises & de cette eau la plus excellente du monde comme prétendent les Indiens ; ces canaux sont des deux côtez bordez des Villages & des Bourgades de Gentils très-peuplées ; & de grandes campagnes de ris , de sucre & de froment ; de trois ou quatre especes de legumes ; de moûtarde & de sezame pour faire des huiles , & de ces petits meuriers de la hauteur de deux ou trois pieds pour la nourriture des vers à soye : Mais cette infinité de grandes & petites Isles , qui sont dans le milieu du Gange & qui remplissent tout ce grand espace

de six ou sept journées qu'il y a quelquefois d'une rive de ce fleuve à l'autre ; c'est ce qui fait une beauté qui n'a pas sa pareille au monde ; car elles sont très-fertiles , toutes bordées de bois & pleines d'arbres fruitiers , d'ananas & de verdure de toutes sortes , & entrelacées de mille canaux à perte de vûë comme des mails d'eau tous couverts d'arbres , Le mal est que plusieurs de ces Isles qui sont les plus proches de la mer sont à présent desertes & abandonnées , à cause de ces Corsaires Frangis de Rakan dont j'ai parlé ailleurs , & qu'elles n'ont plus pour habitans que des Tigres , qui quelques-fois passent à la nage d'une Isle à l'autre , & des Gazelles ou des Pores & de la volaille devenus sauvages : & c'est à cause de ces Tigres que quand on voïage entre ces Isles avec de petits bateaux à rame , comme c'est l'ordinaire , il est dangereux en beaucoup d'endroits de mettre pied à terre , & on doit bien prendre garde que le bateau qu'on atache la nuit à des arbres ne soit trop proche du rivage ; car il s'en a toujours quelques-uns d'attrapez , & on dit qu'il s'est trouvé des Tigres si hardis qu'ils ont entré jusques dans les bateaux ,
d'où

d'où ils ont emporté des hommes endormis , choisissant même (si l'on en peut croire les Bateliers du Pays) les plus gros & les plus gras.

Il me souvient d'un voyage de neuf jours que je fis de Pipli à Ogouli entre ces Isles & ces canaux, que je ne sçaurois m'empêcher de vous raconter ici , parce qu'il ne se passa aucun jour , qui ne fût diversifié de quelque accident extraordinaires. Machaloupe à sept Rameurs ne fut pas plutôt sortie de la Riviere de Pipli , & nous n'eûmes pas plutôt avancé trois ou quatre lieues en mer le long de la Coste pour gagner les Isles & les canaux , que nous vîmes la mer couverte de poissons comme de grandes carpes , qu'une bande de Daupins poursuivoit ; je fis ramer de ce côté-là & vis que la plupart de ces poissons étoient couchés sur le côté comme s'ils eussent été morts ; que quelques uns avançaient un peu , & que les autres se debattoient & tournoient comme s'ils eussent été enyvrez ; nous nous mîmes tous en devoir d'en prendre , & nous en attrapâmes vingt-quatre à belles mains sans aucune difficulté ; Je considérai ces poissons , & je remarquai qu'il leur sor-

toit à tous hors de la gueule une vessie comme celle qu'on trouve dans les carpes, qui étoit enflée de vent, & rougeâtre par le bout; je m'imaginai assez que ce devoit être cette vessie qui les empêchoit de pouvoir aller à fonds, mais je ne pûs jamais trouver pourquoi elle leur sortoit ainsi de la gueule, si ce n'est qu'il eussent été long-tems & violemment poursuivis par ces Dauphins, & qu'ils eussent fait de si grands efforts pour s'enfuir, que cette vessie se fût ainsi enflée, devenuë rougeâtre, & fût ainsi sortie hors de leur gueule. l'ai depuis conté la chose à cent Mariniers qui ne la pouvoient croire, & je n'ai trouvé qu'un seul Pilote Hollandois qui m'a dit que navigeant sur les Côtes de la Chine dans un grand Navire, il s'étoit trouvé en pareille occasion, qu'ils mirent incontinent le petit bateau en mer, & qu'ils prirent ainsi avec la main très grande quantité de poisson.

Le lendemain sur le tard nous arrivâmes entre ces Isles, & après avoir cherché un endroit où il n'y eût pas apparence de Tygres, nous mîmes pied à terre, nous fîmes du feu, & je me fis apprêter une couple de poules & de nôtre

poisson qui se trouva excellent ; aussitôt que tout le monde eut soupe je fis ramer jusqu'à la nuit , & de crainte de nous égarer entre ces canaux dans l'obscurité , nous nous retirâmes du grand canal & cherchâmes un bon abri dans un petit recoin , où nous attachâmes notre bateau à une grosse branche d'arbre assez loin du rivage de crainte des Tygres. La nuit que je faisois la garde il survint un accident Philosophique tel qu'il m'en étoit déjà arrivé deux dans Dehli ; j'apperceus un Arc-en-ciel ou Iris de Lune , que je montrai à tout le monde , & qui surprit beaucoup deux Pilotes Portugais que j'avois receu dans mon bateau à la priere d'un de mes amis , qui n'avoient jamais vu ni ouï parler de chose semblable.

Le troisième jour nous nous égarâmes entre ces canaux , & sans que nous rencontrâmes enfin des Portugais qui faisoient faire du sel dans une Isle , & qui nous remitent dans notre chemin , je ne sais ce que nous serions devenus : Mais voici un second accident Philosophique : La nuit que nous étions à l'ordinaire retirez à l'abri dans un petit canal , mes Portugais qui se souvenoient de l'Arc-en-ciel ou Iris de la nuit précédente & que cette

remarque avoit rendu plus curieux d'observer le Ciel , m'éveillèrent & m'en montrèrent un autre aussi beau & aussi bien formé que celui que je leur avois fait voir. Au reste ne pensez pas que j'aye pris des Iris pour des Coronas ; je connois trop bien ces Coronas ; il n'y a presque point de mois qu'à Dehli dans le tems des pluies on n'en voye à l'entour de la Lune, lors qu'elle est fort haute sur l'horison ; car j'ai remarqué que c'est une condition absolument nécessaire , & j'en ai vu de trois & quatre nuits de suite , & quelquefois même qui étoient doubles : ces Iris , dont je parle, n'étoient pas à l'entour de la Lune, mais à l'opposite, & dans la même disposition que se trouvent ceux que forme le Soleil ; & toutes les fois que j'en ai vu , la Lune étoit vers l'Occident & les Iris vers l'Orient, la Lune étoit aussi enviro son plein, ce qui est à mon avis bien nécessaire, parce qu'en un autre tems elle n'auroit pas assez de lumière pour les former ; & enfin ces Iris n'étoient pas si blanches que les Coronas , mais beaucoup plus colorées , & on y remarquoit même quelque foible distinction de couleurs ; ainsi vous voyez comme j'ai été plus heureux

que les Anciens, qui, selon Aristote n'en avoient point observé devant lui.

Le quatrième jour au soir nous nous retirâmes à l'ordinaire en seureté hors du grand canal & dans un très-bel endroit, mais nous eumes une des extraordinaires nuit qui fut jamais ; il ne faisoit pas un souffle de vent, & l'air étoit si chaud & si étouffant qu'à peine pouvions-nous respirer : les bocages qui nous entouraient étoient tellement pleins de ces petits vers qui éclairent, qu'on eût dit qu'ils eussent été en feu ; & de moment en moment il s'élevoit des feux tantôt d'un côté & tantôt d'un autre ; ils étoient comme des flammes & ils effrayoient beaucoup mes Mariniers qui disoient que c'étoit des Diables ; il s'en éleva deux entres-autres très-extraordinaires. Le premier étoit comme un gros Globe de feu, qui dura, en tombant & en filant, la longueur d'un *Pater* & davantage, & le second qui dura plus d'un quart d'heure, étoit comme un petit arbre tout enflammé.

La nuit du cinquième jour fut horrible & dangereuse tout ensemble ; il s'éleva un orage si fort, que quoi que nous fussons bien à l'abri sous des arbres, &

que nôtre petit bateau fût bien attaché, le vent ne laissa pas de rompre la corde, & nous alloit jeter dans le grand canal, où nous eussions infailliblement péri, si je ne me fusse promptement jetté avec les deux Portugais à des branches d'arbres, où nous nous tinmes attachés plus de deux heures pendant l'orage; car il n'y avoit point de secours à espérer de mes Rameurs Indiens, que la peur avoit rendu incapables de nous aider dans cette occasion; mais ce qui étoit de plus incommode & de plus étonnant, c'est qu'il faisoit une pluie à verse qui remplissoit nôtre bateau, & des éclairs & des coups de tonnerre si horribles & si proche de nôtre tête, qu'à chaque moment nous nous croïons abîmez.

Le reste du voyage jusques au neuvième jour que j'arrivai à Ogouly se passa fort agréablement; car je ne pouvois me rassasier de voir de si beaux Païs, mais mon coffre & toutes mes hardes étoient mouillées, mes poules mortes, mon poisson gâté, & tout mon biscuit trempé.





*Réponse à la cinquième Demande , qui est
sur l'accroissement du Nil.*

AL'égard de cette cinquième Demande , je ne sai si je m'en pourrai acquitter comme il seroit à souhaiter ; mais je vous donnerai de bonne foi ce que j'en ai écrit après avoir vu deux fois cet accroissement , & l'avoir examiné très-curieusement , & après avoir remarqué des choses dans les Indes qui m'ont donné de plus grands avantages pour cela que n'en pouvoit avoir ce grand homme qui en a si ingénieusement & si doctement écrit , quoi qu'il n'eût vu l'Egypte que dans son cabinet.

J'ai déjà dit ailleurs que dans le tems que les deux Ambassadeurs d'Ethiopie étoient à Dehli , mon Agah Danechmend-kan , qui est extraordinairement curieux, les faisoit venir souvent chez lui en ma présence pour s'instruire de l'état & du Gouvernement de leur Pays, & qu'un jour entre-autres nous les fîmes parler de la source du Nil qu'ils appellent Abbabile , dont il nous parloient comme d'une chose si connue que personne n'en doutoit , vu même

qu'un de ces Ambassadeurs & un Mogol qui étoit retourné d'Ethiopie avec lui y avoient été. Ils nous disoient qu'il a son origine dans les Pays des Agaus , & qu'il sort de terre par deux grosses sources bouillonnantes proche l'une de l'autre , qui forment un petit lac d'environ trente ou quarante pas de long ; qu'au sortir de ce lac il est déjà une riviere raisonnable , & que d'espace en espace il reçoit des rivieres qui le grossissent. Ils ajoutoient qu'il s'en va tournant & formant une grande peninsule , & qu'après être tombé de plusieurs rochers escarpez , il se jette dans un grand lac qui n'est qu'à quatre ou cinq journées de sa source , dans le país de Dumbia , à trois petites journées de Gander Ville Capitale d'Ethiopie ; qu'après avoir traversé ce lac il en sort chargé de toutes les eaux qui y tombent, s'en va passer par Sonnar, Ville principale du Roi des Funges ou Barbaris tributaires du Roi d'Ethiopie , pour se jeter de là au travers des Catadupes & entrer dans les plaines de Messer qui est l'Egypte.

Après que nous eumes appris ces particularitez sur la source & sur le cours du Nil ; je leur demandai , pour juger à

peu près de l'endroit où pouvoit être la source du Nil, vers quelle partie du Monde ils croyoient qu'étoit le pays de Dumbia où est Gonder eu égard à Bab-el-mandel; mais ils ne me surent répondre autre chose sinon qu'assurement ils alloient toujours vers le Couchant; & surtout l'Ambassadeur Mahumetan, qui devoit mieux sçavoir & prendre garde à la position du monde que le Chrétien, parce que les Mâhumetans sont obligez en faisant leur priere de se tourner vers la Mecque, m'assuroit que je n'en devois en aucune façon douter, ce qui m'étonnoit fort, parce que selon leur dire, la source du Nil devoit être bien en deçà de la ligne, au lieu que toutes nos Cartes avec Ptolomée la mettent beaucoup en delà.

Nous leur demandâmes encore en quel tems il pleuvoit dans l'Ethiope, & s'il y avoit des pluyes comme dans les Indes; surquoi ils nous répondirent qu'il ne pleuvoit presque jamais sur la côte de la Mer rouge de puis Sua xen, Arkiko, & l'Île de Mafouva jusques à Bab-el-mandel, non plus qu'à Moka qui est de l'autre côté dans l'Arabie heureuse; mais que dans le fond du Pays, dans la

Province des Agaus, dans celle de Dambia & dans les circonvoisines, il y pleuvoit beaucoup pendant deux mois les plus chauds de l'Esté, & dans le même tems qu'il pleuvoit dans les Indes, qui étoit aussi selon mon calcul le vrai tems de l'accroissement du Nil en Egypte. Ils ajoûtoient même qu'ils savoient tres-bien que ce sont les pluies d'Ethiopie qui font grossir le Nil, inondent l'Egypte, & en engraisent la terre du limon qu'elles y portent; & même que c'étoit pour cela que les Rois d'Ethiopie avoient des prétensions de tribut sur l'Egypte, & que lors que les Mahumetans s'en rendirent les Maîtres, maltraitans les Chrétiens du Pays, ils avoient voulu détourner le cours du Nil dans la mer Rouge pour ruiner l'Egypte & la rendre infertile, mais que ce dessein se rompit parce qu'on jugea que la chose étoit trop difficile, & peut-être impossible.

Toutes ces particularitez, que j'avois déjà apprises en passant à Moka de dix ou douze Marchands de Gonder qui y viennent tous les ans de la part du Roi d'Ethiopie attendre les Vaisseaux des Indes pour le trafic, sont considérables

pour faire juger que le Nil ne croît que par le moyen des pluies qui tombent hors de l'Égypte vers sa source ; mais les observations particulières que j'ai faites sur deux accroissemens du Nil, le sont à mon avis encore davantage ; car au regard de tous ces contes qu'on en fait ; Qu'il est, par exemple , un certain jour déterminé qu'il commence à croître ; Que c'est le premier jour de son accroissement que tombe une certaine rosée qu'on appelle la Goute ; que cette Goute fait cesser la peste , en sorte que personne n'en meurt plus depuis le jour qu'elle a commencé de tomber ; & qu'il y a des causes particulières & secrètes au débordement du Nil. Au regard , dis-je , de toutes ces sortes de contes, j'ai reconnu pendant ces deux débordemens que j'ai observés, que ce ne sont que des fables imaginées & amplifiées par le peuple d'Égypte, en'innaturellement à la superstition & étonné de voir croître un fleuve en Esté dans un païs où il ne fait point de pluies ; & j'ai trouvé qu'il n'en étoit point autrement du Nil que des autres fleuves, qui grossissent & débordent par le moyen des pluies , & sans ces fermentations de la terre toute nitreuse de l'Égypte.

Je l'ai vu acrû de plus d'un pied , & déjà fort trouble, près d'un mois avant ce jour déterminé de son accroissement.

J'ai remarqué pendant son accroissement , & avant que les canaux fussent ouverts , qu'après qu'il avoit crû pendant quelques jours d'un pied ou deux , il décroissoit en suite peu à peu , & puis se remettoit à croître tout de nouveau , & qu'ainsi il alloit croissant & décroissant sans aucune regle que celle des pluyes qui tombent plus proche de la source , & justement comme fait souvent nôtre riviere de Loire , selon qu'il tombe dans les montagnes , d'où elle vient , des pluyes en plus grande abondance ou moins, & des jours ou des demi-jours de beau tems.

Je me suis trouvé à mon retour de Jerusalem , montant de Damiette au Caire sur le Nil , un mois ou environ avant le jour prétendu de la cheute de la Goute , que le matin nous étions tous trempés de la grande rosée qu'il avoit fait la nuit.

Je me suis trouvé dans Rossitte à un souper chez Monsieur de Bermon Vice-Consul de nôtre Nation huit ou dix jours après ce jour de la cheute de la

Goute , ou trois personnes furent frappées de peste , dont il en mourut deux dans la huitaine , & le troisième , à savoir Monsieur de Bermon même , n'en auroit peut-être pas échappé si je ne me fusse hasardé à le traiter , & si je ne lui eusse percé la peste , ce qui m'empêcha moi-même comme les autres , en sorte que si je n'eusse aussi-tôt pris du Bourre d'Antimoine , j'aurois peut-être été aussi bien qu'eux un exemple du peu de sûreté qu'il y a dans la peste après la Goute ; mais cet Emetique dans le commencement du mal fit merveille , & je ne fus que trois ou quatre jours sans sortir , pendant lesquels il me souvient qu'un Bedouin , qui me servoit , ne feignoit point de boire en ma présence le reste de mon bouillon pour me donner courage , & pour se moquer , par son principe de predestination , des apprehensions que nous avons de la peste : Ce n'est pas néanmoins qu'après le jour de la Goute la peste soit pour l'ordinaire si dangereuse qu'auparavant ; l'expérience fais voir le contraire : mais la Goute ne contribué rien à cela ; ce n'est à mon avis , que parce que la chaleur étant devenue vehemente , elle ouvre les

pores & donne issue à ces esprits malins & pestiferez qui étoient referrez dedans le corps.

De plus , je me suis soigneusement enquis de plusieurs Rays ou Capitaines de Barques qui avoient remonté jusqu'à la fin des plaines d'Egypte, c'est à dire , jusqu'aux Rochers & aux Catadupes , qui m'ont assuré que lors-que le Nil débordé dans ces plaines d'Egypte , ou est cette prétendue terre nitreuse & fermentative, il est dans le même tems gros & enflé entre ces Montagnes des Catadupes , qu'il couvre extraordinairement , où il ne doit point apparemment y avoir de cette terre nitreuse.

Je me suis encore soigneusement enquis de ces Noirs de Sonnars qui viennent servir au kaire , & dont , le Pays tributaire du Roi d'Ethiopie, comme j'ai dit , est situé sur le Nil entre ces Montagnes au dessus de l'Egypte , & ils m'ont assuré que dans le tems que le Nil est gros & débordé en Egypte , il est gros & furieux chez eux à cause des pluyes qu'il fait alors dans leurs Montagnes , & plus haut dans le Pays de Habeche ou Ethiopie.

Les Observations que j'ai fait dans les Indes sur les pluyes réglées qu'il y fait dans le même tems que le Nil s'enfle en Egypte , sont encore très-considerables sur ce sujet , & vous doivent faire imaginer l'Indus , le Gange , & tous les autres fleuves de ces quartiers comme autant de Nils, & les terres qui sont à leurs emboucheures comme autant d'Egyptes, ce fut la pensée qui m'en vint dans le Bengale ; Et voici mot à mot ce que j'en écrivis.

Cette grande quantité d'Isles qui se trouvent dans le Golfe de Bengale à l'emboucheure du Gange , & dont les unes se joignent aux autres par succession de tems , & puis enfin avec le Continent , me font souvenir des emboucheures du Nil , ou j'ai remarqué qu'il se fait à proportion la même chose , en sorte que comme on dit après Aristote que l'Egypte est l'ouvrage du Nil , ainsi pourroit-on dire que le Bengale seroit l'ouvrage du Gange , avec cette difference seulement , que comme le Gange est incomparablement plus grand que le Nil , & qu'ainsi il entraîne & charrie vers la Mer bien plus grande quantité de terre , aussi forme-t-il de plus

grandes Isles & en plus grand nombre que le Nil ; & que les Isles du Nil sont sans arbres , au lieu que celles du Gange s'en trouvent incontinent toutes couvertes , à cause de ces quatre mois de pluyes réglées & excessives qu'il y fait dans le cœur de l'Esté , & qui sont cause qu'il n'est pas nécessaire de tirer des canaux dans le Bengale pour arroser & engraisser la terre comme on fait en Egypte ; ce qu'on pourroit néanmoins faire s'il n'y pleuvoit point ; car il en est du Gange & des autres fleuves de l'Hindoustan justement comme du Nil ; celui-ci & ceux-là , croissent dans l'Esté par le moyen des pluyes qui reglement surviennent en ce tems-là ; il n'y a que cette différence , qu'on ne voit point alors ni presque jamais de pluyes en Egypte , si ce n'est un peu vers la Mer , & qu'il ne pleut que vers la source du Nil en Ethio pie ; au lieu que dans les Indes le long des Pais par où passent les fleuves on y voit les pluyes réglées ; quoi que cela ne soit néanmoins pas general , car dans le Royanme de Scymdi vers le Scin Persique , où est l'emboucheure de l'Indus , il est des années qu'il ne pleut point du tout , & qu'on ne laisse pas d'y voir l'Indus gros

& enflé, & qu'on arrose même les Campagnes par le moyen des Kalis ou canaux, tout de même comme en Egypte.

Au reste pour ce qui est de ce que souhaiteroit Monsieur Thevenot, que je vous fîlle part de mes Avantures de la mer Rouge, du Suez, du Tor, du mont Sinaï, de Gidda cette prétendue terre sainte de Mahomet à demi journée de la Mecque; de celles de l'Isle de Kamaranne & de Louhaya; & de tout ce que j'ai pû apprendre à Moka du Royaume d'Ethiopie, & du chemin le plus commode pour y entrer; c'est ce qu'avec le tems je débrouïlleraï, Dieu aidant, de mes Memoires.

F I N.



*MEMOIRE OUBLIE' A
insérer dans mon premier Ouvrage
pour perfectionner la Carte de
l'Indoustan, & sçavoir les Re-
venus du Grand Mogol.*

POur entendre plus clairement ce qui va suivre ; il faut sçavoir la signification des termes suivans.

1. Soubah , c'est à dire , Gouverne-
ment & Province.
2. Pragna , c'est la principale Ville ,
Bourg ou Village , qui en a plusieurs
autres de sa dépendance , où on paye
les Rentes au Roi , qui est Seigneur
absolu de toutes les terres de son
Empire.
3. Serkar , c'est le Bureau des Trésors
du Roi.
4. Zaziné , c'est à dire Trésor.
5. Roupie , Monnoye du Pays , de
la valeur de trente sols , ou envi-
ron.

6. Lecque, c'est cent mille Roupies.
7. Korour , c'est cent Lecques.
1. Jehan-Abad ou Dehli est le premier Soubah ; il a seize Sarkars dans la dépendance , & deux cens trente Pragnas , rend au Roi dix-neuf millions cinq cens vingt-cinq mille Roupies.
2. Agra , autrement apellé Akberabad est le second , il a quatorze Serkars , deux cens soixante Pragnas , rend au Roi vingt-cinq millions deux cens vingt-cinq mille Roupies.
3. Lahor a quatorze Serkars & trois cens quatorze Pragnas ; donne au Roi de rente vingt-quatre millions six cens nonante-cinq mille Roupies.
4. Hafner , qui appartient à un Raja , donne au Roi de tribut vingt-un millions neuf cens septante mille Roupies.
5. Gufarate , dont la Ville Capitale est Ahmedabad , à neuf Serkars , & cent nonante Pragnas ; donne au Roi de rente treize millions trois cens nonante-cinq mille Roupies.

6. Le Royaume de Candahar appartient au Roi de Perse, mais les Pragnas qui ont resté unis à la Couronne du Grand Mogol sont quinze, & lui donnent de rente un million neuf cens nonante-deux mille cinq cens Roupies.
7. Malouia a neuf-Serkars, cent nonante Pragnas ; rend neuf millions cent soixante-deux mille cinq cens Roupies.
8. Patna ou Beara a huit Serkars deux cens quarante-cinq Pragnas ; rend neuf millions cinq cens quatre-vingt mille Roupies.
9. Elabas a dix-sept Serkars, deux cens soixante Pragnas, rend neuf millions quatre cent septante mille Roupies.
10. Haoud a cinq Serkars, cent quarante-neuf Pragnas ; rend six millions quatre-vingt trente mille Roupies.
11. Moultan a quatre Serkars, nonante-six Pragnas ; rend onze millions six cens quarante mille cinq cens Roupies.
12. Jagannat, où est compris le Ben-

- gale, a onze Serkars, douze Pragnas, rend sept millions deux cens septante mille Roupies.
13. Kachemire a cinq Serkars, quarante-cinq Pragnas, rend trois cens cinquante mille Roupies.
14. Caboul a trente-cinq Pragnas, donne de rente trois millions deux cens septante-trois mille cinq cens Roupies.
15. Tata a quatre Serkars & cinquante-quatre Pragnas, donne de rente deux millions trois cens vingt mille Roupies.
16. Aureng-abad anciennement Daullet-abad a huit Serkars, septante-neuf Pragnas, donne de rente dix-sept millions deux cens ving-sept mille cinq cens Roupies.
17. Varada a vingt Serkars, cent nonante-un Pragnas, donne quinze millions huit cens 75. mille Roupies.
18. Candays, qui a pour Ville principale Brampour, a trois Serkars, cent trois Pragnas; donne dix-huit millions cinq cens cinquante mille Roupies.
19. Talengand, qui confine au Royau-

me de Golkonda du côté de Maslipatan a quarante-trois Pragnas, donne de rente six millions huit cens quatre-vingt-cinq mille Roupies.

30 Bagnala, qui confine aux terres des Portugais & aux Montagnes de Seva-gi, ce Raja qui a saccagé Sourate & deux Serkars, huit Pragnas, donne de rente cinq cens mille Roupies.

Suivant ce Memoire que je ne crois pas trop exact ni veritable, le Grand Mogol a de rente tous les ans de ses seules Terres plus de deux Kouroures de Roupies.

F I N.

(719) 8





Cal
S 8/2/77

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.